This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

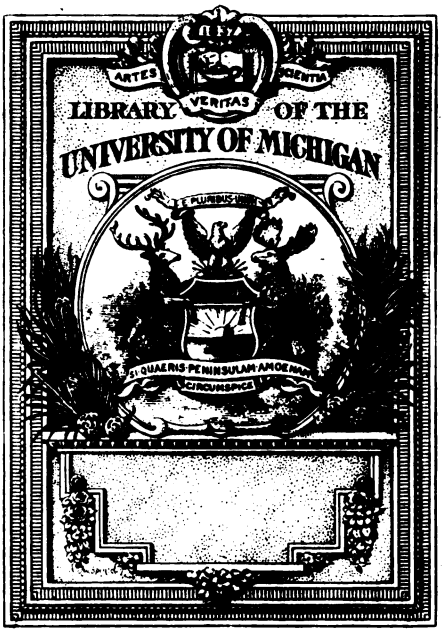
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

02/C

78/IV 8715

848
M78

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY

PERE ET FILS.

TOME PREMIER.

CE LIVRE SE VEND

chez

GANDOUIN, Quay des Auguſtins, à la belle Image.

NYON Pere, Quay de Conty, à Sainte Monique.

VALLETTE, rue Saint Severin, à l'Annonciation.

HUART, rue Saint-Jacques, à la Juſtice.

NYON Fils, Quay des Auguſtins, à l'Occaſion.

CLOUSIER, rue Saint-Jacques, à l'Ecu de France.

PRAULT Fils, Quay de Conty, à la Charité.

DE POILLY, Quay de Conty; aux Armes d'Angleterre.

DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins, à l'Image S. Etienne.

THEATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY

PERE ET FILS,

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de trois Comédies, avec des Mémoires sur la vie & les Ouvrages de ces deux Auteurs.

TOME PREMIER.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. D. CC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenuës dans le premier Tome.

LA MORT D'ASDRUBAL; *Tragédie.*

LE MARIAGE DE RIEN; *Comédie.*

LE MARI SANS FEMME; *Comédie.*

TRASIBULE, *Tragi-Comédie.*

L'IMPROMPTU DE L'HOSTEL DE CONDE', *Comédie.*

L'ECOLE DES FILLES, *Comédie.*

19006.5.

AVERTISSEMENT.

SI l'on s'en rapportoit au premier éditeur des œuvres qui ont paru en 1698 ſous le nom de Montfleury, (1) on devroit croire qu'il n'y a eu qu'un ſeul Montfleury auteur de piéces de théatre, & que c'étoit le comédien de ce nom. *Celui dont on donne aujourd'hui les œuvres au public* (dit-on dans l'avis au lecteur) *n'a pas beſoin d'éloge..... Il a été, comme tout le monde ſait, contempo-*

(1) Amſterdam, chez Adrian Braakman, en 2. vol. in-12.

141796

rain de Moliere, a vécu & travaillé long-temps après lui, & ne lui a guére cédé, étant tout ensemble, aussi-bien que lui, auteur & acteur principal d'une troupe de comédiens du Roi. (2)

Le détail dans lequel nous allons entrer détruira ces deux opinions, & justifiera le titre sous lequel ce recueil est annoncé.

Zacharie Jacob, dit depuis *Montfleury*, étoit gentilhomme; il naquit au pays d'Anjou vers la fin du seiziéme siécle, ou au commencement du dix septiéme: ses parens lui firent faire ses études, l'envoyérent à l'Académie pour y apprendre les exercices militaires, & le firent

(2) Le même avis au lecteur a été conservé, p. 508. du Tome I. de l'Edition faite à Paris en 1705. chez Christophe David, en 2 vol. *in*-12.

entrer ensuite Page chez M. le Duc de Guise. Le goût que le jeune Jacob avoit pour la comédie l'attiroit souvent à ce spectacle, & lui inspira le desir de se faire comédien, desir qui prévalut sur d'autres raisons capables de l'en détourner ; il se retira sans déclarer son projet, & se joignit à une troupe qui couroit les provinces. Ce fut alors que, pour se déguiser, il prit le nom de Montfleury. La troupe Royale, connue sous le titre de troupe de l'Hôtel de Bourgogne, fut bien-tôt instruite des talens & des succès du nouvel acteur ; elle l'attira à Paris, où il fut reçû avec applaudissement. Ce fut sans doute avant 1637. Il joua d'original dans *le Cid*, & dans *les Horaces*; & Chappuzeau qui nous

indique ces faits, le cite comme un comédien achevé dès ce temps là. (3)

En 1638, il épouſa Jeanne de la Chalpe, veuve de Pierre Rouſſeau, Ecuyer ſieur du Clos, comédien du Roi : Nous n'oublierons pas deux circonſtances aſſez ſingulieres, qui ont rapport à ſon mariage, & qui nous ont été confirmées par ſa petite fille : l'une, que le Cardinal de Richelieu voulut que la noce ſe fiſt dans ſa maiſon de Ruel ; l'autre, que Montfleury étoit ſi fort entêté de la comédie, qu'il voulut qu'on joignît à ſon nom de famille celui de Montfleury, & qu'on n'y mît point d'autre qualité que celle de comédien du Roi.

(3) Hiſtoire du théatre François, p. 177, & 178.

En 1647. il donna au public une tragédie intitulée *la Mort d'Asdrubal:* cette tragédie fut imprimée à Paris in 4°. (4) & dédiée au Duc d'Epernon ; le Portrait de l'auteur se trouve au commencement.

Plusieurs écrivains ont attribué cette piéce à son fils, & cette erreur vient d'être renouvellée par l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire du théatre ; & principalement à la vie des plus célébres comédiens François*, imprimés dans le Mercure de France du mois de Mai 1738. (5)

Il mourut au mois de Décembre 1667. pendant le cours des repré-

(4) Chez Antoine Sommaville,& Toussaint Quinet.
(5) Pag. 829. La tragédie *de la Mort d'Asdrubal* est de son fils : on verra bien-tôt qu'il n'avoit que sept ans, lorsqu'elle fut imprimée.

sentations de la tragédie d'*Andromaque*, qui commençoit à triompher d'une injuste cabale. L'opinion la plus reçûe, est qu'une veine qu'il se cassa par les efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste, fut la cause de sa mort ; quelques personnes moins fondées encore, & trop promptes à saisir les choses singuliéres, prétendent que le cercle de fer que Montfleury étoit obligé d'avoir pour soutenir le poids énorme de son ventre, n'empêcha point que par les mêmes efforts son ventre ne s'ouvrît ; & attribuent à cet accident sa mort, qui suivit de très-près la derniére fois qu'il monta sur le théatre. Nous opposerons à ces deux faits le témoignage d'une célébre actrice de nos jours, enco-

re vivante, & qui eſt arriére petite fille de Montfleury. Voici ce qu'elle nous écrit dans ſa lettre du 17 Février 1739. *A l'égard de Montfleury pere, il eſt faux que le rôle d'Oreſte ait été la cauſe de ſa mort par une veine qu'il s'étoit caſſée : ma grand-mere m'a conté cette mort pluſieurs fois ; mais les particularités paroîtroient des fables, ſi on les expoſoit au jour. Il eſt ſeulement certain que Montfleury étant chez un marchand de galon, un inconnu qui s'y trouva l'avertit de ſonger à lui parce qu'il étoit bien malade. Montfleury ne fit pas grande attention au diſcours d'un homme qu'il regardoit comme un fou ; mais de retour chez lui, ayant appris que la même perſonne étoit venu dire à ſes domeſtiques que leur maître étoit*

en grand danger, il ſe ſentit ému, frappé, il alla le ſoir jouer Oreſte; revint avec la fiévre, & mourut en peu de jours. Et dans ſa lettre du 23 du même mois; *Je ne puis vous en donner d'autres preuves que de l'avoir entendu dire à ſa fille Mademoiſelle d'Ennebault ma grand-mere. Elle m'a dit auſſi que comme ſon pere étoit à l'article de la mort; pluſieurs de ſes camarades, les médecins & le confeſſeur étant dans la chambre, le même inconnu entra, & dit à Montfleury qui le reconnut: Allons, Monſieur, cela ne ſera rien, que l'on me donne du vin & un verre. Les médecins avoient condamné le malade, & ſoutinrent à ſa femme que c'étoit un charlatan, le confeſſeur dit que c'étoit un ſorcier, le malade crioit en vain qu'on donnât à*

cet homme ce qu'il demandoit ; on fut sur le point de l'arrêter, c'étoit sur les neuf heures du soir ; il s'en alla, & étant sur le pas de la porte, il dit : J'en suis fâché, j'aurois tiré ce pauvre Montfleury d'affaire, mais il ne passera pas minuit : ce qui arriva.

Nous n'ajoûterons à ce détail aucunes réflexions. Ce qui doit passer pour constant, c'est que sans veine cassée, sans ventre ouvert, Montfleury, après avoir joué le rôle d'Oreste, revint chez lui avec une fiévre, qui, en peu de jours, le mit au tombeau.

Ce fut une perte pour le public ; c'en fut une pour ses camarades, c'en fut même une pour Racine, si l'on en croit M. de Saint Evremond (6).

(6) Lettre à M. de Lyonne en 1668.

Vous avez raiſon de dire que cette piéce (Andromaque) eſt déchûe par la mort de Montfleury, car elle avoit beſoin de grands comédiens pour remplir par l'action ce qui lui manque. Attila, au contraire, a dû gagner quelque choſe à la mort de cet acteur : un grand comédien eut trop pouſſé un rôle aſſez plein de lui-même, & eut fait faire trop d'impreſſion à ſa férocité ſur les ames tendres.

Il n'eſt pas ici queſtion de contredire ou d'approuver le jugement que M. de Saint Evremond fait d'*Andromaque* ; on le rapporte uniquement, parce qu'il donne une idée des talens de Montfleury comme comédien.

Par la même raiſon nous donnerons auſſi un extrait de la gazette

de du Lorens du 17 Décembre 1667, par laquelle il annonce ſa mort.

Mais naguére, en un ſeul moment,
Elle mit dans le monument,
D'un coup de ſa fléche mortelle,
Tant elle eſt barbare & cruelle
Envers tous ceux du genre humain,
Un Grec, un Sarmathe, un Romain,
Un Othoman, un Perſe, un Scythe,
Un Eſpagnol, un Moſcovite,
Un Capitaine, un Empereur;
Et voyez quelle eſt ſa fureur,
Un Villageois, un Sécretaire,
Un Satrape, un homme d'affaire,
Un berger, & maint autre encor;
Et cette Madame la mort,
L'intendante des parricides,
Fit ce grand nombre d'homicides,
Et de tout un beau pot pourri,
En aſſaſſinant Monſieur,

Qui d'une façon ſans égale
Jouant dans la troupe Royale,
Non les rôles tendres & doux,
Mais de tranſports & de courroux,
Et lequel a, jouant Oreſte,
Hélas! joué de tout ſon reſte!
O rôle tragique & mortel!
Combien tu fais perdre à l'hôtel
En cet acteur inimitable!
C'eſt une perte irréparable.
O vous, qu'il a tant ébaudits,
Dites pour lui, *De profundis*.

La réputation de Montfleury, comme excellent comédien, auroit paſſé juſqu'à nous ſans la moindre diminution, ſi Moliere n'y avoit donné atteinte dans ſon *Impromptu de Verſailles*. On ignoroit alors au théatre l'art de parler en récitant des vers tragiques; le ſpectateur

étoit séduit par une prononciation cadencée qui tenoit plus du chant que de la déclamation ; l'acteur ne savoit émouvoir qu'en outrant les sentimens ; la simple nature, ornée uniquement des graces nécessaires pour l'embellir sans la défigurer, eût paru froide : l'art n'étoit peut-être pas encore parvenu à ce degré de perfection d'imiter exactement la nature, le goût n'étoit pas assez sûr, assez éclairé, pour ne se plaire qu'à cette imitation exacte. C'étoit moins enfin un reproche à faire avec justice à Montfleury, de tomber dans le défaut d'une déclamation outrée, que ce n'est un mérite à Moliere d'avoir senti que c'étoit un défaut. Ajoûtons que Moliere peut avoir chargé la peinture

qu'il fait de notre acteur, ainsi que des autres qu'il ne ménage pas davantage. Indépendamment de l'intérêt qu'il avoit, comme chef de troupe, à diminuer le mérite des principaux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, il étoit vivement piqué contre eux de ce qu'ils avoient représenté sur le théatre *le Portrait du peintre*, (7) critique amere contre lui, & contre sa comédie de *l'Ecole des Femmes*. On voit encore qu'il tire avantage de tout, & qu'il s'en prend même à la taille de Montfleury qu'il cherche à tourner en ridicule.

En effet, Montfleury étoit fort gros, mais il étoit le modéle de ceux qui vouloient se dévouer au

(7) Cette comédie étoit de Boursault.

théatre. (8) Baron l'appeloit son maître ; (9) c'est de lui qu'il avoit reçû les premiéres leçons ; apparamment avant l'année 1664, temps auquel Moliere obtint du Roi un ordre pour faire passer le jeune Baron de la troupe de la Raisin dans la sienne. Enfin, on ne peut se dispenser de rapporter les paroles du même Chappuzeau, déja cité plusieurs fois. *Il est rare*, dit-il, *de voir un acteur exceller dans les deux genres*, (sérieux & comique,) *& dans tous les caracteres, & le théatre n'a guere eu qu'un Montfleury qui s'étoit rendu si illustre en toute maniére.*

Il laissa quatre enfans, un fils nommé Antoine Jacob, qui prit aussi

(8) Chappuzeau, pag. 182.
(9) Lettre de Mademoiselle Desmares.

dans la ſuite le nom de Montfleury, & trois filles deſquelles nous aurons occaſion de parler. A l'égard de ſa veuve, elle reſta à la comédie : on ne ſait point dans quel temps elle ſe retira, on voit ſeulement qu'en 1674 elle jouiſſoit d'une penſion. (10)

Antoine Jacob étoit né à Paris en 1640, il fut élevé avec ſoin ; par déférence pour la volonté de ſon pere il ſe fit recevoir avocat en 1660 ; mais ſon goût pour la poëſie & pour les ouvrages de pur bel eſprit, ne tarda pas à ſe déclarer. Cette même année il fit paroître, pour ſon coup d'eſſai, une comédie en un acte, à laquelle il mit ſon nom ; l'année ſuivante il en donna

(10) Chappuzeau, pag.....

une

une autre ; il ne paroît pas qu'il ait jamais ſuivi le Barreau, & il a continué à faire des comédies : Les voici dans l'ordre où elles ont paru, ou du moins où elles ont été imprimées.

LE MARIAGE DE RIEN, comédie en vers de huit ſyllabes, en un acte : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, dédiée à Meſſire Charles Teſtu, &c. (ſignée Jacob, avocat en Parlement.) Paris *in*-12. Guillaume de Luyne par priv. du 3 Mai 1660, achevée d'imprimer le 10 du même mois. Elle fut imprimée à Paris chez Jean Ribou en 1680, ſous le nom de Montfleury.

LES BESTES RAISONNABLES, comédie en un acte en vers : repré-

ſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, dédiée à François de Roſtaing, Comte de Bury, &c. (ſignée Antoine Jacob, avocat en Parlement.) Paris, *in*-12. Guillaume de Luyne, par privilége du 28 Février 1661, achevée d'imprimer le 15 Mai de la même année.

LE MARI SANS FEMME, comédie en cinq actes en vers : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne.

TRASIBULE, tragi-comédie, repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne. Paris, *in*-12. N. Pepingué, par privilege du 15 Janvier 1664, achevée d'imprimer le 17 Avril.

L'ECOLE DES JALOUX, *ou* LE COCU VOLONTAIRE,

comédie en trois actes en vers : représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, dédiée aux Coeus, (signée, Antoine Jacob Montfleury. Paris, *in*-12. N. Pepingué, par privilege du 15 Janvier 1664, achevée d'imprimer le 19 du même mois.

L'IMPROMPTU DE L'HOSTEL DE CONDE', comédie en un acte, en vers : représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne. Paris, *in*-12. N. Pepingué, par privilége du 19 Janvier 1664, achevée d'imprimer le 19 du même mois.

C'eſt une réponſe à l'*Impromptu de Verſailles*, comédie dans laquelle Moliere avoit tourné en ridicule la maniére de déclamer des principaux acteurs de l'hôtel de Bourgogne ; Montfleury pere n'y

étoit pas ménagé ni épargné.

Son fils, déja connu par quelques piéces de théatre, avoit bonne grace à ſe ſervir, pour venger ſon pere, des mêmes armes avec leſquelles ſon pere avoit été attaqué.

De Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, & qui avoit auſſi été joué, fit paroître la *Vengeance des Marquis*, ou *Réponſe à l'Impromptu de Verſailles*, comédie en un acte en Proſe : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne. Paris *in*-12. Etienne Loyſon, 1664.

Bourſault, qui avoit été le moins ménagé, ne crut pas devoir répondre ; & cette querelle, qui, entre Moliere & lui, étoit devenue plus ſérieuſe par les reproches piquans,

& par les perſonnalités étrangéres à la qualité d'auteur, ne fut plus qu'une ſimple ſuite de rivalité, indiſpenſable entre des troupes qui aſpirent à attirer le public chez elles, au préjudice l'une de l'autre.

On nous ſaura peut-être gré de donner ici des vers imprimés à la ſuite de la premiere édition de l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé*; ce ſont quatre refrains qui ont cette particularité d'être ſur une ſeule rime en IQUE, & qui ont rapport à la querelle dont nous venons de parler. L'auteur eſt un nommé le Camus.

REFRAIN
SUR LA CONTRECRITIQUE,
à M. Bourſault.

QUi ne voit la contre-critique,
Faire admirablement la nique
A la feinte & fine critique,
Ou plutôt louange emphatique;
Puiſque c'eſt l'apologétique
Où s'exalte un acteur comique,
Qui veut paſſer pour héroïque,
Qui ne le voit ?

Qui ne voit que par Réthorique,
Bourſault dans l'ordre Académique
En la maniére qu'il s'explique,
Rédigé par art poëtique,
Fait nargue à cette proſaïque;
Et détruit le panégyrique
De l'auteur de l'Ecole inique;
Qui ne le voit ?

Qui ne voit l'hôtel qui ſe pique,
De mériter la palme unique,
Pour être beaucoup énergique
En la théatrale pratique
Du poëme dit dramatique,
Peindre un ſimulé ſatirique,
Qui contrefait le fantaſtique,
Tondre & barer la ſophiſtique,
Qu'elle traite comme ironique;
Qui ne le voit?

REFRAIN SUR LES IMPROMPTUS,

à M. Montfleury le jeune.

QUi n'entend bruire, la critique
Pour remonter ſur ſa bourique,
Qui déclame dans ſa replique,
Et réfute qui la ſyndique,
D'un eſprit chaud & colérique,
Qu'on peut réputer frénétique,
D'autant qu'elle eſt foible en Logique,
Qui ne l'entend?

Qui n'entend la ſcientifique,
Cette adroite contre-critique,
D'une méthode économique,
Débiter ſa Dialectique,
Ainſi que Montfleury l'indique,
Dans ſon attrayante duplique,
Qui ne peut craindre de triplique,
Qui ne l'entend ?

Qui n'entend que par politique,
La troupe dite Royalique,
Propre à tout ce qu'elle s'applique,
D'un air galant & magnifique,
Fait dire à ſon foüet clat & clique,
D'une maniére patétique,
Qui confond un acteur farcique,
Et ſéme la terreur panique
Dans la troupe Moliérique,
Qui ne l'entend ?

REFRAIN

REFRAIN
SUR L'ECOLE DES JALOUX,
Au même sieur Montfleury le jeune.

VEnez tous au lieu Pindarique
Pour voir l'Ecole mirlifique
De Montfleury le versifique,
Dont l'esprit du tout Angélique
Peut contenter le plus critique,
Divertir un mélancolique,
Et déssourciller un Stoïque,
Venez-y tous.

Venez tous beau sexe & gudique,
Et vous, qui d'humeur pacifique,
Etes de Pindre hiérarchique,
Vous n'y verrez rien de tragique,
Rien de grossier, ni de ruffique,
De déplaisant, ni qui s'implique
Contraire au décret canonique,
Venez-y tous.

Venez tous, la piéce eſt publique,
Pour argent on la communique
Au curieux, au chimérique,
Au marchand, au Géographique,
Au médecin, à l'empirique,
Au noble, artiſan, au chimique,
Au charlatan, au juridique,
Au docte, au ſage, au lunatique,
Et ſouffre juſqu'au ſatirique;
Venez-y tous.

REFRAIN SUR LES DIFFERENDS des troupes de l'Hôtel & du Palais.

QUi ne ſait quelle eſt la rubrique
Des combats réglés ſans muſique,
A coup de langue & non de pique,
De la troupe hiéroglifique,
Contre la troupe paladique,
Dont l'une voudroit l'autre étique,
Ou du moins fort paralitique;
Qui ne le ſait?

Qui ne ſait leur fin-lucratique
Se conjoindre à l'honorifique,
Pour tirer d'hôtel & boutique
L'argent qu'on y tient en relique,
Soit de la nouvelle fabrique,
De la moderne, ou de l'antique,
Sans s'informer s'il vient d'Afrique,
De l'Aſie, ou de l'Amérique,
Pourvû qu'en France on en trafique,
Qui ne le ſait ?

L'ECOLE DES FILLES, comédie en cinq actes en vers, dédiée à M. Dreux, Avocat general en la Chambre des Comptes : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, Paris *in*-12. Pepingué, par privilége du 17 Mars 1666, achevée d'imprimer le 28 Juin de la même année.

LA FEMME JUGE ET PARTIE, comédie en cinq actes en vers, dédiée à Meſſire Nicolas Potier, Sei-

gneur de Novion, Préſident à mortier : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne. Paris *in*-12. 1669. Jean Ribou, par privilége du 24 Mars, achevée d'imprimer le 3 Avril. Le ſuccès de cette piéce a balancé celui du *Tartuffe*. Ce partage de ſentimens ne fait pas honneur au goût de nos peres. Mademoiſelle d'Ennebault jouoit le rôle de *Julie*, Raymond Poiſſon jouoit celui de *Bernadille*, Mademoiſelle Beauchateau, les ſieurs de Villiers, Hauteroche, & Brecourt repréſentoient les autres rôles. (11) Cette piéce fut jouée chez Madame la Ducheſſe de Bouillon. (12)

PROCE'S DE LA FEMME JUGE ET

(11) Du Lorens, lettre du 16 Mars 1669.
(12) Du Lorens ibid.

PARTIE, comédie en un acte en vers: représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, Paris, Gabriel Quinet, *in*-12. par privilége du 19 Novembre 1669, achevée d'imprimer le 12 Décembre.

LE GENTILHOMME DE BEAUCE, comédie en cinq actes en vers, dédiée à L. L. A. A. les Princes de Brunswik, & de Lunebourg. Paris *in*-12. Jean Ribou, par privilége du 7 Septembre 1670, achevée d'imprimer le 18 du même mois.

Cette comédie fut jouée à Versailles devant le Duc de Boukingham, sur un théatre dressé dans le petit parc, par le sieur Vigarini. (13)

LA FILLE CAPITAINE,

(13) Du Lorens, lettre du 13 Septembre.

comédie en cinq actes en vers, dédiée à son Alteſſe Monſeigneur le Prince Eugene de Savoye, Comte de Soiſſons : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne. Paris *in*-12. Pierre le Monnier 1672. Par privilége du 17 Decembre 1671. achevée d'imprimer le 4 Janvier 1672. Mademoiſelle d'Ennebault jouoit le rôle d'*Angélique*.

L'AMBIGU COMIQUE, *ou* LES AMOURS DE DIDON ET D'ENE'E, tragédie en trois actes, mêlée de trois Intermédes comiques, chacun en un acte en vers, repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne.

LE NOUVEAU MARIE'.

DOM PASQUIN D'AVALOS.

LE SEMBLABLE A SOI-MESME. Paris *in*-12 avec un avis au lecteur.

Henry Loyson ..... 1673.

LE COMEDIEN POETE, comédie en cinq actes en vers. Paris *in*-12. Pierre Promé, par permission simple du 6 Mars 1674. Elle fut représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne.

Cette comédie est d'une composition singuliére. Le premier acte fait une piéce séparée qui n'a aucun rapport au titre du *Comedien Poëte*, & suivi d'une scéne qui finit ce même prologue, & qui annonce une piéce en quatre actes en vers, dont le sujet n'a aucun rapport avec la premiére; mais qui a donné le titre général de *Comedien Poëte*, parce qu'il est annoncé que c'est une piéce faite par un comédien. Le premier acte séparé a été imprimé *in*-12.

ſous ce titre, *Le Garçon ſans conduite*, ſuivant la copie imprimée à Paris (Troyes) 1698.

Il y a quelques additions dans la premiére ſcéne du Prologue qui ne ſont point dans la premiére édition.

La ſcéne qui eſt entre un acteur & un poëte, ſe paſſe entre *Damon* & *Criſpin* ſon valet, & l'addition roule ſur une plaiſanterie contre les cocus, tirée de la ſuite du prologue, qui eſt totalement retranchée, & ſur une plaiſanterie contre les procureurs, ſubſtituée à celle qui eſt dans la même ſuite du prologue contre les médecins.

Les quatre derniers actes ont été imprimés ſéparément à Caen *in*-12. Jacques Godes 1700, ſous ce titre. *Les Amans infortunés & contens.*

En 1732, les comédiens la repréſentérent ſous le titre de *La Sœur ridicule.*

TRIGAUDIN *ou* MARTIN BRAILLARD, comédie en cinq actes en vers : repréſentée ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Paris *in*-12. Pierre Promé, par permiſſion ſimple du 10 Mars 1674.

CRISPIN GENTILHOMME, comédie en cinq actes en vers, non imprimée juſqu'à préſent, mais repréſentée en 1677. [14]

Toujours d'un beau prétexte on ſe laiſſe toucher,
Et certain Abbé qu'on renomme
Diſoit qu'il n'alloit voir le Criſpin Gentilhomme,
Que pour apprendre à bien prêcher.

LA DAME MEDECIN, co-

(14) *Voyez* Diſſertations ſur les tragédies de Phédre & d'Hippolyte. Paris *in*-12, 1677.

médie en cinq actes en vers, non imprimée jusqu'à préſent, mais repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Guénégaud. [15]

LA DUPE DE SOI-MESME, comédie en cinq actes en vers, non imprimée pareillement; on n'a pû découvrir la date de ſa repréſentation. Les manuſcrits de ces trois piéces nous ont été remis par Mademoiſelle du Pleſſis, fille de l'auteur, aujourd'hui vivante.

Pluſieurs de ces comédies ſont reſtées au théatre; mais on ne peut diſſimuler qu'il n'y ait un juſte reproche à faire à l'auteur ſur la licence qu'il s'eſt ſouvent permiſe, ſoit dans le choix des ſujets, ſoit dans

(15) *Voyez* le Mercure de Janvier 1678. p. 291.

les expreſſions. La comédie, plus chaſte aujourd'hui, n'admettroit plus de pareils ouvrages, & ceux-ci ne ſe ſoutiennent que par l'habitude où l'on eſt de les voir avec indulgence. On remarque en général dans les piéces de Montfleury de l'eſprit, des vers heureuſement tournés, des images vives & rendues avec préciſion, & une grande connoiſſance du monde & du théatre. Il avoit beaucoup de litterature, il ſavoit & parloit ſi parfaitement l'Eſpagnol, que la feue Reine, dont il avoit l'honneur d'être connu, diſoit que ceux mêmes du pays ne le parloient pas ſi bien que lui; auſſi a-t'il pris dans leurs auteurs quelques-uns des ſujets qu'il a traités.

Après s'être long-temps distingué dans une carriére, où l'on peut tout au plus acquérir de la gloire, Montfleury prit le parti de la finance.

En 1678, M. Colbert, qui l'aimoit, le chargea d'une commission très-délicate, & l'envoya en Provence, pour y faire le recouvrement des sommes que le Parlement devoit au Roi. Montfleury, plus prudent que ceux qui y avoient été avant lui, se conduisit avec tant de sagesse, qu'en ramenant les esprits, il trouva le secret de satisfaire à la fois la Cour & le Parlement: cette compagnie lui offrit même une place de Conseiller, mais sa modestie ne lui permit pas de l'accepter. Il entra successivement dans plusieurs affaires où il eut occasion de faire

connoître ſa probité & ſes talens. Le Miniſtre, content de ſa conduite, lui deſtina une place dans les Fermes générales, & dans cette vue, le rappella à Paris en 1684; mais il tomba malade, & mourut à Aix d'une hidropiſie le onze Octobre 1685. Nous n'omettrons pas que, pendant le cours de ſa maladie, Monſeigneur le Dauphin lui fit écrire pour l'engager à continuer de travailler pour le théatre, & lui fit offrir une penſion.

Il avoit épouſé, en 1665, Damoiſelle Marie-Marguerite de Soulas, fille de Joſias de Soulas, Ecuyer ſieur du Tot, ſurnommé Floridor, comédien du Roi: de ce mariage eſt née une fille que nous avons déja nommée, & de qui nous tenons les

particularités que nous venons de rapporter.

Le détail ſuivant pourra plaire aux perſonnes curieuſes d'anecdotes, & qui s'amuſent de tout ce qui a rapport au théatre.

Montfleury pere laiſſa trois filles, comme nous l'avons dit. N.... fut mariée à M. de Boisfrand qui étoit établi dans ſa Province, à Montron en Périgord.

Françoiſe.... connue au théatre ſous le nom de Mademoiſelle d'Ennebault. Son pere eut de la peine à conſentir à ce mariage, parce que d'Ennebault avoit pour tout bien un emploi en Bretagne, mais ſa fille l'aimoit, & il y conſentit : les nouveaux mariés partirent pour s'y établir, mais ils n'y reſterent pas

long-temps. Mademoiselle d'Ennebault revint à Paris, & entra à l'hôtel de Bourgogne ; elle y étoit en 1664, & fit *Venus* dans le Prologue des *Amours déguisés*, Ballet dansé par le Roi le 16 Février. (16) Elle jouoit les seconds rôles dans le sérieux & dans le comique, comme *Junie* dans *Britannicus*, & l'amoureuse dans *la Mere Coquette*. Elle jouoit les rôles de femme travestie en homme ; son frere l'avoit eu probablement en vûe quand il composa *la Femme Juge & Partie*, & *la Fille Capitaine*. Elle étoit belle, petite avec du rembonpoint, & chantoit avec grace.

Son mari ne mourut jamais sur le

(16) Voyez la Gazette de Loret, 1664, p. 26.

théatre. Il aimoit le jeu à la fureur, & devint un des plus gros joueurs de Paris. Sur la fin de ſes jours il n'en étoit pas plus opulent, & eſt mort à Paris dans un âge fort avancé. Hauteroche, [17] en lui dédiant ſa comédie intitulée *Le Cocher ſuppoſé*, repréſentée en 1684, rend juſtice à ſa probité & à ſes bonnes mœurs. Il avoit eu une fille qui vit encore, & qu'il maria à N.... Deſmares, comédien, pere de l'illuſtre Charlotte Deſmares, & de la mere de Marie-Anne Dangeville qui marche ſi dignement ſur les traces de ſa tante.

La troiſiéme N..... épouſa un gentilhomme de la Rochelle, nom-

(17) Comédien & auteur de pieces de théatre, dont quelques unes ont été miſes ſous ſon nom par T. Corneille.

mé

mé Du Landa, qui avoit eu du bien, mais qui ne vivoit plus que d'une penſion que ſon frere lui faiſoit. Ils prirent le parti de la comédie, changerent de nom, prirent celui de Du Pin, allerent jouer à Rouen & en d'autres endroits, juſqu'au temps où ils entrerent dans la troupe du Marais, & de là, après la mort de Moliere, dans la troupe du Roi établie à l'hôtel de Guénégaud, & formée des débris de la troupe de Moliere, & du Marais.

Mademoiſelle du Pin étoit belle & bien faite, mais elle graſſéyoit, & parloit du nez. Il falloit qu'elle fût une grande actrice pour plaire avec ces défauts: Elle jouoit les rôles de Reine mere, & brilloit ſurtout dans celui d'*Agrippine*. Son

mari fut moins célèbre du côté du talent; il étoit déja vieux quand il hérita de son frere, & est mort à Paris.

En 1684, la troupe de l'hôtel de Bourgogne, & celle de l'hôtel de Guénégaud étant réunies, (18) le Roi remit à Madame la Dauphine le soin de la comédie, & Mesdemoiselles d'Ennebault & du Pin furent renvoyées avec chacune une pension de mille livres; & une de leurs parts fut partagée entre Mesdemoiselles du Rieux & des Brosses. On prétend que Baron fut l'auteur de ce changement pour faire recevoir sa belle-sœur, femme de Florent Carton d'Ancourt, & son beau-

(18) Cette réunion fut faite en 1681, à l'occasion de Mademoiselle de Champmeslé & de son mari, qui, en se retirant à l'hôtel de Guénégaud, mirent les comédiens de l'hôtel de Bourgogne hors d'état de jouer du tragique. Ces deux troupes réunies eurent ordre de jouer tous les jours.

frere le jeune la Thorillere, aux quels on partagea l'autre part. On ne s'aperçut que foiblement de la sortie de ces deux actrices, parce que Mademoiselle Beauval, quoique jeune, avoit pris les rôles de Reines, & Mademoiselle Raisin ceux de Princesses. Mademoiselle d'Ennebault est morte en 1708, & sa sœur six mois après elle.

Le principal mérite de ce recueil, s'il en a quelqu'un, viendra sans doute de ce qu'il est plus ample que ceux d'Amsterdam & de Paris. Aux piéces de Monsieury, déja connues, nous en ajoûtons trois, qui, jusqu'à présent, n'avoient point été imprimées. Avec une pareille augmentation il a fallu nécessairement diviser ce recueil en trois Tomes.

Nous ne ferons point l'ennuyeux

détail du mauvais état dans lequel nous avons trouvé les deux anciennes éditions ; nous dirons seulement que malgré les secours que nous avons tirés des exemplaires qui servent aux représentations des comédiens, & où nous avons trouvé plusieurs vers qui manquoient, il y en a cependant cinq qu'il ne nous a pas été possible de recouvrer, savoir : Dans *la Mort d'Asdrubal*, les vers 61 & 62 de la première scéne du cinquiéme acte, pag. 5 du Tome I.

Dans *l'Impromptu de l'Hôtel de Condé*, les vers 122 & 123 de la quatriéme scéne, pag. 289.

Et dans *l'Ecole des Filles*, le vers 57 de la 9e scéne du 5e acte, p. 406.

TABLE

GENERALE

ET CHRONOLOGIQUE

Des Piéces de Théatre de Mrs de Montfleury pere & fils, contenues dans ce recueil.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT.

LA MORT D'ASDRUBAL tragédie, dédiée à M. le Duc d'Epernon, repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1647.

LE MARIAGE DE RIEN, comédie en vers de huit ſyllabes, en un acte, dédiée à Meſſire Charles Teſtu, &c. (ſignée *Jacob*, avocat en Parlement) repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en en 1660.

LE MARI SANS FEMME, comédie en cinq actes en vers, avec des chants, repréſentée

sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1663.

TRASIBULE, tragi-comédie, représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1664.

L'IMPROMPTU DE L'HÔTEL DE CONDÉ, comédie en un acte en vers, représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1664.

L'ECOLE DES FILLES, comédie en cinq actes en vers, dédiée à M. Dreux, Avocat général en la Chambre des Comptes : représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1666.

TOME SECOND.

LA FEMME JUGE ET PARTIE, comédie en cinq actes en vers, dédiée à Messire Nicolas Pôtier, Seigneur de Novion, Président à Mortier : représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1669.

PROCÉS DE LA FEMME JUGE ET PARTIE, comédie en un acte en vers : représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1669.

L'ECOLE DES JALOUX, *ou* LE COCU VOLONTAIRE, comédie en trois actes en vers, dédiée aux Cocus, (signée A. J. Montfleury.)

repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1664.

Le Gentilhomme de Beauce, comédie en cinq actes en vers, dédiée à L. A. les Princes de Brunſwik : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1670.

La Fille Capitaine, coméde en cinq actes en vers, dédiée à ſon Alteſſe Monſeigneur le Prince Eugene de Savoye, Comte de Soiſſons : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1672.

TOME TROISIE'ME.

L'Ambigu Comique, *ou* les Amours de Didon et d'Enée, tragédie en trois actes, mêlée de trois Intermédes comiques, chacun en trois actes en vers ; ſçavoir,

Le nouveau Marié.

Dom Pasquin d'Avalos.

Le Semblable a soi-mesme : repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1673.

Le Comédien Poete, comédie en cinq actes en vers, avec un Prologue en proſe, repréſentée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1674.

Trigaudin, *ou* Martin Braillard,

comédie en cinq actes en vers, représentée sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne, & imprimée en 1674.

La Dame Médecin, comédie en cinq actes en vers, représentée sur le théatre de l'hôtel de Guénégaud en 1678, & imprimée dans ce recueil, pour la premiere fois.

La Dupe de soi-mesme, comédie en cinq actes en vers, imprimée dans ce recueil, pour la premiere fois.

Crispin Gentilhomme, comédie en cinq actes en vers, représentée en 1677, & imprimée dans ce recueil pour la premiere fois.

Fin de la Table générale.

LA Mort

LA MORT D'ASDRUBAL,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, CATON, LELIE, ſuite.

SCIPION.

ENfin Rome triomphe, & les Carthaginois
Dans peu ſeront contraints d'obéir à ſes loix ;
Malgré tous leurs efforts cette ville ſuperbe
Qui s'élevoit au ciel, eſt plus baſſe que l'herbe.

Carthage n'eſt plus rien qu'un objet de terreur,
Qu'un théatre ſanglant, qu'un déſert plein d'horreur,
Ses ruines qui font & ma gloire & ma joie,
Semblent repréſenter les ruines de Troie;
Son ſort eſt plus funeſte, & nos exploits guerriers
L'accablant de cyprès nous chargent de lauriers.
Pourſuivons donc, Romains, achevons la victoire,
Qu'un nombre de captifs augmente notre gloire,
Attaquons ces vaincus, & portons dans leur fort,
Avec l'aigle Romain, la terreur & la mort.
Avant que le ſoleil acheve ſa carriére
Faiſons de cette place un vaſte cimetiére,
Et traînons après nous ce reſte d'habitans
Qui ne peut réſiſter à tant de combattans.

CATON.

Pourſuivons, grand héros, achevons nos conquêtes,
Que la foudre qui tonne éclate ſur leurs têtes.
Aſſurons par la mort ou la captivité,
Du ſénat & de nous l'entiére liberté,
Le ſort les relevant nous jetteroit à terre,
Ils porteroient chez nous le flambeau de la guerre,
Et le ſeul déſeſpoir s'emparant de leurs cœurs,
Peut faire triompher les vaincus des vainqueurs.

LELIE.

Pour être nos vainqueurs, il ſe faut mieux défendre.
Carthage n'eſt plus rien que pouſſiére & que cendre,
Et l'on y voit rouler ſur ces funeſtes bords
Dans des torrens de ſang des montagnes de morts.
L'Afriquain déſormais ne peut être contraire,
Pour choquer les Romains c'eſt un foible adverſaire.
Prens donc pitié, Seigneur, de ce peuple innocent,
Son crime ſeulement fut d'être trop puiſſant,
Et l'effort de ton bras l'a fait ſi miſérable
Que jamais ſon pouvoir ne le rendra coupable.

SCIPION.

J'approuve ce conſeil utile & glorieux,
L'on ne ſauroit faillir en imitant les dieux.
Pardonnons, la pitié nous enjoint de le faire;
Mais la prudence auſſi m'ordonne le contraire.
Ne te ſouvient-il plus qu'Annibal autrefois
Fit pâlir le ſénat du bruit de ſes exploits?
Ne te ſouvient-il plus que l'effort de ſes armes
Fit coûter aux Romains tant de ſang & de larmes?
Que le Tibre en rougit, & déborda des pleurs
Qu'ils nous faiſoient verſer au fort de nos malheurs.
Annibal fut ſeize ans à ravager nos terres;
Un ſiége de trois ans doit-il finir nos guerres?
Et par quelle raiſon dois-je prendre à merci
Ce peuple qui toujours fut de crimes nourri?
Qui porte ſur ſon front la couleur de ſon ame,
Qui par la trahiſon veut prolonger ſa trame,
Qui proche de la mort nous cache ſon orgueil
Pour pouvoir quelque jour creuſer notre cercueil.

LELIE.

Je croi que juſtement tout ce peuple barbare
Mérite de ſentir le mal qu'on lui prépare;
Mais puiſque de ſon crime il demande pardon,
Pourroit-on juſtement lui refuſer ce don?

CATON.

Oui, Lélie, on le peut, car notre république
Veut pour ſa ſûreté la ruine d'Afrique.
Il nous faut obéir à la loi du ſénat
Pour la gloire de Rome & le bien de l'état.

LELIE.

Quoi? Le ſénat veut-il...

CATON.

N'en doute point, Lélie.
C'eſt le ſouhait commun de toute l'Italie,
Qui veut qu'un peuple fier, gémiſſe ſous nos fers,
Et qu'un triomphe entier venge nos maux ſoufferts.

SCIPION.

Chaſſons donc la pitié, contentons ſon envie,
Allons dedans ce fort les priver de la vie.
Vous Lélie & Caton, donnez l'ordre qu'il faut
Pour ſe bien préparer à donner cet aſſaut.

CATON.

Ce généreux deſſein qui te comble de gloire,
Va graver tes exploits au temple de mémoire;
Ton bras les détruiſant pour notre liberté,
Rendra ton nom fameux à la poſtérité.
Mais quelqu'un vient ici.

SCENE II.

SCIPION, TREBACE, CATON, LELIE.

SCIPION.

Déclare ton meſſage?

TREBACE.

Seigneur, l'ambaſſadeur du peuple de Carthage
Déſire avoir l'honneur de vous entretenir,
Il attend ici près.

SCIPION.

Va le faire venir.
Que dois-je faire? O dieux!

CATON.

Quoi? Ce grand capitaine
Qui fait craindre par tout la puiſſance Romaine,
Qui porte la terreur & la mort avec ſoi,
Du ſeul nom des vaincus a-t'il eu de l'effroi?
Non, jamais votre front n'a pâli pour la crainte,
C'eſt d'un trait de pitié que votre ame eſt atteinte;

Mais ſongez, Scipion, que ce peuple vaincu
Pour le repos de Rome a déja trop vêcu,
Qu'on ne peut ſans le perdre aſſurer ſa victoire;
Que le ſénat le veut, & que c'eſt votre gloire.

SCIPION.

Si ſa perte de Rome aſſure le pouvoir,
Pour le perdre dans peu je ferai mon devoir.
Ce peuple t'apprendra par ſon cruel nauffrage
Que la pitié n'a point fait changer mon viſage,
Et que ſi j'ai pâli, c'eſt ſeulement de peur
Qu'un trop long entretien differe ſon malheur;
Car ſi l'ambaſſadeur... Mais je le voi paroître,
Son front triſte & confus le fait aſſez connoître.

SCENE III.

AMILCAR, SCIPION, CATON & LELIE.

AMILCAR.

GEnéreux protecteur de l'empire Romain;
Qui peux de l'univers le rendre ſouverain;
Illuſtre conquérant, capitaine indomtable,
Tu ſais qu'injuſtement le malheur nous accable;
Et nous venons nous plaindre à toi-même de toi
Pour nous faire raiſon d'avoir fauſſé ta foi.
Du moins fais-nous ſavoir le ſujet qui t'anime,
Avant que de nous perdre apprend-nous notre crime.
Pour éviter l'effort de tes vaillantes mains
N'avons-nous pas payé le tribut aux Romains?

N'avons-nous pas donné, les yeux baignés de larmes,
Nos femmes, nos enfans, nos vaiſſeaux & nos armes,
Nos élephans, nos biens, afin que déſormais
Nous euſſions avec Rome une éternelle paix ?
Tu nous promis alors que jamais les années
Ne verroient par tes mains trancher nos deſtinées,
Que pour t'en retourner tu refendrois les eaux
Quand Cartage en ſon port n'auroit plus de vaiſſeaux ;
Et n'ayant plus dequoi pour la pouvoir défendre,
Au mépris de ta foi tu l'as réduite en cendre.
N'eſt-ce pas-là l'effet d'une injuſte rigueur ?
Et ſans crime peux-tu te dire ſon vainqueur ?
Que n'a-t'elle ſouffert durant trois ans de guerre
Qu'on l'a vûe aſſiegée & par mer, & par terre ?
Pour commencer ſes maux les Romains triomphans
Rempliſſent ſes foſſés du ſang de ſes enfans.
Puis pour donner l'aſſaut ils ſappent ſes murailles ;
L'onde, le feu, le fer, le ſang, les funerailles
Les cachent à nos yeux, & malgré nos efforts
Leurs débris ſont couverts d'une pile de morts.
Après ne trouvant plus aucune réſiſtance,
Tes ſoldats animés d'une injuſte vengeance,
Sans crainte du reſpect qu'on doit aux immortels ;
Du ſang des innocens arroſent les autels.
Les uns ſont étouffés ſous le faix de la terre
Qui tombe par l'effort des machines de guerre.
Les autres étonnés ne ſavent où courir ;
S'ils évitent le feu, l'onde les fait mourir.
On voit de tous côtés nos femmes défolées,
Nos ſoldats égorgés, nos filles violées.
Nos peres dans leurs lits rencontrent leur tombeau ;
Nos malheureux enfans ſont meurtris au berceau ;
Et dans les temples ſaints les veſtales ſacrées
Dans les bras de nos dieux ont été maſſacrées.
Le ſang coule par tout, nos palais démolis
Deſſous ces rouges flots ſont tous enſevelis.

Le déſeſpoir, l'envie, & la mort & la rage
Pouſſent ces inhumains pour abîmer Carthage.
Enfin ce n'eſt plus rien que tragique fureur,
Que pleurs, que ſang, que morts, que carnage & qu'horreur.
Tandis qu'ils s'amuſoient à ſaccager la ville
Qui nous ſervoit contr'eux de retraite & d'aſyle,
Les reſtes de nos gens par tant de maux troublés,
Courent tout droit au fort pêle-mêle aſſemblés.
La peur qui les conduit fait augmenter la preſſe,
Les vieillards ſous les piés y tombent de foibleſſe.
D'autres plus vigoureux qui tâchent d'y voler
Dans la foule emportés ſont étouffés en l'air.
De tous nos citoyens deux ou trois mille à peine
Arrivent dans ce fort ſans vigueur, ſans haleine,
Et penſoient y trouver la fin de leurs travaux,
Croyant qu'on ne pût rien ajoûter à leurs maux.
Mais ils n'en eurent pas ſi tôt fermé les portes
Qu'on vit pour le bloquer avancer tes cohortes,
Afin que ſans combat la famine & le temps
Puſſent mettre au tombeau ce reſte d'habitans.
Voilà, voilà, Seigneur, le malheur où nous ſommes.
Le ciel, la mer, la terre, & les dieux & les hommes,
Le feu, l'air & le temps, les enfers & le ſort
Pour nous faire périr ſe ſont tous mis d'accord.
Mais en dépit du ſort qui nous livre la guerre,
Du feu, de l'air, du temps, de la mer, de la terre,
Des hommes & des dieux, du ciel & des enfers,
Seul tu peux empêcher qu'on nous charge de fers.
Pour montrer ton pouvoir, fais donc finir nos peines,
Emploie aux grands exploits tes légions Romaines,
D'un peuple infortuné n'accroît point le malheur,
A vaincre des vaincus l'on n'acquiert point d'honneur.
C'eſt une lâcheté, lorſqu'on veut entreprendre
De battre un ennemi qui ne ſe peut défendre.

C'eſt où nous a réduits l'excès de nos malheurs
Qui ne nous a laiſſé pour armes que des pleurs.
Par ces armes, Seigneur, & par notre innocence
Nous voulons arrêter l'effet de ta vengeance.
Nous eſpérons par-là de fléchir ton courroux,
Et pour t'en ſupplier j'embraſſe tes genoux.

SCIPION.

Ah ! C'eſt trop, levez-vous, la douleur vous tranſporte,
Ce n'eſt qu'aux immortels qu'on parle de la ſorte.
Levez-vous, & ſachez que Scipion vous plaint,
Qu'il regrette les maux dont ce peuple eſt atteint,
Et qu'il ne l'auroit point accablé de miſere,
S'il n'eût jamais penſé de nous être contraire.
Mais il a le premier nos états envahis,
Maſſacré nos ſujets, ravagé nos pays,
Démoli nos autels, mis nos palais en flammes,
Fait gémir ſous des fers nos enfans & nos femmes;
Et cette ambition de nous donner la loi
Fit que juſques dans Rome il donna de l'effroi.
Si nous avons donc fait éclater cet orage
Qui menaçoit nos murs, ſur les murs de Carthage;
Si pour nous délivrer d'un injuſte attentat
Nos armes l'ont réduite en un funeſte état,
Peut-on avec raiſon nous accuſer d'un crime ?
Son forfait rend-il pas ſa peine légitime ?
Ce peuple n'eſt-il pas juſtement châtié ?
Qui mérite ſon mal, peut-il faire pitié ?
Toutefois le ſénat lui peut donner ſa grace,
Il doit tout eſpérer.

AMILCAR.

Ah ! Seigneur, que j'embraſſe.

SCIPION.

Non, non, retirez-vous, Caton vous apprendra
Sur ce point important tout ce qu'on réſoudra.

SCENE IV.

SCIPION, CATON, LELIE.

SCIPION.

O Dieux ! Que mon esprit souffre d'inquiétude !
Que ce peuple affligé d'un traitement si rude,
Me cause de tourmens, de remords & d'effroi,
Puisque pour le punir j'ai violé ma foi !
Oüi, je m'en ressouviens, malgré moi je confesse
Que notre république injustement l'oppresse,
Et que ce malheureux qu'on traite en criminel
Va tacher mon renom d'un reproche éternel.

CATON.

D'où vient ce changement ? Quelle terreur panique
Te fait ainsi parler de notre république ?
Quoi, pour avoir ce peuple à ses piés abattu,
Pour l'avoir surmonté tu blâmes sa vertu ?
Ce peuple qui lui fut autrefois si funeste,
Qui porta dans son cœur la famine & la peste,
Qui la combla de maux pour se rendre puissant,
Peut-il dans ton esprit passer pour innocent ?
Je sai que tu promis la paix dedans sa terre
Alors qu'il te donna tous ses vaisseaux de guerre,
Et qu'étant désarmé tu faussas ton serment
Pour donner à son crime un juste châtiment.
Mais tu ne pouvois pas t'empêcher de le faire.
Car le sénat jugeant sa perte nécessaire,

T'envoya commander, par Lélie & par moi,
Pour le perdre plûtôt de violer ta foi.
Crois-tu donc mériter l'infame nom de traître
Pour avoir bien ſervi ta patrie & ton maître ?
Pourroit-on te blâmer pour avoir obéi ?
Celui qui veut trahir eſt juſtement trahi.
Il vouloit nous tromper, mais ſon ame peu fine
A par ſa tromperie avancé ſa ruïne.
Son deſſein avortant, le nôtre a réuſſi.
Chaſſe donc de ton cœur la crainte & le ſouci,
Et fais voir ſans pitié tous ces monſtres d'Afrique,
Piés & mains enchaînés à notre république.

SCIPION.

Il eſt vrai qu'autrefois ce peuple ſans raiſon
Pour perdre les Romains uſa de trahiſon ;
Et que c'eſt juſtement que le ſénat l'opprime,
Et qu'il m'a fait punir ſon crime par un crime.
Mais qui punit en traître un lâche criminel,
Peut même à l'innocent être traître & cruel.
Qui viole ſa foi pour bien ſervir ſon maître,
N'en mérite pas moins l'infame nom de traître ;
Et tout homme d'honneur doit ſouffrir le trépas
Plûtôt que de promettre & de ne tenir pas.

CATON.

Je ſai bien qu'on ne peut mériter de la gloire
Quand par la trahiſon, l'on gagne la victoire,
Et qu'un homme d'honneur doit ſouffrir le trépas
Plûtôt que de promettre & de ne tenir pas.
Cependant, Scipion, ta lâche procedure
Va trahir le ſénat, & te rendre parjure.
Tu ne peux de ce peuple empêcher le malheur
Sans offenſer enſemble & Rome & ton honneur.

Alors qu'on t'honora de ces illuſtres marques
Qui te font en grandeur ſurpaſſer les monarques,
Tu promis au ſénat par les derniers ſermens
Que tu ſuivrois la loi de ſes commandemens,
Et que pour lui prouver ton ardeur & ton zele
Tu perdrois ſans pitié tout ce peuple infidéle.
Après qu'à le ſervir tu te fus engagé,
Pour venir en ces lieux il te donna congé.
Un favorable vent nous pouſſe en cette terre,
Nous livrons à Carthage une mortelle guerre,
Et ſon peuple effrayé par nos ſanglans combats
Te demande la paix, & mit les armes bas.
Il obtint déſarmé ta parole pour gage,
Que jamais le ſénat ne troubleroit Carthage;
Mais puiſqu'avant ce temps tu nous avois promis
De faire ſans pitié périr nos ennemis,
Ton eſprit maintenant devroit bien reconnoître
Qu'il les falloit trahir, pour ne pas être traître.
Car t'étant obligé d'un ſerment ſolemnel,
Pouvois-tu les ſauver ſans être criminel?
Non, non, grand Scipion, il faut que tu conſeſſes
Qu'il les faut perdre tous pour tenir tes promeſſes,
Que tu peux ſans choquer ta gloire & la raiſon
Faire périr ſans crime un traître en trahiſon.
Si ce peuple en ces lieux rencontroit un refuge,
Je ſerois quelque jour ta partie & ton juge,
Tu dois trahir ce peuple, & non pas nous trahir.
Rome te le commande, & tu dois obéir.

SCIPION.

Puiſque Rome le veut, & qu'il eſt impoſſible
De la rendre une fois à la pitié ſenſible,
Je n'y réſiſte plus, il lui faut obéir.
Je dois trahir ce peuple, & non pas vous trahir.

Vous, Lélie, allez donc avancer nos affaires;
Donnez à nos ſoldats les ordres néceſſaires.
Qu'ils ſoient tous préparés pour attaquer le fort,
Pour gagner la victoire ou pour ſouffrir la mort.
Vous, ſévere Caton, allez, allez apprendre
A tous ces députés qu'ils doivent ſe défendre,
Que leur perte eſt utile au bien de notre état,
Et qu'ils n'eſpérent plus de grace du ſénat.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, ASDRUBAL, CATON, LELIE.

SCIPION.

JE ne puis, Asdrubal, sa perte est résolue,
Rome l'ordonne ainsi de puissance absolue.
Il faut que malgré moi je le fasse périr,
Je m'y suis obligé.

ASDRUBAL.

Quoi ! Ferez-vous mourir
Tout un peuple innocent ?

SCIPION.

O dieux ! Quelle innocence !
N'a-t'il pas le premier usé de violence ?
Cannes se souviendra de ses premiers combats,
Et des hostilités qu'y firent vos soldats.
L'on vit ce peuple en foule inonder nos rivages ;
Et des marques d'horreur dessus tous ses passages.
Quoi ! Traiter d'innocent un si vieux criminel,
Qui conçut contre Rome un orgueil éternel,
Et dont l'ambition porta dans notre terre
La famine, la peste, & le fleau de la guerre ?

Il prendra part aux maux que nous avons soufferts,
Il apprendra de nous ce que pesent les fers ;
Malgré tous ses efforts il saura, je le jure,
Que Rome tôt ou tard sait venger une injure,
Que c'est choquer les dieux qu'irriter les Romains,
Et qu'ils portent comme eux la foudre dans les mains.
Toutefois j'ai pitié d'un si foible adversaire,
Je le voudrois sauver, mais je ne le puis faire,
Sa perte est mon salut, son salut me perdroit ;
Et si je l'épargnois, Rome me puniroit.

ASDRUBAL.

Oüi, le destin de Rome emporte l'avantage ;
Son démon a vaincu le démon de Carthage,
Elle lui cede enfin après tant de travaux,
Les Romains sont défaits de leurs plus grands rivaux.
Je puis dire aujourd'hui que Rome est sans seconde,
Et qu'elle seule a droit sur l'empire du monde.
S'il est beau de périr par quelques belles mains,
Carthage a de la gloire en cédant aux Romains.
Et je porte plus haut sa défaite & sa gloire,
Puisque des Scipions emportent la victoire.
Suis donc ce qu'a prescrit cette nécessité,
Fais ce que veulent Rome & la fatalité.
Triomphe de ce fort, & le réduis en poudre.
Dessus tous ses remparts fais descendre ta foudre ;
J'ai pour la divertir employé mes efforts,
J'ai couvert la campagne & de sang & de morts,
Tu m'as vû, Scipion, sur la rive Afriquaine
Combattre sans pâlir, la puissance Romaine.
Mais ce lâche destin qui traverse mes jours
Fit qu'en tous nos combats tu me vainquis toujours.
N'ayant pû résister au bonheur de tes armes,
Comme les impuissans, je recourus aux larmes ;
Je crus qu'en m'abaissant, je fléchirois ton cœur,
Qu'un vaincu par ses pleurs domteroit son vainqueur,

Et qu'un langage humain adouciroit un homme ;
Mais tu t'es revêtu des ſentimens de Rome,
Elle eſt toute barbare en ce qu'elle entreprend,
Et tâche d'opprimer un peuple qui ſe rend.
Ah ! Que ne puis-je encor ſuſpendre cet orage,
Et pour quelques momens détourner ſon naufrage ?
Mais je demande au ſort ce qu'il ne peut donner,
Celui qui nous ſuivit, nous veut abandonner,
Il nous reſte un moment : que puis-je pour Carthage,
Et ſans autre ſecours que pourroit mon courage ?
Ce peuple pour le moins ne me blâmera pas.
Pourroit-il m'imputer de craindre le trépas ?
Non, non, je ſai mourir. Ah ! Mon ame ſe trouble !
Mon déplaiſir s'accroît, & ma frayeur redouble.
Que dois-je faire enfin ?

SCIPION.

Quelles craintes as-tu ?

ASDRUBAL.

Qu'exiges-tu de moi, rigoureuſe vertu ?
GénéreuxScipion, que ne vois-tu mon ame ?
Je n'oſe pas.

SCIPION.

Demande.

ASDRUBAL.

Accorde-moi ma femme,
N'exerce point ſur elle une ſanglante loi,
Et que tout ton courroux n'éclate que ſur moi.
Diſpenſe mes enfans d'un general carnage,
Et ſauve ma maiſon du débris de Carthage ;
Cette ſeule faveur eſt tout ce que je veux,
Et c'eſt-là que j'ai mis le comble de mes vœux.
J'atteſte de nos dieux la puiſſance ſuprême,
Que je reconnoitrai cette faveur extrême.
Je te vais faire part d'un important deſſein,
Et prétens m'obliger tout le peuple Romain.

SCIPION.

Hé bien ! Pour contenter ta généreuſe envie,
Je leur veux conſerver & l'honneur & la vie;
Et ſi ton entrepriſe a quelques beaux effets,
Nous te reconnoîtrons par de plus grands bienfaits.

ASDRUBAL.

Si je pouvois encor défendre ma province,
Je ſaurois m'acquiter des devoirs d'un bon prince;
Et je n'encourrois point dedans tous mes pays
Le reproche éternel de les avoir trahis.
Il faut que malgré moi tout ce peuple périſſe,
Et je le voi réduit au bord du précipice.
Que s'il m'étoit permis d'accomplir mes ſouhaits;
Cet important avis ne ſe ſauroit jamais.

SCIPION

Apprens-moi ce ſecret, ne me fait point attendre.

ASDRUBAL

Le deſtin l'a conclu, je ne m'en puis défendre.
Tu ſauras, Scipion, que ſans aucun effort
Je te puis à ce jour rendre maître du fort.
En foi de Scipion, répons-moi de leur grace;
Sur celle d'Aſdrubal, je te rens cette place;
Sans perdre aucun des tiens, je vais perdre en ce jour
Mon peuple pour mon ſang, & l'honneur pour l'amour.

SCIPION.

Tu peux tout obtenir, Rome eſt reconnoiſſante;
Ses libéralités vont paſſer ton attente.
Oüi, je te la promets, tu t'en peux aſſurer,
Ton ame après cela n'a rien à déſirer.
Un ami des Romains ne redoute perſonne,
En ſervant le ſénat tu ſauves ta couronne,
Mais qui s'en vient à nous avecque tant d'ardeur?
C'eſt Trebace.

SCENE II.

TREBACE, SCIPION, ASDRUBAL.

TREBACE.

JE vien ſavoir de ta grandeur
Si tu veux recevoir une triſte princeſſe,
Que le malheur accable, & qu'un tyran oppreſſe:
Elle vient toute en pleurs te demander raiſon,
Des lâchetés d'un prince & de ſa trahiſon.

SCIPION.

Quoi! D'une perfidie?

TREBACE.

Et de plus qui te touche:
Ne veux-tu pas, Seigneur l'apprendre par ſa bouche?

SCIPION.

Que l'on la faſſe entrer, que ce ſoit promptement;
Que j'ordonne à ce traître un juſte châtiment.
Je veux que ſes tourmens égalent ſon offenſe,
Tirer de ce perfide une haute vengeance,
Et montrer cet exemple aux peuples Afriquains,
Que l'equité ſe joint aux armes des Romains.
La princeſſe paroît.

SCENE III.

SOPHRONIE, SCIPION, ASDRUBAL, TREBACE.

SOPHRONIE.

EMpereur magnanime ;
Qui t'aquiers parmi nous une éterneſſe eſtime ,
Invincible guerrier dont les fameux exploits
Se ſont fait admirer des peuples & des rois ,
Je te veux conjurer , illuſtre capitaine ,
Avant que découvrir le motif qui m'amene ,
Ni dire qui je ſuis, de me jurer ta foi ,
Que les tiens ſans danger me remettront chez moi,
Que tu me défendras de toute ta puiſſance
Contre ceux qui voudroient me faire violence.
J'ai beſoin d'un aſyle.

SCIPION.

Et je vous le promets ,
Ou que pas un des dieux ne m'entende jamais.

SOPHRONIE.

Sache donc, Scipion , que je ſuis Afriquaine ,
Que j'ai toujours choqué la puiſſance Romaine ,
Que je ſuis Sophronie & du ſang d'Annibal ,
Princeſſe de Carthage & femme d'Aſdrubal.
Oüi , je ſuis de ce ſang , je ſort de ce grand homme
Que Carthage éleva comme le fleau de Rome ,
Dont le premier abord fit trembler les Romains ,
Et de qui la mort ſeule arrêta les deſſeins :
Mais c'eſt trop te céler le ſujet qui m'amene ,
Et ce lâche ennemi ſi digne de ma haine.

J'ai ſû par Amilcar que mon perfide époux
Pour ſervir les Romains veut s'armer contre nous.
Un autre m'a depuis la choſe confirmée,
L'écuyer d'Aſdrubal a quitté ton armée,
Et d'un pas diligent eſt venu dans le fort
Me faire aux yeux de tous ce funeſte rapport.
C'eſt là de tous mes maux le plus inſupportable ;
D'avoir pour mon époux un prince ſi coupable.

SCIPION.

Mais que déſirez vous ?

SOPHRONIE.

Je te veux ſoutenir
Qu'Aſdrubal eſt coupable, & qu'on le doit punir.

ASDRUBAL.

Moi, Madame !

SOPHRONIE.

Toi-même, infidéle & perfide,
Qui ſans craindre les dieux veux faire un parricide.
Pour nous perdre plûtôt tu te joins aux Romains,
Pour creuſer nos tombeaux tu leur prête les mains.
Loin de nous en ôter tu nous y fais deſcendre ;
Tu nous veux attaquer, au lieu de nous défendre.
Manques-tu de courage en manquant de bonheur ?
Au moins ſi tu perds tout, conſerve ton honneur.
Perdras-tu ſans remords, & ſans crainte & ſans blâme,
Ton pays, tes ſujets, tes enfans & ta femme ?
Non, je ne penſe pas qu'un prince ſi bien né
A de pareils forfaits ſe ſoit abandonné.
Le rapport qu'on m'a fait ſeroit-il vrai ſemblable ?
Et puis-je préſumer que tu ſois ſi coupable ?
Pour m'ôter tout ſujet de crainte & de ſouci
Que je ſçache, Aſdrubal, ce qui t'amene ici.

ASDRUBAL.

Le ſoin de te ſauver, ou de perdre la vie.
Pourras-tu condamner cette loüable envie ?

Dieux ! Par quelles raiſons en puis-être blâmé ?
De quoi m'accuſe-t'on, que d'avoir trop aimé ?
C'eſt là tout mon forfait, n'eſt-il pas légitime ?
Te prouver mon amour, eſt-ce commettre un crime ?
J'ai fait juſques ici d'inutiles projets,
Le ſort bien plus que moi délaiſſe mes ſujets,
J'abandonne Carthage, elle-même me quitte,
Nous manquons de puiſſance ainſi que de conduite,
Et dans l'extrêmité ſe vouloir ſecourir,
C'eſt loin d'en ſauver l'un, ſe voir tous deux périr :
Ce n'eſt que d'un moment retarder ſa défaite.

SOPHRONIE.

La gloire de Carthage en ſeroit plus parfaite.

ASDRUBAL.

Non, non il m'eſt permis de conſerver mon ſang,
Et cette trahiſon n'ôte rien à mon rang.
Je l'ai promis, Madame, & tiendrai ma promeſſe.

SOPHRONIE.

Tu l'as promis, perfide, ame double & traîtreſſe !
Quoi donc ? Tu l'as promis, ton cœur s'eſt abattu ?
Ah ! Lâche, que devient ta premiere vertu ?
Va, dans ce traître cœur je ne veux plus de place,
Si l'amour m'y logea, la trahiſon m'en chaſſe;
Et ce dieu tout-puiſſant qu'irrite ton forfait,
A déja dans le mien effacé ton portrait.
Tu n'es plus dans mon cœur, tu n'es plus dans mon ame,
Tu n'es plus mon époux, je ne ſuis plus ta femme,
Tes déſirs & les miens ont trop peu de rapport,
Tu chéris les Romains, je recherche leur mort.
Ton bien eſt expoſé, j'empêche de le prendre ;
Tu quittes tes ſujets, & je les veux défendre ;
Tu trahis tes enfans, je les veux ſecourir ;
Toi, tu veux que je vive, & moi je veux mourir.

ASDRUBAL.

O ciel ! Que ce diſcours bleſſe mon innocence,
Qui t'aime te trahit, & qui te ſert t'offenſe,

Tu déſires du mal à qui te fait du bien,
Je ſauve ton honneur, tu veux perdre le mien.
Sophronie, eſt-ce là le fruit de mes ſervices ?

SOPHRONIE.

Cruel, tous tes bienfaits me ſemblent des ſupplices.
Quoi ! L'éclat de ta vie eſt-il donc obſcurci,
Et d'un crime ſi grand ton nom eſt-il noirci ?
Le ſaint nœud de l'hymen qui me fit être tienne,
Joignit en même temps ta gloire avec la mienne ;
Et par réflexion quand tu fauſſes ta foi,
Une part de l'affront arrive juſqu'à moi.

ASDRUBAL.

Toujours dedans mon cœur l'honneur eut une place ;
Je n'ai vû Scipion que pour avoir ta grace ;
L'excès de mon amour a cauſé ce forfait,
Et ſi c'eſt crime, enfin, c'eſt donc toi qui l'as fait.

SOPHRONIE.

Tu veux rendre, Aſdrubal, par une pure fable
Le coupable innocent, & l'innocent coupable ;
Mais mon cœur trop loyal ne peut être blâmé,
Si ce n'eſt ſeulement pour t'avoir trop aimé.
S'il eût eu moins d'amour pour une ame infidéle,
Je ſerois innocente, où je ſuis criminelle.
Chacun me peut blâmer avec juſte raiſon :
Quiconque aime le traître, aime la trahiſon.

ASDRUBAL.

La trahiſon jamais ne regna dans mon ame.

SOPHRONIE.

Pourquoi trahis-tu donc tes enfans & ta femme ?

ASDRUBAL.

Bien loin de les trahir, je les veux conſerver.

SOPHRONIE.

En perdant tes ſujets, tu ne nous peux ſauver.

ASDRUBAL.

Je puis perdre les uns pour conſerver les autres.

SOPHRONIE.

Sont-ce-là tes deſſeins ? Ce ne ſont pas les nôtres.

Nous suivrons tes sujets ; le celeste flambeau.
Nous verra mettre ensemble en un même tombeau.

ASDRUBAL.

Quoi ! Voudrois-tu mourir pour m'empêcher de vivre ?

SOPHRONIE.

Tu mourras si tu veux, pour moi je les veux suivre.

ASDRUBAL.

Pour courir à la mort m'abandonneras-tu ?

SOPHRONIE.

Si tu veux l'empêcher imite ma vertu.

ASDRUBAL.

Pour la bien pratiquer que faut-il que je face ?

SOPHRONIE.

Il faut suivre des tiens la glorieuse trace,
Jusqu'au dernier soupir combattre les Romains ;
Et mourir s'il le faut avec ses propres mains.
Viens rentrer dans le fort, tous tes soldats t'attendent,
Et d'une noble ardeur tes sujets te demandent.

ASDRUBAL.

Ne nous opposons plus à l'arrêt du destin,
La grandeur de Carthage incline vers sa fin.
Que puis-je accompagné de ces malheureux restes ?

SOPHRONIE.

Souvent les désespoirs sont aux vainqueurs funestes,
Et tel que l'on surmonte ayant repris le cœur,
Fait changer la fortune, & domte son vainqueur.

ASDRUBAL.

Cède enfin, Sophronie.

SOPHRONIE.

Adieu, je les vais suivre ;
Avecque mes sujets je veux mourir & vivre.

ASDRUBAL.

Que feront nos enfans ?

SOPHRONIE.

Ils mourront avec moi ;
Et tu vivras, parjure.

ASDRUBAL.

Il faut tenir sa foi,
M'arrivent tous les maux & toutes les disgraces.

SOPHONIE.

Méchant, tu sens déja de secrettes menaces,
Tu connois bien ton crime, & tu te sens punir,
Avec quelque frayeur tu prévois l'avenir.
Déja de cent remords ton ame est étonnée,
En vain contr'elle-même elle s'est obstinée.
C'est en vain que ton cœur a si bien combattu,
Tout criminel qu'il est il aime la vertu.
Mais un si beau désir est foible dans ton ame,
Et tu ne peux rentrer les conseils de ta femme.
Vis, vis, esprit timide, en de si bas projets,
Et te soumets au joug qu'attendent tes sujets.
Eternise ton nom par le dernier des crimes,
Que tes enfans & moi te servent de victimes;
Et mettant en effet tes injustes desseins,
Acheve de te perdre en servant les Romains.
Que ta patrie aussi périsse par tes armes,
Tu ne me verras point en répandre des larmes;
Tu ne me verras point implorer ton secours,
Et sans aucun regret je finirai mes jours.
Et toi, que la valeur & la gloire ont fait naître,
Peux-tu prêter l'oreille aux paroles d'un traître?
Garde-toi, Scipion, de suivre ses conseils,
Les hommes généreux dédaignent ses pareils.
Si tu veux sur ton front porter une couronne,
Que dans le champ de Mars la gloire te la donne,
Et par de beaux exploits dignes de ta vertu,
Fais voir sous tes lauriers notre peuple abattu.
Si nous ne succombons que par la force ouverte,
Je bénirai la main d'où viendra notre perte.
Et loin de te blâmer, tant que j'aurai de voix
Je saurai publier tes merveilleux exploits.
Poursuis donc la victoire, anime ton courage,
Et perds en conquérant, le reste de Carthage.

Fais-nous donner l'assaut par tes meilleurs soldats ;
Que ce soit le dernier de nos sanglans combats ;
Et jusques au renom tâche de nous détruire.
Mais commande premier qu'on me vienne conduire :
Après fais-nous traiter en mortels ennemis.
C'est ce que je demande, & tu me l'as promis.

SCIPION.

Soldats, qu'en sûreté l'on remene Madame
Jusques dedans son fort.

SCENE IV.

ASDRUBAL, SCIPION.

ASDRUBAL.

O Ciel, que je reclame !
Fais que ma femme vive, ou me prive du jour.

SCIPION.

Il n'appartient qu'à toi de combattre l'amour.
Etant sollicité d'une telle princesse,
Tout autre qu'Asdrubal eût manqué de promesse.
Allons donc nous résoudre à ce dernier effort,
Et viens nous découvrir la foiblesse du fort.

ASDRUBAL.

Allons puisqu'il le faut, l'amour & la nature
Me forcent d'achever cette triste avanture.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ASDRUBAL, AMILCAR.

ASDRUBAL.

ENFIN, nous sommes seuls, & tu peux à loisir
Sans craindre les Romains contenter ton désir.
Je vois de tous côtés, & ne vois rien paroître.
Déclare ton secret.

AMILCAR.

J'obéis à mon maître,
Tous vos commandemens me sont autant de loix;
Vos deux filles, Seigneur, ont emprunté ma voix,
Et leurs cœurs par ma bouche expliquent leur misere.
Avez-vous dépouillé les sentimens d'un pere?
Verrez-vous quelque jour les Romains triomphans
Traîner après leurs chars vos illustres enfans?
Ah, Seigneur! Conservez le seul bien qui vous reste,
Sauvez vos deux enfans d'un débris si funeste,
Les lions & les ours loin du bruit & du jour
Conservent chérement le fruit de leur amour.
Et la tigresse a bien la généreuse audace
De verser tout son sang pour défendre sa race.
Seriez-vous si cruel de souffrir qu'à vos yeux
L'on égorgeât la vôtre en ces barbares lieux?
Et qu'un jour nos neveux lisans dans notre histoire
Les tragiques effets d'une action si noire,

Pûſſent vous reprocher qu'un tigre en ſon courroux
Auroit eu plus d'amour & de pitié que vous?

ASDRUBAL.

O dieux, que ce diſcours ſenſiblement me bleſſe!
Il excite en mon ame une forte tendreſſe.
Je ſens dedans mon cœur de ſi vives douleurs,
Qu'il ne me reſte plus que l'uſage des pleurs.
L'amour me conſeilla d'abandonner les armes;
Et pour ſauver mon ſang de recourir aux larmes.
C'eſt-là le ſeul moyen qui les peut dégager,
Et qui les peut ſouſtraire à ce preſſant danger.
J'ai ſuivi ce conſeil, il m'étoit favorable;
J'ai donté par mes pleurs un vainqueur indomtable.
Confeſſe donc qu'il faut pour finir leurs malheurs,
Plûtôt que de mon bras ſe ſervir de mes pleurs.

AMILCAR.

Bien loin de s'en ſervir, ce procédé les fâche,
Leurs cœurs n'approuvent point une action ſi lâche,
Ils ſont trop généreux pour ne préférer pas
A ces indignes pleurs un illuſtre trépas.
Pour conſerver ton ſang, c'eſt trop peu que des larmes,
Il faut, il faut combattre, & reprendre les armes;
Attaquer les Romains, les faire tous périr,
C'eſt de cette façon qu'il les faut ſecourir;
Par un dernier effort ſauve ta renommée,
De notre déſeſpoir rempliſſons leur armée:
Combattons notre ſort d'un courage obſtiné,
Et rendons le malheur à qui nous l'a donné,
Ouvrons de tous côtés leurs profondes tranchées,
Faiſons voir ſous nos coups leurs légions fauchées.
Allons ôter la palme à l'aigle des Romains.
Entourons de lauriers & nos fronts & nos mains;
Par un dernier combat achevons cette guerre,
Et forçons les Romains à regagner leur terre.
Que ſi leur deſtinée empêche ce bonheur,
Malgré nos ennemis mourons au lit d'honneur.

Leur voulez-vous donner ce ſuperbe avantage
Que d'avoir triomphé du prince de Carthage,
D'avoir vengé l'affront que leur fit Annibal,
Et de voir à leurs piés le vaillant Aſdrubal ?

ASDRUBAL.

C'eſt en vain conſerver une ame généreuſe,
Carthage a ſuccombé, Rome eſt la plus heureuſe.
Cedons, il faut ceder, tu ne peux m'émouvoir,
Qu'eſt-ce que le courage où manque le pouvoir ?
Pouvons-nous réſiſter à la grandeur Romaine ?
Nous ne la ſuivons pas, elle-même nous traîne,
Et ſon puiſſant deſtin lui promet l'univers
Au point que notre ſort nous réſerve des fers.
Carthage, il faut ſervir, Rome t'a fait eſclave,
Et malgré ton orgueil ta rivale te brave.

AMILCAR.

Différons-donc ſa perte.

ASDRUBAL.

Amilcar, je ne puis,
Je ne puis rien tenter en l'état où je ſuis.

AMILCAR.

Ne me refuſe point une ſeconde grace.

ASDRUBAL.

Il n'eſt rien, Amilcar, que pour toi je ne faſſe,
Je m'offre en ta faveur de prier les Romains.
A celui qui ſe rend, ils paroiſſent humains.
Te veux-tu garantir ?

AMILCAR.

Ce n'eſt pas mon envie,
Je n'ai point le deſſein de conſerver ma vie.
Mais vos filles, Seigneur, déſirent en ces lieux,
Et ſans aucun péril vous faire leurs adieux.

ASDRUBAL.

J'y conſens, Amilcar, de toute ma puiſſance,
N'oſant pas toutefois en prendre la licence,
Ni ne pouvant de moi ſatisfaire à tes vœux,
Je vais voir les Romains, & prendre l'ordre d'eux.

Mais Scipion paroît. Retourne, ami fidéle,
Assurer mes enfans de l'ardeur de mon zele,
Je les verrai bientôt. Adieu, retire-toi.

SCENE II.

ASDRUBAL, SCIPION.

SCIPION.

JE m'étonne, Asdrubal, qu'au mépris de ta foi
Tu t'éloignes de nous pour consulter un homme
Qui n'est que trop connu dans la ville de Rome.
Un si long entretien nous doit être suspect,
Et ton émotion paroît à mon aspect.
Ne méditiez-vous point quelque grande entreprise?

ASDRUBAL.

Scipion, entre nous il n'est point de surprise,
J'observe exactement ce que vous me tenez,
Et conserve une foi dont vous vous souvenez;
Maintenez votre foi, je répons de la mienne,
Je tiendrai ma parole, & veux qu'on me la tienne.
Quoi? Doute-t'on ici de ma fidélité?
Et sur quelle apparence en avez-vous douté?
Quoi? Me reprochez-vous d'avoir trahi Carthage?
Si cette perfidie est à votre avantage,
Considerez que Rome en reçoit du bien-fait.
Approuvez une cause en loüant son effet;
Et loin de m'accuser sur une conjecture,
Tâchez de reconnoître un utile parjure.
C'est le digne succès d'une infidélité,
Elle nuit à moi seul, tous en ont profité.
Attendez, Scipion, que mon peuple me blâme,
Devrois-je être accusé de vous & de ma femme?

Ce que j'ai fait pour vous me juſtifie aſſez :
Scipion, je ſuis prince, & vous me connoiſſez.

SCIPION.

Je te crois innocent, mais malgré ma croyance,
Je voi que mes ſoupçons ont beaucoup d'apparence,
J'ai pour m'en éclaircir commandé d'arrêter
Ce perfide eſpion qui t'eſt venu tenter.
Tu ſais la diſcipline, & la loi militaire,
Et ce que ſa rigueur me commande de faire.

ASDRUBAL.

Dans quelle extémité me trouvai-je réduit ?
Tout détruit mes deſſeins, tout m'afflige & me nuit.
Si je ſauve les miens d'un état miſérable,
Tous ces méconnoiſſans me traitent de coupable,
Et ſans que ces ingrats ayent goûté mes raiſons,
Ceux pour qui je les fais blâment mes trahiſons.
Si je ſers les Romains, on me croit infidéle ;
Si j'aime mes ſujets, mon ame eſt criminelle,
Et le ciel pour me perdre en tel état m'a mis,
Que même en obligeant je fais des ennemis.
J'aime, je ſuis haï, j'oblige & l'on m'offenſe.
Dieux ſeuls que je réclame épouſez ma défenſe.

SCENE III.

AMILCAR, ASDRUBAL, SCIPION, CATON, LELIE.

ASDRUBAL.

MAis Amilcar paroît. La juſtice des cieux,
Pour me juſtifier le raméne en ces lieux.
Vous pouvez maintenant apprendre de lui-même
Si nous avons parlé de quelque ſtratagême,

Et quel eſt le motif qui l'a conduit ici.

SCIPION.

Dis moi donc ce ſujet, ôte-moi de ſouci,
Tu peux ſeul nous tirer & de doute & de peine.
Sus donc en peu de mots, déclare qui t'améne,
Dis-nous à quel deſſein, par quel ordre & comment
Tu le vins aborder dans ſon retranchement.

AMILCAR.

Pour t'ôter le ſoupçon dont ton ame eſt atteinte,
Je m'en vais te l'apprendre, & te parler ſans crainte.
Il eſt vrai qu'Aſdrubal eſt coupable en effet,
Rien ne peut égaler l'excès de ſon forfait,
Sa trahiſon mérite un ſupplice exemplaire.
Il combattit pour nous, il fut ton adverſaire;
Et pour toi contre nous, & même contre lui,
Il fait tous ſes efforts pour nous perdre aujourd'hui.
En vain par mes conſeils j'ai tenté ſon courage
Pour venger par ta mort la perte de Carthage;
Et s'il eût eu le cœur de ſuivre mes deſſeins,
Son bras ſe fût armé pour perdre les Romains;
Il eût, pour recouvrer ſon honneur & ſa perte,
Du ſang de tes ſoldats la campagne couverte;
Et nos murs entr'ouverts, les drapeaux déployés,
A ta défaite entiere il nous eût employés.
O dieux! Qu'à ce conſeil je l'ai trouvé rebelle!
Fidéle aux ſeuls Romains, à nous ſeuls infidéle,
Celui qui tous aidoit s'eſt détaché de nous,
Oüi, ce grand déſerteur ne jure que pour vous;
Et j'ai bien reconnu qu'il m'étoit impoſſible
D'obtenir qu'à l'honneur, ce prince fût ſenſible.
Ne pouvant donc changer ſa réſolution,
Je l'ai voulu toucher par ſon affection,
Et le forcer à voir deux filles généreuſes
Que ces lâches projets vont rendre malheureuſes;
Alors il m'a promis qu'il feroit ſon pouvoir
Pour obtenir de toi le bien de les revoir.

C'eſt-là ce grand deſſein, cette affaire importante,
Qui me l'a fait chercher juſques dedans ſa tente.

SCIPION.

Mais que je ſache encor par quel ſubtil moyen
Tu vins dans notre camp, ne me déguiſe rien.

AMILCAR.

Un ſoldat, ou plûtôt un monſtre de l'Afrique
Qui devoit ſa fortune à notre république,
Effrayé de nous voir ſi proches de la mort,
Vouloit pour ſe ſauver te livrer notre fort.
Pour t'en donner avis ce lâche mercenaire,
Qui de ſa perfidie a reçû le ſalaire,
S'en vint dedans ton camp en faveur de la nuit;
Et pour s'en retourner il eut un ſauf-conduit,
Par lequel tu faiſois cette expreſſe défenſe,
Qu'aucun de l'arrêter ne prenne la licence:
Il eſt de nos amis & n'a point de deſſein
Que d'agrandir l'état de l'empire Romain.
Il revenoit au fort, quand une ſentinelle
Dans l'ombre de la nuit reconnut le rebelle;
Et l'ayant ſoupçonné de venir devers toi,
Il l'arrête, le prend, & l'amène vers moi.
J'interroge le traître, il ne ſait que répondre;
L'état où l'on le trouve a dequoi le confondre;
L'on le fouille, & l'on trouve enfin le paſſeport,
Sur quoi je prononçai ſa ſentence de mort.
Mais déſirant venger ma patrie opprimée,
Et m'étant très-fort ſouhaité d'entrer dans ton armée,
Avec ce ſauf-conduit, je formai le deſſein
De te venir plonger un poignard dans le ſein,
Et ſi l'occaſion m'eût été favorable
La perte de ta vie étoit indubitable.

SCIPION.

Des diſcours ſi hardis à tout autre qu'à moi
Pourroient mettre en ſon ame & la haine & l'effroi.
Mais je te veux donner une preuve certaine
Que la mienne eſt toujours ſans frayeur & ſans haine.

Oüi, contre ton eſpoir je vais te le prouver,
Tu ſouhaites ma perte, & je te veux ſauver.
Un courage ſi grand mérite qu'on l'eſtime,
Ordonnant ton trépas, je croirois faire un crime;
Et témoigner à tous que j'aurois de l'effroi
Si je faiſois périr un homme comme toi.
Mais comment, Aſdrubal, pourrions-nous reconnoître
Cette fidélité que tu nous fais paroître?
Diſpoſe maintenant de mon peu de pouvoir.
Fais venir tes enfans ſi tu les veux revoir.
Que dans ce même lieu l'un & l'autre t'embraſſe,
Ta généroſité mérite cette grace.
Amilcar de ce pas va les faire venir,
Je te laiſſe tout ſeul pour les entretenir.

SCENE IV.

ASDRUBAL ſeul.

MAlheureux que je ſuis! quel crime ai-je pû faire?
Et par quelles raiſons le ciel m'eſt-il contraire?
Suis-je auſſi criminel que je ſuis malheureux?
Eſt-il quelque deſtin qui ſoit plus rigoureux?
Je naquis ſouverain, & je me vois eſclave,
Par un ſurcroît de maux mon ennemi me brave,
Et quand le ſort m'arrache un ſceptre de la main,
Il le va préſenter à celle d'un Romain.
Que n'ai-je le plaiſir d'en enrichir un autre!
Mais il n'eſt pas à moi, grands dieux, il étoit vôtre!
Je ne murmure point contre un ſi juſte arrêt,
Vous le pouvez donner à celui qui vous plaît.
Sénat impérieux qui n'aimes que la guerre,

Et dont l'orgueil pourſuit l'empire de la terre,
T'étant fait abſolu tu pourras bien ſervir,
Comme tu voles tout, l'on te peut tout ravir.
Je me vois dépoüillé des droits de ma couronne:
A peine en ce débris ſauvai-je ma perſonne.
Je poſſédois beaucoup, Rome m'a tout ôté,
Sujets, amis, parens, richeſſes, liberté.
Si ſon ambition n'étoit pas aſſouvie,
Il ne me reſte plus que le nom & la vie.
Qu'elle me prive encor de ces deux ornemens,
Et qu'elle mette fin à mes contentemens.
Auſſi puis-je goûter quelque peu d'allegreſſe
Et pourrai-je adoucir une longue triſteſſe?
Ce grand nom d'Aſdrubal n'eſt-il pas obſcurci?
Et de mes lâchetés ne l'ai-je point noirci?
Quoi! Puis-je conſerver quelque moment de vie?
Et ma vie, & mon nom ſont-ils dignes d'envie?
Ah! Perdons l'un & l'autre, & la vie & le nom.
Il faut ceſſer de vivre & mourir ſans renom.
Je ne me puis plus voir que d'un œil de colere.
Mais voici mes enfans.

SCENE V.

ASDRUBAL, SOPHRONISBE, HIANISBE.

ASDRUBAL.

Embraſſez votre pere;
Venez pour ſoulager nos communes douleurs,
Mêler entre mes bras vos larmes à mes pleurs.

SOPHRONISBE.

O dieux! M'eſt-il permis de vous revoir encore?
Puis-je ici careſſer un pere que j'honore?

HIANISBE.

Après cet entretien que puis-je ſouhaiter ?

SOPHRONISBE.

Ah, Seigneur ! Laſſez-vous de nous perſécuter,
Conſidérez vos coups, de quelles mains ils ſortent,
Et juſqu'à quel excès vos cruautés les portent.
O mort, nous t'attendons ! Tu vois ſi je frémis,
Sors, ſors quand tu voudras du camp des ennemis.
C'eſt ſeulement par vous que la mort nous étonne,
Nous ne la voulons pas du bras qui nous la donne.
Quoi, contre ſes enfans un pere ſoit armé,
Peut-il abandonner ce qu'il a tant aimé ?
De ſes propres enfans ſera-t'il homicide ?
Qu'il s'épargne, Seigneur, un ſi grand parricide
Cherchant une autre main qui les faſſe perir,
Il ſauvera ſa gloire en les voyant mourir :
Il ſera ſatisfait, & ſans être coupable.

ASDRUBAL.

Ah, ma fille !

SOPHRONISBE.

Ah, Seigneur ! Etes-vous pardonnable ?
Et quelle eſt la raiſon qui vous peut obliger,
A prendre le parti d'un perfide étranger ?

ASDRUBAL.

Que dois-je devenir, & que dois-je réſoudre ?
Je ſuis des deux côtés menacé de la foudre :
Et par tout où je vais mon malheur me pourſuit,
J'offenſe qui me ſert, & je ſers qui me nuit.
Dans ces extrêmités quel conſeil dois-je prendre ?
Je trahis les Romains ſi je vous veux défendre.
La nature & l'amour ont beaucoup de pouvoir ;
Mais l'honneur me défend de faire mon devoir.
Scipion nous perdra, quelque effort que je faſſe,
Tâchons de vous ſauver en implorant ſa grace,
Il eſt trop généreux pour nous la refuſer.

HIANISBE.

Moi, j'ai le cœur trop bon pour en vouloir uſer,

Si j'allois demander du secours à quelque autre,
J'offenserois ma gloire & trahirois la vôtre.
Seigneur, c'est à vous seul qu'appartient cet honneur,
C'est seulement de vous que j'attens mon bonheur :
Enfin à vos désirs j'abandonne ma tête,
Si ma perte vous plaît m'y voilà toute prête.
Vous pouvez, comme étant l'arbitre de mon sort,
Me conserver la vie ou m'ordonner la mort.

ASDRUBAL.

En l'état où je suis quand j'aurois cette envie,
Je ne vous puis donner ni la mort ni la vie.
Mon amour me défend de vous faire mourir,
Et toute ma valeur ne vous peut secourir ;
Mes filles, votre sort est dans la main d'un autre :
C'est de lui que dépend.....

SOPHRONISBE.

Non, il est dans la nôtre,
Et si votre valeur ne nous peut secourir,
Nous saurons bien trouver les moyens de mourir.
Votre amour est injuste autant qu'on le peut croire,
De vouloir que l'on vive aux dépens de la gloire.

ASDRUBAL.

Mes filles, votre perte abrégeroit mes jours ;
C'est une impiété d'en retrancher le cours ;
Je vous crois toutes deux d'une ame trop bien née,
Pour arracher la vie à qui vous l'a donnée.
Et si votre raison ne tâche à vous trahir,
Elle vous apprendra qu'il me faut obéir.
Ne vous emportez point à quelque violence,
Montrez-moi votre amour par votre obéissance :
Faites réflexion sur ce que je vous suis,
Et sur ce que je veux, & sur ce que je puis.

HIANISBE.

Nous savons bien, Seigneur, quelle est votre personne,
Et quel pouvoir sur nous la nature vous donne,
Nous la considérons, nous révérons ses loix.
Et je sai m'acquiter de ce que je vous dois.

Je ſais juſqu'où s'étend le droit de la naiſſance,
Que vous avez ſur nous une entiere puiſſance,
Et que le plus grand bien qui nous peut avenir,
C'eſt d'avoir eu l'honneur de vous appartenir.
Mais avant que me voir en triomphe traînée,
Et par un Scipion inſolemment menée,
Avant que leur ſénat nous impoſe des loix,
Je me veux diſpenſer de ce que je vous dois.
Rome n'aura jamais ce ſuperbe avantage,
D'avoir vû vos enfans mourir dans l'eſclavage.
Nous ſaurons conſerver l'honneur de notre rang,
Et ne point obſcurcir l'éclat de notre ſang.
Je naquis libre enfin, & je mourrai de même.

ASDRUBAL

Quoi! Vous défiez-vous de quelque ſtratagême?
Rome ſait obſerver tout ce qu'elle a promis,
Et traite avec douceur tous ceux qu'elle a ſoumis.

SOPHRONISBE.

Témoin ce traitement qu'elle a fait à Carthage,
Où l'avenir verra des marques de ſa rage.

ASDRUBAL.

Le ciel faſſe de moi ce qu'il a réſolu,
Je veux aveuglément tout ce qu'il a voulu;
Quand j'y devrois finir ma triſte deſtinée,
Je tiendrai ma parole après l'avoir donnée;
Ne nous oppoſons plus à la fatalité,
C'eſt moins moi qui le veut que la néceſſité.
En vain par cent combats j'ai choqué ſa puiſſance;
Sa valeur m'a contraint d'implorer ſa clémence.
Que ſi Rome a deſſein de me faire périr,
Tout l'univers armé ne me peut ſecourir.

HIANISBE.

Puiſque l'amour du ſang, ni la crainte du blâme,
Ne peuvent arracher le deſſein de votre ame,
Et que vous aimez mieux votre captivité
Que d'expoſer vos jours pour notre liberté,

Il faut, il faut, Seigneur, que nous ceſſions de vivre,
Nous préférons la mort au déſir de vous ſuivre.
Mais nous perdons le temps en diſcours ſuperflus,
Adieu, Seigneur, adiéu, je ne vous verrai plus.

SOPHRONISBE.

Puiſque vous nous laiſſez, il faut que je vous quitte,
La voix de la nature en vain me ſollicite :
Je dois pour mon honneur marcher deſſus ſes pas ;
Et comme elle, chercher un glorieux trépas.
Mais avant que partir, permettez que j'embraſſe
L'auteur de notre vie & de notre diſgrace :
L'excès de ma douleur me dérobe la voix,
Je n'en puis plus. Adieu pour la derniere fois.

ASDRUBAL.

Pour la derniere fois ! Ah, paroles ſenſibles !
Et de nouveaux malheurs témoignages viſibles ;
Mais laiſſons faire au ciel, & ſans plus diſcourir,
Allons prendre leur fort, les ſauver, ou mourir.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOPHRONIE, SOPHRONISBE.

SOPHRONIE.

IL a fermé l'oreille aux cris de la nature,
Il travaille lui-même à notre ſépulture,
Il viole l'honneur qu'il doit rendre à
ſon rang,
Il ne veut écouter ni l'amour ni le ſang ;
Ce cruel tranſporté d'une aveugle furie,
Expoſe ſes enfans, ſa femme & ſa patrie,
Et par un déſeſpoir qui le méne au trépas
Il tâche à conſerver ce qu'il ne défend pas.
Il retourne lui-même au malheur qu'il évite,
Loin de s'en éloigner l'ingrat ſe précipite.
En dédaignant la main qui le veut ſecourir,
Il careſſe le bras qui le fera mourir.
Son eſprit l'abandonne en ce péril extrême,
En ſervant Scipion il ſe trahit ſoi-même.
Mon honneur, empêchant de ſi lâches deſſeins,
Allons, allons ravir cette tête aux Romains.
Ce poignard.... Quel effort a diſſipé ma rage ?
Quelle indigne foibleſſe a ſaiſi mon courage ?
Réglons-nous ma colere, à la fureur d'autrui ;
Il agit en barbare, agiſſons comme lui.
Toute prête à frapper, redouble-toi, ma haine,
Dieux ! Si proche du coup que mon audace eſt vaine !

Allons, entreprenons. Mon courroux, où vas-tu ?
Tes cruels mouvemens effacent ma vertu.
Quoi qu'il me faſſe horreur il m'eſt encore aimable,
Que je meure innocente & qu'il vive coupable.
Mais ſon crime revient dedans mon ſouvenir ;
Il me force de vivre afin de le punir :
C'en eſt fait, il le faut ; ſa perte eſt néceſſaire.
Arrête encore, mon cœur, tu n'es qu'un téméraire !
Et ſi par déſeſpoir tu tentes le combat,
Dès le premier effort ta colére s'abat !
D'un délai ſi craintif mon ame eſt offenſée,
Allons joindre de près l'effet à la penſée,
Courons à la vengeance.

SOPHRONISBE.

Ah, Madame, arrêtez !
Et ne vous portez pas dans les extrêmités ;
Vous ſavez qu'Aſdrubal.....

SOPHRONIE.

N'en dis pas davantage ;
C'eſt un lâche, un ingrat, un parjure, un volage ;
Un prince qui des ſiens ne prend aucun ſouci,
Un eſclave de Rome.

SOPHRONISBE.

Il eſt mon pere auſſi.

SOPHRONIE.

Son cœur vient d'effacer ce ſacré caractere ;
Son crime lui ravit la qualité de pere ;
Il eſt votre ennemi.

SOPHRONISBE.

Mais il eſt votre époux.

SOPHRONIE.

A ce nom je me rens.

SCENE II.

HIANISBE, SOPHRONIE, SOPHORNISBE.

HIANISBE.

Madame, ſauvez-vous ;
Amilcar, tranſporté de fureur & de rage,
Vient d'armer contre vous le peuple de Carthage.

SOPHRONIE.

En ſais-tu le ſujet ?

HIANISBE.

C'eſt qu'il préſume à tort
Qu'Aſdrubal, les Romains & vous ſoyez d'accord ;
Il ſe l'eſt confirmé voyant votre ſortie :
Et moi de ſes deſſeins pleinement avertie,
Je me ſuis échappée. Ah, j'entens quelque bruit,
C'eſt lui-même qui vient & le peuple le ſuit.
Voilà ce furieux.

SOPHRONIE.

Craindrois-je ſa colere ?
Ramaſſons le poignard.

SOPHRONISBE *à Hianiſbe.*

Va, fais venir mon pere.

SCENE III.

AMILCAR, SOPHRONIE, SOPHRONISBE, *Soldats d'Amilcar.*

AMILCAR *à sa suite.*

ELle est d'intelligence avec nos ennemis.

SOPHRONIE *allant au devant de lui.*

Viens donc l'assassiner comme tu l'as promis ;
Puisqu'avec les Romains elle est d'intelligence,
Vous en devez tirer une haute vengeance :
Je te veux seconder dans ce pieux dessein,
Et t'offre le poignard pour me percer le sein.
Frappe, frappe, Amilcar, ma mort est légitime,
Et mon commandement autorise ton crime.
Quoi ? Ton bras se retire & je te vois trembler,
Dans ton étonnement tu ne m'oses parler ?
A ce premier abord dont ta vûe est frappée,
N'est-ce point le respect qui retient ton épée ?
Tout le peuple assemblé prend part à ta froideur :
Un exemple si lâche allentit leur ardeur ;
N'est-ce point le remords de m'avoir outragée ?
Et par vos repentirs serois-je bien vengée ?

AMILCAR.

Je commence à sentir un remords éternel,
Et tout le peuple armé n'est pas moins criminel ;
Ce que nous endurons n'est pas imaginable,
Je connois notre erreur, vous n'êtes point coupable ;
Et vous justifiant par ce noble courroux,
Vous faites retomber le crime dessus nous ;

Nous venions vous punir, châtiez notre offense ;
C'eſt maintenant à vous d'en prendre la vengeance ;
Avec bien plus de droit que nous n'en avions pas,
Vous pouvez prononcer l'arrêt de mon trépas.
Si pour l'exécuter vous manquez de courage,
Madame, remettez cet office à ma rage ;
Et par un châtiment auſſi grand que nouveau ;
Souffrez qu'un criminel devienne ſon bourreau ;
Et qu'en vous apaiſant à force de ſupplices,
Il vous aille immoler ſes malheureux complices.

SOPHRONIE.

Tu n'es que trop puni de ta témérité,
Et tu ſouffres bien plus que tu n'as mérité.
Ne crains rien, Amilcar, ma bonté te fait grace ;
Mais dis-moi le ſujet qui cauſa ton audace ;
Et l'injuſte raiſon qui vous fait ſoupçonner
Que j'euſſe le deſſein de vous abandonner.

AMILCAR.

J'allois donner au fort les ordres néceſſaires
A pouvoir ſoutenir l'aſſaut des adverſaires,
Quand proche de la tour on me vint avertir
Que pour voir les Romains vous en alliez ſortir ;
Et qu'à notre déçû de puiſſance abſolue
Vous aviez avec eux une tréve conclue.
Cet avis me ſurprit d'une telle façon
Qu'il fit naître en mon ame un étrange ſoupçon.
Oui, Madame, je crûs que votre ame étonnée
A de lâches conſeils s'étoit abandonnée,
Et que pour imiter un infidéle époux
Vous alliez de ce pas vous retirer de nous.
Ce penſer ſur mes ſens uſa de tyrannie,
Et me laiſſant aller à ce premier génie,
J'alarmai tout le fort, je remplis tout de peur.
Tous reçurent d'abord le ſentiment trompeur ;
Et ce peuple étonné qu'excitoient mes alarmes
D'une commune voix alla prendre les armes ;

Et d'un consentement il jura votre mort ;
J'en commis quelques-uns à la garde du fort ;
D'autres dans le besoin m'ayant offert main forte ;
J'employai les derniers à conserver la porte,
Afin que m'exposant dans quelque grand danger
Ces soldats préparés me vinssent dégager.
Cét ordre étant donné nous vous avons suivie
Avecque le dessein de vous ôter la vie :
Mais le peuple est ravi d'être désabusé.

SOPHRONIE.

Je lui veux pardonner ce qu'il avoit osé,
Et puisque son soupçon étoit si légitime,
Loin de le condamner, je veux louer son crime.
Ciel, que ta providence a d'étranges ressors !
Elle meut à son gré nos esprits & nos corps :
Nous pouvons voir ici des soins si manifestes,
Les dieux ont divertis deux projets si funestes,
Ils ont sauvé la femme & conservé l'époux.
Mais le voici venir, allez, retirez-vous.
Scipion l'accompagne, & Caton & Lélie,
Je vais au devant d'eux.

SCENE IV.

SCIPION, CATON, LELIE, ASDRUBAL, SOPHRONIE, HIANISBE, SOPHRONISBE, AMILCAR, TREBACE.

SCIPION.

Arrêtez, qu'on le lie ;
Et que sans différer on le méne en prison,
Sa tête répondra de cette trahison.

AMILCAR *abandonné des siens.*

Falloit-il me fier à ces troupes timides ;
Dès le premier péril ils fuyent, les perfides,
Je me défendrai seul.

TREBACE.

Ah ! Traître, il faut mourir.

Rens l'épée.

AMILCAR.

Ah ! Plûtôt on me verra périr ;
Ce n'est qu'à Scipion que ma main la veut rendre ;
Que ne lui permets-tu de la pouvoir défendre ?
Mais dans cette impuissance où mon malheur m'a mis,
Attens-je quelque grace entre mes ennemis ?
Vous êtes de ce nombre, infidéle princesse.
Quoi ! Madame, à vos yeux vous souffrez qu'on m'oppresse ?

Vous nous éclairciſſez de votre trahiſon,
Mais les dieux tôt ou tard nous en ſerons raiſon.

SCIPION.

Soldats, que l'on l'enchaîne.

SOPHRONIE.

O dieux, quelle inſolence!
Enchaîner Amilcar, & même en ma préſence.

SCIPION.

C'eſt pour vos intérêts que je le traite ainſi;
Vous ſavez le deſſein qui l'a conduit ici.
Pouvez-vous oublier une action ſi noire?
Prier pour un perfide!

SOPHRONIE.

Elle tourne à ſa gloire.
Il s'eſt éternisé par ce bel attentat;
Je ſai qu'un zéle ardent de ſervir notre état,
Penſant que pour ſon bien ma mort fût néceſſaire,
A conduit en ces lieux ce cruel téméraire.
Je ſai que ſa patrie avoit armé ſa main,
Qu'il venoit me plonger le poignard dans le ſein;
Mais loin de le blâmer de trop de violence,
Cette belle action attend ſa récompenſe.
Il doit être loué, loin d'en être blâmé;
C'eſt pour un beau motif que ſon bras s'eſt armé.
De ſa vertu ſon crime eſt un grand témoignage,
Et cette occaſion ſignale ſon courage.
Au lieu de le punir, tu le dois conſerver,
La générosité l'oblige à le ſauver.
Mets donc en liberté ce criminel fidéle,
Ce coupable innocent, ce généreux rebelle.
Sa faute eſt glorieuſe, & ſa fidélité
Le doit rendre célébre à la poſtérité.

AMILCAR.

O généroſité qui n'a point de ſemblable!

SCIPION.

Quoi, traiter de la ſorte un ſujet ſi coupable?

Traiter un criminel avec tant de bonté ?
Je m'oppose, Madame, à votre volonté.
Non, non, je veux qu'il meure.

SOPHRONIE.

Et moi je veux qu'il vive,
Ou bien s'il doit périr il faut que je le suive ;
Mais dépend-il de toi d'ordonner de son sort,
Il n'appartient qu'à moi de résoudre sa mort ;
Son forfait seulement regarde ma personne :
Il n'est plus criminel puisque je lui pardonne ;
Et les Carthaginois de cette qualité
Sont d'un rang où le tien n'a point d'autorité.

SCIPION.

Quelle est donc la valeur & le rang de cet homme ?

SOPHRONIE.

Il est notre Amiral & la terreur de Rome,
Ce fut lui le premier sur l'empire des eaux
Qui fit couler à fonds tes superbes vaisseaux :
Qui le fer à la main, & la flamme dans l'autre
Fit périr ton armée & conserva la nôtre.

SCIPION.

Cette haute valeur ne m'empêchera pas
D'ordonner à ce traître un infame trépas.

SOPHRONIE.

Mais la tréve, Seigneur, que tu m'as accordée,
Si-tôt que par les miens je te l'ai demandée,
Exempte pour un temps tous les Carthaginois
De la sévérité de tes injustes loix.
Ils doivent dans ton camp marcher en assurance ;
Notre accord leur en donne une entiére licence.
Pour trois heures de temps tu sais qu'il est permis
A l'un & l'autre camp de voir ses ennemis :
Chacun des deux partis visite son contraire,
L'ennemi dans Carthage est reçû comme un frere ;
Tes soldats sont chez elle en pleine liberté,
Et les siens en ces lieux n'ont point de sûreté.

Au mépris de ta foi tu veux détruire un homme
Qui veut mourir pour elle ou triompher de Rome ;
S'il faut que pour ce crime on faſſe un châtiment,
Il faut que l'on m'ordonne un pareil traitement.
Tous deux pour le pays nous voulions faire un crime,
Et chacun de nous deux choiſiſſoit ſa victime :
Nous étions agités d'un différent courroux,
Il entreprit ma mort, moi celle d'un époux ;
Et ſans que la raiſon reprit place en mon ame,
Un mari ſeroit mort par la main de ſa femme :
Je le ſacrifiois aux dieux de mon pays ;
J'allois punir l'ingrat qui nous avoit trahis.
Je l'aime toutefois & le reſpecte encore,
Tout criminel qu'il eſt, il faut que je l'adore ;
Et quoi qu'à votre égard il me ſoit odieux,
L'ami de Scipion plaît encore à mes yeux.

ASDRUBAL.

Quoi donc, ma Sophronie, eſt-ce ainſi qu'on me traite ?
Sont-ce là les effets d'une amitié parfaite ?
As-tu la cruauté de terminer mes jours,
Quand pour te conſerver je viens à ton ſecours ?
Au moment que ma fille a pû me faire entendre
Qu'Amilcar ſur ta vie oſoit bien entreprendre,
J'ai conduit Scipion ſuivi de ſes Romains,
Et ſuis venu t'ôter de ſes barbares mains.
Enfin pour te ſauver j'ai tenté l'impoſſible,
Et pour tant de bienfaits ton ame eſt inſenſible.
Ne puis-je par mes ſoins adoucir ta rigueur ?
Contente ton déſir, arrache-moi le cœur.
Viens me priver du jour, tu m'ôteras de peine :
Et ſi ma paſſion a mérité ta haine,
Si l'amour dans mon cœur imprima ton portrait,
Venge-toi de l'amour, détruis ce qu'il a fait ;
Suis ces grands mouvemens que t'inſpirent ta rage,
Et de ta propre main efface ton image.

SOPHRONIE.

Il faudroit pour t'aimer aimer la trahison,
Chérir les destructeurs de toute sa maison.
Quoi ! Je te chérirois, & j'aimerois un homme
Qui joint ses intérêts aux intérêts de Rome ;
Qui contre sa patrie ose lever la main,
Qui né Carthaginois est devenu Romain ;
Qui s'est rendu la honte & le mépris des princes ;
Qui mène les Romains dans toutes ses provinces ;
Et qui va par un sort lamentable & nouveau,
Mettre parens, sujets, pêle-mêle au tombeau ?
Va, ne l'espere pas, tu t'es acquis ma haine,
Mon amour est bien moins que l'amitié Romaine ;
Et ce nouvel amour qui t'ôte la pitié
Te pourra consoler de mon inimitié.
Ingrat, je laisse aux dieux le soin de ma vengeance,
Et du grand Scipion j'implore la clémence.
Rens-moi donc Amilcar, tu le dois.

SCIPION.

Je ne puis.

AMILCAR.

Madame, laissez-moi dans l'état où je suis,
Je mourrai sans regret.

SOPHRONIE.

O dieux, quelle injustice !

ASDRUBAL.

Seigneur, en ma faveur empêche son supplice,
Ma femme le demande avecque des soupirs,
Que je puisse une fois complaire à ses désirs,
Accorde-moi sa grace.

SCIPION.

Hé bien, je te l'octroie,
Mon cœur prend trop de part à l'excès de ta joie,
Pour préférer sa peine à ton contentement ;
Et pour te témoigner que j'aime uniquement,
Et chéris les vertus qui régnent dans ton ame,
J'offre encore dans Rome un asyle à Madame.

Oui

Oui, Rome vous fera l'honneur qui vous eſt dû,
Elle vous rendra plus que vous n'avez perdu,
Ses biens-faits envers vous répareront l'outrage
Que vous avez ſouffert aux guerres de Carthage:
Et vous & vos enfans, vos amis, votre époux,
A l'abri du ſénat aurez un ſort plus doux.

SOPHRONIE.

Cet offre avantageux ne me ſauroit ſurprendre,
Je ſai ce que de Rome un vaincu doit attendre,
Tant d'illuſtres captifs après des chars traînés,
Et comme des forçats couple à couple enchaînés,
Honteuſement conduits au fond de vos galeres,
Où tout chargés de fers, accablés de miſeres,
Ils attendent la mort de moment en moment,
Me font prévoir de Rome un pareil traitement.
J'eſtime toutefois ton offre généreuſe,
Je croi qu'avec regret tu me vois malheureuſe,
Que ta haute vertu me voudroit ſecourir,
Mais apprens qu'aujourd'hui je veux vaincre ou mourir.
Adieu donc, Scipion, notre paix qui s'acheve,
Rompt de tous nos ſoldats le repos & la tréve.
Et ces fameux guerriers de carnage affamés,
Pour répandre du ſang ſont déja tous armés.
Va donc les mettre en ordre, après comme un tonnerre
Fais fondre deſſus nous l'orage de la guerre;
Pendant que ton exemple animera les tiens.
Je vais dans notre fort pour ſoutenir les miens.

ASDRUBAL.

Adieu, ma Sophronie.

SOPHRONIE.

Adieu, prince barbare,
Tu te reſſentiras des maux qu'on nous prépare;
Et tu ne verras point les Romains triomphans,
Sans voir dans le tombeau ta femme & tes enfans.
Mes filles, ſuivez-moi.

SCENE V.

ASDRUBAL, SCIPION, CATON, LÈLIE, TREBACE.

ASDRUBAL.

Quelle étrange menace!
Tout mon sang de frayeur dans mes veines se glace.
Quoi! Je ne verrai point les Romains triomphans,
Sans voir dans le tombeau ma femme & mes enfans?
Je veux pour empêcher un dessein si tragique,
Faire aujourd'hui périr le reste de l'Afrique,
Et je verrai bientôt les Romains triomphans,
Sans voir dans le tombeau ma femme & mes enfans.
Afin de leur ôter les moyens de se nuire,
Scipion, donne-moi des soldats à conduire,
Par un chemin caché je veux monter là haut;
Mais tandis, fais semblant d'y donner un assaut,
Et pour les amuser, auprès de leur muraille
Fais marcher ton armée en ordre de bataille;
Et dans une heure au plus par un subtil effort,
Sans perdre aucun des tiens, je te livre le fort.

SCIPION.

Je veux ce que tu veux. Vous, Caton & Lélie,
Afin d'exécuter sa généreuse envie,
Prenez chacun cinq cens de vos meilleurs soldats;
Et tous dans un bon ordre accompagnez ses pas.
A ses commandemens que chacun obéisse,
Que tout ce qu'il voudra sur l'heure s'accomplisse;

Car ayant reconnu ſa généroſité,
Nous ne ſaurions douter de ſa fidélité.
Tandis que d'un côté vous emploirez vos armes,
Par deux autres j'irai leur donner deux alarmes.
(*à Aſdrubal.*)
C'eſt l'ordre que tu veux, & pour te contenter,
Je m'en vais de ce pas le faire exécuter.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, LELIE.

SCIPION.

ENfin le fort eſt pris.

LELIE.

Nous avons la victoire,
Et le ſeul Aſdrubal en mérite la gloire.

SCIPION.

Cher Lélie, apprens-moi comme tout s'eſt paſſé.

LELIE.

Quand le grand Aſdrubal vit ton camp déplacé,
Qu'à la tête des tiens en ordre de bataille
Tu forçois l'ennemi de garder ſa muraille,
Il preſcrivit aux ſiens incontinent après,
Qu'en bon ordre & ſans bruit on le ſuivît de près.
A ce commandement notre troupe s'avance,
Nous marchons ſous la terre, ou l'ombre & le ſilence
Sembloit favoriſer le deſſein d'Aſdrubal;
Nous ſuivîmes long-temps un ſentier inégal.
Enfin nous arrivons près d'une baſſe porte
Où je fis avancer la premiere cohorte,
La porte eſt enfoncée, un violent effort
Nous ouvre le chemin pour entrer dans ce fort;
Puis en ordre rangés nous donnons dans la place.
L'ennemi nous découvre, il s'écrie, il menace,
Et pour nous repouſſer il quitte ſes remparts.
L'alarme cependant s'accroît de toutes parts,

Et dehors & dedans tout paroît ſous les armes,
Il ſemble que pour tous le combat ait des charmes;
Aſdrubal, le premier les armes à la main,
S'oppoſe aux grands efforts de ce peuple Afriquain,
Et ce fameux guerrier ſoutenu par les nôtres
Répand le ſang des uns, met en fuite les autres;
Sa valeur fait voler la mort de rang en rang,
Il ſe fait ſous ſes pas une trace de ſang,
A force de tuer il s'anime au carnage,
De tous côtés il s'ouvre un horrible paſſage.
Ce peuple étoit réduit à ſes derniers abois,
Quand ſa femme arrivant s'écrie à haute voix:
Ce n'eſt pas en cédant qu'on s'acquiert de la gloire:
A moi, mes compagnons, nous aurons la victoire,
Suivez-moi ſeulement, je la mets dans vos mains,
Et je lui fais quitter le parti des Romains.
A ces mots on la ſuit. Elle, comme un tonnerre,
Vient fondre dans nos rangs, couvre de morts la terre,
Et les ſiens, ſecondant la force de ſes coups,
Lui donnent le moyen de joindre ſon époux.
Aſdrubal la voyant, témoigne de la crainte,
Et pour la décevoir il uſe d'une feinte,
Se recule en parant & ſe laiſſe frapper,
Afin que les Romains pûſſent l'envelopper.
Elle, qui reconnoît ce ſubtil ſtratagême,
Au lieu de s'avancer, ſe recule de même:
Tout le peuple effrayé manque ſoudain de cœur,
Et tous ſes armes bas adorent le vainqueur.
Sophronie, ayant vû cette entiére défaite,
Fait ſemblant d'y courir & ſonge à ſa retraite:
Elle gagna la tour d'un pas précipité;
Aſdrubal témoigna la même agilité.
Il crie à nos ſoldats: Reſpectez ſa perſonne,
C'eſt moi qui vous en prie, & Scipion l'ordonne.
Tous ſe ſont efforcés de la pouvoir ſauver.
Moi, voyant le combat ſi près de s'achever,

Et que cette mêlée étoit bientôt finie,
Je pensai qu'Asdrubal auroit sa Sophronie :
Je le viens de quitter sur un si juste espoir ;
Il espere bientôt la mettre en son devoir,
Puisque l'ayant soumise au pouvoir des Romains ;
Il pouvoit empêcher ses tragiques desseins.
Et pour te témoigner la grandeur de mon zéle,
J'ai voulu le premier t'en dire la nouvelle.

SCIPION.

O dieux ! Que ce rapport contente mes esprits !
Asdrubal a vaincu, Sophronie est son prix.
Sa femme & ses enfans seront sa récompense ;
Leur conservation est dûe à sa vaillance :
Il m'a tenu parole, & je veux aujourd'hui
De ce que j'ai promis m'acquiter envers lui.
Je le veux & le puis, au moins s'il est croyable ;
Qu'Asdrubal ait vaincu cette femme indomtable.
Mais tu ne m'as rien dit touchant ses deux enfans,
Ne me déguise rien, sont-ils encor vivans ?
La mort pour m'empêcher de tenir mes promesses,
M'auroit-elle ravi ces deux grandes princesses ?
Et de tant de bien-faits, & de tant d'amitié,
N'en pourrai-je aujourd'hui payer que la moitié ?

LELIE.

Seigneur, ces deux beautés sont encore animées ;
Avecque Sophronie elles sont enfermées :
Car durant le combat sur le haut de la tour,
J'y vis & reconnus ces merveilles d'amour,
Et bientôt toutes trois seront en ta puissance.
Mais j'aperçois Caton.

SCENE II.

SCIPION, CATON, LELIE.

SCIPION.

AH ! Ce triſte ſilence
Eſt d'un nouveau malheur le préſage évident.
Parle, parle, Caton, quel eſt cet accident
Qui marque ſur ton front un excès de triſteſſe ?
Ne me le cele point.

CATON.

Ah, Seigneur ! La princeſſe.....

SCIPION.

Qu'eſt-elle devenue ? Acheve promptement,
Retire mon eſprit de ſon étonnement :
Eſt-elle morte, enfin ?

CATON.

Cette illuſtre guerriére
Ayant vû ſes ſoldats giſans ſur la pouſſiére,
Se ſauve dans la tour, & malgré nos efforts
Elle en ferme la porte & nous laiſſe dehors.
Quelques momens après elle ouvre une fenêtre,
A travers des barreaux elle s'y fait paroître :
Un effroyable objet ſe préſente à nos yeux,
Le ſang de mille morts avoit rougi ces lieux ;
D'autres corps étendus au milieu de la place,
Sembloient même en mourant reprendre leur audace,
Et par de longs regrets qu'ils jettoient deſſus nous
Ils montroient dans leurs yeux un reſte de courroux.
A quelques pas de là l'on vit une autre image,
Deux ou trois cens ſoldats s'entredonnoient courage,

Ceux qui s'étoient ravis aux armes des Romains,
S'animoient à mourir avec leurs propres mains :
Pas un ne ſurvéquit d'un combat ſi funeſte,
Et celui que la mort avoit laiſſé de reſte,
Ne trouvant point de main qui la lui pût offrir,
Du ſecours de la ſienne il la voulut ſouffrir.
Quelque peu d'habitans ſuivirent ſon exemple ;
Sophronie à l'inſtant les loue & les contemple,
Prête à les imiter elle bénit leur ſort,
Et ſon cœur leur envie une ſi belle mort.
D'un pas qui témoignoit quelle étoit ſon envie,
Pleine de ce mépris qu'elle avoit pour la vie,
Elle approche un bucher qu'elle fit allumer,
Elle appelle Amilcar qui la vient déſarmer ;
Puis d'une façon grave & la voix aſſurée,
En attendant la mort qu'elle s'eſt préparée,
Dit, parlant aux Romains : ô vous, braves guerriers !
Qui de tous nos combats remportez les lauriers ?
Bien que par les efforts d'une ſi longue guerre,
Enfin vous vous rendiez les maîtres de ma terre,
Et que deſſous vos loix mon état ſoit ſoumis,
Je ne vous compte point parmi mes ennemis.
C'eſt le deſtin de Rome, & c'eſt votre conquête,
Il devoit à ſon tour reſſentir la tempête,
Et Rome avoit ce droit d'amener contre nous
Ce que notre Carthage avoit porté chez vous.
Mais beaucoup plus heureux vous cauſez notre perte,
Non par la trahiſon, mais par la force ouverte.
Mais le prince Aſdrubal, l'infidéle qu'il eſt,
A bien dû contre vous prendre mon interêt.
Aſdrubal paroiſſant lui demande audience :
Elle, ſans témoigner aucune violence,
L'interrompt & lui dit : Voici le jour heureux,
Qui doit borner le cours d'un ſort ſi rigoureux ;
Rien ne peut m'empêcher de finir ma miſere,
Et de t'ôter les noms & d'époux & de pere.
Cet horrible bucher que tu vois allumé
Me va punir, ingrat, de t'avoir trop aimé.

Mon cœur ſera bien-tôt conſumé par la flamme ;
Et ſi cette chaleur alloit juſques à l'ame,
Je voudrois la forcer d'accroître ſes efforts,
Et d'agir ſur l'eſprit comme deſſus les corps.
J'en ſentirois l'effet juſques dans mes penſées,
Et nos affections s'y verroient effacées.
Adieu, cruel, je vais accomplir mon deſſein.
Auſſi-tôt on la voit le poignard à la main
Courir à ce bucher.

SCIPION.

O dieux, que j'appréhende !

CATON.

Proche de ce ſpectacle on l'entend qui commande
D'amener ſes enfans auprès de ce bucher.
Par ſon ordre auſſi-tôt je les vis approcher.
Mes filles, leur dit-elle, il faut perdre la vie,
Que de vos propres mains elle vous ſoit ravie ;
Je vous vais précéder, il faut ſuivre mes pas :
Préférons à la honte un glorieux trépas.
Mourons, mourons enſemble. Hé bien, mourons, Madame,
Répondent l'une & l'autre, abrégeons notre trame,
Et pour combler d'honneur la fin de notre ſort,
Que de vos propres mains nous recevions la mort.
Sophronie à ces mots, ſe fondoit toute en larmes ;
Mais comme elle entendit le grand bruit des gend'armes ;
Qu'on tâchoit d'enfoncer la porte de la tour,
Elle prive à l'inſtant ces princeſſes du jour.

SCIPION.

O cruauté du ſort horrible & pitoyable !
Ce tragique accident peut-il être croyable ?
Hélas ! Pour mon malheur il n'eſt que trop certain :
Mais pourſuis.

CATON.

Sophronie acheve ſon deſſein.

A peine de leur corps elle eut chaſſé leurs ames,
Qu'elle les fit jetter dans le milieu des flammes,
Et de ſa propre main rouge d'un ſi beau ſang,
De celui qui lui reſte elle épuiſe ſon flanc.
Puis d'une voix mourante à l'inſtant elle appelle
Le vaillant Amilcar ſon ſerviteur fidéle,
Et lui dit : Il eſt temps d'accomplir mes deſſeins,
Ne laiſſe de nos corps que la cendre aux Romains;
Jette-moi dans les feux. A ces mots elle expire :
Amilcar ſuit ſon ordre, il ſanglotte, il ſoupire,
Il condamne ſes mains d'un ſi tragique emploi,
Et ce déſeſperé, s'en veut venger ſur ſoi;
Il cherche ſon trépas. Enfin, il le rencontre
Si-tôt qu'il le demande, auſſi- ôt il ſe montre,
Et loin de reculer, il s'avance à grands pas,
Il s'oppoſe long temps à nos meilleurs Soldats.
Mais déja dans la tour s'étant fait un paſſage,
Le nombre de nos gens accablent ſon courage;
Et jugeant par ſes coups qu'il ne pourroit long-temps
Réſiſter aux efforts de tant de combattans.
Enfin, preſque mourant, il s'enfuit & nous laiſſe
Avec ce ſeul deſſein de ſuivre ſa princeſſe.
C'eſt, dit-il, dans les feux qu'il faut finir mon ſort;
Puis s'y précipitant il y cherche ſa mort.

SCIPION.

O dieux, ô juſtes dieux !

CATON.

Ces effroyables flammes,
Qui ſembloient juſqu'au ciel accompagner leurs ames,
Défendoient aux Romains d'approcher de leurs corps,
Et ce braſier croiſſant les repouſſe dehors :
En vain ils s'efforçoient à rompre ces barriéres,
Ce grand feu groſſiſſoit à force de matiéres;
Et cherchant les moyens de pourſuivre ſon cours,
La flamme s'attachoit ſur ſon propre ſecours,

La tour dans un moment fut preſque conſommée ;
L'on n'y voit qu'un amas de cendre & de fumée.
Aſdrubal ayant vû ce feu prodigieux
Conſommer ſa famille en ces funeſtes lieux,
Le regret le ſaiſit, l'agite, le tranſporte,
Le livre au déſeſpoir, le déſeſpoir l'emporte ;
Et ce fatal démon qui s'empare des ſens,
Fit aller ſes tranſports juſqu'aux plus innocens.
La cruauté des dieux eſſuya ſon blaſphême :
Ce premier mouvement ſe fit voir ſur lui-même,
Et de-là s'exerçant ſur Rome & ſur le ſort,
Nous alloit tous venger par une prompte mort.
Je prévis le deſſein & j'arrêtai l'épée
Qu'Aſdrubal en ſon ſang lui-même avoit trempée.

SCIPION.

O deſtin rigoureux ! O prince infortuné !

CATON.

J'ai commandé, Seigneur, qu'il te fût amené.

SCIPION

Ciel ! Dûs-tu par leur mort amoindrir ma victoire,
Et m'arracher par-là la moitié de ma gloire ?
Inutile trophée, ô triomphe imparfait !
La cauſe de la guerre attendoit cet effet.
J'armai contre ma foi, je ſurmonte en parjure.

CATON.

Regarde, Scipion, à qui tu fais injure,
Rome t'en donna l'ordre.

SCIPION.

Ah ! Que m'allégues-tu ?
Faut-il pour lui complaire offenſer ſa vertu ?
A prendre un mauvais droit eſt-il quelque juſtice ?
Suis-je moins criminel pour avoir un complice ?
Rome & ſes généraux différent en ce point,
Qu'elle a toûjours ſes droits, & qu'ils n'en trouvent point.
Quand Rome par nos mains a conquis quelque terre,
Notre ſénat l'abſout par les loix de la guerre.

Elle en fait retirer & la gloire & le fruit,
Et fait tomber sur nous le blâme qui la suit.
Parjure Scipion, comment peux-tu paroître ?
Peux-tu voir Asdrubal avec un œil de traître ?
Et pour le consoler d'un si tragique sort,
Renvoyer au destin la cause de leur mort.

CATON.

Tu le peux, Scipion, tu n'en es point la cause.

SCIPION.

Quel est l'expédient que Caton me propose ?
Si je ne l'ai causé, j'en suis un instrument,
Et j'ai contribué dans cet événement.
Le destin a remis le malheur à mon âge,
Au temps que Scipion emporteroit Carthage ;
Et le sort qui de tout se fait connoître auteur,
M'a voulu destiner pour son exécuteur.
Mais, ô dieux, quel objet !

SCENE, DERNIERE.

SCIPION, CATON, LELIE, ASDRUBAL mourant, *TREBACE.*

CATON.

AH ! Sa mort me regarde,
Et l'on m'en répondra puisqu'on l'avoit en garde.

TREBACE *soutenant Asdrubal.*

Sa colere, Seigneur, s'est forcée un moment ;
Et feignant d'apaiser ce grand ressentiment :
Laisse seul, m'a-t'il dit, un prince misérable,
N'ajoûte point de maux au malheur qui m'accable ;

Et quoique dans ce jour mon ame ait tout perdu,
Par un bienfait si grand tout me sera rendu.
De peur de l'irriter à ces mots je le laisse.
Asdrubal aussi-tôt d'une funeste adresse,
Tire un fatal poignard qu'il cachoit dans son sein,
Et son bras malgré nous acheve son dessein.

ASDRUBAL.

Oui, cruel, malgré vous, & malgré votre envie,
Malgré votre pitié je veux perdre la vie.
Tous les soins de Caton ni ses commandemens,
Ne m'ont point empêché de finir mes tourmens.
Ce sang que les Romains n'ont pû verser en guerre,
Ma main au milieu d'eux en a rougi la terre;
Et malgré leurs efforts & la rage du sort
Un poignard m'a livré dans les bras de la mort.
Regarde, Scipion, voilà la récompense
D'avoir rangé l'Afrique à ton obéissance;
Pour te garder ma foi, j'ai perdu mes amis;
Et tu n'as pas tenu ce que tu m'as promis.
Je te viens reprocher le plus grand de tes crimes,
Jetter dedans ton cœur des remords légitimes,
Et mettre en ton esprit cet éternel effroi
Que le crime en tous lieux donne aux ames sans foi.
Viens donc voir ce qu'ont fait & mes mains & tes armes,
Ces sensibles objets t'arracheront des larmes.
Mais d'un cœur si barbare attendre des douleurs,
Et d'un œil si cruel se promettre des pleurs;
C'est chercher la pitié dans une ame Romaine;
C'est chercher de l'amour où se trouve la haine.
Que pouvois-je espérer d'un si cruel parti?
Que n'ai-je fui les maux que j'avois pressenti?
Tu permis, Scipion, les lâchetés d'un prince,
D'avoir trahi pour toi sa femme & sa province;
Tu m'ôtes mes enfans, ils ne m'étoient point dûs,
La main qui te servit, les a mal défendus.

O dieux ! qui contre Rome avez ſervi Carthage,
Sur qui des dieux plus forts ont ravi l'avantage,
Si jamais le deſtin doit répondre à mes vœux,
A ſa deſtruction éleve nos neveux,
Si par ſon propre effort Rome ſe doit nuire,
Et ſi les nations ne la pouvoient détruire,
Envoyez la diſcorde au milieu des Romains,
Faites-les déchirer avec leurs propres mains.
Couvrir leurs vaſtes champs de mille funerailles ;
D'une main parricide arracher leurs entrailles ;
Détruire leurs cités & briſer à leurs yeux
Leurs murs & leurs palais, leurs autels & leurs dieux,
Enfin, par la fureur d'une guerre civile,
Expoſez aux Romains leur capitale ville,
Et que de tant d'états pleinement aſſouvis,
Ils nous rendent les biens qu'ils nous auront ravis.
Mais je perds la parole, une extrême foibleſſe
Me va faire dans peu rejoindre ma princeſſe ;
Mon ame pour la ſuivre eſt prête de partir,
O belle ombre ! Connois quel eſt mon repentir :
Auparavant ma mort accorde-moi ma grace ;
Une froide ſueur couvre mon corps de glace.
Je te ſui ; mais apprens par ma derniere voix
Qu'ayant vécu Romain, je meurs Carthaginois.

SCIPION.

C'en eſt fait, il eſt mort. O déſeſpoir ! O rage !
Je n'ai pû conſerver un homme de Carthage.
Le ſort, pour me contraindre à fauſſer mon ſerment,
De l'empire Afriquain n'a fait qu'un monument.
Ah, parjure ! Ah, méchant !

CATON.

Quitte cette tendreſſe ;
Pleurer ſes ennemis c'eſt marque de foibleſſe.
Regarde d'un œil ſec l'excès de leurs malheurs,
De peur que le ſénat ne condamne tes pleurs.

SCIPION.

Hé bien, pour obéir, dans ma douleur extrême,
Je veux tarir mes pleurs, me ſurmonter moi-même,
Afin que le ſénat apprenne par ta voix
A quel point je l'honore & révere ſes loix.
Mais avant que quitter le rivage d'Afrique,
Je veux que l'on prépare un tombeau magnifique,
Où le ſort d'Aſdrubal étant répréſenté,
Y conſerve ſa gloire à la poſtérité.
Après tous nos devoirs rendus à ce grand homme,
Nous irons triompher de nos travaux dans Rome.

FIN.

LA

LE MARIAGE DE RIEN, COMEDIE.

A MESSIRE

CHARLES TESTU,

CONSEILLER DU ROY en ſon Conſeil d'Etat, Maître d'Hôtel ordinaire de Sa Majeſté, Chevalier, & Capitaine du Guet de Paris.

MONSIEUR,

L'approbation que vous avez donnée au Rien que je vous préſente, me donne lieu d'eſperer que vous le recevrez avec autant de

bonté que ſi c'étoit quelque choſe, & que la lecture que vous en ferez ne détruira pas l'eſtime que la repréſentation vous en a fait concevoir. Ce n'eſt pas, MONSIEUR, que faiſant réfléxion ſur la parfaite connoiſſance que vous avez de toutes ſortes d'ouvrages, je n'euſſe perdu l'envie de vous conſacrer mon coup d'eſſai, ſi je n'avois conſidéré en même temps, que vous n'avez pas moins d'indulgence, pour en excuſer les défauts, que de facilité à les connoître; & que m'obſtinant à vouloir vous offrir quelque choſe digne de vous, je me mettois au hazard de ne donner jamais de preuves de mon reſpect. Si toute la France n'étoit perſuadée que la netteté de votre eſprit égale l'éclat de votre illuſtre naiſſance, & que la prudence que vous avez toujours fait remarquer dans l'adminiſtration d'une charge auſſi glorieuſe pour vous, qu'utile pour le public, ne peut recevoir de comparaiſon ſans perdre de ſon luſtre; je m'efforcerois d'en inſtruire ceux qui en pourroient douter, exagérant les rares qualités dont vous êtes avantageuſement pourvû: mais comme il n'eſt pas néceſſaire d'avoir tous ces avantages, qui ſont connus de tout le monde, pour mériter un ouvrage qui vaut ſi peu, il me ſeroit inutile & même dangereux de l'entreprendre. Je paſſerai donc ces choſes ſous ſilence, pour vous proteſter que j'eſtimerai mon bonheur ſans pareil, ſi vous êtes aſſez prodigue

d'eſtime pour en donner à RIEN, *&* *ſi ce* RIEN *que je vous offre avec toute ſorte de reſpect, me peut faire obtenir la grace de me dire,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
DE MONTFLEURY.

ACTEURS.

LE DOCTEUR.

ISABELLE, fille du Docteur.

LISANDRE.
LE POETE.
LE PEINTRE.
LE MUSICIEN.
LE CAPITAN.
L'ASTROLOGUE.
LE MEDECIN.

} amans d'Isabelle.

BEATRIX, suivante d'Isabelle.

La Scene est à Paris.

LE MARIAGE DE RIEN, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISANDRE.

JE vois déja briller l'aurore,
Et je n'aperçois point encore,
Celle qui doit bien-tôt ici
Finir ou croître mon ſouci.
Cette pareſſeuſe ſuivante,
A mon humeur impatiente
Fait ſouffrir un rude tourment :
Elle me doit dans ce moment
Inſtruire de ce qu'il faut faire,
Pour me faire agréer du pere
De celle de qui les tréſors
Me charment bien plus que le corps ;

Puiſqu'en épouſant cette fille,
Unique dedans ſa famille,
Je deviens riche d'indigent.
Car enfin, il faut de l'argent,
Dans ce maudit ſiécle où nous ſommes,
Pour être bien venu des hommes,
Et qui n'en a point n'eſt qu'un ſot.
Mais Beatrix paroît.

SCENE II.

LISANDRE, BEATRIX.

LISANDRE.

UN mot.
Hé bien, vois-tu quelque apparence
A notre future alliance ?
Et pourrai-je par ton moyen.....

BEATRIX.

Ma foi, je n'y connois plus rien.
Ma maîtreſſe ſe déſeſpere,
Parce que le Docteur ſon pere
Trouve des défauts en tous ceux
Qui lui font offre de leurs feux :
De fous, d'ignorans il les traite,
Je crois que c'eſt une défaite ;
Et que même tant qu'il vivra,
Jamais il ne la mariera
De peur de dégarnir ſa bourſe,
Que c'eſt l'origine & la ſource
De tout le mépris qu'il fait d'eux.

LISANDRE.

Hélas ! Que je ſuis malheureux !

Ne saurois-je par quelque adresse
Gagner le cœur de ta maîtresse.

BEATRIX.

Croyez-moi, je le sais fort bien ;
Cela ne serviroit de rien,
Vous n'avez autre chose à faire
Qu'à tâcher de plaire à son pere,
Et lorsqu'il y consentira
Je sais bien qu'elle le voudra ;
Car je crois, s'il n'y remédie,
Si bien-tôt il ne la marie,
Qu'on la verra mourir d'ennuis.
Elle pleure toutes les nuits,
Et craint si fort de mourir fille,
Et de voir manquer sa famille,
Que cette crainte, de ses jours
Pourroit bien avancer le cours.
Mais il faut que je me retire,
Le Docteur vient.

LISANDRE.

Quoi, sans m'instruire
Un mot de conversation.

BEATRIX.

Songez à quelque invention,
Quelque ruse, quelque artifice,
Pour paroître à ses yeux sans vice.
Si vous trouvez, comme il le faut,
Un art sans tache & sans défaut,
S'il n'y trouve rien à reprendre,
Soyez certain d'être son gendre.

LISANDRE.

Je vais de ce pas y songer,
Tâche toujours à m'obliger.

SCENE III.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

ISABELLE.

Enfin vous voulez donc, mon pere,
Voir toujours durer ma misere,
Et jamais ne me marier ?

LE DOCTEUR.

C'est que je veux bien m'allier.

ISABELLE.

Qui que ce soit qui se présente,
Votre humeur n'est jamais contente.

LE DOCTEUR.

Mais, toi, de qui la passion
Appéte la conjonction.
Et le lien du mariage,
Sais-tu bien quel en est l'ouvrage ?
Connois-tu quel en est le fruit ?
Sais-tu quels enfans il produit ?
Apprens que les haines mortelles,
Les contentions, les querelles,
Les débats, la dissention,
Le mépris & l'aversion,
En sont les effets & la suite.
Les hommes grands & de conduite,
Tels que fut autrefois Platon,
Lactance, Epicure, Ariston,
Quintillien, Anaxagore,
Draco, Lucrece, Pitagore,
Etant sur ce point en débat,
Ont tous loué le célibat.

Socrate, homme savantissime,
Consulté sur cette maxime,
A dit, que qui se marira
Tôt ou tard s'en repentira.

ISABELLE.

Mais il en est de qui les charmes,
Loin de nous causer des alarmes,
Des plaintes, des soupirs, des pleurs,
Sont remplis de mille douceurs.

LE DOCTEUR.

Faire aux savans un tel outrage!
Des douceurs dans le mariage!
Avec qui donc, cette douceur?

ISABELLE.

Le soldat seroit?

LE DOCTEUR.

Querelleur.

ISABELLE.

Le noble?

LE DOCTEUR.

Plein de fourberies.

ISABELLE.

L'historien?

LE DOCTEUR.

De menteries.

ISABELLE.

Le juge?

LE DOCTEUR.

De sévérité.

ISABELLE.

L'interpréte?

LE DOCTEUR.

D'obscurité.

ISABELLE.

Les devins?

LE DOCTEUR.

De sorcelleries.

ISABELLE.

Le poëte ?

LE DOCTEUR.

Plein de rêveries.

ISABELLE.

Le rhétoricien ?

LE DOCTEUR

Flatteur.

ISABELLE.

L'homme d'affaire ?

LE DOCTEUR.

Grand parleur.

ISABELLE.

Le légiſlateur ?

LE DOCTEUR.

Sans conduite.

ISABELLE.

Le particulier ?

LE DOCTEUR.

Hypocrite.

ISABELLE.

L'aſtronome ?

LE DOCTEUR.

Sera trompeur.

ISABELLE.

L'apotiquaire ?

LE DOCTEUR.

Empoiſonneur.

ISABELLE.

Le philoſophe ?

LE DOCTEUR.

Sophiſtique.

ISABELLE.

Et l'alchimiſte ?

LE DOCTEUR.

Chimérique.

ISABELLE.

L'astrologue ?

LE DOCTEUR.

Sera sorcier.

ISABELLE.

Le marchand ?

LE DOCTEUR.

Trompeur, usurier.

ISABELLE.

Le chasseur ?

LE DOCTEUR.

Sera sanguinaire.

ISABELLE.

Le notaire ?

LE DOCTEUR.

Sera faussaire.

ISABELLE.

Et le médecin ?

LE DOCTEUR.

Meurtier.

ISABELLE.

A qui doncques me marier ?
Le vieux ?

LE DOCTEUR.

Sera fâcheux, avare,
Incommode, jaloux, bizarre.

ISABELLE.

Le jeune étant plein de santé ?

LE DOCTEUR.

Ce ne sera qu'un éventé.
Bref quel que soit ce futur gendre,
J'y trouve toujours à reprendre.

ISABELLE.

Mais s'il s'en trouve un comme il faut,
Et que vous trouviez sans défaut,

Le refuſerez-vous encore ?

LE DOCTEUR.

Par les ſciences que j'adore,
Par les manes des grands Docteurs
Qui furent des arts inventeurs,
Par le pere de la doctrine,
Dont j'ai tiré mon origine ;
S'il s'en trouve un tel, aujourd'hui
Tu ſeras conjointe avec lui,
Pour multiplier ma famille.

SCENE IV.

LE POETE, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE POETE.

CHarmé des yeux de votre fille,
Auxquels on ne peut réſiſter,
Je viens ici me préſenter
Pour voir ſi j'oſerois prétendre
A l'honneur d'être votre gendre.

LE DOCTEUR *à ſa fille.*

Ma fille, voici bien ton fait.

ISABELLE.

Cet homme n'eſt pas trop bien fait.
Mais de peur d'en être fruſtrée,
Et de n'être point mariée,
Je n'oſerois dire que non.

LE DOCTEUR.

Quelle eſt votre vacation ?

LE POETE.

Ah ! ſi l'on peut par cette voie,
Jouir d'une ſi belle proie,
Je ſuis aſſuré d'être heureux.

LE DOCTEUR.

Enfin ; dites-moi....

LE POETE

Je le veux.
Elle eſt ſi noble & ſi ſavante,
Si parfaite & ſi fort charmante,
Si digne de gloire & d'honneur,
Si pleine d'une noble ardeur,
Qu'aucune ne peut avec elle.
Entrer jamais en paralelle.

LE DOCTEUR.

Mais enfin, ſachons donc ſon nom.

LE POETE

Sachez que l'occupation
Qui plaît ſeule à ma fantaiſie,
Eſt la charmante poëſie.
Pour vous en faire concevoir,
Et l'excellence, & le pouvoir,
Je pourrois dire que les princes
Dans les plus fameuſes provinces,
Ont ſouvent fait bâtir des lieux
Magnifiques, induſtrieux,
Des théatres, des édifices,
Faits avec beaucoup d'artifices.
Pour voir les effets merveilleux
De cet art deſcendu des cieux.
Que jamais la philoſophie,
La muſique, l'aſtrologie,
Les médecins, les harangueurs,
N'ont joui de tous ces honneurs.
Que dedans le milieu des rues,
Les poëtes ont eu des ſtatues,

Que les oracles se servoient,
De ce bel art qu'ils approuvoient.
Que cet art est fort ordinaire
Au blond Phœbus qui nous éclaire,
Aussi bien qu'au reste des dieux.
Que les neuf muses en tous lieux
De tout temps furent révérés,
Et par les doctes adorées.
Mais comme vous n'ignorez pas,
Et sa puissance & ses appas,
J'emploie en vain mon éloquence,
A vous en dire l'excellence,
Et crois que dès ce même jour
Vous approuverez mon amour.

LE DOCTEUR.

Donc, parce que vous êtes poëte,
Vous tenez cette affaire faite?
Sans considérer que ces mots,
Delectant carmina stultos,
Sortis de la bouche de poëtes,
Plus véritables que vous n'êtes,
Blâment votre témérité.

LE POETE.

Cet art....

LE DOCTEUR.

Cet art fut inventé,
Plus pour tromper & pour séduire
Les mortels, que pour les instruire;
Et c'est le plus pernicieux
Qu'on ait inventé sous les cieux,
A cause de l'effronterie,
Dont il déduit sa menterie.

LE POETE.

Sachez....

LE DOCTEUR.

C'est aussi de tout temps,
Que les poëtes sont partisans

Des grands menſonges que vous faites,
Ce qui fait que l'on dit des poëtes,
Qui furent jadis & qui ſont,
Semper mendacia fingunt.

LE POETE.

Mais permettez que je vous die....

LE DOCTEUR.

C'eſt à cauſe de leur folie,
Qu'on dit que tout leur eſt permis;
Pictoribus atque Poetis,
Quælibet audendi, ſemper fuit equa poteſtas.

LE POETE.

Mais....

LE DOCTEUR.

Les Lacédémoniens,
Ainſi que les Athéniens,
Banniſſoient ces maudites peſtes
Comme à tous les états funeſtes,
Allégans que la probité,
L'innocence & la vérité,
Ne pouvant être avec le vice,
Doivent être ſans artifices
Par ces mots on nous l'a cotté,
Verum non indiget Arte.

LE POETE.

Quoi, vous ne voulez point m'entendre?

LE DOCTEUR.

Je ne veux point de fou pour gendre.

LE POETE.

Cet homme, pour juger ſi mal,
D'un art qui n'eût jamais d'égal,
Eſt pour ſon trop peu de lumiere,
Indigne d'être mon beau-pere.

SCENE V.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR.

HE' bien ?

ISABELLE.

Hélas ! j'aurois juré
Qu'il devoit être rambarré.
Ah ! que ſi vous pouviez comprendre,
Combien en refuſant ce gendre,
Vous perdez plus que je ne perds ;
Il auroit fait pour vous des vers,
Sonnets, madrigaux, épigrammes,
Poëmes épiques, anagrammes,
Sixains, quatrains, ſtances, dixains,
Mais ce qui choque mes deſſeins,
Et qui touche le plus mon ame,
Il eût fait notre épitalame.

LE DOCTEUR.

Va, ne t'afflige plus ainſi,
Un autre s'approche d'ici :
Ce ſera pour toi, je le jure.

ISABELLE.

Gardez-vous bien d'être parjure.

SCENE VI.

LE PEINTRE, LE DOCTEUR. ISABELLE.

LE PEINTRE.

SErois-je bien assez heureux,
Pour obtenir selon mes vœux,
L'honneur d'épouser votre fille,
Et d'entrer dans votre famille ?

LE DOCTEUR.

Peut-être. Qu'êtes-vous ?

LE PEINTRE.

Je suis
L'auteur des ouvrages finis,
Et le singe de la nature,
J'excelle dedans la peinture ;
Et si je pouvois animer
Tous les corps que je sais former,
Je suis certain que la peinture
L'emporteroit sur la nature.

LE DOCTEUR.

Je crois cela facilement,
Puisqu'on pourroit fort aisément,
Supposant un si, sans merveille,
Vous mettre dans une bouteille.

LE PEINTRE.

De tous les ouvrages divers,
Il n'en est point dans l'univers,
Que je ne vous fasse paroître
Par ce bel art où je suis maître.

Je ſais, d'un ſeul coup de pinceau,
Former un viſage plus beau,
Que tous ceux qu'on voit ſur la terre;
Je ſais dépeindre le tonnerre,
Le foudre, le jour, les éclairs,
Les bêtes, les plantes, les airs,
Le ſoleil levant, les nuages,
Les embraſemens, les rivages,
Les hommes, l'entre-jour & nuit,
Les herbes, les fleurs & le fruit,
Les triomphes, la paix, la guerre,
L'eau, le feu, le ciel & la terre;
Bref, pour achever mon portrait,
Et le rendre encor plus parfait,
Sachez qu'Alcidor l'on m'appelle,
Que je ſuis deſcendu d'Apelle,
Celui qu'Alexandre le grand,
Eleva dans un ſi haut rang,
A cauſe de ſon excellence.
Ainſi mon art & ma naiſſance,
Loin de me faire rebuter,
Vous obligent de m'accepter,

LE DOCTEUR.

Sachez, Monſieur, que l'on appelle
Alcidor deſcendu d'Apelle,
Que je tiens pour fort ignorant
Que je ſuis Docteur doctorant,
Que les ſciences de mes peres
Sont dans notre race ordinaires,
Et de tout temps de notre eſtoc,
Que le doctorat nous eſt hoc,
Dès le ventre de notre mere,
Puiſqu'il nous eſt héréditaire.
Et que je dois, ayant l'honneur,
D'être, *per naturam*, Docteur,
Rechercher avec ſoin un gendre
Sur qui l'on n'ait rien à reprendre,

Qu'on me mettroit au rang des fous,
Si je m'abaiſſois juſqu'à vous ;
Car, qui dit peintre, dit fantaſque,
De quelque air que votre art ſe maſque :
Qui dit peintre, dit glorieux,
Gueux, yvrogne, capricieux ;
Atqui cette belle alliance,
Outre un yvrogne d'importance,
Me donneroit de plus un gueux,
Un arrogant, un glorieux,
Un homme rempli de caprices,
Qui n'excelle que dans les vices.
Ergo, je conclus & promets,
Propter iſtas rationes,
Que vous ne ſerez point mon gendre...

LE PEINTRE.

Mais....

LE DOCTEUR.

Mais allez vous faire pendre.

LE PEINTRE.

Cet homme eſt ſans doute inſenſé,
Bien plus que je n'avois penſé.

SCENE VII.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR.

UN peintre dedans ma famille ?

ISABELLE.

Il faut donc que je meure fille ?
Qui voudra plus ſe préſenter ?
Ah ! par ma foi, j'en veux tâter.

LE DOCTEUR.

Ma fille tenir ce langage ?

ISABELLE.

Je veux dire du mariage,
Quand mon pere y consentira.

LE DOCTEUR.

Bien-tôt un autre s'offrira.

ISABELLE.

Vous obstinant d'être sans gendre,
La vieillesse viendroit me prendre,
Et l'on ne voudroit plus de moi.

LE DOCTEUR.

Va, celui-ci sera pour toi.

SCENE VIII.

LE MUSICIEN, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE MUSICIEN.

POurriez-vous refuser de prendre
L'Arion du siecle pour gendre ?

ISABELLE *à part.*

Cet homme parle de bon sens.

LE MUSICIEN.

Je suis l'Orphée de ce temps,
Je charme les sens, j'extasie,
Avec bien plus de mélodie,
Que Polimnestre, qu'Argien,
Enfin, je suis musicien :
Non pas musicien vulgaire,
Puisque celui qui nous éclaire,

Me céde l'honneur aujourd'hui,
De mieux ſymphoniſer que lui,
Et que je ſuis par mon adreſſe
Unique dedans mon eſpece;
Je ſais bien rendre les raiſons
Des intervalles & des ſons,
De leurs genres, & des parties
Qui compoſent les ſymphonies.
Entre ceux qu'on oyoit ſouvent
Se mêler de cet art ſavant,
On pourroit nommer Thimotée,
Neron, Auguſte, Ptolomée,
Mais tous ces gens-là ſur ma foi,
Ne ſont que des ſots près de moi:
Et pour en donner aſſurance,
Pour bannir votre défiance,
Et vous le bien certifier,
Je veux d'un plat de mon métier
Régaler ici vos oreilles.
Vous allez oüir des merveilles.

LE DOCTEUR.

Les gens de ce maudit métier
Se font d'ordinaire prier,
Par ceux qui les veulent entendre,
Deux heures avant que ſe rendre;
Et ne ceſſent d'importuner,
Ceux qui voudroient ſouvent donner
De l'argent pour les faire taire.

LE MUSICIEN.

C'eſt un air que je viens de faire.

(*Il chante, & pourſuit après avoir chanté.*)

Hé bien, Docteur, que vous en ſemble?
A-t'on jamais conjoint enſemble
Si bien, ſi méthodiquement,
La voix avecque l'inſtrument?

Si vous aimez la ſymphonie,
Votre ame doit-être ravie.
Comment donc, vous ne dites rien?
Etes-vous ſourd? Ah! je vois bien
Que cette douce mélodie
Vous tranſporte & vous extaſie.
Mais vous ôtant, comme je vois,
Juſqu'à l'uſage de la voix,
Je la ſupprime tout à l'heure,
Pour dire qu'il faut que je meure,
Si vous ne guériſſez mon mal
Par le nœud matrimonial.
Quoi donc! Vous changez de viſage?

LE DOCTEUR.

C'eſt moins de plaiſir que de rage,
De voir qu'un homme de néant
Prétend ſi témérairement.
Avoir ma fille en mariage.

LE MUSICIEN.

Vous ne ſavez pas l'avantage....

LE DOCTEUR.

Je ſai que tout les muſiciens
Sont des fainéans, des vauriens,
Des efféminés inhabiles
A toutes les choſes utiles,
Que de tout temps chez les Perſans,
Ils étoient au rang des plaiſans,
Des diſeurs de bouffonneries,
De fables & de menteries,
Des bouffons & des bâteleurs.
Outre qu'il ont eu ces honneurs,
Je ſai qu'en chaque république,
Les inventeurs de la muſique
N'approchoient point des gens bien nés,
Parce que ces efféminés
Corrompoient toute leur jeuneſſe,
Par leur chant & par leur moleſſe;

Et

Et que l'illustre Orphée est mort,
Pour avoir transporté si fort
Les esprits des hommes de Thrace,
Qu'il avoit rendu tout de glace:
Que les femmes de ce pays,
Par l'extase de leurs maris,
Ne pouvant plus trouver leur compte;
Ardentes d'amour & de honte,
Tuerent de leurs propres mains
Ce grand enchanteur des humains,
Et que rien n'est plus inutile
Que la musique en une ville.
Suivez donc des conseils meilleurs;
Et cherchez des partis ailleurs.

LE MUSICIEN.

Quoi, refuser mon alliance?

LE DOCTEUR.

Allez, sortez de ma présence.

LE MUSICIEN.

Je vais sur ce sujet bouffon,
De ce pas, faire une chanson.

SCENE IX.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

ISABELLE.

Hélas! que ce refus me pique,
Il m'auroit montré la musique.
J'aurois appris en même temps
A bien toucher des instrumens,
J'aurois connu la tablature,
J'aurois sû battre la mesure,

Mais pour mon malheur je vois bien
Que je ne ſaurai jamais rien.

LE DOCTEUR.

Dans le deſſein que j'ai de prendre
Un honnête homme pour mon gendre ;
Je le veux bien examiner,
Avant que de te le donner.

ISABELLE.

Moi, j'ai toujours entendu dire,
Que qui choiſit tant prend le pire.

LE DOCTEUR.

Ma fille a raiſon, ſur ma foi.
Le premier ſera donc pour toi.

ISABELLE.

Comme les autres.

LE DOCTEUR.

Sois certaine.....

SCENE X.

LE CAPITAN, LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE CAPITAN.

DOcteur, ſavez-vous qui m'améne ?

LE DOCTEUR.

Non.

LE CAPITAN.

Sachez que c'eſt à deſſein
D'être votre gendre demain,
Que l'amour en ce lieu m'envoie
Pourvû que cet excès de joie

Ne cauſe pas votre trépas :
Car enfin, je ne voudrois pas
Que l'honneur que je vous veux faire,
Coûtât la vie à mon beau-pere.

LE DOCTEUR.

Qu'êtes-vous ?

LE CAPITAN.

Ventre, qui je ſuis ?
Docteur, raſſemblez vos eſprits
Pour tâcher à le bien comprendre.

LE DOCTEUR *à ſa fille.*

Autre fou.

ISABELLE.

Mais il faut l'entendre
Avant que de juger de lui.

LE CAPITAN.

Je ſuis du déſordre l'appui,
Je ſuis partiſan du carnage ;
Et quand je veux par mon courage
Je finis des mortels le ſort,
Et ſuis ſubſtitut de la mort.
Rien ne m'oſe faire la guerre,
Et ſi l'on voit loin de la terre
Le ciel, c'eſt Docteur, de l'effroi,
Que ſes habitans ont de moi.
Le grand Jupin, dès mon enfance,
Redoutant déja ma puiſſance,
Me joüa d'un fort mauvais tour,
Qu'il me payera quelque jour.
Ce fut le maquereau celeſte,
Qui fut le miniſtre du reſte.
En ſommeillant je fus jetté,
Au milieu du fleuve Lethé,
C'étoit afin que ma mémoire,
Ne parût jamais dans l'hiſtoire ;
A ce que du depuis je fûs,
Je m'en tirai comme je pûs ;

Et par des efforts incroyables :
Je fis enrager tous les diables.
Je donnai cent coups à Pluton,
Je rompis la barque à Caron,
Je mis en fuite Rhadamante,
Et dans mon humeur fulminante
Tout l'enfer fut par moi vaincu,
Je fis même Pluton cocu.
Enſuite je revins au monde
Montrer ma valeur ſans ſeconde,
Où j'ai ſeul par mes grands efforts,
Rempli l'enfer de plus de morts,
Que les trois Parques étonnées,
N'ont pû trancher de deſtinées ;
Et ſi leurs rigoureux efforts,
L'avoient remplr de plus de morts,
Des Parques mêmes étonnées,
J'aurois tranché les deſtinées.
Je ſuis vainqueur le plus ſouvent,
Sans expoſer flamberge au vent,
Car, d'un regard je mets ſans doute
Une armée entiére en déroute.
Tous les livres que l'on a faits,
Ne parlent que de mes hauts-faits,
Mais ſous des noms qu'on a dû feindre,
Les auteurs ont fû les dépeindre,
De peur qu'étant trop valeureux ;
Ils ne paruſſent fabuleux.
Je ſuis Hector dans la Troade,
Achille dedans l'Iliade,
Dans Seneque je ſuis Jaſon
Qui fut conquêter la toiſon.
Je ſuis Jupiter dans la fable,
Le héros dans Robert le diable,
Dedans Daviti, Tamerlan,
Dedans l'Arioſte, Rolan,
Dans le Titelive, Romule,
Dans l'image des dieux, Hercule,

Dans Rabelais, Gargantua,
Et Belzébut dans Agrippa.
Tout ce que l'on met dans leur vie,
Eſt de la mienne une partie,
L'effroi de mon nom glorieux,
S'eſt ſemé juſques dans les cieux;
Les dieux tremblent en ma préſence,
Et ſi l'Amour a l'aſſurance
De ne pas m'éviter comme eux,
C'eſt à cauſe qu'il n'a point d'yeux.
Quoique tout céde à mon courage,
J'uſe peu de cet avantage;
Je laiſſe les palais aux rois,
Les autres maiſons aux bourgeois,
Je laiſſe aux bergers les chaumiéres
Les ſpélonques aux bêtes fiéres;
Car j'ai, l'on ne le peut nier,
L'enfer pour cave, & pour grenier,
Le ciel environné d'étoiles;
La terre pour lit, & les voiles
Que la nuit répand ſur les eaux,
En ſont le ciel & les rideaux;
Leurs piliers les poles du monde;
Et les creux abîmes de l'onde
Me ſervent de pot à piſſer.

LE DOCTEUR.

J'en répons, s'il vient à caſſer.

LE CAPITAN.

J'ai pour chevet, la pointe aigue
Des rochers qui touchent la nue;
Les feuilles me ſervent de draps,
L'herbe me ſert de matelas,
La Lune me ſert de chandelle.
Vous en riez, belle Iſabelle;
Ce diſcours vous plaît, que je croi.
Docteur, dépêchez, dites-moi,

Me recevez-vous pas pour gendre ?

LE DOCTEUR.

Je ſerois aſſez fou pour prendre,
Pour mon gendre le roi des fous ?

LE CAPITAN.

Par le ventre, que dites-vous ?
(à Iſabelle.)
Si vous n'étes pas ma maîtreſſe,
Fuſſiez-vous autant que Lucrece,
Je ſai bien ce que je ferai.

ISABELLE.

Quoi, donc ?

LE CAPITAN.

Je vous tarquinerai.
Docteur, ſi je n'ai votre fille,
Si je n'entre en votre famille,
Encore une fois je ferai
Ventre ! ....

LE DOCTEUR.

Quoi ?

LE CAPITAN.

Je m'en paſſerai.

LE DOCTEUR.

Je crains bien que votre impudence
Ne mette à bout ma patience,

LE CAPITAN.

Quoi, vous me refuſez auſſi ?

LE DOCTEUR.

Si vous ne délogez d'ici ....

LE CAPITAN.

Par-bleu ce bon-homme eſt colere ;
Hé bien, il ne m'importe guere ;
Car malgré tout votre courroux,
Ma foi, je me moquois de vous.

SCENE XI.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

ISABELLE.

C'Eſt en vain que chacun s'empreſſe
De vouloir finir ma triſteſſe,
Puiſque vous les rebutez tous.

LE DOCTEUR.

Veux-tu que j'accepte des fous?

ISABELLE.

Ils ſont tous fous, à votre compte,
Votre humeur eſt un peu trop prompte.
Si vous n'aviez point rebuté
Ce dernier qui s'eſt préſenté
Il vous eût fait chérir des princes,
Il vous eût conquis des provinces,
Il vous auroit fait reſpecter.

LE DOCTEUR.

Mais je voulois le rebuter.

ISABELLE.

Mais quand ſerai-je mariée?

LE DOCTEUR.

Ce ſera dès cette journée.
Un autre s'approche d'ici.

ISABELLE.

Vous l'allez rebuter auſſi.

LE DOCTEUR.

C'eſt celui-ci que je veux prendre.

ISABELLE.

Puiſqu'il doit être votre gendre,
Accompliſſez donc ſon déſir,
Qu'il m'épouſe, à votre loiſir,

Vous l'examinerez enſuite.

LE DOCTEUR.

Je veux connoître ſon mérite
Avant qu'en faire ton époux.

ISABELLE.

Il le va mettre au rang des fous,
Mais écoutons leur dialogue.

SCENE XII.

L'ASTROLOGUE, LE DOCTEUR, ISABELLE.

L'ASTROLOGUE.

VOudriez-vous d'un Aſtrologue
Pour l'appui de votre maiſon?
Si vous ne manquez de raiſon,
Je ſuis ſûr d'être votre gendre,
Quand je vous aurai fait comprendre
Que mon art eſt ſi merveilleux,
Qu'il n'a pour objet que les cieux.
Pour lire dans les deſtinées
Les événemens des années
Je ne conſulte que les cieux,
Les aſtres épars ſont mes dieux,
Et j'ai la céleſte influence,
Pour principe de ma ſcience.

LE DOCTEUR.

Oui, l'aſtrologie en effet,
Eſt un art divin & parfait;
Et dedans le ſiécle où nous ſommes,
Il ſe rencontre ſi peu d'hommes,

Qui

Qui ſachent en bien diſcourir,
Qu'on doit extrêmement chérir
Ceux à qui la toute-puiſſance
En a donné la connoiſſance.

ISABELLE.

Faut-il toucher dedans la main ?
Quand m'épouſera-t'il ?

LE DOCTEUR

Demain.

ISABELLE.

Pourquoi différer davantage ?
Concluez notre mariage,
Le plûtôt vaut toujours le mieux.

L'ASTROLOGUE.

J'ai par cet art induſtrieux,
Du ſort des mortels connoiſſance ;
Je prédis aux uns leur naiſſance,
Leurs contentemens, leurs ſantés,
Leurs bonheurs & leurs dignités,
Leurs biens, la longueur de leur vie,
La douceur dont elle eſt ſuivie,
Leurs victoires & leurs honneurs.
Aux autres, leur mort, leurs malheurs,
Leurs déplaiſirs, leurs maladies,
Leurs affronts, leurs ignominies,
La perte des biens, des honneurs ;
Des enfans, leurs maux, leurs langueurs ;
Bref, le plaiſir ou le déſaſtre,
Selon l'aſcendant de chaque aſtre.
Je ne dirai point que Craſſus,
Ceſar, Néron, Déjotarus,
Julien PApoſtat, Décie
Ont tous aimé l'aſtrologie ;
Qu'ils portoient honneur ſingulier
A ceux de ce ſavant métier,
Puiſqu'enfin, il eſt trop illuſtre,
Pour vouloir tirer d'eux ſon luſtre,

Et que l'éclat que j'aurois d'eux,
Ne pourroit pas me rendre heureux.

LE DOCTEUR.

Puiſque vous ſavez chaque choſe,
Permettez que je vous propoſe
Quatre mots, afin de bien voir
Juſqu'où s'étend votre ſavoir.

L'ASTROLOGUE.

Dites, c'eſt ce que je demande :
Plus la queſtion ſera grande,
Plus elle aura d'obſcurité ;
Et plus, par ma ſubtilité,
Je vous ferai voir & comprendre
Quel homme vous aurez pour gendre
Lorſque vous m'aurez accepté.

LE DOCTEUR.

Elle a fort peu d'obſcurité,
Mais puiſque votre complaiſance
Me veut donner cette aſſurance,
Je voudrois, mais aſſurément,
Savoir ſi dedans ce moment
Vous pourrez avoir l'avantage
D'avoir ma fille en mariage.

L'ASTROLOGUE.

La belle propoſition !
Cette fantaſque queſtion
Paſſe mon art & ma ſcience,
Puiſqu'enfin notre connoiſſance
Ne va point juſqu'aux volontés

LE DOCTEUR.

Vous ne le ſavez pas ? Sortez.
Portez ailleurs votre ſcience,
Votre art & votre connoiſſance.
Vous ne méritez pas l'honneur
D'être le gendre d'un Docteur.

L'ASTROLOGUE.

Eſt-il au monde une ſcience
Qui puiſſe ſavoir ce qu'on penſe ?

Certes, ce ſecret merveilleux
Ne peut être commun qu'aux dieux.

ISABELLE.

Ecoutez-le avec patience.

LE DOCTEUR.

Quelle peut être ſa ſcience ?
Puiſqu'il ne connoît pas ſon ſort,
En ce qui le touche ſi fort.
Il nous dit que cette ſcience
lui fait avoir la connoiſſance
Du ſort des mortels, de leurs maux,
De leur gloire, de leurs travaux,
Et de toutes leurs avantures ;
Mais ce ſont autant d'impoſtures.
Pourroit-il faire pour autrui
Ce qu'il ne peut faire pour lui ?

L'ASTROLOGUE.

Puiſque tu refuſes de prendre
Un aſtrologue pour ton gendre ;
Pour le prix de ta queſtion,
Ecoute ma prédiction.
Dedans l'an mil ſix cens ſoixante,
Tu mourras de mort violente.
Ta fille dont je ne veux point,
Peut ſans ſe tromper d'un ſeul point ;
Dès maintenant être aſſurée
De n'être jamais mariée.

ISABELLE.

Hélas !

L'ASTROLOGUE.

Si comme on peut changer,
Elle évite un ſi grand danger,
Puiſque tu n'as pas voulu prendre
Quelque ſavant homme pour gendre,
Pour ton malheur & pour le ſien
Ton gendre ſera....

LE DOCTEUR
Quoi donc ?
L'ASTROLOGUE.
Rien.

SCENE XIII.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR

Que ce dernier a de folie !
ISABELLE.
Quelle funeſte prophétie !
LE DOCTEUR.
Ne me diras-tu point encor
Qu'en le refuſant j'ai grand tort ?
ISABELLE.
Je dis que qui refuſe muſe,
Que je ſuis la dupe & la buſe,
Et vous l'ennemi de mon bien,
Et que je n'eſpere plus rien.
Pourquoi faut-il que ſa ſcience
Me faſſe faire pénitence,
Et ſouffrir des maux ſi cuiſans ?
Ceux qui diſent que les enfans
Portent par des loix néceſſaires
Les iniquités de leurs peres,
L'ont dit avec grande raiſon....
LE DOCTEUR.
Un aſtrologue en ma maiſon ?
Ces gens ſont remplis d'impoſture.
ISABELLE.
Il m'eût dit ma bonne avanture.

Ah ! Que cette prédiction
Va croître mon affliction !

LE DOCTEUR.

C'eſt par hazard quand il rencontre.
Mais un autre déja ſe montre.

SCENE XIV.

LE MEDECIN, LE DOCTEUR, ISABELLE,

LE MEDECIN.

SAns doute vous ne rebutez
Tous ceux qui ſe ſont préſentés ;
Que pour me faire votre gendre :
J'ai peu de peine à le comprendre,
Docteur, vous avez fort bien fait ;
Car, *Doctor Doctorem decet.*

LE DOCTEUR.

Que cet homme a mauvaiſe mine !

LE MEDECIN.

Je ſuis Docteur en médecine,
Et de ce bel art ſectateur
Dont Eſculape fut auteur.
Tout ce que ſavoit Hippocrate,
Paraxagore, Heroſiſtrate,
Avicenne, Serapion,
Galien & Thémiſion,
N'approchent point de ma ſcience ;
Et la parfaite connoiſſance
Que j'ai de tous les végétaux,
Fait que je guéris tous les maux.

Je ſai guérir l'épilepſie,
La colique, la cacquectie,
L'hydropiſie, les abſcès,
Les fiévres & tous leurs accès,
La migraine, la pluréſie,
Le pourpre, la paraliſie,
L'accidentelle ſurdité,
Les douleurs de dents, de côté,
Le cancer, ainſi que l'ulcere,
Le mal de cœur, le mal de mere,
De tête, de jambes, de dos,
Nec non morbos venereos.
Enfin.....

LE DOCTEUR.

Dites, je vous ſupplie,
En avez-vous pour la folie?

LE MEDECIN.

Non, ce mal ne ſe peut guérir.

LE DOCTEUR.

Prenez donc garde d'en mourir.

LE MEDECIN.

Apprens, pédenteſque critique,
De qui la ſotte politique,
T'a dû rendre qualifié,
Du nom d'homme ſtultifié,
Et qui me taxes de folie,
Qu'il n'eſt aucune maladie
Qui ne pût abreger nos jours,
Sans cet art & ſans ſon ſecours;
Qu'il n'eſt rien de ſi néceſſaire,
Par tout où le ſoleil éclaire,
Que cet art a toujours été,
Omni præſtantior arte;
Que ſans l'aide des médecines,
Des herbes, des fleurs, des racines,
Sirops, bolus, émulſions,
Trochiſques, miels, décoctions,

Poudres, diatris, vomitoires,
Colloquinte, masticatoires,
Camphre, cassonade, agaric;
Scamonnée, sené, mastic,
Jujubes, mane, capilaires,
Turbith, rhubarbe, électuaires,
Casse, jalap & tamaris,
Totus succomberet orbis,
Et que.....

LE DOCTEUR.

Sachez, Docteur de bale,
Que c'est en vain que l'on m'étale
Les effets de cet art maudit,
Que j'en sai plus que l'on n'en dit,
Et que je tiens la médecine
Plus à craindre que la famine,
Que la peste, le feu, ni l'eau;
Qu'elle en met plus dans le tombeau,
Que toutes ces choses ensemble,
Qu'il n'est point d'art qui lui ressemble.
De plus, que qui dit médecin
Dit putrefait, dit assassin,
Sale, meurtrier, homicide,
Homme de sang humain avide,
Homme ennemi de la santé,
Ami de la mortalité,
Et qu'étant résolu de prendre
Un homme de bien pour mon gendre,
Je ferois contre mon dessein
Si je prenois un médecin.

LE MEDECIN.

Quoi donc....

LE DOCTEUR.

Allez ailleurs vous plaindre,
Ou vous apprendrez à me craindre.

LE MEDECIN.

Toi, de qui le raisonnement
Mépriſe témérairement,
Et cet art & ſon excellence,
Pour punir ton extravagance,
Veuillent les dieux qu'un médecin
Soit dedans peu ton aſſaſſin.

SCENE XV.

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR.

POur un ſouhait auſſi funeſte,
Veuillent tous les dieux que la peſte
Puiſſe, ſecondant mon deſſein,
T'étouffer, & ſans médecin.

ISABELLE.

Il faut donc, malgré mon envie,
Que je paſſe toute ma vie
Sans avoir pû me marier?

LE DOCTEUR.

De peur de me mes-allier,
Je ſouhaite & veux que le gendre
Que pour toi j'ai deſſein de prendre,
Soit ſi charmant & ſi parfait,
Soit ſi fort ſelon mon ſouhait,
Si digne que chacun l'admire,
Que ſur lui l'on n'ait rien à dire.

ISABELLE.

Ah! ſi vous aviez pû ſouffrir
Le dernier qui vient de s'offrir,

Il eût employé ſa ſcience
Et la parfaite connoiſſance
Qu'il a de tous les végetaux,
Pour me guérir de tous mes maux ;
Mais, hélas !...

SCENE DERNIERE.

LISANDRE, LE DOCTEUR, ISABELLE, BEATRIX.

LE DOCTEUR.

UN autre s'avance.

ISABELLE.

J'en conçois bien peu d'eſpérance,
Hélas ! S'il prenoit cet amant,
Que j'aurois de raviſſement ;
Mais c'eſt en vain que je l'eſpere.

LISANDRE.

Voudriez-vous être mon beau-pere ?

ISABELLE.

Ah, Beatrix, qu'il eſt charmant !
S'il le refuſe, aſſurément....

LE DOCTEUR.

Qu'êtes-vous ?

ISABELLE.

J'en perdrai la vie.

LISANDRE.

Pour ſatisfaire à votre envie,
Je ne ſuis ni rhétoricien,
Ni peintre, ni muſicien ;
Je ne ſuis point dialectique,
Téméraire, ni politique,

Je ne ſuis devin ni joueur,
Ni médecin ni harangueur,
Je ne ſuis indigent ni riche,
Je ne ſuis liberal ni chiche,
Ni financier, ni magiſtrat,
Je ne gouverne point l'état.
Car peut-on être, quoi qu'on die,
Rhétoricien ſans flatterie ?
Poëte ſans avoir l'eſprit creux ?
Peintre ſans être yvrogne ou gueux ?
Peut-on être dialectique,
Sans ignorer quelque rubrique ?
Il n'eſt point de vacation
Exempte d'imperfection.
Eſt-on marchand ſans tromperie ?
Eſt-il un devin ſans magie ?
Un joueur ſans être blâmé ?
Eſt-il un médecin aimé ?
Eſt-on riche ſans fâcherie ?
Indigent ſans ignominie ?
De plus, ſans prodigalité
A-t'on la libéralité ?
Eſt-on puiſſant ſans injuſtice ?
Econome ſans avarice ?
Eſt-on ſans peine magiſtrat ?
Eſt-on ſans carnage ſoldat ?
Financier ſans inquiétude ?
Aſtrologue avec certitude ?
Ignorant ſans préſomption ?
Intereſſé ſans paſſion ?
Sans être ſcelérat, ou traître....

LE DOCTEUR.

Que diable pouvez-vous donc être ?

LISANDRE.

Sachez que je ſuis ſans défaut.

ISABELLE.

Ah ! Voici l'homme qui vous faut,

Il ne voudroit pas vous le dire
S'il n'étoit vrai.

LE DOCTEUR.

Je veux m'inſtruire
S'il ne m'impoſe point. Hé bien,
Qu'êtes-vous donc ?

LISANDRE.

Je ne ſuis rien,
Et n'étant rien, ſans injuſtice,
On ne peut m'imputer de vice.

LE DOCTEUR *à part.*

Que diable peut-on dire à rien ?

LISANDRE.

Je vous dis de moi plus de bien,
Que je ne vous en pourrois dire,
Si j'étois maître d'un empire,
En vous diſant mes faits divers,
Puiſque l'auteur de l'univers,
De rien, produiſit chaque choſe ;
Ainſi, quoique l'on ſe propoſe,
On ne peut dire que du bien
D'un homme qui dit qu'il n'eſt rien.

LE DOCTEUR

Ce rien me ſurprend & m'étonne.

ISABELLE.

En effet, ſa raiſon eſt bonne,
On ne peut dire que du bien
D'un homme qui dit qu'il n'eſt rien.

LISANDRE.

Et pour vous le faire comprendre,
Qu'eſt-il de plus grand qu'Alexandre ?
Rien de plus ſage que Caton ?
Rien de plus docte que Platon ?
Rien de plus beau que l'artifice ?
Rien de plus grand que la juſtice ?
Rien de plus vaſte que les cieux ?
Rien de plus parfait que les dieux ?

ISABELLE.

Rien de plus heureux qu'une vie
D'un bon mariage ſuivie ?

LISANDRE.

Rien. C'eſt pourquoi vous voyez bien
Qu'il n'eſt rien plus grand que le rien.

ISABELLE.

C'eſt par-là que la prophetie
De l'aſtrologue eſt accomplie.

LE DOCTEUR.

Moi, qui croyois venir à bout
De répondre à tous, & ſur tout
Je vois que quoi que je propoſe,
Loin de répondre à chaque choſe,
Je ne ſaurois répondre à rien.
Puiſqu'il n'eſt rien, je vois fort bien
Qu'on ne lui peut ſans injuſtice,
Imputer ni défaut ni vice.
Trouverois-je bien un moyen
De dire quelque choſe à rien ?
Mais non, il ne m'eſt pas poſſible,
Cette entrepriſe eſt trop pénible,
J'entreprendrois ſur les eſprits
Dont nous liſons les beaux écrits.
Puiſqu'il eſt certain qu'Uripide,
Sophocle, Homere, Thucidide,
Diogene, Tertulien,
Herodote, Quintilien,
Accurſe, Balde, Theodoſe,
Ont tous parlé de quelque choſe,
Et pas un n'a parlé de rien ;
C'eſt pourquoi ce premier moyen
Ne fournit point de quoi répondre.
Toutefois ſi pour le confondre,
Au défaut de quelqu'ancien....
Me voilà plus ſurpris de rien
Que quatre autres de quelque choſe.
Car enfin ſur ce qu'il propoſe

Toute ma ſcience ſe perd,
Et cet homme m'a pris ſans verd,
Plus je ſonge à ce nouveau gendre,
Moins je vois par où me défendre,
De m'acquiter de mon ſerment,
Le ciel le veut aſſurément,
L'aſtrologue l'a ſû prédire.
Rien .... ſur rien je n'ai rien à dire.
Allez, je vous veux rendre heureux,
Et vous aurez ſelon vos vœux,
Demain ma fille en mariage,
Auſſi-bien mon ſerment m'engage.

LISANDRE *à Iſabelle.*

Que ne vous dois-je point! Enfin,
J'ai pourtant été le plus fin,
Serez-vous à mes vœux contraire?

ISABELLE.

Je veux tout ce que veut mon pere.

LE DOCTEUR.

Rentrons. Vous autres ſongez bien
A ce que vous direz de rien.

FIN.

LE MARI SANS FEMME,

COMEDIE.

ACTEURS.

D. BRUSQUIN D'ALVARADE gentilhomme Eſpagnol.

JULIE, dame Eſpagnolle.

CARLOS, amant de Julie.

FATIMAN, gouverneur d'Alger.

CELIME, dame Turque.

ZAIRE, naine eſclave de Celime.

MARINE, ſuivante de Julie.

TOMIRE, valet de Carlos.

GUSMAN, valet de D. Bruſquin.

STAMORAT, Turc.

SUITE de Turcs.

La ſcene eſt dans Alger.

LE MARI SANS FEMME,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JULIE, CARLOS, ZAIRE, MARINE, TOMIRE.

ZAIRE.

ENTREZ, je vais ſavoir ſi Celime eſt viſible,
Elle eſt depuis huit jours dans un chagrin horrible.
Pour la bien divertir & faire votre cour,
Préparez-vous, dans peu je ſerai de retour.

SCENE II.

JULIE, CARLOS, MARINE, TOMIRE.

JULIE.

AH, Carlos !

CARLOS.

Ah, Julie !

TOMIRE.

Ah, Marine !

MARINE.

Ah, Tomire !

JULIE.

Quels ennuis !

CARLOS.

Quels chagrins !

TOMIRE.

J'en créve !

MARINE.

J'en ſoupire !

CARLOS.

Hélas ! Que notre ſort

JULIE.

Hélas ! Que nos malheurs

CARLOS.

Me va cauſer d'ennuis !

JULIE.

Me vont coûter de pleurs !

CARLOS.

Si vous pouviez ſavoir, Julie, à quoi m'expoſe
Le cruel déſeſpoir d'en avoir été cauſe ;

Car enfin, c'eſt moi ſeul que j'en dois accuſer,
C'eſt moi de qui l'orgueil crut pouvoir tout oſer.
De vos reſſentimens rien ne me peut défendre;
Ma forte paſſion me fit tout entreprendre,
C'eſt moi ſeul, c'eſt, enfin, ce trop ſenſible amant,
Que l'amour fit réſoudre à votre enlevement,
Pour finir mon malheur, j'ai ſeul cauſé le vôtre.
Mais enfin, vous veniez d'en épouſer un autre,
On vous avoit forcée à prendre cet époux;
Vous m'aimiez tendrement, je n'adorois que vous,
Malgré ce que l'amour m'avoit ſemblé promettre,
Dans ſon lit, dans ſes bras l'hymen vous alloit mettre.
Je voyois vos chagrins, vous entendiez mes cris,
Quel autre en cet état n'eût pas tout entrepris?

JULIE.

Dans toutes ces raiſons ne cherchez point d'excuſe,
Ce n'eſt que mon malheur, Carlos, que j'en accuſe:
Oui, c'eſt moi, qui depuis cette funeſte nuit,
Où prémices cruels du malheur qui me ſuit,
Sans égard pour mes pleurs, une mere inhumaine
Me venoit de livrer à l'objet de ma haine:
Je ſo.tois de l'autel troublée, & dans mon cœur
Cet hymen avoit mis tant de crainte & d'horreur,
Que ſans conſidérer quelle en ſeroit la ſuite,
Je crus que mon bonheur dépendoit de ma fuite.
Marine m'en preſſa, même elle me fit voir,
Que fuir ſes ennemis eſt le premier devoir;
Et ſes conſeils.....

MARINE.

Allons, mettons tout ſur marine.
Voyons. Qu'ai-je tant fait? Ça, que je m'éxamine;
Je vous voyois tous deux déſeſpérés, mourans,
L'un enrageoit dehors, l'autre peſtoit dedans,
L'un ſouhaitoit ſa mort, l'autre juroit la ſienne:
Vous me fites pitié, car je ſuis trop humaine.

Vous fûtes enlevée, il eſt vrai, je conviens
Que j'en facilitai de ma part les moyens,
Que je vous conſeillai d'aller pour cette affaire
A Cadix, où Carlos diſoit avoir ſa mere ;
Et que ſans moi l'hymen alloit ſe conſommer ;
Mais quoi, ſavois-je, moi, que l'on iroit par mer ?
(à Tomire.)
Et c'eſt ta faute, à toi, que le malheur engraiſſe,
Chien de porteguignon, tu n'eus jamais de ceſſe,
Que nous ne fuſſions tous embarqués, car enfin....

TOMIRE.

Hé, devinois-je, moi, qu'au milieu du chemin,
Lorſque l'on ſe croyoit le mieux dans ſes affaires,
Le vaiſſeau ſeroit pris par ces chiens de corſaires,
Et qu'ils nous mèneroient captifs au port d'Alger ?
Mais plûtôt c'eſt ſur toi qu'il s'en faudroit venger,
Douaigne intéreſſée, intrigante courtiere,
Il t'a toujours fallu quelque amoureux myſtere,
Quelque intrigue, & pour toi c'eſt un faire il le faut :
Car enfin, on le ſait, on te pendroit plûtôt
Que tu n'euſſes toujours quelque intrigue en campagne.
Que ne me laiſſois-tu vivre en paix en Eſpagne ?
Je me vois ſans amis, là j'en avois un cent,
J'y mangeois tous les jours comme un convaleſcent,
J'y riois comme un fou, j'étois gras comme un moine,
J'y dormois en abbé, j'y bûvois en chanoine :
Que ne m'y laiſſois-tu, traîtreſſe ? Car c'eſt toi,
Qui m'as mis en l'état fâcheux où je me voi.

CARLOS.

Laiſſes-nous en repos, & te tais, va, Tomire.

TOMIRE.

Cela vous eſt facile à vous autres à dire,
Qui par bonheur pour vous inſtruits à bien chanter,
Savez dire des airs qu'on ſe plaît d'écouter ;

Notre patron chez lui s'en divertit, & même
Tous les jours au lever de la beauté qu'il aime,
Depuis que le destin fut nous assujettir,
Vous venez par son ordre ici la divertir.
Vous ne manquez de rien, vous vivez à votre aise,
Mais pour moi, qui ne sais rien faire qui leur plaise,
Dès qu'un léger sommeil fait place à ma douleur,
Un gros coquin de Turc dont le diable auroit peur,
Disant cent Carachou, se montrant à ma vûe,
De dix coups de gourdin sans façon me salue.
Moi, j'ouvre de grands yeux, n'entendant pas ces mots;
Lui de vingt autres coups me chamarre le dos;
Disant furfa cauvé furfa, de son son grave,
Comme si devinant qu'on me feroit esclave,
J'avois dû par avance exprès avoir appris
A parler Turc; avant que le traître m'eût pris.

MARINE.

Pour moi je ne saurois perdre encor l'espérance
De revoir mon pays.

JULIE.

Hé, sur quelle assurance?
Sur quoi?

MARINE.

Je ne saurois croire que votre époux,
Ou votre mere n'ait quelque pitié de vous,
Votre mere vous aime, & je me persuade
Que votre digne époux, D. Brusquin d'Alvarade,
Etant fort amoureux avec le bien qu'il a....
Enfin le cœur me dit qu'il vous rachetera.

JULIE.

C'est se vouloir flatter d'une espoir chimérique.
Qui leur auroit appris que je suis en Afrique?

MARINE.

Je ne puis plus vous rien cacher en cet état.
Lorsque nous fûmes pris, un certain renégat,

Touché de ma douleur, voulut bien me promettre,
Que si je lui voulois donner un mot de lettre,
Il trouveroit moyen de la faire tenir.

CARLOS.

L'as-tu fait ?

MARINE.

La réponse en est prête à venir.

CARLOS.

Quel démon, ennemi du bonheur de ma vie,
Pour me combler de maux, t'inspira cette envie ?
Tu te devois sur moi remettre du souci....

MARINE.

Ma foi, sauve qui peut ; que diantre faire ici ?
Et de plus, franchement, puisqu'il vous faut tout dire,
Je craignois qu'en perdant l'occasion d'écrire,
Quelques Turcs, comme on sait qu'ils n'en font pas façon,
Ne voulût à la fin quelque jour.... Que sait-on ?
Ce qu'il auroit voulu ?

TOMIRE.

Elle a raison, je pense.
Tenez, ces chiens de Turcs n'ont point de conscience.

CARLOS.

Où ta fausse pitié nous va-t'elle engager ?
Fatiman mon patron est gouverneur d'Alger,
Pour m'en faire estimer j'ai tout mis en usage,
J'espérois par mes soins finir notre esclavage,
Mon oncle....

MARINE.

Tout cela n'auroit rien fait pour nous,
Votre oncle, tout au plus, n'eût racheté que vous.

CARLOS.

Ah !

TOMIRE.

Zaïre paroît, cachez-lui votre peine.

SCENE III.

ZAIRE, JULIE, CARLOS, MARINE, TOMIRE.

ZAIRE.

CElime va paſſer dans la chambre prochaine ;
Vous l'y pouvez attendre, & vous y concerter.
Dépêchez. Ecoutez, n'allez pas lui chanter
De ces airs indolens qui font dormir le monde,
Sa triſteſſe eſt déja ſi grande & ſi profonde,
Que pour peu que votre air ſoit grave & langoureux,
Son chagrin ſe pourroit répandre ſur vous deux.
Je vous en avertis.

JULIE.

Nous vous en rendons grace.

ZAIRE.

Elle eſt depuis huit jours d'un bourru qui me paſſe,
Je ne la connois plus, tout lui déplaît ; enfin,
Je me vois tous les jours en butte à ſon chagrin.
Si j'ai de l'enjouement, elle m'appelle folle.
Si je ſuis ſérieuſe, elle m'appelle idole ;
Si je la ſuis par tout, je la mets en courroux ;
Si je ne la ſuis point, j'ai quelque rendez-vous ;
Si je la veux ſervir, je fais la néceſſaire,
Si je ne la ſers pas, on ne me voit rien faire ;
Si je dis qu'elle eſt bien, je me plais à flatter ;
Si je dis qu'elle eſt mal, je cherche à conteſter ;
Prompte, j'ai trop de feu ; lente, mon froid la gele ;
Enfin je ne ſai point comment vivre avec elle.

Son chagrin ſe répand juſques dans ſes amours ;
Fatiman eſpéroit l'épouſer dans deux jours,
Il avoit ſon aveu, ſa paſſion eſt grande :
Maintenant elle dit qu'elle veut qu'il attende,
Et que pour bien juger de ſes empreſſemens,
Elle veut éprouver ſon amour quelque temps.
Dès qu'il la veut preſſer, ſon chagrin renouvelle.
Ah ! Que ſi j'étois belle & bien faite comme elle,
Et qu'avec moi quelqu'un voulût ſe marier,
Je me garderois bien de me faire prier.
Mais à propos, entrez, elle pourroit attendre

SCENE IV.

ZAIRE ſeule.

FAſſe le juſte ciel qu'elle ſe puiſſe rendre
Aux feux de Fatiman ; ſi l'hymen concerté
Se conclut, il me doit donner la liberté.
Quand il donne parole, il la tient ſans réſerve.
Qu'a-t'elle à différer ? Il faut que je l'obſerve,
Pour ſavoir.... Elle vient, ſon chagrin me fait peur.

SCENE V.

CELIME, ZAIRE

CELIME.

AH! Qu'un nouvel amour met de trouble en un cœur,
Sur tout lorſque l'on craint d'avoir une rivale!

ZAIRE.

Vous alliez, diſiez-vous, paſſer dans l'autre ſalle,
Ces gens vous attendoient pour vous y divertir;
Mais puiſque vous voilà, je vais les avertir.

CELIME.

Non, demeure.

ZAIRE.

Hé, ſouffrez que je les avertiſſe;
De grace, & trouvez bon que l'on vous divertiſſe,
Vous avez du chagrin, il ne ſert qu'à laidir,
Tenez, un petit air vous va ragaillardir,
Laiſſez-moi faire.

CELIME.

Non, avant qu'on les appelle,
Je veux t'entretenir, Zaire.

ZAIRE *à part.*

Que veut-elle?

CELIME.

Tu vois ici Julie, & Carlos tous les jours,
De quel air la voit-il, & quels ſont leurs diſcours?

ZAIRE.

Leurs diſcours? Jamais gens autres que des idoles,
Ne ſe ſont expliqués avec moins de paroles:
Tenez, voulez-vous voir ce qui ſe paſſe entr'eux
De temps en temps Julie un mouchoir ſur les yeux?

Pleure en gesticulant, ensuite elle est rêveuse.

CELIME.

Elle pleure, gémit, rêve, elle est amoureuse.
Hé, que répond Carlos à cet ennui profond ?

ZAIRE.

Lui ? Tenez. Ah ! Voilà tout ce qu'il lui répond.

CELIME.

Sans doute, ils s'aiment. Mais quand leurs douleurs s'appaisent,
A quoi s'occupent-ils ? Que font-ils ?

ZAIRE.

Ils se taisent.
Jusqu'à votre réveil ils sont en cet état,
Non, jamais entretien de gens ne fut si plat ;
Et je ne croirois point, sans le voir d'ordinaire,
Qu'une femme jamais pût si long-temps se taire.
Il faut les avertir, je vais prendre ce soin,
Ils vous réjouiront, vous en avez besoin.

SCENE VI.

CELIME seule.

N'Etoit-ce pas assez du destin qui me brave,
D'avoir soumis mon cœur à l'amour d'un esclave,
Sans que par un malheur que je ne puis domter ;
La jalousie aidât à me persécuter ?
Si j'en crois leurs regards, & ce qu'ils ont de tendre,
Carlos.... Mais cependant j'ai pû les mal entendre,
Ma défiance peut avoir trompé mes yeux,
Et le temps & mes soins m'en éclairciront mieux.
Les voici. Pour savoir ce que je crains d'apprendre,
Avec des yeux perçans je m'en vais les entendre.

SCENE VII.

JULIE, CARLOS, CELIME, ZAIRE.

CELIME.

APprochez. Venez-vous, suivant mes volontés,
Sur les Européens me donner des clartés,
De ces peuples heureux révérés dans l'Afrique,
Dont on ne sait que trop la valeur heroïque ?
Allez-vous me chanter par des tons animés
Les diverses façons d'aimer & d'être aimés ?

CARLOS.

Nous allons vous tracer une légere image
De ce qu'en ces climats l'amour met en usage,
Madame.

CELIME.

Commencez, je vais vous écouter.
(*à part.*)
De ce qu'ils vont chanter tâchons de profiter.

JULIE & CARLOS.

Dans ce vaste univers, sur tout ce qui respire,
L'Amour étend son empire.

CARLOS.

Par des ardeurs toujours nouvelles
Le François se laisse enflammer,
Il ne ménage point les belles;
Mais il sait s'en faire aimer.

JULIE.

Il signor Italien

Aime assez bien,
N'attrape rien.
Il cherche les exploits qui sont de longue haleine.
Et quand sous la fenêtre il va chanter sa peine,
Le plus souvent la signora
Est ailleurs impedita.

CARLOS.

Pour tout secret de l'amoureux mystere
L'Allemand sait donner, c'est l'art de plaire;
Et de ne pas aimer en vain,
Il est constant toute sa vie
Et traite une Silvie
Comme un muid de vin,
Il en boit, il en boit jusqu'à la lie.

JULIE.

Aussi fidèle qu'amoureux,
Aussi tendre que l'Amour même
L'Espagnol sait seul comme on aime
Et mérite seul d'être heureux.

JULIE & CARLOS.

Dans ce vaste univers, sur tout ce qui respire,
L'Amour étend son empire.

CELIME.

Cette diversité de passions m'enchante,
Je suis de ce concert extrêmement contente.
Vous m'avez plû : rentrez dans votre appartement,
Je veux demeurer seule en ces lieux un moment.

ZAIRE.

A vouloir s'ennuyer c'est être industrieuse.

CELIME.

Revenez, je me sens aujourd'hui curieuse,
Ce que je veux apprendre importe à mon repos.
Que chacun se retire, il suffit de Carlos.

ZAIRE *à part.*

Il suffit de Carlos ! Que peut-elle prétendre ?
Au cabinet prochain cachons-nous pour l'entendre,

SCENE VIII.

CELIME, CARLOS.

CELIME.

CArlos, vous nous venez apprendre par vos chants
Combien dans vos amours vos cœurs ont de penchants :
Mais vous ne m'avez point exprimé ceux des femmes.
Vous êtes connoisseur, votre Espagne a des dames.
De grace, apprenez-moi quand quelqu'une à son tour
Abandonne son ame aux charmes de l'amour,
Comment à son vainqueur, dans son ardeur extrême,
Pour la premiere fois, elle dit, je vous aime.

CARLOS.

Madame, cet aveu, si charmant en effet
Qui coûte tant à faire, & qui pourtant se fait,
Dans les occasions diversement s'exprime,
Selon la qualité de celle qui l'anime.

CELIME.

J'entens de ces beautés illustres par le sang,
De mon âge à peu près, Carlos, & de mon rang.

CARLOS.

S'il se trouve en son choix plus ou moins de distances,
Il faut ou qu'elle attende ou fasse les avances,
Madame.

CELIME.

C'est à dire, en ces transports si doux,
Que si celui qu'elle aime est d'un rang au dessous,
C'est elle qui se doit expliquer la premiere ?

CARLOS.

Oui.

CELIME.

Mais de s'énoncer, comment eſt la maniere ?

CARLOS.

D'abord par ſes regards, truchemens de ſon cœur ;
Elle le fait ſavant de ſon prochain bonheur,
Invente des bienfaits, ſe plaît à les répandre.

CELIME.

Et ſi le cavalier ne veut pas les entendre ?

CARLOS.

Perſonne n'eſt aveugle à cette paſſion,
L'amour voit clair, & plus encor l'ambition ;
Si le reſpect oblige à quelque retenue,
La dame ouvre ſon cœur ; parle, elle eſt entendue.

CELIME.

Mais, car je prétens tout ſavoir, ſi par malheur,
Le cavalier ailleurs avoit donné ſon cœur ?
A ſon premier amour s'il veut être fidéle,
Que dit à ce mépris la dame, que fait-elle ?

CARLOS.

Malheur au cavalier qui mépriſe ſes vœux,
Et plus encor malheur à l'objet de ſes feux.
Qu'en ce funeſte état ces amans ſont à plaindre !
Dans ſa fureur la dame offenſée eſt à craindre,
Pouvant tout dans ſa haine, elle n'épargne rien.

CELIME.

Regardez-moi, Carlos, enviſagez-moi bien.
Sur mon front, dans mes yeux, liſez votre avantage,
Je vous permets, Carlos, d'expliquer leur langage,
Et de prendre pour vous ce qu'ils ont de douceur :
Comptez ſur mes bienfaits, comptez ſur ma faveur.
Vivre avec liberté, dans ce climat barbare,
Eſt le moindre des biens, que ma main vous prépare.
Portez donc juſqu'à moi vos regards & vos vœux,
Ma bouche vous l'ordonne ; aimez moi, je le veux ;

Obéiſſez, craignez d'irriter ma tendreſſe,
Je puis tout en ces lieux, penſez-y, je vous laiſſe.
Songez que votre ſort dépend de mon repos,
Vous me rendrez tantôt réponſe. Adieu, Carlos.

ZAIRE *cachée.*

Elle aime cet eſclave ? Ah, quelle extravagance !
Mais il faut la rejoindre, & garder le ſilence.

SCENE IX.

CARLOS ſeul.

L'Ai-je bien entendue, ou me ſuis-je abuſé ?
A quel plus grand malheur pouvois-je être expoſé ?
Puis-je juſqu'à l'aimer ſans horreur me contraindre ?
Et puis-je mépriſer ſon ardeur ſans la craindre ?
Hélas ! Mille dangers m'alarment tour à tour,
Je crains également ſa haine & ſon amour.
Je me perds, & n'oſant réſiſter ni me rendre....

SCENE X.

TOMIRE, CARLOS.

TOMIRE.

MOnſieur, après ceci vous n'avez qu'à vous pendre.

CARLOS.

Qu'eſt-ce encor, que viens-tu m'annoncer ?

TOMIRE.

Un malheur
A ſe déſeſperer, à mourir de douleur,

Et, comme je vous l'ai déja dit, à ſe pendre ;
Et ſi vous m'en croyez, vous irez ſans m'entendre....

CARLOS.

Julie eſt-elle morte, & le deſtin jaloux....

TOMIRE.

Non.

CARLOS.

Que me dis-tu donc ?

TOMIRE.

Qu'elle eſt morte pour vous,
Qu'elle vit pour un autre, & que jamais œillade...

CARLOS.

Comment !

TOMIRE.

Vous connoiſſez Dom Bruſquin d'Alvarade,
Ce brave Dom Bruſquin, cet obſtacle à vos feux,
Fantaſque comme un diable, & jaloux comme deux,
Mauſſade comme trois, avare comme quatre.

CARLOS.

Hé bien ?

TOMIRE.

Il eſt ici.

CARLOS.

Que d'ennuis à combattre !
Ah, ciel ! Il eſt ici, qui te l'a dit ?

TOMIRE.

Mes yeux.

CARLOS.

Ne t'ont-ils point trompé ?

TOMIRE.

Non, je vous répons d'eux.

CARLOS.

Il eſt ici ?

TOMIRE.

Lui-même.

CARLOS.

Où le ciel me deſtine !
Voilà ce qu'ont produit les lettres de Marine :

Mais où l'as-tu trouvé ; comment sur ton rapport ?

TOMIRE.

Tout à l'heure, Monsieur, en allant vers le port,
Je l'ai vû d'assez loin descendre d'une barque ;
Et comme sa figure est assez de remarque,
Les Turcs railleurs, après l'avoir examiné,
En lui riant au nez l'ont tous environné.
J'ai fait comme eux, voulant m'éclaircir davantage ;
Mais dès que de plus près j'ai pû voir son visage,
J'ai vû que c'étoit lui, je ne puis vous flatter ;
Sur tout quand il a dit, qu'il venoit racheter
Sa femme, qui depuis six mois en Barbarie,
Etoit chez Fatiman sous le nom de Julie.

CARLOS.

Juste ciel !

TOMIRE.

Vous savez qu'il ne vous connoît point,
Venez vous éclaircir vous-même sur ce point.
Venez.

CARLOS.

Hé bien, allons nous montrer à sa vûe,
Il mourra de ma main si la chose est conclue ;
Ou si Julie enfin doit partir de ces lieux ;
Je ne le verrai point sans mourir à ses yeux.

TOMIRE.

Si vous voulez, Monsieur, faire quelque folie,
Ne m'allez pas mener avec vous, je vous prie.
On met à la raison les mutins en ces lieux,
Séparons-nous plûtôt ; car enfin, j'aime mieux,
Quoi que je sache bien qu'il faudra que je meure,
Etre esclave cent ans, que pendu demi-heure.
Je vous en avertis, examinez-vous bien ;
Autrement....

CARLOS.

Viens, sui-moi, Tomire, & ne crains rien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. BRUSQUIN, GUSMAN.

D. BRUSQUIN *lisant.*

„ SI Julie encore vous eſt chere,
„ Ne penſez point à la chercher
„ Autre part que dans Alger;
„ Son malheur en a fait le butin d'un corſaire.
„ Ah, morbleu!...Fatiman gouverneur dans ces lieux
„ Nous tient eſclaves toutes deux.
„ En payant nos rançons, notre ennui ſe termine;
„ Ne perdez point de temps, ſecondez nos ſouhaits,
„ Elle eſt plus belle que jamais,
„ Et moi plus que jamais, & cætera, Marine.

GUSMAN.

Quoi, Monſieur, ſur le point de revoir en Julie,
Après ſix mois d'abſence, une femme chérie,
Quand à terre à couvert de l'orage & du vent,
Dont le bruit & la peur vous menaçoient ſouvent,
Je me flattois de voir Dom Bruſquin d'Alvarade
Ne ſonger qu'à la joie & qu'à faire gambade,
Vous êtes tout chagrin, & malgré tous mes ſoins,
Je vous vois....

D. BRUSQUIN.

Malepeſte! on le ſeroit à moins.
Tant qu'avec toi ſur mer a duré le voyage,
Je n'avois dans l'eſprit que la peur du naufrage.

La crainte du péril me donnoit des friſſons,
Et maintenant tout plein de mes jaloux ſoupçons,
J'ai, quand je vois ces Turcs, leur port & leur allûre,
Des frayeurs pour mon front de fort mauvais augure.
Oui, quand je me remets que preſque entre mes bras,
Par un coup de démon que je ne comprens pas,
On m'a ravi Julie, & que je me rappelle
Le chagrin qu'elle avoit quand j'étois auprès d'elle,
La peine qu'eut ſa mere à la fléchir pour nous,
Les pleurs qu'elle verſa, que j'étois ſon époux,
Et que de bonne foi, tout de bon j'examine
Que j'ai l'humeur bourue, & que je péche en mine,
Que chez un Turc la belle eſt à diſcrétion,
Que ce ſont gens amis de la concluſion,
Contre qui, ſans miracle, une belle captive
Soutient mal-aiſément ſix mois de négative,
Certain inſtinc fondé ſur beaucoup de raiſon
Me dit que ce ſera grand hazard ſi mon nom,
Occupant d'un railleur le papier & la plume,
Des maris baffoués ne groſſit le volume.

GUSMAN.

C'eſt d'un pareil ſcrupule être trop combattu;
Monſieur, Julie eſt ſage, elle a de la vertu,
Et vous devez enfin mieux juger en votre ame.

D. BRUSQUIN.

Elle eſt ſage, il eſt vrai; mais enfin elle eſt femme,
Et cette qualité ſeule peut là-deſſus
Servir de contre-poids à toutes les vertus.

GUSMAN.

Mais ſi pour votre honneur vous aviez tant d'alarmes,
Pourquoi venir ſi loin la chercher, par quels charmes,
Craignant pour votre ſort le fruit de ſes amours;
Hazarder ſur la mer votre argent & vos jours?

D. BRUSQUIN.

Ah ! j'ai pour mes péchés, pour elle un chien de tendre,
Qui n'a jamais voulu me rien laiſſer entendre :
Et mon panchant plus fort que toute ma raiſon,
N'a pû faire avorter cette démangaiſon.
A peine un matelot, que le ciel extermine,
M'eut confirmé l'avis que me donnoit Marine,
Que le diable ennemi juré de mon repos,
Me fit mettre ma vie à la merci des flots ;
Comme ſi pour ces flots, ou pour dame fortune,
J'avois un ſauf-conduit ſigné du dieu Neptune.

GUSMAN.

Vous en repentez-vous ?

D. BRUSQUIN.

Je ne ſai ; mais je crois
Que ſi j'étois chez moi, j'y ſongerois deux fois ;
Ce noir preſſentiment où ma raiſon s'obſtine,
Me fait....

GUSMAN.

Mais il faut bien que ceci ſe termine.
Vous en avez trop fait pour ne pas achever.
On ſait à quel deſſein vous venez d'arriver,
Et votre femme, enfin, ou coquette ou fidéle,
En payant ſa rançon vous ſera.....

D. BRUSQUIN.

Bagatelle.
Si je puis découvrir que ce Turc, pour début,
Se ſoit fait de ſon chef ici mon ſubſtitut,
Qu'il ſe ſoit par ſes mains, enfin, de quelque ſorte
Payé de l'interêt de l'argent que j'apporte,
Et que ma femme enfin avec ce Fatiman,
Ait mis ſon cœur à prix & mon front à l'encan ;
Je dis, *neſcio vos*, & m'en vais ſans replique,
Et l'affaire entre nous eſt fort problématique.

GUSMAN

Hé, qui ſaura cela chez vous, quand par vos ſoins....

D. BRUSQUIN.

Pour n'être pas crû ſot, un homme l'eſt-il moins,
Dis, maraud ?

GUSMAN.

Mais pourquoi juſques en ſa demeure?...

D. BRUSQUIN.

On me doit faire voir Marine tout à l'heure,
Un eſclave en entrant me l'a promis ainſi,
Moyennant....

GUSMAN.

J'entens bien.

D. BRUSQUIN.

Et je l'attens ici.
Vois-tu, je veux ſavoir, avant que de conclure,
Sur quoi, par qui, comment & par quelle avanture
Julie eſt en Alger. Car, à te parler net,
Je crains fort dans ceci quelque complot ſecret;
Je n'ai pû juſqu'ici pénétrer ce myſtere,
Marine avecque moi n'eſt pas fille à ſe taire,
En la flattant un peu je puis être éclairci
De tout ce que je crains d'apprendre. La voici.

SCENE II.

D. BRUSQUIN, TOMIRE, GUSMAN, MARINE.

TOMIRE.

PRens bien garde....

MARINE.

Suffit.

TOMIRE *à D. Bruſquin.*

Vous voyez, je m'acquite.

D. BRUSQUIN.

Je vous ſuis obligé. Serviteur.

TOMIRE.

Je vous quitte.

SCENE III.

D. BRUSQUIN, MARINE.

MARINE.

C'Eſt lui-même, & d'abord je l'ai bien reconnu. Ah ! Monſieur.

D. BRUSQUIN.

Dieu te gard.

MARINE.

Soyez le bien venu.

D. BRUSQUIN.

Bien ou mal, me voilà. Concluons.

MARINE.

Quoi ! Vous-même
Venir juſques ici ?

D. BRUSQUIN.

Que veux-tu ? Quand on aime
On eſt ſot, on eſt fou de mettre tous ſes ſoins....

MARINE.

On ſeroit bien fâché que vous le fuſſiez moins.

D. BRUSQUIN.

Paſſons.

MARINE.

Julie aura....

D. BRUSQUIN.

Comment ſe porte-t'elle ?

MARINE.

Bien.

D. BRUSQUIN.

Comme de tous temps j'ai reconnu ton zéle,
Et que jamais pour moi tu n'eus rien de caché,
Avant que de conclure ici notre marché,
J'ai voulu te parler un peu ſur cette affaire ;
Sûr qu'avec ta franchiſe & ton zéle ordinaire,
Par amitié pour moi mettant la feinte au croc,
Tu vas à cœur ouvert....

MARINE.

Oh ! Cela vous eſt hoc.
Parlez, je ſuis pour vous tout cœur.

D. BRUSQUIN.

Ta récompenſe
Au reſte paſſera de loin ton eſpérance,
Et je t'ai préparé de quoi te voir un jour,
Au deſſus.... Tu ſauras le reſte à mon retour.

MARINE.

Ah! Monsieur, parlez donc.

D. BRUSQUIN.

Dis-moi, je te conjure,
Comment, à quel dessein & par quel avanture
Vous êtes toutes deux ici depuis ce soir....

MARINE.

L'avanture, Monsieur, est aisée à savoir.
On venoit de souper, la soirée étoit belle,
Julie étoit chagrine, & je fus avec elle
Faire un tour de jardin, en attendant la nuit.
Tout d'un coup regardant que l'on faisoit du bruit,
Je vis des gens masqués, qui d'abord qu'ils nous virent,
Sans être épouvantés de nos cris, nous saisirent;
La porte du jardin s'ouvrit en même temps,
Un carrosse étoit là; l'on nous jetta dedans.
Touche, cocher, dit-on, l'embarras de la noce....

D. BRUSQUIN.

Et vous êtes venus sur la mer en carrosse?

MARINE

Sur la mer en carrosse! Hé, qui vous dit cela?
Ecoutez jusqu'au bout.

D. BRUSQUIN.

Lorsqu'on vous enleva,
Vous criâtes bien fort?

MARINE.

Bien fort? A pleine tête,
Au voleur, au secours, au meurtre, arrête, arrête!
Non, pour du bruit, jamais femme n'en a tant fait.

D. BRUSQUIN.

Il falloit que ces gens eussent quelque secret
Pour avoir rendu sourds, pendant tout ce ravage,
Tous les gens du logis, & tout le voisinage;
Car dedans ni dehors pas un n'entendit rien.

MARINE.

Enfin, il est pourtant très-assuré....

D. BRUSQUIN,

D. BRUSQUIN.

Fort bien.
Paſſons.

MARINE.

Nous arrivons au port, où cette troupe
Du carroſſe nous mit dedans une chaloupe,
De là dans un vaiſſeau qui n'attendant plus rien...

D. BRUSQUIN.

Et que ſe paſſa-t'il ? Car enfin, l'on ſait bien
Que quand pour s'expoſer à diverſes fortunes,
On enleve les gens, ce n'eſt pas pour des prunes.

MARINE.

A peine eût-on été quelques heures en mer,
Qu'on vit avec le jour les corſaires d'Alger
Prêts à nous attaquer; on voulut ſe défendre,
On ſe battit long-temps; mais il fallut ſe rendre:
On nous prit, & pour nous le corſaire adouci,
Nous prit dans ſon vaiſſeau, pour nous conduire ici,
Où depuis....

D. BRUSQUIN.

Franchement, je trouve cette hiſtoire
Peu poſſible, mais bien très-difficile à croire.
Que devinrent ces gens maſqués dont les efforts
Avoient....

MARINE.

Apparemment ils ſont captifs ou morts;
Mais comme pas un d'eux ne montra ſon viſage,
Je ne vous en puis pas apprendre davantage.

D. BRUSQUIN.

Patiman étoit donc ce corſaire d'Alger ?

MARINE.

Il en eſt gouverneur, & ne va guére en mer.
Ce fut un autre Turc.

D. BRUSQUIN.

Comment, en ſa puiſſance ?...

MARINE.

C'eſt qu'il eſt gouverneur.

D. BRUSQUIN.

Et quelle conséquence ?

MARINE.

En cette qualité, par un droit peu commun,
Des esclaves qu'on fait, de huit il en prend un ;
Il nous vit, & d'abord nous prit pour son partage.

D. BRUSQUIN.

Sans doute que ce Turc, comme c'est leur usage,
Avoit quelque serrail à meubler, sur ma foi...

MARINE.

Toujours prêt d'expliquer....

D. BRUSQUIN.

Tout doucement, dis-moi ;
Tu sais bien qu'il manquoit, lorsque l'on prit Julie,
A notre mariage une cérémonie.

MARINE.

Quelle cérémonie ?

D. BRUSQUIN.

Hé ! Celle que l'amour
Ordonne à frais communs la nuit de ce grand jour,
Celle chez qui des gens que l'on marie ensemble
Fait un nœud gardien du nœud qui les assemble,
Qui lorsque l'on nous eut l'un à l'autre conjoint,
Devoit le soir.... Enfin, celle qu'on ne fit point.

MARINE.

Hé bien ?

D. BRUSQUIN.

Je voudrois bien, avant que de conclure ;
Savoir si quelque Turc, épris de sa figure,
Ne s'est point....

MARINE.

Quoi ?

D. BRUSQUIN.

Chargé de la commission
De mettre notre hymen dans sa perfection.

MARINE.

Quels contes! Par ma foi, c'eſt grand dommage....

D. BRUSQUIN.

Ecoute,

Tu crois donc qu'il ne s'eſt rien paſſé?

MARINE.

Le beau doute!

D. BRUSQUIN.

Qu'auprès d'elle ce Turc n'a jamais entrepris
De mettre ſur mon front les armes du pays,
Que de force ou de gré pas un n'a rien eu d'elle?

MARINE.

Pas un.

D. BRUSQUIN.

Et qu'elle ſoit auſſi ſage que belle?

MARINE.

Vous n'en ſauriez douter ſans lui faire un affront.

D. BRUSQUIN.

Vivat, je trouve ici ſûreté pour mon front.

MARINE.

Croyez-en mon rapport, & vous mettez en tête
Qu'elle a toujours trouvé Fatiman fort honnête,
Fort civil, obligeant, même reſpectueux.
Outre que quand pour elle il eût ſenti des feux,
Il eût perdu ſon temps, puiſqu'enfin ma maîtreſſe
Sur ce chapitre-là n'en doit rien à Lucrece.

D. BRUSQUIN.

C'eſt-à-dire, entre nous, parlant de bonne foi,
Qu'à ſon défaut, ces Turcs ſe ſont paſſés de toi.

MARINE.

Quels diſcours! N'avez-vous rien de meilleur à dire?

D. BRUSQUIN.

Va, je n'en dirai rien, ceci me peut ſuffire.

MARINE.

Fatiman vient, je ſors.

SCENE IV.

DOM BRUSQUIN, FATIMAN, STAMORAT, ſuite.

DOM BRUSQUIN *à part.*

Peſte ! Quel égrillard !
A ſon air je crains bien d'être venu trop tard ;
Et que ſur mon honneur, enfin, étant à même,
Comme ſur la capture il n'ait pris le huitiéme.

STAMORAT *ſaluant Fatiman.*

Voilà cet Eſpagnol dont on vous a parlé.

D. BRUSQUIN *ſalue Fatiman à ſa mode, & les Turcs l'examinent.*

Salut, ſuis-je venu pour être contrôlé ?
Meſſieurs, afin qu'ici perſonne ne l'ignore,
Je prétens avec vous traiter de Turc à More.
Vous avez pris ſur mer ma femme ſans façon,
Rendez-la moi de même, en payant ſa rançon.
Ça répondez-moi juſte au diſcours que j'entame.
J'ai de l'argent, de plus, j'ai beſoin de ma femme.

FATIMAN.

Ta femme ? Ce n'eſt pas Julie, apparemment ?

D. BRUSQUIN.

Comment ? Eſt-ce la vôtre ? Hem ! Parlez franchement.

FATIMAN.

Non. Mais pour une femme auſſi-bien faite qu'elle,
Franchement, je te trouve un mari ſans modéle,

A ne te pas flatter ; car la beauté qu'elle a....

D. BRUSQUIN.

Il n'eſt pas à préſent queſtion de cela ;
Pour ne pas chamarrer le deſſus de ma lévre
Comme l'on fait ici d'une barbe de chévre ,
Sachez qu'étant un jour tête à tête au pays ,
Nous ne manquerions pas.... Bref, chacun vaut ſon prix ,
Elle eſt pourtant ma femme , ou peu s'en faut , je n'oſe....

FATIMAN.

C'eſt un malheur pour elle.

D. BRUSQUIN.

Ah ! Parlons d'autre choſe,
S'il vous plaît.

FATIMAN.

J'y conſens, je voi bien que tes vœux
Vont à vous voir chez vous bien réunis tous deux.
Tu meurs de la revoir , car je lis dans ton ame.
Elle a de la beauté , tu l'aimes , c'eſt ta femme ;
C'eſt pourquoi je ne veux que ſix mille ducats ,
Pour la mettre en tes mains.

D. BRUSQUIN.

Quoi ! Vous n'y ſongez pas.
Comment , pour une femme ?

FATIMAN.

Oui.

D. BRUSQUIN.

Peſte , quelle ſomme !
Combien faudroit - il donc vous donner pour un homme ?

FATIMAN.

A bien meilleur marché je vendrois les maris.
Ce beau ſexe chez nous eſt un tréſor ſans prix,
Ainſi , nous ne pouvons trop exiger pour rendre.

D. BRUSQUIN.

Je vous conſeille fort, pourtant, de n'en plus prendre.

FATIMAN.

De femme ?

D. BRUSQUIN.

Oui, sur tout des environs.

FATIMAN.

Pourquoi ?

D. BRUSQUIN.

C'est que pour vous parler franc & de bonne foi ;
Je vois force maris qui passent pour très-sages,
Qui vous les laisseroient sûrement pour les gages ;
Et je vous suis garant qu'ils en seroient ravis.
Faites-nous bon marché pour notre droit d'avis.
Contentez-vous du tiers pour elle & pour Marine,
C'est beaucoup. Il ne faut point tant faire la mine.

FATIMAN.

Tu les veux toutes deux ?

D. BRUSQUIN.

Oui, je la veux aussi.
Si l'on vendoit chez nous les femmes comme ici,
Pour moitié de l'argent que j'offre pour la mienne,
J'en aurois, à choisir, du moins une douzaine.

FATIMAN.

Finissons, je suis las d'un pareil entretien,
Tu perds ici ton temps, j'en veux cinq mille ou rien.
Régle-toi là-dessus, & prens bien tes mesures.
J'en demeure d'accord, ces loix sont un peu dures ;
Mais cependant il faut ne me voir désormais
Que l'argent à la main, & me laisser en paix.
Allez.

D. BRUSQUIN.

Quelle somme ! Ah ! J'en ai la mort dans l'âme.
J'aimerois presqu'autant qu'ils gardassent ma femme.
Ils pourroient s'en dédire, il faut se dépêcher.
Ah, chien de Turc !

FATIMAN.

Plaît-il ?

D. BRUSQUIN.

Je m'en vais vous chercher
Les cinq mille ducats.

FATIMAN.

Cette affaire eſt conclue.
Allons voir ſi Célime eſt enfin réſolue
A terminer l'hymen qui me doit rendre heureux.
La voici.

SCENE V.

FATIMAN, CELIME, ZAIRE.

FATIMAN.

QUel bonheur vous préſente à mes yeux ?
Qui vous améne ici ?

CELIME.

Vous-même.

FATIMAN.

Moi, Madame !
O ciel ! A quel deſſein ?

CELIME.

De vous ouvrir mon ame.

FATIMAN.

Qui vous cauſe ce ſoin, Madame ? Eſt-ce l'amour ?

CELIME.

Je l'avoue, il me fait vous chercher à mon tour.

FATIMAN.

Et l'hymen ſuivra-t'il ce feu qui ſe dévance ?

CELIME.

Oui, lui ſeul à préſent fait mon impatience.

FATIMAN.

O trop heureux mortel ! O fortuné moment !
A qui dois-je, Madame, un ſi grand changement ?

CELIME.

Je ne ſuis point ingrate, & je vais vous l'apprendre.
Tout ce que dans mes yeux vous remarquez de tendre,
Ces feux qu'heureuſement vous comprenez ſi bien,
Me viennent d'avoir vû cet eſclave chrétien.

FATIMAN.

Quoi, Madame.....

CELIME.

Jamais; croyez, s'il eſt poſſible,
Vous ne me pouvez faire un plaiſir plus ſenſible,
Que d'en avoir fait choix pour me déſennuyer,
Dans ſes chants que jamais je ne veux oublier,
Il a tant fait ſentir à mon ame charmée,
L'agréable douceur d'aimer & d'être aimée,
Que mon cœur ſe dévoue à l'amour déſormais,
Et d'un heureux hymen je fais tous mes ſouhaits.

FATIMAN.

Que ne lui dois-je point? Que ma ſurpriſe eſt grande!
O ciel!

CELIME.

Puis-je pour lui vous faire une demande,
C'eſt de ſa liberté; me l'accorderez-vous?

FATIMAN.

Moi, Madame, je vais lui rendre un bien ſi doux.
J'y cours.

CELIME.

Non, laiſſez-moi ce petit ſoin. Zaïre,
Vous l'entendez, Carlos eſt libre; allez lui dire,
Et par votre diſcours, faites lui concevoir
Qu'après ce grand bienfait, il ſonge à ſon devoir.

ZAIRE.

J'y vais, Madame.

FATIMAN.

Après ce que je viens de faire,
Je puis donc me flatter de l'hymen que j'eſpere?

Je

Je puis....

CELIME.

Si le deſtin favoriſe mes pas,
Vous verrez des tranſports que vous n'attendez pas.
Adieu.

SCENE VI.

FATIMAN, ZAIRE.

FATIMAN.

DE mon amour la conſtance fidéle,
Enfin va remporter....

ZAIRE.

O la fine femelle !

FATIMAN.

Qui ? Celime ?

ZAIRE.

Oui.

FATIMAN.

Comment, au lieu de la louer....

ZAIRE.

Quoi, vous ne voyez pas qu'elle veut vous jouer ?

FATIMAN.

Elle ?

ZAIRE

Elle aime Carlos.

FATIMAN.

Ah, quelle perfidie !
Ciel ! Elle aime, dis-tu, Carlos ?

ZAIRE.

A la folie.

FATIMAN.

D'où ſais-tu cet amour dont elle brûle en vain ?
Dis-moi ?

ZAIRE.

Tantôt, cachée au cabinet prochain,
J'ai de ſes feux naiſſans entendu le myſtere,
Dans l'aveu qu'à Carlos ſa bouche en a fû faire;
Elle lui promettoit des biens en quantité,
Dont le moindre à ſes yeux étoit la liberté,
Et c'eſt pour ce ſujet qu'elle l'a demandée.

FATIMAN.

De quelle paſſion eſt-elle poſſédée !
Et Carlos qu'a-t'il dit ? Tu l'as bien entendu ?

ZAIRE.

Interdit & confus, il n'a rien répondu.

FATIMAN.

De ce complot maudit je veux ſavoir la ſuite;
Zaire, j'en commets le ſoin à ta conduite.
Va trouver Dom Carlos, comme elle te l'a dit.
Acheve exactement ce qu'elle t'a preſcrit.
Obſerve adroitement ſes yeux, ſa contenance,
Ses geſtes, ſes diſcours, & même ſon ſilence.
De peur d'être ſurpris dans cet apartement,
Tu viendras dans le mien m'inſtruire promptement.
Vole, ta liberté que ma bouche a jurée,
Sera par ce ſervice encor plus aſſurée.

ZAIRE.

Pour redevenir libre, allons trouver Carlos.

SCENE VII.

JULIE ſeule.

ZAire.... Elle me fuit, tout nuit à mon repos;
Je cherche en vain Carlos pour adoucir ma peine.
En vain.... Mais le voici, mon bonheur me l'améne.

SCENE VIII.

JULIE, CARLOS.

JULIE.

CArlos, me laiſſez-vous en proie à mes douleurs?
Venez avecque moi détourner mes malheurs;
Pour empêcher ma mort, allons trouver Celime.

CARLOS.

Ah! Quel empreſſement de la voir vous anime, Madame?

JULIE.

Dom Bruſquin eſt ici dès ce jour,
Avecque Fatiman il traite mon retour.
Par ce rachat cruel livrée à ce barbare,
Demain notre malheur pour jamais nous ſépare,
Et Celime pourroit auprès de Fatiman....

CARLOS.

Ah! Nous ſommes perdus, s'il faut ſon agrément;
Et plus que Dom Bruſquin, elle eſt notre ennemie.

JULIE.

Comment?

CARLOS.

Vous le dirai-je, hélas! belle Julie,
Pour cet infortuné, par un inſtinc jaloux,
Elle a le même cœur, les mêmes yeux que vous.

JULIE.

Elle vous aime? Hélas!

CARLOS.

Elle a ſû me le dire.

JULIE.

L'aimez-vous?

CARLOS.

Moi, Madame ! Ah, plûtôt que j'expire
A vos genoux,...

SCENE IX.

D. BRUSQUIN, JULIE, CARLOS.

D. BRUSQUIN.

ALlons, pour conſommer cela...
Que voi-je ici ? Ma femme !

JULIE.

Ah !

D. BRUSQUIN.

Que faites-vous là ?
Parlez, travaillez-vous tous deux pour notre honte?

CARLOS.

Je ne ſuis pas ici pour vous en rendre compte.

SCENE X.

D. BRUSQUIN, JULIE.

D. BRUSQUIN.

ME voilà, quel accueil ! Quoi, ſans ſavoir nager,
Quand de la mer pour vous je brave le danger,
Je ne vous vois pour moi remuer pié ni patte.
Vous ne pouvez, du moins, me dénier, ingrate,

Que vous voyez en moi votre libérateur.

JULIE *en s'en allant.*

Je ne puis voir en vous que mon perſécuteur.

SENE XI.

D. BRUSQUIN ſeul.

SUis-je pas un grand ſot d'aimer cette traîtreſſe?
Mais puiſque rien ne peut guérir tant de foibleſſe,
Et que le diable épargne enfin ſi peu de fronts,
Hazard à mon marché, concluons, & partons.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STAMORAT, FATIMAN, ZAIRE.

STAMORAT.

D'Un air brusque, augmenté par sa mélancolie,
Le brave Dom Brusquin, pour racheter Julie,
Vient de nous délivrer les cinq mille ducats.
Impatient de voir sa femme entre ses bras,
Pour partir promptement il demande audience;
Il est proche d'ici; vous plaît-il qu'il avance?

FATIMAN.

Non, lorsque je voudrai le voir, il entrera.

STAMORAT.

Lui dirai-je le temps, quand....

FATIMAN.

Quand il me plaira.

(*Stamorat sort.*)

En faveur de Carlos, je prétens, quoi qu'il die,
D'avec ce Dom bouru démarier Julie,
La remettre, Zaire, à cet heureux amant,
Pour prix d'avoir été sincere à Fatiman.
Oui, ce qu'il m'a fait voir pour moi contre Celime,
L'assure pour jamais de toute mon estime.
Quant à l'ingrate, enfin, je veux jusques au bout
La suivre, la surprendre, & la confondre en tout.
Par des airs concertés & chantés devant elle,
Insulter, irriter son ardeur criminelle;

Toi, comme je l'ai dit, agis de ton côté,
Sûre que mes bienfaits ſuivront ta liberté.

ZAIRE ſeule.

Pour me voir libre, allons trouver.... Elle s'avance.

SCENE II.

CELIME, ZAIRE.

CELIME *ſans voir* Zaïre.

JE ne puis réſiſter à mon impatience ;
J'ignore ſi Carlos a rempli ſon devoir,
Je brûle de l'apprendre, & crains de le ſavoir,
Zaire eſt pareſſeuſe &..... La voici. Zaire,
De la part de Carlos que venez-vous me dire ?
A-t'il avec tranſport reçû ſa liberté,
De quels regards, Zaire, a-t'il vû ma bonté ?

ZAIRE.

Je voudrois, dans l'état où j'ai trouvé ſon ame,
Que de vos propres yeux vous l'euſſiez vû, Madame,
Pour en être ſurpriſe autant que je la ſuis.

CELIME.

La joie eſt éclatante après de longs ennuis.
Il t'a, je m'imagine, avec peu de conduite,
Fait des remercimens par des diſcours ſans ſuite ;
Et qu'il viendroit bien-tôt, redevable à mes ſoins,
Embraſſer mes genoux.

ZAIRE.

Lui ? Madame, rien moins ;
A le voir interdit, rêveur, muet, ſtupide,
Le regard égaré, le viſage inſipide,

D'une froide ſueur il a paru trempé,
Comme ſi du tonnerre il eût été frappé.

CELIME.

Un bien qu'on n'attend pas ſurprend & ſaiſit l'ame.
Enfin il a parlé ?

ZAIRE.

Rien moins encor, Madame :
De rompre le ſilence en vain je l'ai preſſé,
Plus je montrois d'ardeur, plus il étoit glacé :
Et ſur ſon teint, du rouge ayant perdu les charmes,
Groſſes comme des pois j'ai vû couler ſes larmes.

CELIME.

On pâlit de ſurpriſe, & la joie a ſes pleurs.

ZAIRE.

Non, ſi je m'en rapporte au langage des cœurs,
Les ſiennes à Julie exprimoient le contraire.

CELIME.

Quoi, Julie.... Au récit que tu lui viens de faire
Elle étoit donc préſente ?

ZAIRE.

Ils ne ſe quittent pas,
Madame.

CELIME.

Le crois-tu charmé de ſes appas ?
Seroit-il aimé d'elle, eſt-ce un plaiſir qu'il goûte ?

ZAIRE.

Il ne m'en a jamais parlé, mais je m'en doute.

CELIME.

Un déſir curieux me porte à le ſavoir,
Et je veux.... Mais quel homme ici viens-je de voir ?

ZAIRE.

C'eſt Tomire, autrefois ſon valet.

CELIME.

Va lui dire
Que je veux lui parler, & qu'il vienne.

ZAIRE.

Tomire,
Viens, on veut te parler.

SCENE III.

CELIME, TOMIRE, ZAIRE.

TOMIRE.

J'Allois chez Fatiman,
Courir exécuter l'ordre & l'empreſſement
Du brave D. Bruſquin, qui demande audience,
Vous voyant, par reſpect, je retournois.

CELIME.

Avance;
Viens. Autrefois Carlos étoit ſervi par toi?
Parle.

TOMIRE.

Il n'a jamais eû d'autre valet que moi.

CELIME.

Et tu l'aimes?

TOMIRE.

Autant qu'un valet aime un maître.

CELIME.

Il eſt noble en Eſpagne?

TOMIRE.

Oui, tout ce qu'on peut l'être.

CELIME.

Quelle honte! J'admire, étant de qualité.
Comment par ſa famille il n'eſt pas racheté.

TOMIRE.

En Europe ſouvent, quoi qu'ils ſoient en eſtimes,
Madame, noble & gueux ſont termes ſynonimes;
Carlos auroit ces noms ſans l'eſpoir ſingulier
D'un oncle riche & vieux dont il eſt héritier,
Dieu merci.

CELIME.

Mais ayant cet oncle, eſt-il croyable
Qu'il l'abandonne ?

TOMIRE.

Il eſt avare comme un diable ;
Madame, & nous verroit plûtôt crever tous deux,
Que de donner un ſou..

CELIME.

Sa mort proche, étant vieux,
Enrichira Carlos d'une aſſez grande ſomme.

TOMIRE.

Il eſt vrai qu'il eſt vieux, mais comme c'eſt un homme,
Qui depuis le berceau, pour nous faire enrager,
Ne s'eſt fait, ni ſaigner, ni droguer, ni purger,
Et qu'il ne veut point voir de médecin, je doute
Qu'il meure encor.

CELIME.

Parlons d'autres choſes. Ecoute,
Carlos t'ouvroit ſon cœur, te connoiſſant prudent ;

TOMIRE.

J'ai toujours, quoiqu'indigne, été ſon confident.

CELIME.

Conte-moi ſes amours.

TOMIRE.

Oh ! Ces hiſtoriettes
De myſteres galans, d'intrigues, d'amourettes
Comme vous jugez bien, ſont de petits ſecrets ;
Qu'un valet bien diſcret ne révele jamais.
Ainſi, vous voulez bien me diſpenſer, Madame,
De découvrir ici le ſecret de ſa flamme.
Ce Dom Carlos dont j'ai ménagé les amours,
Fut mon maître, & je veux m'en ſouvenir toujours.
Tel que vous me voyez, j'ai pour lui tant de zéle,
Que je veux être un jour cité comme un modéle

D'un valet achevé, malheureux, mais hazard;
Et je ne hai rien tant qu'un valet babillard,
Qui veut à tous venans, même ſans les connoître,
Conter de but en blanc les amours de ſon maître.

CELIME.

Carlos eſt bienheureux que ſa condition
Lui conſerve un tel zéle; & ta diſcretion
Me paroît à la fois ſi rare & ſi louable,
Que le plaiſir que j'ai de t'en trouver capable,
Eſt payé de ce prix

(Elle lui donne une bague.)

TOMIRE.

Oh! C'eſt....

CELIME.

Prens, j'aime à voir
Que rien contre Carlos n'ébranle ton devoir.
Son intérêt m'eſt cher: qu'à l'avenir ton zéle
Ne démente jamais une ardeur ſi fidéle,
Tu ſais tous ſes ſecrets, garde-toi d'en parler,
Et meurs plûtôt cent fois que de les révéler.

TOMIRE.

Oh!

CELIME.

Quant à ſes amours qu'on auroit peine à croire,
Carlos m'en a conté tantôt toute l'hiſtoire.
Ce n'eſt plus à préſent un myſtere pour moi,
Il m'a dit qu'il aimoit Julie.

TOMIRE.

Ah! Je le croi,
Cela n'eſt pas nouveau.

CELIME.

Qu'une ardeur mutuelle
Rendoit, malgré leurs fers, leur amour éternelle;
Par quel hazard ils ont perdu la liberté,
Leurs traverſes, leurs pleurs....

TOMIRE.

Il vous a donc conté

Comment il l'enleva du logis de ſa mere,
La rencontre qu'il fit de ce vaiſſeau corſaire ?

CELIME.

Oui, votre embarquement, & comment on vous prit,
Le déſeſpoir qu'il eut.

TOMIRE.

Il vous aura donc dit,
Là.... que la choſe fut juſtement accomplie,
Dans le temps qu'on venoit de marier Julie,
Qui haïſſoit à mort l'époux qu'on lui donnoit,
Que deux heures plus tard l'hymen ſe conſommoit?

CELIME.

Il m'a dit tout cela de point en point, Tomire.

TOMIRE.

Il faut que ſur ſon cœur vous ayez grand empire,
Pour s'être ouvert à vous ainſi, j'en ſuis ſurpris.

CELIME.

J'eſtime fort Carlos.

TOMIRE.

Et vous a-t'il appris
Que ce vieux ſinge, à qui l'on maria Julie,
Eſt pour la racheter dès hier en Barbarie,
Et qu'avec Fatiman il a fait ſon marché ?

CELIME.

Je le ſais, & Carlos m'en paroît ſi touché,
Que ſenſible à l'ennui qu'il m'en faiſoit paroître...

TOMIRE.

Hé bien ! Voyez un peu le caprice d'un maître.
Il l'a dit ? Il n'auroit point ceſſé de crier,
Si j'en avois ouvert la bouche le premier.
Le monde eſt ainſi fait.

CELIME.

Cette triſte nouvelle
Me donne pour Carlos une douleur mortelle;

Car il perd ſa maîtreſſe, & l'ennui qu'il en a....

TOMIRE.

Ne nous affligez point, ſi ce n'eſt que cela;
Depuis une heure ou deux tout a changé de face.

CELIME.

Quoi! Ne me cache rien, dis-moi ce qui ſe paſſe.

TOMIRE.

Je n'en ſuis pas encor tout-à-fait informé,
Mais je viens de laiſſer Carlos joyeux, charmé,
Parlant de ſe voir libre, & vous nommant, Madame,
Avecque des tranſports qui découvrent ſon ame.

CELIME.

Vous m'en aviez, Zaïre, informée autrement.

ZAIRE.

J'ai dit ce que j'ai vû, Madame: aſſurément,
Carlos étoit chagrin & triſte en ma préſence.

TOMIRE.

C'eſt donc qu'il a voulu vous cacher ce qu'il penſe:
Car c'eſt un fin marois, à le dire entre nous,
Mais maintenant avec Julie à ſes genoux,
Sa bouche tendrement ſur ſes mains attachée,
Il les baiſe d'un air dont vous ſeriez touchée.
Je m'en vais leur conter, Madame, avec ardeur,
Combien vous témoignez de joie à leur bonheur.

CELIME.

Non, laiſſe-moi ce ſoin, & ne dis rien, Tomire.

TOMIRE.

Je me tairai, Madame, & vous n'avez qu'à dire.

SCENE IV.

CELIME, ZAIRE.

CELIME.

M'Etes-vous infidéle, & me tromperiez-vous, Zaire?

ZAIRE.

Moi, Madame, Ah!

CELIME.

Craignez mon courroux!
Vous savez qui je suis; malheur à qui m'offense.

ZAIRE.

Et quel seroit le fruit de cette intelligence?
Je retourne de près les examiner mieux.

CELIME.

Non, je n'en veux plus rien savoir que par mes yeux.
Demeurez. Mais qui vient me chagriner.

SCENE V.

CELIME, STAMORAT, ZAIRE.

STAMORAT.

MAdame,
Fatiman, pénétré du bonheur de sa flamme,
Pour devancer l'hymen qui doit le rendre heureux,
Et répondre aux transports de son cœur amoureux,

Vous offre ce coffret rempli de pierreries.

CELIME.

Je ſuis bien obligée à ſes galanteries.
Tenez, Zaire. Adieu.

STAMORAT.

Dans ce même moment
Il vous fait préparer pour divertiſſement,
Un opéra chanté par Carlos & Julie ;
Mais il craint toutefois que ce chant vous ennuie.

CELIME.

Non, non, j'ai des raiſons pour m'y bien divertir,
Si-tôt qu'il ſera prêt, qu'on me faſſe avertir.

STAMORAT *à part.*

Elle n'eſt pas ſenſible à l'amour légitime.
J'ai peur que Fatiman... Il vient.

SCENE VI.

FATIMAN, STAMORAT.

FATIMAN.

Comment Celime
A-t'elle enviſagé mon préſent ?

STAMORAT.

Froidement.

FATIMAN.

Et que t'a-t'elle dit du divertiſſement ?

STAMORAT.

Avec beaucoup d'ardeur elle m'a fait connoître
Qu'il lui feroit plaiſir, & qu'elle y vouloit être ;
Qu'elle avoit des raiſons pour s'y bien divertir,
Et quand il ſera prêt qu'on la faſſe avertir.

FATIMAN.

Elle y trouvera moins de plaiſir qu'elle penſe.
Fais venir Dom Bruſquin, qu'il vienne à l'audience.
Je vais, pour obliger Julie & Dom Carlos,
Contraindre ce magot de ſigner leur repos.

SCENE VII.

D. BRUSQUIN, FATIMAN, STAMORAT.

D. BRUSQUIN.

CA, Seigneur Fatiman, concluons, je vous prie;
Auſſi-bien je commence à voir que je m'ennuie.
J'ai demandé ma femme, & l'on m'a fait ſavoir
Que c'eſt de votre main qu'il la faut recevoir.
Je veux partir, enfin. En un mot comme en douze,
J'ai livré mon argent, livrez-moi mon épouſe.

FATIMAN.

Elle eſt libre; & de plus, contre notre traité,
Je prétens lui donner *gratis* la liberté,
La rendre ſans argent, & qu'elle ſe retire....

D. BRUSQUIN *à part.*

Quel excès de bonté! Sans argent! C'eſt-à-dire,
Que ce drôle, voyant qu'elle quittoit ce lieu,
S'eſt payé par ſes mains en lui diſant adieu.
De ſes bontés pour nous voilà la récompenſe,
Et je vais ſur mon front en porter la quittance.
Que ferai-je à cela? Paſſons. Apparemment
Nous pouvons donc partir; tréve de compliment;
Puiſque vous voulez bien ſans argent me la rendre,
De peur de vous fâcher, je m'en vais la reprendre.

Si

Si vous venez chez nous, vous me ferez honneur,
Reste à vous dire adieu but à but, serviteur.

FATIMAN.

Avant que de partir, il faut qu'avec Julie
Vous soyez le témoin d'une cérémonie,
Et que vous me donniez ici quelques momens.

D. BRUSQUIN.

C'est pour une autre fois, nous n'avons pas le temps;
A nous faire partir votre honneur vous oblige.

FATIMAN.

Vous ne sauriez partir qu'après cela, vous dis-je
Il faut qu'absolument vous y soyiez tous deux.

D. BRUSQUIN.

Vous raillez.

FATIMAN.

Il le faut, vous dis-je, & je le veux.

D. BRUSQUIN.

Dites-moi donc quelle est cette cérémonie,
Qui veut & ma présence & celle de Julie,
Sans indiscretion peut-on vous en prier?

FATIMAN.

C'est que je veux ce soir....

D. BRUSQUIN.

Hé bien?

FATIMAN.

La marier.

D. BRUSQUIN.

Julie?

FATIMAN.

Elle.

D. BRUSQUIN.

Expliquons, s'il vous plaît, ce langage.
Est-ce qu'on doute ici de notre mariage,
Et que craignant en mer pour son honnêteté
On veut nous marier pour plus de sûreté?

FATIMAN.

Non.

D. BRUSQUIN.

Non ?

FATIMAN.

Non, je ſai bien que tu l'as épouſée,
Que toujours à ta flamme elle s'eſt refuſée,
Que rien ne vous unit enfin que quelques mots
Qui n'ont point eu d'effet. Ainſi, pour ſon repos,
Et même pour le tien, il vaut mieux, ce me ſemble,
Vous ſéparer tous deux, que vous unir enſemble ;
L'uſage le permet ici comme chez vous,
Et je lui vais ce ſoir donner un autre époux.

D. BRUSQUIN.

A ma femme ?

FATIMAN.

A ta femme : Et de plus....

D. BRUSQUIN.

Quel négoce!

FATIMAN.

Ton argent ſervira pour les frais de la noce.

D. BRUSQUIN.

Nous nous entendons mal aſſurément tous deux.
Vous prétendez ce ſoir marier à mes yeux,
Qui dites-vous, Julie ?

FATIMAN.

Oui.

D. BRUSQUIN.

Ma femme ! Ah ! j'enrage.
De quel droit ; s'il vous plaît, rompre mon mariage?

FATIMAN.

J'ai de deux Marabous pouvoir, pendant dix ans,
De démarier ceux qui ne ſont pas contens.

D. BRUSQUIN.

Vous ? Si cela ſe fait, un jour il faut qu'il fonde
Des maris en ces lieux des quatre coins du monde :
Et ſi vous pouvez mettre à profit tout ce temps,
Cela vous vaudra mieux que vingt gouvernemens

FATIMAN.

Sans doute, & pour ne pas différer davantage,
J'en fais ce soir l'essai par ton démariage.
Vous y serez présent, vous en verrez le fruit.

D. BRUSQUIN.

Moi ! Ciel, à quel malheur me vois-je ici réduit !
Qui l'eût dit ? Quand chez moi je partis plein de flamme,
Que c'étoit pour venir aux noces de ma femme ;
Et que me souhaitant des ailes aux talons
Je viendrois de si loin payer les violons.
Est-ce un arrêt pour moi sans appel ? Et ma bourse
Ne peut-elle adoucir ?....

FATIMAN

L'affaire est sans ressource,
Je lui donne un époux malgré tous tes discours.

D. BRUSQUIN.

Sera-ce pour long-temps ?

FATIMAN.

Ce sera pour toujours.

D. BRUSQUIN.

L'a-t'on dit à Julie ?

FATIMAN.

Oui, je lui viens d'apprendre,

D. BRUSQUIN.

Que dit-elle à cela ?

FATIMAN.

Qu'elle est prête à se rendre ;
Et qu'elle aimeroit mieux, en te manquant de foi,
Etre aux fers avec lui, que reine avecque toi.

D. BRUSQUIN.

Ah ! Me voilà donc veuf du vivant de ma femme !
Et quel est ce beau fils qui cause tant de flamme ?
Est-ce un secret pour moi ? Ne le puis-je savoir ?

FATIMAN.

Tu le sauras tantôt, je te le ferai voir.

D. BRUSQUIN.

Scélerat ! Eſt-ce ainſi que vous me percez l'ame ?
Vous me coupez la bourſe, & me volez ma femme.
Vous pouviez l'avoir fait ſans m'avoir attendu;
Mais ſi j'y ſuis préſent je veux être pendu.
Je pars, & vais, pleurant des malheurs incroyables;
Donner cent fois le jour les Turcs à tous les diables.

FATIMAN.

Il a beau ſe hâter, il n'ira pas bien loin.
Suivez-le, Stamorat; allez, prenez-en ſoin.

SCENE VIII.

FATIMAN, CELIME.

CELIME.

JE ne vois rien encor préparé pour la fête,
Qui retient le concert, qu'eſt-ce qui vous arrête?
Je ne croyois jamais être aſſez tôt ici,
Et je ne vois encor perſonne.

FATIMAN.

Les voici,

Madame.

SCENE IX.

FATIMAN, CELIME, CARLOS, JULIE, ZAIRE.

FATIMAN.

QU'allez-vous, Carlos, nous faire entendre ?

CARLOS.

De deux amans heureux une scéne assez tendre.

En vain l'on conspire
Pour séduire
Un cœur amoureux.
Tout ce qu'on fait pour le surprendre
Ne sert qu'à le rendre
Plus fidéle & plus tendre,
Pour ses premiers feux.

JULIE.

Les présens, les faveurs
N'arrêtent pas toujours les cœurs ;
En amour il faut se contraindre,
Quand on a sû charmer ;
C'est un feu qu'il faut feindre,
Et ce qu'on fait pour l'allumer,
Sert bien souvent à l'éteindre.

CARLOS.

Les présens, les faveurs
N'arrêtent pas toujours les cœurs ;
Mais je crois que l'amour.....

CELIME.

Taiſez-vous, Dom Carlos, votre chant m'étourdit.
(à part.)
Mais que fais-je? Où m'emporte un trop juſte dépit?
Ils s'aiment, je ne puis l'ignorer. O vengeance!
Prête-moi tous tes traits pour punir cette offenſe.

FATIMAN.

Il paroît que ces chants, qui me ſemblent ſi doux,
Madame, ne font pas le même effet ſur vous.

CELIME.

Je ne ſai par quel art leurs voix ont ſû vous plaire.
Je crains d'en pénétrer l'injurieux myſtere:
Et ſi je m'en croyois... Mais il vaut mieux ſortir.

FATIMAN.

Et qui peut vous avoir cauſé ce déplaiſir?
Madame, expliquez-vous.

CELIME.

J'aurois peur d'en trop dire;
Je ne ſuis pas aſſez à moi, je me retire.

FATIMAN.

Je ne ſouffrirai point que vous quittiez ces lieux
Sans que votre courroux s'explique, & qu'à vos yeux
Un châtiment ſoudain n'étouffe votre haine.

CELIME.

Non, vous ſouffririez trop, je n'en vaux pas la peine;
A l'affront qui m'eſt fait vous avez trop de part.

FATIMAN.

Je jure....

CELIME.

A ces ſermens prononcés au hazard;
Pour peu que vous vouliez que je donne croyance,
Il faut, pour ſatisfaire à ma juſte vengeance,
Que vous chargiez de fers, ſans aucune pitié,
Ces eſclaves, objets de mon inimitié,
Qu'en des lieux ſéparés, accablés de miſere,
Ils ſentent le malheur de m'avoir ſû déplaire.

FATIMAN.

Madame....

CELIME.

Obéiſſez, rempliſſez mes ſouhaits,
Ou bien réſolvez-vous à ne me voir jamais.

SCENE X.

FATIMAN, JULIE, CARLOS, ZAIRE.

JULIE.

SEigneur, de ſes fureurs ſauvez notre innocence.

FATIMAN.

Je veux voir juſqu'où peut aller ſon inſolence,
Et lui dreſſer un piége adroit, ingénieux :
Mais allons-en parler ailleurs que dans ces lieux.
Et toi, cours la trouver, Zaïre, va lui dire
Que je vais accomplir tout ce qu'elle déſire.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CELIME, ZAIRE.

CELIME.

ZAIRE, je vous ai confié mon secret,
J'ai crû ne le pouvoir dans un sein plus discret;
Si je vous vois répondre à cette confiance,
Zaire, attendez-tout de ma reconnoissance;
Mais si de me trahir vous cherchez le moment,
Zaire, craignez tout de mon ressentiment.

ZAIRE.

J'entre dans vos secrets, Madame, sans contrainte,
Et de votre courroux je ne crains point l'atteinte.
Si la peur maintenant se renferme en mon sein,
Si je tremble, ce n'est que pour votre dessein.

CELIME.

L'amour qui l'entreprend guidera l'entreprise.

ZAIRE.

Et c'est de cet amour que mon ame est surprise,
Madame, est-il bien vrai que vous aimiez Carlos?

CELIME.

Si je l'aime, l'ingrat! Que trop pour mon repos!

ZAIRE.

Empriſonné, Madame, & trahi par vous-même,
Vous le perſecutez, est-ce là comme on aime?

CELIME

CELIME.

As-tu vû ſes tourmens, ſais-tu ſon déſeſpoir ?

ZAIRE.

Dans l'abîme profond du cachot le plus noir,
Mains & piés enchaînés, éloigné de Julie,
Il faut voir ſes clameurs.

CELIME.

Que mon ame eſt ravie !

ZAIRE.

Je ne vous comprens pas.

CELIME.

Dans ſes cruels ennuis
Il reconnoît ſa faute, il voit ce que je puis.
Plus de ſon noir cachot la rigueur eſt extrême,
Plus il ſent qu'il n'en peut ſortir que par moi-même ;
Et de ſa liberté redevable à mes ſoins,
Il m'aimera, peut-être, il le feindra du moins.

ZAIRE.

Vous l'allez donc remettre en ſa faveur premiére ?

CELIME.

Oui, Fatiman rompra ſes fers à ma priére.

ZAIRE.

Mais ne craignez-vous point, l'en preſſant trop ſouvent,
Que Fatiman ne ſorte enfin d'aveuglement ?

CELIME.

Fatiman veut ma main, il s'empreſſe à me plaire,
Il m'aime, j'en ferai ce que j'en voudrai faire.

ZAIRE.

Il vient.

SCENE II.

FATIMAN, CELIME, ZAIRE, Turcs.

FATIMAN.

HE' bien, Madame, eſt-ce aujourd'hui le jour
Où je verrai l'hymen couronner mon amour ?
Mon cœur impatient d'en célébrer la fête,
Remplit tous les devoirs dûs à votre conquête.
Allons, Madame, aux yeux d'Alger & du Divan
Joindre à jamais Celime à l'heureux Fatiman.

CELIME.

Avant que d'achever cette cérémonie,
Guériſſez, s'il vous plaît, mes ſoupçons ſur Julie.
Avez-vous accompli toutes mes volontés ?

FATIMAN.

Vos ordres ſont déja, Madame, executés.
Dans un cachot obſcur gémiſſant ſous la chaîne,
De vous avoir déplû, Carlos ſouffre la peine.

CELIME.

Et Julie ? Avez-vous pas la même rigueur....

FATIMAN.

Non.

CELIME.

Non !

FATIMAN.

Je l'avouerai, touché de ſon malheur,
Des graces, des beautés, comme vous le modéle,
J'ai reſpecté les droits de votre ſexe en elle,
Elle eſt libre.

CELIME.

Ah ! Voilà mes ſoupçons confirmés,
otre cœur m'eſt connu, perfide, vous l'aimez.

FATIMAN.

Je l'aime !

CELIME.

Vous.

FATIMAN.

Moi !

CELIME.

Vous. Enfin ma jalouſie
Pour être modérée eſt trop bien éclaircie.
De ces chants concertés je vois la vérité.

FATIMAN.

Hé, quelle erreur, Madame, & quelle extrémité !
A mon accuſateur j'avois dequoi répondre ;
Mais mon cœur l'entreprend, & je veux vous confondre.
Pour gagner votre cœur, pour avoir votre main,
Pour remplir vos déſirs, que faut-il faire enfin ?

CELIME.

Non, non, je ne veux pas que pour moi l'on ſe gêne ;
Et l'exécution vous feroit trop de peine.

FATIMAN.

Non, non, pour ſatisfaire à ce que vous voulez,
Je ne conçois plus rien d'impoſſible : parlez.

CELIME.

Il faut à ſon époux que vous rendiez Julie,
La bannir de vos yeux pour toute votre vie.

FATIMAN.

Hé bien, tantôt, Madame, à vos yeux, devant vous,
Je remettrai Julie aux mains de ſon époux,
Et je vais de ce pas répondre à votre attente.

CELIME.

Ce n'eſt pas tout encor, pour me rendre contente ;
Et me débarraſſer d'un viſage odieux,
Que pour jamais Carlos abandonne ces lieux ;
Et qu'à peine ſorti des fers de l'eſclavage,
Ce ſoir avec la nuit, il quitte ce rivage.

FATIMAN.

Vous ſerez obéie.

CELIME.

Avant que de partir,
Que je lui parle, il faut, & c'eſt tout mon déſir,
Qu'il connoiſſe pour lui le fond de ma penſée,
Pour ne pas voir ma haine, il m'a trop offenſée.

FATIMAN *aux Turcs.*

Que l'on faſſe venir l'eſclave à ſes genoux.

CELIME.

Demain vous connoîtrez ce que je ſens pour vous.

FATIMAN *à part en s'en allant.*

Elle embraſſe un deſſein que je ne puis comprendre,
Obſervons-la de près, cachons-nous pour l'entendre.

SCENE III.

CELIME, ZAIRE, FATIMAN caché.

CELIME.

L'Ai-je amené, Zaire, au point où j'ai voulu?
Je me ſers aſſez bien du pouvoir abſolu.
Dans les ruſés détours d'une œuvre mercenaire,
Fatiman eſt bon Turc, grand pilleur, franc corſaire,
Mais dans ces tours d'eſprit aux amans deſtinés,
C'eſt un homme à ne voir pas plus loin que ſonnez.

ZAIRE.

Il eſt vrai, mais, Madame, ou j'ai peu de lumiére,
Ou je ne comprens pas ce que vous voulez faire.
L'infortuné Carlos eſt aimable à vos yeux,
Et vous voulez ce ſoir qu'il parte de ces lieux?

CELIME.

Oui, mais de mes deſſeins acheve de t'inſtruire ;
Toutes deux avec lui nous partirons, Zaire.

ZAIRE.

Nous !

CELIME.

J'ai tout préparé pour ce prochain départ,
Un bâtiment Anglois eſt gardé de ma part,
Mon bien eſt en argent comptant ; dans ma retraite
Je ne laiſſerai rien ici que je regrette.
Il falloit, pour ſortir facilement du port,
Du ſeigneur Fatiman avoir un paſſeport,
Sa bonté me l'accorde, & par ſon entremiſe
Demain de ſa tendreſſe il verra la ſottiſe.
Tu peux t'en aſſurer.

ZAIRE.

Et malgré ces apprêts,
Si Carlos eſt toujours rebelle à vos ſouhaits ?

CELIME.

A me plaire, Zaire, il mettra ſon attache,
Il ſait ce qu'il en coûte, alors que l'on me fâche ;
Et puis quand ſeul à ſeul nous nous verrons ſur mer,
Quand il ſe verra loin de qui l'a ſû charmer,
Faite comme je ſuis, il n'eſt pas impoſſible
Que ſon cœur à mes feux ne devienne ſenſible.

ZAIRE.

Le voilà.

SCENE IV.

ZAIRE, CELIME, CARLOS amené par des eſclaves, FATIMAN caché.

CÉLIME.

Je te plains des maux qu'il a ſoufferts ;
Zaïre, approchez-vous, que l'on ôte ſes fers.
(aux eſclaves.) *(à Zaïre.)* *(à Carlos.)*
Qu'on me laiſſe. Reſtez, vous. Hé bien, téméraire,
Tu vois quel eſt le fruit de m'avoir ſû déplaire ;
Je ſuis abſolument maîtreſſe de ton ſort ;
La plus aimable vie ou la plus dure mort
Sont à ton choix.

CARLOS.

Madame.....

CÉLIME.

En l'état déplorable
Où Julie a réduit ton deſtin miſérable,
S'arracher d'un objet qu'on aime tendrement,
N'eſt pas, je le ſai trop, l'ouvrage d'un moment ;
Auſſi je laiſſe au temps à faire cet office,
Mes ſoins te forceront à me rendre juſtice.
Pour gage d'un amour dont mon cœur eſt garant,
Accepte ces eſſais de ma tendreſſe, prend.
Prend, dis-je. Je te laiſſe ; écoute & crois Zaïre,
Elle connoît pour toi quel mouvement m'inſpire.
Fais, voyant ce que peut mon courroux dangereux,
Ce qu'elle te dira, ſi tu veux vivre heureux.
Adieu.

SCENE V.

CARLOS, ZAIRE, FATIMAN.

CARLOS.

Ciel ! Je.... Mais, vous, à ce qu'elle souhaite
Prêteriez-vous les mains ?

ZAIRE.

M'en garde le Prophéte,
Allons chez Fatiman, lui.....

FATIMAN *paroissant.*

J'ai tout entendu
Au cabinet prochain ; étonné, confondu,
De voir à quel excès elle poussoit l'outrage,
Indigné de l'affront, inspiré par la rage,
Je me suis vû tenté de la perdre à vos yeux,
Et je n'ai différé que pour la punir mieux.

ZAIRE.

Je crois que d'un amant la fureur est extrême,
Quand il se voit trahi par la dame qu'il aime.

FATIMAN.

Je l'aime ! Environné de soins ; sur mon retour,
Né dans le sein des flots, suis-je fait pour l'amour ?
Ses biens, plus que ses yeux, me la rendent aimable ;
Et je béni du ciel le moment favorable,
Qui me montrant l'abîme où j'allois me plonger,
Me fournit les moyens encor de me venger.
Voyons quel est l'essai de ses galanteries.

CARLOS.

Le voilà.

FATIMAN.

Ce coffret ! Comment, mes pierreries !

L'uſage qu'elle en fait m'inſpire le deſſein,
D'inventer des tourmens qui perceront ſon ſein.
Va la trouver, Zaire, & pour flatter ſon ame,
Feins-lui que ſon amant peut répondre à ſa flamme;
Qu'à la ſuivre déja tu l'as vû balancer,
Le reſte me regarde, & je vais y penſer.
Nous.... Qu'eſt-ce ?

SCENE VI.

TOMIRE, FATIMAN, ZAIRE, CARLOS.

TOMIRE.

JE venois, Seigneur, l'ame contente,
Raconter à mon maître une hiſtoire plaiſante;
Mais....

FATIMAN.

Dis-moi ce que c'eſt.

TOMIRE.

L'illuſtre D. Bruſquin,
S'en alloit vers le port fort outré de chagrin,
Donnant les Turcs au diable, & réſolu ſur l'heure
De ſe remettre en mer pour changer de demeure;
Lorſque huit ou dix Turcs, lui coupant le chemin,
Qu'il prenoit pour ſe voir maître de ſon deſtin,
En ſe moquant de lui, le traitant d'excellence,
Ont fait en l'abordant chacun la révérence;
Puis après un d'entr'eux, faiſant l'ambaſſadeur,
L'a ſalué fort bas, lui diſant: Monſeigneur,
Sachant que de Julie un bonheur très-inſigne,
Vous a fait ci-devant le mari très-indigne.

Fatiman prépoſé pour pourvoir aux abus,
Que des gens mal ſenſés commettent là-deſſus;
Pour vous démarier de bonne intelligence,
Et la remarier, vous prie avec inſtance
De vouloir, terminant la choſe avec éclat,
Aſſiſter à la noce, & ſigner le contrat.
Moi, ſigner au contrat! Traître, qu'il aille au diable,
A-t'il dit, ſuis-je ici pour lui ſervir de fable?
Qu'on me laiſſe partir, & que ce ſuborneur
Se contente d'avoir... Mais enfin, Monſeigneur,
A dit d'un ton ſoumis l'autre, votre excellence
Sait que Fatiman prie, & qu'un refus l'offenſe;
Et ſi de ce plaiſir vous allez le priver,
Il aura du regret.... Puiſſe-t'il en crever,
Le ſcélerat qu'il eſt, a dit l'autre en colere.
Puiſqu'il ne vous plaît pas, Monſeigneur, d'en
rien faire,
A dit le Turc, cherchant deſſous ſon caſaquin
Reſpectueuſement trois quartiers de gourdin
Dont il s'étoit muni, voici d'une racine
Qui met à la raiſon l'âme la plus mutine;
Vous en ferez l'eſſai, s'il vous plaît. A ces mots
Le drôle de vingt coups a chamarré ſon dos.
Ah! Quartier, a-t'il dit, voulez-vous que je meure?
Je ſuis prêt d'aller voir Fatiman tout à l'heure,
Ne pouvant de vos coups me ſauver qu'à ce prix.
Là-deſſus ils ont pris le chemin du logis,
Il demandoit venant, le déſeſpoir dans l'âme,
Si l'on n'eſt pas content de lui voler ſa femme,
D'où vient que malgré lui l'on le raméne ici,
Et ſi ce Fatiman veut l'épouſer auſſi.
On l'améne.

FATIMAN *à Carlos.*

A ſes yeux tu ne dois point paroître,
Que quand il ſera temps de te faire connoître.
Laiſſe-moi.

TOMIRE.

Le voilà plaiſamment conſterné!

SCENE VII.

D. BRUSQUIN, FATIMAN, STAMORAT, suite.

D. BRUSQUIN.

HE' bien, me trouvez-vous suffisamment berné?
Ah, traîtres! A quoi bon, avec vos excellences
En me rouant de coups, toutes ces révérences?
Non, jamais un mortel, à parler franchement,
Ne s'est vû mieux battu, ni plus civilement.

STAMORAT.

Vous voyez Fatiman, vîte, la révérence,
A son aspect: Bas, bas, plus bas.

D. BRUSQUIN.

Quelle arrogance!
Le traître de mes coups, rit, entre cuire & chair,
Et, pour comble de maux, je n'ose m'en fâcher.

STAMORAT.

Le brave D. Brusquin de civile maniére,
Devant tes yeux, Seigneur, paroît à ta priére.

FATIMAN *à D. Brusquin.*

Je vous suis obligé d'avoir tant eû d'égard
Pour les gens qui vous ont salué de ma part.

D. BRUSQUIN.

Brisons là, ce n'est pas le fruit de leur harangue;
Et leurs coups de bâton ont plus fait que leur langue,
Ils m'ont roué de coups, & n'auroient pas cessé....

FATIMAN.

Ils ont tort. Mais enfin, oublions le passé.
Cela n'est rien, il faut qu'une amitié sincere....

D. BRUSQUIN.

Quoique mal-aisément tout ceci se digére.

Puiſqu'on fait à mon dos une néceſſité
De vous rendre aujourd'hui le maître du traité ;
Soyez-le, j'y conſens, les beaux yeux de ma femme
Ont mis, je le vois bien, du défaudre en votre ame ;
Vous voulez la garder, hé bien, ſoit, gardez-la,
Faites-en.... faites-en tout ce qu'il vous plaira.
Vous n'y manquerez pas ; mais que l'on me renvoie,
Qu'on ne me rende point témoin de votre joie,
Je n'aurai, ſans mes yeux, que de très-bons témoins ;
Et pour ne le pas voir, il n'en ſera pas moins.

FATIMAN.

Hé bien, puiſque ton cœur a tant de répugnance
A ſouffrir que l'hymen ſe faſſe en ta préſence,
Je veux bien t'obliger, & t'accorder ce point ;
Je te ferai partir, tu ne le verras point ;
Mais à condition....

D. BRUSQUIN.

Quel eſt ce nouveau pacte ?

FATIMAN.

Qu'avant que de partir on mettra dans un acte,
Que te trouvant indigne, & n'étant pas le fait
De Julie, & voyant qu'un hymen ſans effet
Te fit, contre ſon gré, l'époux de cette belle,
Tu t'es démis du droit qu'on te donna ſur elle ;
Que volontairement vous conſentez tous deux
Que d'un pareil hymen quelqu'un briſe les nœuds ;
Que Julie en cela conſentit la dernière ;
Que c'eſt pour t'obliger, & même à ta prière,
Qu'à cet effet pour toi ſa bonté ſe réſout ;
Que même à tes dépens....

D. BRUSQUIN.

Le papier ſouffre tout ;
Que l'on y mette tout ce que l'on voudra mettre,
Pourrois-je l'empêcher ? Je veux bien m'en remettre
Sur les ſoins que je crois que vous même en aurez.

FATIMAN.

Il faudra le ſigner, & puis vous partirez.

D. BRUSQUIN.

Moi, le signer ?

FATIMAN.

Oui, toi, la chose étant écrite,
Il faudra bien signer.

D. BRUSQUIN.

Ah, le chien d'hypocrite !
Quoi ! vouloir qu'en signant un pareil concordat,
Je passe pour un sot sur mon certificat ;
Et que pour ma moitié par écrit je convienne
Que je consens qu'un Turc en fasse ici la sienne ?
Dussai-je être témoin de tout ce qu'on voudra,
Je ne signerai rien de ce qu'on y mettra.
Oui, je vous mets au pis, vous avez beau me dire,
Pour signer contre moi je ne sai point écrire.

FATIMAN.

C'est t'emporter en vain, tu n'y veux pas signer ?
Hé bien, soit, je consens à ne te point gêner.
Mais, comme tout est prêt pour la cérémonie,
On ne laissera pas de marier Julie,
Tu verras pour cela ce qui s'est concerté.
Et comme je lui veux donner la liberté,
Il faudra te résoudre, en souffrant qu'il se fasse,
A demeurer esclave en échange à sa place ;
Jusqu'à ce que la mort, finissant tes regrets,
Ait pris l'un de vous deux pour laisser l'autre en paix.
Quiconque restera....

D. BRUSQUIN.

Moi, captif ! Et le vôtre ?

FATIMAN

Ira porter chez lui les nouvelles de l'autre.
Tu feras, cependant, quelque voyage en mer,
Par divertissement, pour t'apprendre à ramer.

D. BRUSQUIN.

Qui, moi, ramer !

FATIMAN.

Toi-même.

D. BRUSQUIN.

Ah, ciel ! Quel coup de foudre !

FATIMAN.

Souviens-toi que tu n'as qu'une heure à te résoudre.
S'il eſt paſſé ce temps, conſtant dans ſes refus,
Qu'on le mette à la chaîne & qu'on n'en parle plus.

STAMORAT.

Nous irons l'embarquer forçat ſur les galeres,
Qui des côtes d'Alger partiront les premiéres.

FATIMAN.

Juſtement. J'en ſaurai tantôt le réſultat.

SCENE VIII.

D. BRUSQUIN, STAMORAT, ſuite.

D. BRUSQUIN.

AH, canaille maudite ! Ah traître ! Moi, forçat !
Quoi, donc ? Il faut finir mes jours en Barbarie,
Ou la rame à la main, ou noté d'infamie ?
Aux dépens de mes bras m'épargner un affront,
Ou bien les ſoulager aux dépens de mon front ?
Ah ! Bourreaux, qui ſur moi faites ces violences !

STAMORAT.

Il faut aller plus loin faire tes doléances.

D. BRUSQUIN.

Croyez-vous que mon cœur ſans douleur ſouffrira ?

STAMORAT.

Va, ſonge à te réſoudre, & l'on te répondra.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TOMIRE, MARINE.

TOMIRE.

IL faut attendre ici Celime à ſon paſſage.
De ſa bouche, des yeux, du geſte, & du viſage,
Songeons à ſuivre en tout l'ordre de Fariman.

MARINE.

Que ne ferois-je point pour ce bon Muſulman?
Sur l'ardeur de mon zéle, il peut compter, Tomire;
Mais de notre bonheur achéve de m'inſtruire.
Le frere de Carlos vient d'arriver ici,
M'as-tu dit, & ſon oncle eſt mort?

TOMIRE.

Oui, Dieu merci,
Le bon homme eſt défunt, & pour longues années
Nous allons voir bien-tôt changer nos deſtinées.
Que diable! Pour mourir qu'eſt-ce qu'il attendoit?
Que la peſte le créve en quelqu'endroit qu'il ſoit,
Le vieux renard qu'il eſt.

MARINE.

Ton dépit me fait rire;
Pourquoi le maudis-tu?

TOMIRE.

Je le puis bien maudire,

Si quelques mois plûtôt ce singe eût trépassé,
Mon gros diable de Turc ne m'eût point tant rossé.
Il avoit force argent, & le frere en apporte
Dequoi payer trois fois la rançon la plus forte.
Carlos l'a de ces Turcs très-amplement instruit,
Et puis chez Fatiman il l'a d'abord conduit ;
Et je ne doute point que cette conjoncture
Ne rende leur marché fort facile à conclure.
Ainsi, comme tu vois, il ne faut plus songer
Qu'à nous bien réjouir, & bien-tôt déloger.

MARINE

Celime ne vient point, Tomire, qui l'arrête ?

TOMIRE.

Tant mieux, nous en aurons un plus long tête à tête,
Il s'offre rarement, tâchons d'en profiter.
Vois-tu, le cœur m'en dit, & je t'en veux conter.

MARINE.

Toi ? Quelle vision ! Vraiment l'audace est belle,
M'en conter !

TOMIRE.

Oui. Comment ? Est-ce chose nouvelle ?
Avant que ta maîtresse eût eu son sot époux,
Est-ce que je manquois jamais au rendez-vous ?
Et tandis que mon maître entretenoit Julie,
N'allois-je pas les soirs dedans la galerie,
Te faire bec à bec mille petits rébus,
Entrelassés de la,... Tu ne t'en souviens plus ?

MARINE.

Il m'en souvient que trop ; mais depuis six mois, traître,
Que nous sommes ici, que m'as-tu fait paroître ?
Pour me faire la cour, qu'as-tu fait, qu'as-tu dit ?
Quelques mots en passant par maniére d'acquit.
Quand on aime, on en parle.

TOMIRE.

En étois-je capable ?
J'avois pour directeur un Turc impitoyable,

Qui depuis le matin jusqu'à minuit sonnant
Querelle à lettre vûe, & roſſe argent comptant.
Il me rouoit de coups, & pour ne te rien feindre,
Je n'avois que le temps qu'il falloit pour me plaindre;
Et je ne ſache rien, Marine, tout de bon,
Si contraire à l'amour que les coups de bâton.
Mais, enfin, à préſent qu'un rayon d'eſpérance
Nous flatte, & qu'on nous traite avec plus d'indulgence,
Comme jamais pour toi mon amour n'a ceſſé,
Je veux récompenſer un peu le temps paſſé,
Et folâtrer un peu ſur nouveaux frais; je meure
Si mon cœur....

MARINE.

Et demain, peut-être, ou dans une heure,
Si les coups de bâton ſurviennent là-deſſus,
Tu ne me diras rien, ou ne m'aimeras plus.
Je prétens qu'un amant, en pareille avanture,
Conſerve un cœur plus tendre en une peau plus dure,
Et je me moque, moi, de cet amour poltron,
A qui la peur des coups fait faire le plongeon.
Entens-tu?

TOMIRE.

Cependant à regret je m'en vante,
Mon amour n'eſt point ladre & la peur l'épouvante.
J'en conviens, c'eſt pour moi, ſi tu veux, un malheur,
Mais j'ai la peau fort tendre, auſſi-bien que le cœur,
Enfin, pour abreger un diſcours qui t'ennuie,
Et te faire ma cour, ſais-tu bien que Julie
M'a tantôt promis....

MARINE.

Quoi?

TOMIRE.

Que nous ſerions unis.

MARINE.

Il vaudroit mieux pour toi que je te l'eus promis.

TOMIRE

TOMIRE.

Chut, Celime paroît.

MARINE.

Elle parle à Zaire.

Ecoutons, & songeons à ce qu'il nous faut dire.

SCENE II.

CELIME, ZAIRE, TOMIRE, MARINE dans le fond du théâtre.

CELIME.

POur le départ, Zaire, hé bien, tout eſt-il prêt?

ZAIRE.

Avant que de partir j'en ai vû tout l'apprêt.

CELIME.

As-tu de mes tréſors chargé le capitaine?

ZAIRE.

Ils ſont en bonnes mains, n'en ſoyez point en peine.

CELIME.

Et Carlos?

ZAIRE.

Avec vous il s'apprête à partir.

CELIME.

Dis-moi, ſon cœur eſt-il touché de repentir?
En lui parlant de moi, l'as-tu vû ſe confondre?

ZAIRE.

A vos déſirs, Madame, il m'a paru répondre.

CELIME.

Je viens de ſa promeſſe avertir Fatiman,
Qu'il eſt temps qu'il réponde à mon empreſſement,

Qu'avecque ſon époux je veux revoir Julie.
Pendant que ſe fera cette cérémonie,
Dans les cris, le tumulte, & l'ombre de la nuit,
Moi, Dom Carlos, & toi, nous partirons ſans bruit.
Que voi-je ? Quelle fille ici s'offre à ma vue ?

ZAIRE.

Elle eſt à Julie.

CELIME.

Ah ! M'auroit-elle entendue ?

ZAIRE.

Je ne crois pas, Madame, elle eſt trop loin.

CELIME.

Voilà
Le valet de Carlos auſſi ! Que fais-tu là ?

TOMIRE.

Sauf ce qui vous eſt dû, du meilleur de mon ame,
Je ris dans mon petit particulier, Madame.

CELIME.

Quoi ?

TOMIRE.

Marine eſt en place à ſe déſeſperer,
Et mon petit eſprit rit de la voir pleurer.

CELIME.

Elle pleure ?

MARINE.

Oui, Madame.

CELIME.

Hé, pourquoi ? Qu'eſt-ce à dire ?

MARINE.

Je pleure de dépit que j'ai de le voir rire.

CELIME.

Ces contrarietés que vous me faites voir,
Ont d'autres fondemens ; & je les veux ſavoir.

TOMIRE.

Madame, à dire vrai, pour moi, c'eſt que mon maître,
Joyeux, charmé, ravi, tout ce qu'on ſauroit l'être,
M'a dit que nous étions tous deux en liberté,
Que rien n'étoit égal à ſa félicité ;

Et, depuis ce moment, je ris, ne vous déplaise,
A gorge déployée, & ne m'en sens pas d'aise.

CELIMENE *bas à Zaire.*

Zaïre, il est enfin sensible à mes ardeurs.

(*à Marine.*)

Et toi, parle, quelle est la source de tes pleurs?

MARINE.

Un chagrin qui ne peut finir qu'avec ma vie,
Aux vœux de D. Brusquin Fatiman rend Julie;
Cet hymen renoué produit à nos regrets
Une source de pleurs à ne tarir jamais.

CELIMENE *bas à Zaïre.*

Quel plaisir de pouvoir tourmenter sa rivale!
Zaïre, c'en est un pour moi que rien n'égale.
Mais qui vous fait venir dans mon appartement
Donner chacun l'essor à son tempérament?

TOMIRE.

Mon maître dans ces lieux m'ordonne de l'attendre,
Pour un fait d'importance il doit venir s'y rendre,
Il m'a recommandé que ceci fût secret.
Madame, vous savez comme je suis discret;
Ma langue est morte, & j'ai cadenacé ma bouche.

CELIMENE *bas à Zaïre.*

Carlos se rend, Zaïre, & mon amour le touche.

MARINE.

Et moi, je viens ici, Madame, à vos genoux,
Vous prier d'empêcher que ce vilain époux,
A l'amour de Carlos n'arrache ma maîtresse;
Elle mourroit; ayez pitié de sa tendresse.

CELIMENE.

De cette impertinence osez-vous me prier?
Moi! Que j'aide Julie à se démarier?
Sortez, à mon courroux dérobez votre vie.
Zaïre, en ce moment, que mon ame est ravie!

ZAIRE.

Tout va bien.

SCENE III.

CELIME, FATIMAN, ZAIRE, TOMIRE, MARINE, Turcs.

FATIMAN *montrant Tomire aux Turcs.*

LE voilà, que l'on le mette aux Fers.

CELIME.

Dans mon apartement ? Devant moi ?

ZAIRE.

Quels revers !

SCENE IV.

FATIMAN, CELIME, ZAIRE.

CELIME *bas.*

HElas !

FATIMAN.

Par des ingrats je suis trahi, Madame,
Malgré tous mes bienfaits, pleins d'une noirceur d'ame,
N'écoutant qu'un esprit au crime abandonné,
Par un endroit sensible ils m'ont assassiné.

CELIME *bas.*

Me voilà découverte. O rigueur inhumaine !

FATIMAN.

Mais Carlos le premier en va porter la peine,

Sous les tourmens divers que j'ai fait préparer,
Venez le voir, Madame, à vos yeux expirer.
Suivez-moi.

CELIME.

Juste ciel!

FATIMAN.

Vous semblez chancelante:
Venez le voir mourir.

CELIME.

De son crime ignorante,
Je cherche en mon esprit, confus, embarrassé,
Par quel endroit il peut vous avoir offensé.

FATIMAN.

Ce seul témoin suffit pour convaincre votre ame;
On l'a trouvé saisi de ce coffret, Madame.

CELIME.

Hé bien?

FATIMAN.

Ces diamans entre ses mains tombés,
Prouvent qu'il vous les a sûrement dérobés.

CELIME.

Lui, dérobés!

FATIMAN.

Comment puis-je ne le pas croire?
Prendrois-je des soupçons honteux à votre gloire?
Les auroit-il reçûs de votre main? Parlez.

CELIME.

Vous a-t'il confessé qu'il les avoit volés?

FATIMAN.

De frivoles raisons il voulort se défendre;
Mais mon juste courroux n'a pas voulu l'entendre.

CELIME.

Zaïre, ce que c'est que d'être malheureux!
Un homme qui se trouve en cet état affreux,
Est soupçonné de tout, tout ce qu'il fait offense,
On le croit criminel, même dans l'innocence.

FATIMAN.

Qu'entendez-vous par là ?

CELIME.

(à Zaïre.) Dom Carlos en fait foi.
Tu sais que ces bijoux lui sont donnés par moi.

ZAIRE.

Oui, Madame.

FATIMAN.

Il les tient de vous ? Qu'osez-vous dire ?

CELIME.

Et tu n'ignores pas à quel dessein, Zaïre ?

ZAIRE.

Non, Madame.

CELIME.

Et tu vois comment il est traité ?

FATIMAN.

Madame, où pousser-vous ma curiosité ?
De ce dessein, de grace, expliquez la manœuvre.

CELIME.

Voyant ces diamans assez mal mis en œuvre,
Désirant les voir mieux, de Carlos j'ai fait choix
Pour les porter à ce lapidaire François,
Qui de tout votre Alger s'est attiré l'estime.
Il est de ses amis. Seigneur, voilà son crime.

FATIMAN.

Mais pourquoi le vouloir charger de cet emploi ?
Vous pouvez vous servir de vos gens ou de moi.

CELIME.

Me servant de mes gens on auroit pû l'apprendre,
Et je vous l'avouerai, je voulois vous surprendre.

FATIMAN.

Vous vouliez me surprendre, & vous m'avez surpris
Mais bien-tôt vos bontés en recevront le prix.
Dans un moment Carlos alloit cesser de vivre :
Mais, étant innocent ; courrez, qu'on le délivre.

CELIME.

Ayant presque causé moi-même son trépas,
J'y veux moi même aller, & reviens sur mes pas.

SCENE V.

FATIMAN, suite.

FATIMAN.

PLus loin & plus long-temps peut-on pousser l'audace ?
Mais je serai vengé, tout va changer de face :
Elle va recevoir le prix de sa noirceur,
Et d'avance déja j'en goûte la douceur.
Dom Brusquin vient; ses cris le font assez connoître.
Ecoutons ses discours, avant que de paroître.

SCENE VI.

D. BRUSQUIN, *STAMORAT*, suite

D. BRUSQUIN.

MEssieurs, que faites-vous, je suis prêt à signer;
L'heure n'est pas sonnée.

STAMORAT.

Elle vient de sonner;
Et c'est ta faute, au lieu d'aller au nécessaire,
Tu veux moraliser, ou tu ne fais que braire.
Tu crois qu'on soit payé pour t'entendre crier;
Je te l'ai déja dit vingt fois, point de quartier.

D. BRUSQUIN.

Hé, de grace, Monſieur, en pareille matiére,
Un moment plus ou moins ne fait rien à l'affaire.
Au nom de Belzébut votre digne patron,
Voyez Fatiman, vous, ou votre compagnon,
Dites-lui, que ſoumis à la loi qu'il m'impoſe,
Je lui donne ma femme à bail emphithéoſe;
Et que s'il veut du ſang, je ſignerai du mien,
Que de cent ans & plus je ne demande rien.

STAMORAT.

Il n'eſt plus temps, te dis-je, & l'heure eſt expirée,
Notre ordre eſt poſitif & ta priére uſée.
Il ne revient jamais quand il a décidé.

D. BRUSQUIN.

Ah! Chien d'honneur, pourquoi m'as-tu tant obſédé?
N'importe par pitié, des peines que j'endure,
Parlez à Fatiman, allez, je vous conjure,
Dites-lui que d'abord j'avois pris mon parti.

STAMORAT.

Ne verra-t'il pas bien que nous aurons menti?

D. BRUSQUIN.

N'importe, donnez-moi cette derniére joie.

STAMORAT.

Il va me renvoyer.

D. BRUSQUIN.

Hé bien, s'il vous renvoie,
Vous ſerez lors de moi tout ce qu'il vous plaira;
Voyons de quel ſecours mon argent me ſera.
Tenez, prenez ceci pour vous donner courage.

STAMORAT.

Attendez, je vais voir, mais s'il vient, ſoyez ſage.

SCENE VII.

D. BRUSQUIN, suite de Turcs.

D. BRUSQUIN.

HElas ! A mes dépens je connois, mais trop tard,
Qu'un homme eſt un grand ſot, quand un coup du hazard
Le défait d'une femme un peu coquette & belle,
D'aller paſſer les mers pour courir après elle.
Ah ! Que je vois par tout de gens mal ſatisfaits,
Qui rendroient grace au ciel d'en être ainſi défaits!
Quelqu'un vient, je crains fort, & je ne m'en puis taire,
Que mon retardement ne m'ait fait quelque affaire.

SCENE VIII.

D. BRUSQUIN, FATIMAN, STAMORAT, ſuite.

STAMORAT *à Fatiman.*

IL eſt prêt à ſigner tout ce que l'on voudra;

D. BRUSQUIN.

Me voilà. Je ferai tout ce qu'il vous plaira,
Et ſignerai plûtôt que vous mettre en colere,
Pour moi, pour mon ayeul & pour défunt mon pere,
Que nous avons été des ſots de pere en fils,
Et même ſi l'on veut pour tous mes bons amis.

Je laisse le champ libre à qui voudra m'en croire.

FATIMAN.

C'est quelque chose. Mais, si j'ai bonne mémoire,
Je ne t'avois donné, pour régler ton départ,
Qu'une heure, & ce choix vient, ce me semble, un peu tard.

D. BRUSQUIN.

C'est que j'ai quelque temps, parlant de votre flamme,
Entretenu vos gens du bonheur de ma femme,
Du plaisir que j'avois à vous trouver d'humeur
De vouloir consentir... de me faire l'honneur
D'en recevoir tantôt, sans qu'elle y soit forcée,
Ce qu'elle.... Ils m'écoutoient & l'heure s'est passée.

FATIMAN.

Ainsi, tu signeras ce qui t'est ordonné ?

D. BRUSQUIN.

Qu'on me fasse partir, je donne un blanc signé.

FATIMAN.

Outre ce blanc signé, ton amitié t'engage
A payer sans chagrin les frais du mariage.

D. BRUSQUIN.

Si j'en ai, je saurai ne le point faire voir.

FATIMAN.

Que tu seras présent à leurs noces ce soir,
Et qu'à table auprès d'eux tes discours ordinaires....

D. BRUSQUIN.

Pour cela décomptez.

FATIMAN.

Décomptez ! Aux galeres.

D. BRUSQUIN.

Quartier, Messieurs, s'il faut cela pour m'en sauver,
Je boirai leur santé quand j'en devrois crever.
Je vous en laisserai posseſſeur fort tranquille.

FATIMAN.

Comme pour ton repos cet hymen est utile,

Et que l'époux, enfin, que je lui veux donner,
Peut avoir quelque peine à se déterminer,
A moins que ton aveu ne seconde sa flamme,
Il faudra le prier d'avoir soin de ta femme;
Et de la recevoir de ta main, autrement....

D. BRUSQUIN.

Ah! Faites-moi crédit d'un si sot compliment.
De quel air voulez-vous que pour le satisfaire....

FATIMAN.

Quoi, cela te fait peine?

D. BRUSQUIN.

Oui, sans doute.

FATIMAN.

En galere,
Allez, c'est trop vouloir marchander avec moi.

D. BRUSQUIN.

Je suis soumis à tout, & vous donne ma foi
De faire exactement sur chaque circonstance,
Ce qu'on exigera de mon obéissance.

FATIMAN.

Qu'on lui fasse signer tout ce qu'il me promet,

SCENE IX.

FATIMAN, JULIE, D. BRUSQUIN, STAMORAT, suite.

FATIMAN.

VEnez remercier D. Brusquin, s'il vous plaît;
Belle Julie, enfin, d'une indulgence extrême;
Il renonce à ses droits, & vous rend à vous-même.

JULIE.

En faisant cet effort sur son cœur aujourd'hui,
Il fait beaucoup pour moi; mais encor plus pour lui.

D. BRUSQUIN.

Oui, c'est beaucoup pour moi que d'abaisser mon ame,
A signer le contrat du mari de ma femme:
Quel honteux personnage on me fait jouer!

FATIMAN.

Je t'entens murmurer, que veut dire cela?

D. BRUSQUIN.

Non, j'ai signé, tout est à vos ordres conforme;
Jamais homme ne fut sot en meilleure forme.

FATIMAN.

Maintenant qu'à mes vœux tu veux bien consentir,
Je vais pour t'obliger, & te faire partir,
Te faire voir l'époux que je donne à ta femme.

D. BRUSQUIN.

Comment, ce n'est pas vous?

FATIMAN.

Non, sans doute, & sa flamme
N'ayant pû se cacher, son cœur s'est déclaré
En faveur de celui qu'elle t'a préféré:
Et touché d'une ardeur si tendre & si fidéle,
J'ai voulu les unir par amitié pour elle.

D. BRUSQUIN.

J'entens bien; & pour prix d'une telle faveur,
Vous ne vous réservez que le droit du seigneur.
Mon front est à l'enchere, & ma femme au pillage;

SCENE X.

FATIMAN, D. BRUSQUIN, CELIME, CARLOS, JULIE, MARINE, TOMIRE, &c.

CELIME.

IL eſt temps déſormais d'achever votre ouvrage ;
Pour le voir accomplir je raméne Carlos.
A tant d'infortunés aſſurez le repos,
Qu'il ſoit libre, rendez un époux à Julie,
Et qu'ils prennent congé tous de la compagnie.

FATIMAN.

Ainſi dit, ainſi fait. Julie, approchez-vous ;
Recevez de ma main Carlos pour votre époux.

CELIME.

Quoi, Carlos ! Eſt-ce ainſi que mes ordres....

FATIMAN.

Perfide !
De l'odieux amour qui vous charme & vous guide,
Grace à mes bons deſtins, le projet m'eſt connu,
Mais de vous en punir le moment eſt venu,
Ingrate, rougiſſez.

CELIME.

O ciel ! Je ſuis trahie.

FATIMAN.

Qui vous portoit, cruelle, à cette perfidie ?

CELIME.

Peux-tu le demander ? Je l'aimois, je te hais.
Après mon procédé, contre tous mes ſouhaits,
D'être unie à Carlos je n'ai plus l'eſpérance ;
Mais ne crois pas me voir briguer ton alliance

Je vais ſortir d'Alger pour ne te voir jamais.

FATIMAN.

Non, devant le Divan, inſtruit de vos forfaits,
Il faut qu'auparavant vous ſoyez confondue,
Qu'on l'ôte de ces lieux, elle bleſſe ma vûe.

CELIME.

Ils bleſſent tous la mienne. Allons, ſortons d'ici.

SCENE DERNIERE.

FATIMAN, JULIE, CARLOS, STAMORAT, MARINE, TOMIRE, D. BRUSQUIN, ſuite.

CARLOS.

SEigneur, en faveur....

FATIMAN.

Non, n'ayez aucun ſouci.
Après tous les travaux d'une longue conſtance,
Venez de votre amour cueillir la récompenſe,
Vous êtes à Carlos, & Julie eſt à vous.
D. Bruſquin y conſent

D. BRUSQUIN.

Quoi! C'eſt là cet époux?

FATIMAN.

Oui, c'eſt lui, qui charmé des beaux yeux de Julie,
L'enleva de tes bras, c'eſt lui qu'en Barbarie
L'amour pour te l'ôter fit eſclave, & c'eſt lui
Qu'on va faire à tes yeux ſon époux aujourd'hui.

D. BRUSQUIN.

Quoi! C'eſt-là le Paris de cette belle Héléne?

JULIE.

On me livra ſans peine à l'objet de ma haîne;

Il vous plut de souffrir qu'on en usât ainsi ;
On vous force à me rendre, & je le souffre aussi.

ON CHANTE.

O Giornata
Fortunata !
Rin gratiar Mahometa,
Mi donar la libertà
Di tornar in patria
Allegria.

Hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà,
Hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà, hà.
Mi rompir catena,
Ti donar femina.
Allegria.
Hà, hà, &c. Liberta.
Voglio cassiar d'amar vaga belta
L'amore fa penar
E tropo sospirar
La crudeltà.
Libertà, libertà, &c.

Air pour les Turcs.

O le bon pays que la Turquie,
Si l'on y buvoit du vin,
Si-tôt qu'une femme ennuie,
Sans autre cérémonie,
On la donne à son voisin.
O le bon, &c.

S'il ne falloit que passer la mer,
Et se rendre en Alger,
Pour rompre un mariage,
Plus de la moitié des maris
Qui sont aujourd'hui dans Paris,
Feroient dès demain le voyage.

D. BRUSQUIN *après qu'on a danſé.*

Hélas ! Tous mes amis ſe moquant de ma flamme,
Ne ma'ppelleront plus que le mari ſans femme ;
Mais que ferois-je, enfin, il faut s'en conſoler ;
Bien des gens que je vois voudroient me reſſembler.

On prend ici le même divertiſſement.

F I N.

TRASIBULE,

TRAGI-COMEDIE.

ACTEURS.

DIOMEDE.

TRASIBULE.

ELPIDIE, mere de Trasibule.

THEBALDE.

ARISTIDE, fille de Thebalde.

ATHIS, capitaine des gardes.

CLEONE, confidente d'Elpidie.

SUITE.

La scéne est dans Syracuse.

TRASIBULE,

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

TRASIBULE, THEBALDE.

TRASIBULE.

HE bien, Thebalde, enfin, faut-il que la contrainte
Réduiſe inſolemment mes efforts à la feinte ?
Un tyran aura-t'il, pour monter à mon rang,
Impunément tari la ſource de mon ſang ?
Mon pere maſſacré, ma puiſſance ravie,
Doivent-ils me réduire à lui laiſſer la vie ?
Et forçant aujourd'hui ma main à l'épargner,
Faut-il que je paroiſſe indigne de régner ?

THEBALDE.

Non, Seigneur, le tyran qui régne en votre place
Doit ſentir les effets de votre noble audace :
Gardez pour l'en punir ces bouillans mouvemens ;
Mais, encore une fois, attendez tout du temps :
Le tyran eſt trop fort, courir à force ouverte
A venger votre ſang, c'eſt chercher votre perte.
Continuez, Seigneur, de faire l'inſenſé.
Depuis qu'il s'eſt couvert du ſang qu'il a verſé,
Il croit que votre eſprit frappé d'un tel outrage,
De la raiſon qu'il eut ne fait aucun uſage :
Que le premier forfait que ſon bras a commis,
Coûta la vie au pere, & la raiſon au fils :
Et vous ſavez enfin par cette rude atteinte,
Que vous devez, Seigneur, vos jours à votre feinte.
Pour le voir hors du trône, & vous y voir monté,
Continuez....

TRASIBULE.

O dieux ! Quelle néceſſité !
Qu'un grand cœur eſt frappé d'une ſenſible atteinte,
Alors que ſon malheur le reduit à la feinte.

THEBALDE.

Rejettez les appas d'un ſcrupule ſi vain,
Le ciel contre un tyran demande votre main :
Servez-vous des moyens que ſa bonté vous donne.
Lorſqu'il faut racheter l'éclat d'une couronne,
Et voir par ſes efforts un tyran abattu,
C'eſt être criminel qu'avoir trop de vertu.
Vous vous devez, Seigneur, cette illuſtre victime ;
Epargner un tyran, c'eſt partager ſon crime ;
Ce monſtre, qui bravant les hommes & les dieux,
Couronne hautement ſon forfait à nos yeux,
Ne ſeroit pas puni ſi la valeur d'un autre
Uſurpoit aujourd'hui cet effort ſur la vôtre.
Vous devez compte aux dieux du ſang qu'il a verſé,
Son forfait, ſans ſa mort, ne peut être effacé.

Un roi comme les dieux peut lancer le tonnere,
Réſervez vos efforts pour en purger la terre,
Et la foudre qui met les monſtres aux abois,
Doit partir de leurs mains ou de celles des rois.

TRASIBULE.

Mon retour d'Agrigente, après deux ans d'abſence,
N'eſt-il point pour me perdre une belle apparence?
Car tu ſais que dès lors que le tyran fut roi,
Pour ſervir ſa fureur on s'aſſura de moi,
Et qu'un trouble affecté me conſervant la vie,
Le ſoin de m'éloigner ſut borner ſon envie.
Son deſſein ....

THEBALDE.

Non, Seigneur, j'ai cauſé ce retour
Le tyran craint trop peu pour vous ôter le jour:
Je l'ai perſuadé que dans ces lieux, ſa haîne
Vous feroit obſerver avecque moins de peine,
Et qu'ici, ſa fureur, ſa crainte ou ſon courroux,
Avec moins de péril s'aſſureroient de vous.
Depuis la mort du roi, voyant la tyrannie
Forcer tous vos ſujets à la rendre impunie,
Foible contre un tyran je me joignis à lui,
Ne pouvant l'accabler je me fis ſon appui,
Pour éblouir ſa rage & ménager ſa perte,
Et tant que je n'ai pû le perdre à force ouverte,
Tant de ſoins affectés ont ſignalé ma foi,
Qu'à peine ſes ſoupçons pourroient tomber ſur moi.
Le frere du tyran, jaloux de ma puiſſance,
Ne ſouffre ma faveur qu'avecque répugnance.
Mais j'ai ſéduit pour vous le gouverneur du fort;
Des chefs & des ſoldats ſecondent notre effort.
Outre que ſi c'eſt peu de ce que je hazarde,
Moi-même, s'il le faut, je ſéduirai ſa garde;
Et ſûr, pour l'immoler, d'un paſſage ſecret,
Il recevra de vous le prix de ſon forfait.

TRASIBULE.

Que ne te dois-je point!

THEBALDE.

Mais le tyran s'avance ;
De peur de vous trahir, évitez sa présence.

SCENE II.

DIOMEDE, THEBALDE, suite.

THEBALDE.

Seigneur, l'on a conduit Trasibule en ces lieux.

DIOMEDE.

Toujours également transporté, furieux ?

THEBALDE.

Oui, Seigneur, son malheur qui lui sauve la vie,
Demande beaucoup plus de pitié que d'envie :
Il semble que le ciel, pour vous faire régner,
N'oppose à vos vertus qu'un prince à dédaigner.

DIOMEDE.

Ce prince est à mes yeux une importune image,
Et m'exposer aux siens c'est irriter sa rage :
Car tu sais que parti pour combattre Dimas,
Ma prodigalité corrompit ses soldats ;
Que par l'ordre du roi commandant son armée,
Son innocence fut par mon crime opprimée ;
Que lorsque pour me joindre il s'approcha de moi,
L'ayant fait massacrer je fus proclamé roi ;
Et que la force en main entrant dans Syracuse,
La vieillesse du roi fut toute mon excuse.
Mais malgré mon pouvoir je ne puis m'empêcher
De blâmer la douceur où je devrois pencher,
Pour adoucir le peuple & calmer le murmure,
Où du prince troublé a fû porter l'injure,

J'ai voulu qu'en ces lieux il reſpirât le jour ;
Non que pour le ſauver je ſouffre ſon retour,
Mais pour m'en aſſurer, je veux que l'apparence
Ne puiſſe m'accuſer d'aucune violence ;
Laiſſer le prince libre, & ne me réſerver
Que l'eſpoir & le ſoin de le faire obſerver,
Feindre de le laiſſer de ſon deſtin arbitre,
De reſpecter en lui ſa naiſſance & ſon titre,
Cependant qu'en ſecret pour le faire périr,...

THEBALDE.

Ah ! Gardez-vous, Seigneur, de le faire mourir,
Le peuple de ſon trouble ayant eu peu de marques,
Croiroit avoir perdu le plus grand des monarques,
Bien loin de voir ſon cœur ſuccomber à vos coups ;
Les dieux ne l'ont rendu ſi différent de vous,
Qu'afin que cet état, dans ſon extravagance,
Pût de vous & de lui faire la différence.
Seigneur, ſa vie importe à votre ſûreté,
Oppoſez vos clartés à ſa ſtupidité ;
Sa chûte à ſes ſujets paroiſſant légitime,
Il aura leur mépris, vous aurez leur eſtime.
Pour rendre un roi l'objet d'un amour peu commun,
Offrez-en toujours deux afin qu'il n'en ait qu'un,
Afin que cet état ayant changé de maître,
Diſe qu'un fils de roi fut indigne de l'être,
Et que tous ſes ſujets obligés d'obéir,
Rendent graces aux dieux de vous le voir trahir.

DIOMEDE.

Ah ! Depuis que le ſang d'un prince légitime
Fut d'un trône uſurpé la premiére victime,
Il faut, pour aſſurer ſa puiſſance & ſes jours,
Tarir du ſang royal & la ſource & le cours.
Les tyrans teints de ſang, devenant redoutables,
Ne peuvent l'épargner ſans ſe rendre coupables ;
Et le ciel indigné de leurs premiers forfaits,
S'ils ne l'ont tout verſé ne les abſout jamais.

THEBALDE.

Plûtôt qu'à ſon trépas le peuple s'intéreſſe,
Donnez, Seigneur, donnez ſes jours à ſa foibleſſe :
Le ſceptre teint d'un ſang qui n'étoit point ſuſpect,
Imprime trop d'horreur & trop peu de reſpect :
Et quand le crime acquiert la grandeur ſouveraine,
Moins la couronne coûte & plus elle eſt certaine.
Pour un cœur qui ſuccombe à l'ardeur de régner,
Tout ce qu'il ne craint point doit-être à dédaigner.
Les cœurs ambitieux ne commettent de crimes,
Que ceux de s'immoler ſans beſoin de victimes :
Ainſi quand trop d'ardeur demande ſon trépas,
Ce cœur l'en doit ſauver puiſqu'il ne le craint pas.

DIOMEDE.

Hé, qui me répondra que ce bonheur extrême
Des dieux pour le venger n'eſt point un ſtratagême?
Peut-être que les dieux ne l'ont rendu troublé
Qu'afin qu'aigri du coup dont il eſt accablé,
Il mépriſe un péril dont un autre en ſa place,
Formeroit un obſtacle à ſon illuſtre audace.
Quiconque a ſur le crime affermi ſa grandeur,
Doit tenir pour ſuſpect l'excès de ſon bonheur.
Un cœur que les forfaits ont rendu redoutable,
Doit prévenir le coup de peur qu'il ne l'accable,
Et quelque grand ſuccès qui réponde à nos vœux,
C'eſt foibleſſe aux tyrans de ſe fier aux dieux.

THEBALDE.

Mais, Seigneur, ſi pour vous leur faveur eſt ſuſpecte,
Si vous verſez un ſang qu'ils veulent qu'on reſpecte,
Qui foible contre vous....

DIOMEDE.

Je pourrois l'épargner,
Et ne rien voir en lui qu'un bras à dédaigner,
Si ce fils ne ſervoit contre ma tyrannie,
A ſoutenir l'orgueil de l'ingrate Elpidie ;

Qui

Qui fondant, ſur ce fils, un eſpoir glorieux
Abuſe inſolemment de ma grace à mes yeux,
Et pour qui mon pouvoir.... Mais je la vois paroître.

SCENE III.

DIOMEDE, ELPIDIE, THEBALDE, ſuite.

DIOMEDE.

VOus vouliez m'éviter?

ELPIDIE.

Vous l'avez pû connoître.

DIOMEDE.

Pour vaincre vos mépris tous mes ſoins ſuperflus....

ELPIDIE.

Votre bonheur eſt grand, je ne puis rien de plus.

DIOMEDE.

Madame, le mépris pour les rois eſt un crime.

ELPIDIE.

Oui, mais pour les tyrans il eſt trop légitime.

DIOMEDE.

Mon cœur dont les reſpects pour un ſi digne objet....

ELPIDIE.

C'eſt qu'étant mon tyran il eſt né mon ſujet.

DIOMEDE.

En vain un foible appas ſéduit votre colere;
Tous ces noms de tyran ne ſont qu'une chimere;
Le diadême eſt fait pour les ambitieux,
Les dieux n'offrent d'objet que le trône à leurs yeux;
Ces dieux pour y monter nous donnant un même être,
Y deſtinent ſans choix celui qui s'en rend maître.

Un grand cœur pour régner ne doit rien épargner ;
Et les ſceptres ſont faits pour qui peut les gagner.

ELPIDIE.

Oui, quand avec le ſang la vertu le rend digne
De ſe voir honoré de cet éclat inſigne :
Mais lorſque par la mort d'un légitime roi....

DIOMEDE.

Ne me reprochez plus que j'ai trahi ma foi,
Celui dont la valeur acquiert une couronne,
Eſt roi comme les rois à qui le ſang la donne;
Votre époux qui du ſang eut le titre de roi,
L'ayant eu ſans efforts le fut bien moins que moi.
Je devois par ſon ſang effacer ſa mémoire,
Et quoi que l'on oppoſe à l'éclat de ma gloire,
Il dut tout à ſon ſang, je ne dois rien au mien ;
Je dois tout à mon bras ; il ne dut rien au ſien.
Monter par ſa valeur à ce degré ſuprême,
C'eſt ſavoir acheter l'éclat du diadême,
Et l'on doit dérober à ce nom odieux,
Un cœur qui fait pour lui plus que n'ont fait les deux.

ELPIDIE.

En vain pour t'éblouir ce ſentiment t'anime,
Si ces perfides cœurs qui ſont nés pour le crime
Enſanglantent le ſceptre & le trône à nos yeux,
Renverſent dans les rois les images des dieux ;
Ce n'eſt pas que les dieux autoriſant leurs crimes,
Demandent à leurs bras des pures victimes :
Ils permettent de voir les tyrans élevés
Pour voir à plus d'horreurs leurs forfaits réſervés :
Ces dieux pour les punir feignant de les abſoudre,
Les laiſſant élever les approchent du foudre.
Ils doivent pour venger les rois & leurs ſujets,
Le dernier des tourmens au plus grand des forfaits;
Et comme il n'en eſt point qu'un perfide n'efface
Par la mort de ſon roi pour monter à ſa place,
Ils font de tout le trône un illuſtre échaſtaud,
Pour faire trébucher ces monſtres de plus haut.

DIOMEDE.

Dans votre emportement je vous plains ſans vous craindre.

ELPIDIE.

Crains, tyran ; crains plûtôt ma fureur ſans me plaindre,
Du ſang de tant de rois le ciel me laiſſe un fils.

DIOMEDE.

Il en a fait, Madame, un objet de mépris ;
Pour craindre le courroux où ce cœur s'intéreſſe,
Il a trop peu d'eſprit & vous trop de foibleſſe.
De tant d'égaremens tous ſes gens agités....

ELPIDIE.

Si ſon ame a perdu ſes brillantes clartés,
La raiſon que les dieux ont laiſſée à la mienne
Peut réparer en lui le défaut de la ſienne.
Sa main & ma fureur qui demandent ton ſang,
Uniront leurs efforts pour te percer le flanc ;
Nous ſerons, dans l'ardeur qui le veut voir répandre,
Lui pour l'exécuter, & moi pour l'entreprendre.
Pour punir le plus grand de tous les attentats,
J'unirai contre toi mes conſeils & ſon bras.
Tremble, tremble, tyran, prévoyant la tempête
Que le ciel par nos mains excite ſur ta tête ;
Et ſi ton cœur après des forfaits impunis,
Nous craint peu ſéparés, crains de nous voir unis

DIOMEDE.

Puiſqu'enfin à mes yeux ce grand courroux éclate,
Je veux vous faire voir de quel bras il ſe flatte.
Que l'on cherche le prince, & qu'on l'amène ici.

THEBALDE.

O dieux ! Je vais, Seigneur, en prendre le ſoucis

SCENE IV.

ELPIDIE, DIOMEDE, ſuite.

DIOMEDE.

UN trouble ſi certain n'a rien qui m'épouvante,
Voyez ſi ſon bras peut répondre à votre attente ;
Banniſſez de ſon cœur ſes tranſports languiſſans ;
Excitez ſa fureur, Madame, j'y conſens :
Mais ſon égarement vous va faire connoître,
Que les dieux à l'état devoient un autre maître ;
Et qu'un prince troublé n'auroit pû concevoir....

ELPIDIE.

Plus ſon trouble eſt certain, plus j'en conçois d'eſpoir,
Quand les dieux, employant des graces ſinguliéres,
Ont verſé dans un cœur leurs brillantes lumiéres,
Qu'ils ont à la raiſon réuni la vertu,
Ces dieux bornent leurs ſoins à ceux qu'ils en ont eu,
Et leur abandonnant l'éclat d'un vrai mérite,
Ils laiſſent à ces cœurs le ſoin de leur conduite :
Mais ceux à qui le ſort refuſe des clartés,
Qui puiſſent oppoſer à tant d'obſcurités,
Sont ceux à qui le ciel devenant plus propice,
Des deſtins ennemis répare l'injuſtice.
Les dieux, par un effet d'une extrême bonté,
Diſpenſent leurs faveurs avec égalité ;
Ils donnent, uniſſant leurs ſoins avec les nôtres,
De la raiſon aux uns, & du ſecours aux autres ;
Et ceux dont ce défaut peut obſcurcir les jours,
Sont ceux à qui les dieux prêtent plus de ſecours.

SCENE V.

TRASIBULE, ELPIDIE, DIOMEDE, THEBALDE, suite.

THEBALDE.

SEigneur, voici le prince.

ELPIDIE.

Ah! Mon fils, que mes larmes
Vous faſſent concevoir mes mortelles alarmes:
Cherchez dedans mes yeux la ſource de mes pleurs,
Et puniſſez l'auteur de nos communs malheurs:
Ou ſi ce n'eſt aſſez des larmes d'une mere,
Pour faire naître en vous un courroux néceſſaire;
Et pour vous inſpirer un glorieux projet,
Jettez, jettez, mon fils, les yeux ſur cet objet.
Cherchez, cherchez en lui le meurtrier d'un pere,
L'ennemi de vos jours, le tyran d'une mere,
Un lâche uſurpateur, l'horreur de vos états.
Vengez.... Hélas, mon fils, vous ne m'écoutez pas!
Dans l'excès des malheurs qui vous rend inſenſible,
Ce cœur à mes conſeils devient inacceſſible;
Et le ciel qui vous peint le trouble ſur le front,
Vous rend, en vous bravant, inſenſible à l'affront.

TRASIBULE.

Mes malheurs. Banniſſez cette erreur de votre ame.
Mon bonheur eſt plus grand que vos ennuis, Madame,
Et le ciel qui me peint le trouble ſur le front,
Vous cache mon bonheur, ſans me cacher l'affront.

ELPIDIE.

Ah! Ne vous flattez point d'un bien imaginaire,
Et ſoyez plus ſenſible aux larmes d'une mere:

Son cœur pour vous ſauver d'un mortel embarras ;
Vous prête ſa fureur, prêtez-lui votre bras ;
Réparons, s'il ſe peut, le défaut l'un de l'autre,
J'emploirai tous mes ſoins pour ſuppléer au vôtre :
Donnez à ma douleur ce qui manque à ma main.
Changez de ſentimens.

DIOMEDE.

Vous lui parlez en vain ;
Et ſi d'un tel deſſein ſon ame étoit capable,
Pour lui laiſſer la vie il ſeroit trop coupable :
Mais voyant que ſon trouble en obſcurcit le cours,
Je donne à la pitié le reſte de ſes jours,
Et crains peu les tranſports que ſon malheur lui cauſe.

ELPIDIE.

Voyez à quel mépris le deſtin vous expoſe.
Tâchez de concevoir....

TRASIBULE

Je connois mon bonheur,
Et le trouve aſſez grand pour charmer ma douleur.

ELPIDIE.

Hélas ! De quel bonheur le trouble de votre ame
Peut-il flatter vos vœux ?

TRASIBULE.

De quel bonheur, Madame ?
Je commence à régner, ma gloire & mon pouvoir,
M'élevent ſur le trône, & paſſent votre eſpoir.
Tout flatte mes deſſeins & même en ce paſſage,
D'un illuſtre ſujet je recevois l'hommage.
Thebalde en eſt témoin : Madame, en eſt-ce aſſez
Pour arrêter le cours des pleurs que vous verſez :
Vous faut-il ſon aveu ? Parle, ton cœur s'étonne.

THEBALDE.

Seigneur, nous étions ſeuls, & je n'ai vû perſonne.

ELPIDIE.

Ah, mon fils ! Si mes pleurs ſont ſur vous peu d'effort,
Et ne cauſent en vous aucun autre tranſport ;

Si toujours vous flattant d'un bonheur chimérique,
En vain pour vous aigrir ma colere s'explique.....

TRASIBULE.

Que voulez-vous de plus de l'effort de mon bras ?

ELPIDIE.

Qu'il meure, cet ingrat.

TRASIBULE.

Qu'il meure ? Tu mourras.
Etes-vous satisfaite ?

ELPIDIE.

Ah ! Pressez cette envie,
Que la fin de ce jour soit la fin de sa vie.

TRASIBULE.

Je suis plus indulgent que son crime, & ma main
Le laisse par pitié vivre jusqu'à demain,
Tandis que tous mes soins occupés à sa perte,
Emploiront contre lui tout hors la force ouverte.
J'armerai contre toi les chefs & les soldats,
Pour résoudre avec eux l'ordre de ton trépas.
Ceux qu'un zéle apparent attache à ta personne
Se verront tous séduits pour t'ôter ma couronne :
Et pour te décharger d'un fardeau trop pésant,
Thebalde que tu vois n'en sera pas exempt.
Dans l'ardeur où pour moi je veux qu'il se hazarde,
Il aura seul le soin de suborner ta garde,
Et sûr pour t'immoler d'un passage secret....

THEBALDE.

Ah ! Prince.

TRASIBULE.

Tu verras quel en sera l'effet.

SCENE VI.

ELPIDIE, DIOMEDE, THEBALDE, ſuite.

THEBALDE.

SEigneur, vous avez vû le trouble de ſon ame.

DIOMEDE.

Voilà pour vos ennuis un grand ſecours, Madame,
Mes efforts contre lui vont être ſuperflus,
Il vous promet ma mort, que vous faut-il de plus?
A quel plus grand eſpoir auriez-vous pû prétendre?

ELPIDIE.

Je ferai mes efforts, afin de te l'apprendre.

SCENE VII.

DIOMEDE, THEBALDE.

DIOMEDE.

FAut-il que tant d'orgueil ſe force à m'outrager,
Sans que celâche cœur ſe porte à s'en venger!

THEBALDE.

Sa foibleſſe, Seigneur, de tant d'orgueil ſuivie....

DIOMEDE.

Ce n'eſt pas le motif qui lui ſauve la vie;
Et pour tout dire, enfin, les ennuis que je ſens,
Pour être plus cachés ne ſont pas moins preſſans;

Te

Te le dirai-je ? Hélas ! Pour cette fiére reine,
Mon amour eſt plus fort mille fois que la haîne ;
Et l'eſpoir d'affermir mon trône en l'épouſant,
Rend, malgré mes efforts, mon tranſport plus preſſant.
Tandis qu'à d'autres ſoins mon ardeur occupée,
Fera ſervir contre eux leur puiſſance uſurpée,
Fais obſerver la reine, afin que ſon tranſport,
Ne pouvant éclater, en devienne moins fort ;
Afin que par mes ſoins ſa fierté ſoit deçûe,
De la mere & du fils empêche l'entrevûe ;
Détourne adroitement leurs ſecrets entretiens,
Pour aſſurer mes jours en conſervant les ſiens.
Car j'atteſte des dieux l'éclat & la puiſſance,
Que le moindre ſoupçon de leur intelligence
Saura confondre enſemble, après tant de mépris,
Les larmes de la mere avec le ſang du fils.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELPIDIE, CLEONE.

ELPIDIE.

Laisse couler des pleurs où ton zéle s'oppose,
C'eſt le moins que je doive à l'ennui qui les cauſe;
Le ciel trahit mes vœux, Cleone, & ſon courroux
M'a ravi ſans pitié mon fils & mon époux :
Mon fils en le rendant inſenſible à l'outrage,
Mon époux le faiſant ſuccomber à la rage;
Et force la douleur qui s'oppoſe à mes vœux,
N'en ayant perdu qu'un, de les plaindre tous deux.

CLEONE.

Expliquez mieux le trouble où ſon malheur l'expoſe,
Les dieux ont des effets dont ils cachent la cauſe,
Et prêts de rétablir ce fils & ſon pouvoir....

ELPIDIE.

Hélas! Surquoi veux-tu fonder ce grand eſpoir?
Cléone, aucun ſecours ne flatte ma vengeance,
Le tyran à mon fils dérobe ma préſence,
Sans qu'il me ſoit permis d'en oſer murmurer;
Thebalde en ce moment vient de m'en aſſurer.

Atteſtant, m'a-t'il dit, la céleſte puiſſance,
Que le moindre ſoupçon de notre intelligence
Saura confondre enſemble, après tant de mépris,
Les larmes de la mere avec le ſang du fils.
Ah! Faut-il que du ciel la rigueur implacable,
Uniſſe ſes efforts au malheur qui m'accable,
Et ne me laiſſe enfin, pour charmer mes ennuis,
Que des yeux dont la vûe eſt mortelle à mon fils?

CLEONE.

J'aperçois le tyran.

SCENE II.

DIOMEDE, ELPIDIE, CLEONE, ſuite.

DIOMEDE.

QUoi, ces yeux pleins de charmes
Nous cacheront toujours leur éclat dans leurs larmes?
Et tout ce qu'à vos maux ma faveur peut offrir,
Ayant veuë vos pleurs, ne les fairoit tarir?
Ah! Souffrez qu'à ces pleurs, Madame, je m'oppoſe,

ELPIDIE.

L'effet de mes ennuis en ſurprend-il la cauſe?
Mon fils, par vos rigueurs & confus & troublé,
N'a pû s'en voir atteint ſans en être accablé.
Quoi! n'eſt-ce pas aſſez d'une ſi rude atteinte?
Faut-il que ces rigueurs qui ſéduiſent ma plainte,
M'ayant fait eſpérer que je m'étois mépris,
Rendent tous mes regards funeſtes à mon fils?

DIOMEDE.

Je vous entens, Madame, & veux bien vous le rendre,
Ce fils, l'unique objet d'une amitié si tendre ;
Mais puisqu'à vos ennuis je prête du secours,
Des miens, Madame, au moins interrompez le cours :
C'est assez, c'est assez me forcer au silence,
Ainsi que ma raison mon amour s'en offense.
Voyez, aimez ce fils, Madame, j'y consens,
Mais au moins soulagez les maux que je ressens.
Si l'amour en secret vous déroba le pere,
Sachez que sans l'amour vous ne seriez plus mere ;
Et pouvant vous ôter le fils avec l'époux,
Voyez en le sauvant ce que j'ai fait pour vous.
Du faîte des grandeurs le roi prêt à descendre,
Commençoit à mêler à ces feux trop de cendre ;
Le trône où je me sieds, lassé d'un tel fardeau,
Sembloit moins à nos yeux un trône qu'un tombeau :
Le roi de ce qu'il fut n'étant plus rien que l'ombre,
Du sceptre qu'il portoit rendoit l'éclat trop sombre.
Je vous rens, unissant l'amour & la pitié,
De ce tout inégal la plus belle moitié :
Souffrez donc que mon cœur vous tienne lieu de l'autre,
Joignez à mon ardeur les restes de la vôtre.
Je puis seul mettre fin à des ennuis si grands,
Je vous dois un époux ; hé bien, je vous le rens :
S'il fut roi, je le suis ; s'il aima, je vous aime,
Cessez donc de venger son trépas sur vous même ;
Et votre cœur, Madame, à qui le mien est dû,
Saura changer d'époux sans avoir rien perdu.

ELPIDIE.

Si le sort qui d'un roi te fit une victime,
Sous ces belles couleurs t'a déguisé ton crime,

Ou tâche à me cacher l'excès de ta fureur,
Je veux que mes ennuis t'en découvrent l'horreur.
Si l'éclat de ce roi te paroiſſoit trop ſombre,
Apprens qu'un criminel n'en voit jamais que l'ombre,
Et que l'éclat des rois, par la vertu formés,
N'ouvre jamais des yeux que le crime a fermés.
Régle ſur cet aveu le tranſport de ton ame,
Et crois, pour épargner mes mépris à ta flamme,
Que mon cœur pour un roi par tes coups accablé,
Eût prévenu ton bras, s'il t'avoit reſſemblé.

DIOMEDE.

J'avois à ce courroux préparé ma conſtance,
Madame, & pour ne pas l'aigrir par ſa préſence,
Je veux vous épargner la douleur de me voir;
Cependant ſi ce fils peut flatter votre eſpoir,
Si vous aimez en lui le ſang de vos monarques,
Vous ſavez le moyen de m'en donner des marques;
Et ſans que ma preſence augmente votre ennui,
Je jugerai par moi de votre amour pour lui:
Nous pouvons mettre fin aux ennuis l'un de l'autre,
Vous, finiſſant le mien, moi, ſoulageant le vôtre:
Et vous ſavez enfin, pouſſant ma flamme à bout,
Ce qu'on peut accorder à qui refuſe tout.

SCENE III.

ELPIDIE, CLEONE.

ELPIDIE.

JUge après les efforts d'une flamme imprévûe,
Si je dois de mon fils ſouhaiter l'entrevûe,
Et vois ce que mon cœur n'en doit point redouter,
Apprenant à quel prix je la dois acheter.

Ah ! Faut il qu'immolant ma haine à ma tendresse,
Le plaisir de le voir me coûte une bassesse ;
Ou faut-il que l'effort de mes justes mépris,
Me coûte la douleur de ne voir point mon fils ?
Pour ne pas l'exposer aux coups de ce perfide,
Et braver son courroux, employons Aristide.
Ce généreux objet de l'amour de mon fils,
Conserve tout l'éclat d'un feu qui fut permis ;
Et malgré les rigueurs de Thebalde son pere,
Ce grand cœur à mon fils ne peut être contraire :
Elle l'aime, & je sais qu'elle est jusqu'à ce jour
Soumise aux loix du sang sans trahir son amour.

CLEONE.

Madame ; elle paroît.

SCENE IV.

ELPIDIE, ARISTIDE, CLEONE.

ELPIDIE.

Venez, venez, Madame,
Donner quelque relâche au trouble de mon ame,
Thebalde & le tyran ne m'ont que trop appris,
Que sans le hazarder je ne puis voir mon fils.
Oui, ce pere cruel, Madame, dont le zéle
Fit du roi mon époux un sujet si fidéle,
Depuis que le tyran s'est rendu le plus fort,
Immole tout son zéle à son lâche transport ;
Il a mis en oubli que l'hymen de sa fille
Eût mis avec mon fils un trône en sa famille ?
Sans l'indigne attentat d'un tyran furieux ;
Mon fils, par ses conseils ; de retour en ces lieux,

Ne me fait que trop voir, après deux ans d'abſence,
Que pour borner ſes jours il eſt d'intelligence ;
Et les dieux irrités ne ſont pas ſatisfaits,
De me forcer à voir tant de lâches forfaits,
Si mes yeux trahiſant le trouble de mon ame,
Dans le cœur d'un tyran n'allume tant de flamme,
Que le ſien...

ARISTIDE.

Un tyran a de l'amour pour vous,
Madame, & ce grand cœur en paroît en courroux,
Employez contre lui ce qu'a votre vengeance...

ELPIDIE.

Que l'amour eſt mal propre à venger une offenſe,
Et qu'on mérite bien ſes maux que l'on reſſent,
Quand on met ſa vengeance au pouvoir d'un enfant.

ARISTIDE.

Si quelqu'autre ſecours flattoit votre eſpérance,
Je blâmerois celui d'une telle vengeance :
Mais, Madame, le prince eſt ſi fort tranſporté,
Il a joint tant de trouble à ſi peu de clarté,
Que c'eſt vous abuſer, Madame, que de croire
Qu'il en conſerve aſſez pour rétablir ſa gloire :
Je l'ai vû, mais hélas ! ſi troublé que mes yeux
N'ont vû qu'avec douleur ce prince dans ces lieux.
Voyez ſi les moyens où vous pouviez prétendre
Laiſſent à votre eſpoir....

ELPIDIE.

Tâchez de me les rendre.
Mon fils, quand le tyran verſa le ſang du roi,
Devoit, vous le ſavez, recevoir votre foi,
Il joignit tant d'eſprit à l'heur de ſa naiſſance,
Que je déments pour lui mes ſens & l'apparence :
En vain j'ai vû ſon trouble & ſon égarement,
Et je ne puis penſer qu'aucun reſſentiment
Ne joigne ſes efforts au malheur qui l'accable :
Tâchez de découvrir s'il en eſt incapable,

Uniſſez, pour bannir un tyran de ſon rang,
L'intérêt de l'amour avec celui du ſang ;
Ou plûtôt condamnant la nature au ſilence,
Ne chargez que l'amour du ſoin de ma vengeance,
Auſſi bien, dans les cœurs qui nous doivent le jour,
La nature ſe tait pour écouter l'amour,
Si l'on les joint tous deux, l'un ou l'autre en murmure :
L'amour ſeul eſt plus fort que joint à la nature ;
Et des cœurs que leurs nœuds engagent tour à tour,
Il en échappe au ſang, & jamais à l'amour.

ARISTIDE.

Quoique ſon trouble joint avec deux ans d'abſence,
Ne me laiſſe ſur lui qu'une foible puiſſance,
Puiſque vous le voulez, je ferai mes efforts
Pour faire naître en lui de glorieux tranſports,
Vous ſavez que l'amour & la foi qui m'engage,
M'en font, malgré ſon trouble, une charmante image ;
Et qu'enfin ſi le ſort obſcurcit ſa vertu,
Mon cœur en eſt ſurpris ſans en être abattu.

ELPIDIE.

Comme ma dignité n'a plus rien qu'on reſpecte,
Je vais me retirer de peur d'être ſuſpecte.
Adieu.

ARISTIDE.

Puiſque l'amour peut charmer votre ennui,
Madame, ſi je puis, je n'emploirai que lui.

SCENE V.

ARISTIDE ſeule.

MAis quel eſt le deſſein où ma flamme s'engage ?
Dois-je porter le prince à venger ſon outrage ;
Puis qu'enfin le tyran peut tout ce qu'il lui plaît,
Et que ſi ſon trépas... Mais, hélas ! Il paroît.

SCENE VI.

ARISTIDE, TRASIBULE.

TRASIBULE.

QUoi, vous verſez des pleurs ? Souffrez que je m'étonne,...

ARISTIDE.

Ah ! C'eſt à vos malheurs, Prince, que je les donne ;
Puis-je ne voir en vous, en ce funeſte jour,
Qu'un Prince que les dieux ont trahi tour à tour ?
Dont le cœur inſenſible à l'ennui qui l'accable,
Eſt de ſes ſens troublés la preuve indubitable,
Seigneur, & m'empêcher, dans ce triſte embarras,
De plaindre les malheurs de qui ne les plaint pas ?

TRASIBULE.

Si rien que mes malheurs ne cauſe vos alarmes,
Madame, vous pouvez mettre fin à vos larmes,

En ſavez-vous quelqu'un qui meſoit inconnu ?

ARISTIDE.

Hélas ! Si votre eſprit étoit moins prévenu,
S'il pouvoit encor voir l'éclat d'une couronne
Qu'aux fureurs d'un tyran le deſtin abandonne ;
D'une autre paſſion ce cœur prendroit la loi.

TRASIBULE.

Eſt-ce un ſi grand malheur que de n'être pas roi ?
Sont-ce là tous les maux dont j'ai lieu de me plaindre,
Madame ?

ARISTIDE.

Ah ! Prince, en vain je tâcherois à feindre.
Le ciel vous ôte un ſceptre, & ce coup me ſurprend ;
Mais ſi c'eſt un malheur ce n'eſt pas le plus grand.

TRASIBULE.

Et quel plus grand malheur a droit de me ſurprendre,
Alors qu'auprès de vous...

ARISTIDE.

Quoi, faut-il vous l'apprendre ?
Le trouble où vous a mis l'excès de ce malheur,
Cauſe ſeul mes ennuis.

TRASIBULE.

Que je plains votre erreur !

ARISTIDE.

Hélas !

TRASIBULE.

Sans m'alarmer, ſouffrez que je vous voie ;
Aucun ennui ſecret ne ſe mêle à ma joie.

ARISTIDE.

Quoi, votre ſang verſé, votre trône uſurpé,
Votre cœur par ſon trouble à la rage échappé ?

TRASIBULE.

Hé bien, ſi la douleur de me voir ſans couronne
A pû cauſer les pleurs que votre cœur me donne,
Diſſipez vos ennuis, vous me verrez demain
Le diadême au front, & le ſceptre à la main.

Demain, je monte au trône, & pour vous satisfaire,
Puisque je vois qu'il faut être roi pour vous plaire,
Apprenez que le sort va finir mes malheurs.

ARISTIDE.

Hélas! De quel secours flattez-vous mes douleurs?
Et que peut votre effort, pour surmonter l'obstacle
Que ce trouble....

TRASIBULE.

Je vais vous répondre en oracle.

Ne doutez plus de mon effort,
Je ne dois plus avoir la fortune ennemie;
Le tyran va trouver la mort
Dans la source de votre vie.

Jusqu'à l'heureux moment qui doit me faire roi,
Développez ce sens, & puisqu'enfin ma foi
Vous promet par ces mots une gloire imprévûe,
Tâchez par vos clartés d'en prévenir l'issûe.

ARISTIDE.

Dieux! Quels égaremens!

TRASIBULE.

Cet aveu vous surprend?

ARISTIDE.

Vous le dirai-je? Hélas! Que votre trouble est grand!

TRASIBULE.

Madame, cet espoir répond-il mal au vôtre?
Hé bien, pour en juger, apprenez-en un autre.
Puisque pour vous l'énigme a trop d'obscurité,
Et que pour m'expliquer vous manquez de clarté:
Je veux que le tyran soit puni par moi-même,
D'avoir indignement souillé le diadême;
Que mon bras contre lui portant tout son effort....

ARISTIDE.

Ah! N'entreprenez rien, Prince, ou vous êtes mort,
Votre trépas est sûr s'il faut qu'on vous soupçonne;
J'aime mieux pour jamais me passer de couronne,

Que de vous voir tenter un dangereux effort,
Et pleurer vos malheurs, Prince, que votre mort.
Si mes jours vous sont chers, souffrez que votre flamme
Dérobe ce transport au trouble de votre ame:
Voulez-vous qu'à l'envi nos deux cœurs déchirés...

TRASIBULE.

Ils sont trop bien unis pour être séparés,
Et pour vous voir régner j'ai trop d'impatience;
Ma fureur du tyran va borner la puissance;
Ne m'opposez donc plus le péril où je cours,
Pour un trône il est beau de hazarder ses jours.

ARISTIDE.

Ah! Suivez moins l'ardeur que votre amour redouble,
Ce n'est pas la raison, Seigneur, c'est votre trouble
Qui vous fait mépriser les maux où vous courez.
Ah! Prince, croyez-en mes sens moins égarés.
Vous êtes trop troublé pour juger de vous-même,
Donnez-en le pouvoir à ce cœur qui vous aime;
Qui jugeant mieux que vous d'un mortel embarras,
Prévoit mille malheurs que vous ne voyez pas,
Ce cœur à qui des dieux la faveur plus ouverte,
Vous a rendu trop cher pour souffrir votre perte;
Et ne le forcez pas, mépriſant son secours,
De céder au transport qui veut borner vos jours.

TRASIBULE.

Madame, de vos pleurs je crains trop la puissance;
Et si mon trouble a pû.... Mais Thebalde s'avance.

SCENE VII.

TRASIBULE, THEBALDE, ARISTIDE.

THEBALDE.

QUoi, je vous trouve en pleurs?

ARISTIDE.

Oui, Seigneur, les ennuis
D'un prince malheureux font le trouble où je suis :
Je l'aimai par votre ordre, & si la tyrannie
Goûte en paix la douceur de se voir impunie,
Et trouble la raison de qui m'offrit ses soins,
Je vous laisse à juger si mon cœur lui doit moins.
Mais, Seigneur, si l'éclat d'une si belle flamme,
Pour ce prince troublé peut émouvoir votre ame,
Sauvez-le du péril qui menace ses jours,
Et pour les conserver, prêtez lui du secours :
Il en veut au tyran, il attente à sa vie.

THEBALDE.

Quoi, d'un si noir complot sa fureur est suivie?

ARISTIDE.

Excusez son transport, Seigneur, sans l'en punir :
C'est d'un esprit troublé....

THEBALDE.

Je veux l'entretenir ;
Laissez-nous seuls, de peur que l'objet de sa flamme
Ne devienne un obstacle au calme de son ame.

SCENE VIII.

THEBALDE, TRASIBULE.

THEBALDE.

SEigneur, qu'avez-vous fait? Vous êtes-vous trahi?

TRASIBULE.

Non, Thebalde, mon cœur t'a trop bien obéi;
Ce n'eſt pas que l'éclat d'une flamme ſi pure
N'ait contre ma raiſon formé quelque murmure,
Ce n'eſt pas que l'amour n'ait aſſez tendrement
Interrompu le cours de mon égarement;
Que par quelques ſoupirs déſavouant ma feinte,
Il ne m'ait en ſecret adreſſé quelque plainte.

THEBALDE.

Prince, vous vous perdez pour le voir ſatisfait.
Votre amour....

TRASIBULE.

Ne crains rien de l'effort qu'il a fait;
L'amour avec le trouble eſt trop d'intelligence,
Pour craindre qu'un des deux trahiſſe ma vengeance;
Et pour tout dire enfin, les tranſports d'un amant
Ont un ſi grand rapport avec l'égarement,
Que pour peu qu'un bel œil l'excite ou le redouble,
Un cœur n'a pas beſoin d'affecter d'autre trouble.

THEBALDE.

Mais, Seigneur, ſi l'amour n'a fait qu'un vain effort,
Si votre cœur l'a fait ſervir à ſon tranſport,
Si votre ame par lui n'a pû ſe voir ſéduite,
Qui peut de vos deſſeins l'avoir ſi-tôt inſtruite?

TRASIBULE.

Moi, dont la politique a toujours affecté
Un aveu qui fait voir mon cœur plus agité;

Et je veux, assurant mon trône & ma vengeance,
Pour cacher mes desseins les mettre en évidence,
Parler avec transport, oublier tout respect,
Prévenir les soupçons de peur d'être suspect.
L'aveu que fait mon cœur d'une illustre entrepriſe,
Fait que, sans s'alarmer, le tyran me mépriſe,
Et qu'il croit que mon cœur qui lui tend cet appas,
Si c'étoit son dessein ne s'en vanteroit pas.

THEBALDE.

On peut croire qu'un roi se servant d'une ruse
Par l'ardeur de régner....

TRASIBULE.

Non, ton zéle t'abuse.
On doit croire des rois qu'anima la vertu,
Qu'ils ne perdent jamais tout l'éclat qu'ils ont eu;
Et lorsque leur malheur les réduit à la feinte
Ils doivent s'épargner une vile contrainte:
Non qu'il ne faille enfin armer tout son pouvoir,
Quand l'effort d'un tyran les a réduits à voir,
Par leur égarement, leurs forces rétablies,
Mais il faut que ce soient de prudentes folies;
Et les douceurs d'un trône usurpé lâchement,
Ne valent pas l'affront de feindre baſſement.

THEBALDE.

Avec tant de clartés votre façon de feindre,
A mes nobles projets ne laiſſe rien à craindre;
Mais apprenez, Seigneur, pour vous expliquer moins,
Qu'un ennemi secret fait obstacle à vos soins;
Tout ce que le tyran a conçû de colere,
Est l'effet des fureurs de Sosthesne son frere,
Le tyran aujourd'hui se plaît à l'écouter,
Feignez bien à ses yeux de peur de l'irriter:
Sa fureur employant ses soins à votre perte,
Pourroit, vous soupçonnant, vous perdre à force ouverte,

Et du tyran aigri faire agir le courroux.
Sachez que notre ſort ne dépend que de vous,
Que de tous nos deſſeins lui ſeul ſuſpend l'iſſue,
Affectez, s'il ſe peut, plus de trouble à ſa vûe.
Je vais tout préparer pour notre illuſtre effort.
Si vous voyez la reine, évitez-en l'abord,
De peur que le tyran en prenant quelque ombrage,
N'y trouve avec plaiſir un pretexte à ſa rage,
Et n'immole vos jours à ſon reſſentiment:
Rendez-vous dans une heure en mon appartement,
Afin qu'avec loiſir je puiſſe vous apprendre
Ce que contre un tyran nous voudrons entrepren-
dre.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIOMEDE, THEBALDE, suite.

DIOMEDE.

APprochés, & viens savoir à quel nouveau bonheur
Le destin veut porter l'excès de sa faveur;
Tu verras aujourd'hui ma puissance affermie,
Triompher des efforts de la rage ennemie,
Et goûter en repos le plaisir d'être roi.
Tu sais combien Softhene a de zéle pour moi,
Et que le nœud du sang l'attache à ma personne,
Plus que n'a jamais fait l'éclat de ma couronne;
Son cœur qui de si haut craint de me voir tomber,
A l'appas d'un soupçon n'a pû le dérober,
Il soupçonne le prince, & soit zéle, soit crainte,
Son trouble & ses transports ne passent que pour feinte.

THEBALDE.

Quoi, le prince, Seigneur, pourroit dissimuler?
Il faut s'en éclaircir, Seigneur, & l'immoler,
Si jusqu'à cet effort son ardeur s'est contrainte,
Je me charge du soin de découvrir sa feinte,
Et j'atteste les dieux, s'il en fait son dessein,
Que dans le sang d'un roi je tremperai ma main,
Et bornerai ses jours pour venger cet outrage.
Je vais pour le savoir mettre tout en usage,

Et mourrois de regret si, dedans cet emploi,
Quelqu'un de vos sujets vous servoit mieux que moi.

DIOMEDE.

Je le sais; & de plus que l'hymen de ta fille
Eût mis, avec le prince, un trône en ta famille,
Si pour me voir régner le ciel ne l'eût troublé;
Je sais que ton grand cœur loin d'en être accablé,
Entre ce prince & moi fait quelque différence.
Ainsi de ce secours ma faveur te dispense;
Sosthesne a pris ce soin; il vient d'être averti
Que pour aller chez toi le prince étoit sorti;
Il sait qu'avant son trouble il aimoit Aristide.
Ainsi pour décider des jours de ce perfide,
C'est par leur entretien, que, sans être apperçû,
Il pourra m'éclaircir de ce qu'il aura sû.

THEBALDE.

Quoi, Sosthesne, Seigneur?...

DIOMEDE.

Qui, cet illustre frere,
De ces déguisemens va percer le mistere;
Si la feinte du prince a séduit ma fureur,
Sosthesne aime Aristide, & si dans mon erreur
Je n'ai pû m'abaisser à soupçonner la feinte,
Ses yeux plus éclairés en vont bannir la crainte.

THEBALDE.

Dans un amant jaloux craignez trop de transport,
Sosthesne d'un rival peut souhaiter la mort,
Et pouvant après vous prétendre à la couronne....

DIOMEDE.

Ne crains rien de l'espoir, que son zéle me donne;
Mais pour ne pas verser un sang à mépriser,
Joins tes efforts aux siens pour te désabuser,
Tandis que du succès j'attendrai la nouvelle.

SCENE II.

THEBALDE seul.

JE sens mon cœur atteint d'une crainte mortelle,
Courons & traversons, s'il se peut, un dessein...

SCENE III.

TRASIBULE, THEBALDE.

TRASIBULE.

C'En est fait, & je viens de lui percer le sein.

THEBALDE.

De qui, Seigneur? O dieux! Que venez-vous m'apprendre?

TRASIBULE

De. Mais voi si quelqu'un ne sauroit nous entendre.

THEBALDE.

Seigneur, nous sommes seuls.

TRASIBULE.

J'étois entré chez toi
Pour savoir quels effets avoit produit ta foi,
J'entretenois déja la charmante Aristide,
Mon trouble avoit rendu ma flamme plus timide,
Et l'amour par mes yeux sortant en trahison,
Tâchoit à se montrer en cachant ma raison.
Quand peu de temps après, & sans bruit, & sans suite,
Sestheſus entre, mon œil l'aperçoit, & l'évite.

Il ne s'en doute point, & tâche à se cacher,
Je seconde sa feinte, & le laisse approcher ;
Lui, croyant que le sort seconde son envie,
Se couvre d'un des pans d'une tapisserie,
Et là, prête sans bruit l'oreille à mes discours.
De mon trouble affecté continuant le cours,
Et pour être entendu rendant ma voix plus forte,
Je dis avec transport. Non, je veux qu'il en sorte,
Ce monstre a trop régné, mon bras l'en va punir,
Avecque son pouvoir mon malheur va finir,
Madame, au nom des dieux acceptez la couronne,
Que même avant sa mort ma noble ardeur vous donne,
Ma fureur va demain enchaîner à son tour
La fortune, les dieux, la victoire & l'amour.
Mais, que dis-je, demain ? j'aperçois, ce me semble,
Les bataillons armés, que mon bonheur assemble
Pour l'effort que leurs bras doivent faire éclatter.
Ah! Je les reconnois, il n'en faut plus douter,
Je vois qu'à me venger leur courage s'apprête,
Allons sans différer, mettons-nous à leur tête.
Mais l'ennemi paroît, donnons, rompons ses rangs,
Rendons tous nos efforts funestes aux tyrans ;
Les Soldats sont émûs, leur courage s'étonne,
L'aîle droite a ployé, qu'on n'épargne personne,
De peur que quelqu'un d'eux ne demeure impuni.
Là, tirant un poignard dont je m'étois muni
Pour servir au besoin mon transport & ma haine,
Je m'arrête, & m'écrie en reprenant haleine,
Quel amas de chevaux & d'hommes renversés,
Que d'ennemis défaits, mais ce n'est pas assez,
Sostheſne & le tyran que ce gros environne,
Doivent quitter la vie en quittant la couronne ;
Il faut les immoler à mon juste courroux.
Quoi, des désesperés vous font craindre leurs coups?
Donnez à mon exemple, & vengez votre maître ;
Là j'approche du lieu qui me cache ce traître ;

Mon bras dans mon transport se prépare à loisir,
De peur de le manquer je tâche à le choisir.
Ensuite transporté de fureur & de haîne,
De deux coups de poignard je fais tomber Sostheſne,
Et sors en cet état pour t'apprendre sa mort.

THEBALDE.

O dieux ! Qu'avez-vous fait ?

TRASIBULE.

Un glorieux effort.

THEBALDE.

C'eſt pour plaire au tyran, que sans bruit & sans suite
Sostheſne alloit veiller deſſus votre conduite,
Vous avez tout perdu par ce coup imprévû.
Pourquoi le maſſacrer, puiſque vous l'aviez vû
Avant qu'il pût avoir découvert votre feinte ?

TRASIBULE.

Son rang & son crédit le donnoient de la crainte,
Tu m'en as toujours fait un redoutable appui,
D'un ſceptre dont le faix pouvoit tomber ſur lui ;
Et ma main a voulu, terminant ſa puiſſance,
Dérober cet obſtacle au cours de ma vengeance.
Le ciel qui l'a trahi par ſa funeſte erreur,
Ne l'a pas vainement offert à ma fureur ;
Et puiſque la victime à ma main s'eſt offerte,
J'ai crû que tous les dieux me demandoient ſa perte.
Lorſqu'un heureux moment flatte notre douleur,
Qui n'en profite pas mérite ſon malheur ;
L'occaſion qui plaît, & qui nous favoriſe,
Ne s'offre point à nous ſans vouloir être priſe ;
Et les dieux, qui par là ſe ſavent expliquer,
Ne la donnent jamais à qui l'a pû manquer.

THEBALDE.

Pourquoi vous hazarder, quand pour vous ſatisfaire....

TRASIBULE.

Je voulois en privant le tyran de ſon frere,

Avant que le deſtin me remît dans mon rang,
Que l'arrêt de ſa mort fût ſigné de ſon ſang.

THEBALDE.

Ah ! Ce trépas va mettre en danger votre tête.

TRASIBULE.

N'eſt-il pas temps de faire éclater la tempête ?
Et ſi Softheſne mort doit avancer mes jours,
Ai-je après mon trépas beſoin de ton ſecours ?
Quelqu'en ſoit le ſuccès je veux que tout éclate,
Et lui ravir l'eſpoir dont ma perte le flatte.

THEBALDE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, tâchons à vous venger,
Mais pour ne vous pas perdre, il faut tout ménager.
Le tyran peut ici vous perdre à force ouverte,
Mille obſtacles divers s'oppoſent à ſa perte ;
Mais enfin, Marcelin ſeconde notre effort,
Et comme gouverneur il peut tout dans le fort.
Pour ne pas hazarder mes jours & votre tête,
Apprenons-lui l'éclat où notre bras s'apprête ;
La crainte de vous perdre ou de vous expoſer,
Nous a fait différer pour pouvoir tout oſer ;
Mais la mort du tyran ne pouvant ſe remettre,
Je vais à Marcelin écrire un mot de lettre,
Lui dire à quel péril le ſort vous vient d'offrir,
Et qu'il faut vous venger du tyran, ou périr.
Mais Softheſne devoit revenir pour lui dire
Votre entretien ſecret, & je vais l'en inſtruire ;
Lui dire que chez moi vous êtes arrêté,
Et qu'il peut aiſément vous mettre en ſûreté.
Pour s'aſſurer de vous il envoira ſans doute,
Ne vous alarmez point. Mais je crains qu'on n'écoute.
Un plus long entretien, dans un pareil danger,
Hazarde des momens que l'on doit ménager ;
Sur tout, quelque péril qui vous oblige à craindre,
Si tout n'eſt découvert ne ceſſez point de feindre.

Cependant rendez-vous dans mon appartement,
Redoublez les transports de votre égarement,
Ne craignez du tyran rien qui vous soit funeste,
Et les dieux & mes soins sauront pourvoir au reste.

SCENE IV.

TRASIBULE seul.

JE crains peu les effets d'un injuste courroux,
Mais entrons chez Thebalde.

SCENE V.

TRASIBULE, ARISTIDE.

ARISTIDE.

AH, Prince! sauvez-vous
Aux fureurs du tyran dérobez votre tête,
Il va faire sur vous éclater la tempête,
Sosthesne qui mourant lui vient d'être mené....

TRASIBULE.

Quoi, Sosthesne? Et qui peut l'avoir assassiné?

ARISTIDE.

Hélas! De votre erreur c'est l'effet trop funeste,
Usez pour vous sauver du pouvoir qui vous reste.
Votre bras, votre erreur & votre égarement,
Sur Sosthesne caché dans mon appartement....

TRASIBULE.

Dieux ! Que me dites-vous : Mon bras vient de défaire
Des bataillons armés, animés de colére :
Vous m'avez vû, Madame, encourager mes gens,
Du trône du tyran saper les fondemens,
Porter sur ses appuis les effets de ma haîne,
Mais dedans le combat je n'ai point vû Softhesne....

ARISTIDE.

Epargnez-vous les pleurs que sa mort va causer,
Le péril est trop grand pour vous le déguiser,
Prince, & les ennemis que vous croyiez défaire,
Dans un esprit plus sain ne sont qu'une chimére.
Mais si quelqu'un des dieux, dans votre égarement,
Vous déguise un péril qui vous paroît charmant,
Il vous trompe, Seigneur, & tâche à vous séduire;
L'appas de son secours vous flatte pour vous nuire,
Et c'est pour vous livrer à l'horreur de ses coups,
Un dieu que le tyran a séduit contre vous.
Ces dieux sont trop suspects pour tâcher à leur
plaire,
Ne les écoutez plus, j'en fais un plus sincere;
Et si vous me voulez épargner un ennui,
Liez-vous à l'Amour, je vous répons de lui.

TRASIBULE.

L'Amour? Il peut troubler mon repos & le vôtre,
Ce dieu semble à mes yeux aussi suspect qu'un autre,
Et faisant quelquefois un aveu qui nous perd....

ARISTIDE.

Ah! Prince, à cette fois il parle à cœur-ouvert;
C'est pour sauver vos jours que sa faveur éclate,
Sauvez-les de l'appas de l'erreur qui vous flatte;
Evitez un tyran.

TRASIBULE.

Cet ordre me surprend,
Voulez-vous que l'espoir que sa perte me rend....

ARISTIDE

ARISTIDE.

Mais le tyran, suivant le transport de son ame,
Vous va faire arrêter.

TRASIBULE.

Je le sais bien, Madame,
Mais sa mort va finir les maux que j'ai soufferts.

ARISTIDE.

Mais, Prince, sa rigueur vous va charger de fers.

TRASIBULE.

Sans doute, & c'est un bien où mon espoir s'apprête.

ARISTIDE.

Et votre tête, hélas!

TRASIBULE.

Je répons de ma tête;
Retenez donc ces pleurs tandis que j'armerai,
Madame....

ARISTIDE.

Et cependant, Seigneur, je vous perdrai.
Ah! Prince, s'il se peut, cachez-moi votre trouble,
Sans soulager mes maux ce transport les redouble,
Les dieux vous ont rendu, vous laissant outrager,
Trop foible & trop troublé pour pouvoir vous venger.
Ah! Si ce cœur qui croit remonter à sa place,
En avoit le pouvoir sans en avoir l'audace,
Je vous dirois: Vengez votre pere & mon roi,
Si vous voulez m'aimer soyez digne de moi;
Partagez avec moi l'éclat de votre vie,
Et ne m'en faites point partager l'infamie;
Il faut pour m'obtenir perdre vos ennemis,
Et mon amour ne peut se donner qu'à ce prix.
Mais sans vous en blâmer, l'effort de ma tendresse
Excuse votre trouble & plaint votre foiblesse;
Fuyez, si vous m'aimez, tâchez de garantir
Une tête....

TRASIBULE.

Non, non, je n'y puis consentir.

ARISTIDE.

Ah ! Puiſqu'en vain l'amour veut ſauver votre tête,
Allez vous expoſer aux coups de la tempête ;
Contraignez le tyran à verſer votre ſang,
Cruel, allez périr pour affermir ſon rang.
Mais enfin, ma douleur s'efforçant à vous ſuivre,
Peut faire aſſez d'effort pour ne vous pas ſurvivre,
Et prévenir les maux qui vous ſont apprêtés.
Vous en verrez l'effet.

TRASIBULE.

Ah ! Madame, arrêtez.

ARISTIDE.

Cruel ! Voulez-vous voir le trouble de mon ame ?

TRASIBULE.

Ah ! Que l'amour ſait mal l'art de feindre, Madame,
Que les pleurs font d'effort ſur un amant aimé....
Ah ! C'eſt trop me cacher aux yeux qui m'ont charmé.
Un tranſport affecté doit peu vous faire craindre,
C'eſt pour perdre un tyran que je m'abaiſſe à feindre ;
De peur d'être ſuſpect je feins d'être troublé,
Tant que par mes efforts il puiſſe être accablé.
Madame, banniſſez la douleur & la crainte.

ARISTIDE.

Quoi, Prince, votre trouble eſt l'effet d'une feinte ?
Mais, hélas ! un ſoupçon contraire à mon bonheur,
Après tant de tranſports me fait craindre l'erreur,
Softheſne maſſacré, préſent à ma mémoire....
Et toutefois, hélas ! je voudrois bien vous croire.
Ma raiſon, dont l'amour ne peut vaincre l'effort,
Prend ce dernier aveu pour l'effet d'un tranſport ;
Mon cœur de cet appas a peine à ſe défendre ;
Je crains que votre amour ne tâche à me ſurprendre.
Ah ! Si vous m'en voulez épargner la douleur,
Prince, faites-moi voir que je ſuis dans l'erreur.

TRASIBULE.

Il n'eſt pas mal-aiſé. Madame, quand Soſtheſne
A ſenti devant vous les effets de ma haîne,
Je l'avois vû, Madame, & voulois le punir
De me ravir l'honneur de vous entretenir.

ARISTIDE.

Mais, Prince, avant ſa mort lorſque vous m'avez vûe,
Sans que par cet objet votre ame fut émue,
D'où naiſſoient les tranſports dont mon cœur abuſé....

TRASIBULE.

Votre pere, Madame, en doit être accuſé.
Dans la preſſante ardeur de hâter ma vengeance,
Thebalde n'exigeoit de moi que mon ſilence;
Et contraint d'employer la feinte & le tranſport,
Pour le voir moins durer je le rendois plus fort.
Mais je vous dois l'aveu dont ma feinte eſt ſuivie,
Vos larmes ont plus fait que le ſoin de ma vie;
Et l'amour indigné m'a puni par vos pleurs
De n'avoir pas fini le cours de vos douleurs.
Quoi, cet aveu ne peut finir votre triſteſſe?
Joignez à mes ſoupirs des marques de tendreſſe,
Et ſouffrez que mon cœur, dans un calme ſi doux,
Goûte en paix la douceur de ſe voir près de vous;
Un ſoupir redoublé ternira moins vos charmes.

ARISTIDE.

Ah! Prince, votre aveu redouble mes alarmes!
Je vois dans ce péril vos ſens moins égarés,
Vous le connoiſſez mieux; mais, quoi, vous y courez?
Sachez, lorſque ce bras va venger ſon outrage,
Si je puis perdre plus que je crains davantage,
Et que lorſque le ſort vous expoſe à ſes coups,
Moins vous êtes confus, & plus je crains pour vous.
Non que pour détourner une illûſtre entrepriſe,
En vous montrant ces pleurs ma flamme s'autoriſe,

Mon amour doit céder, quoi qu'il ait combattu ;
Contentez à la fois l'amour & la vertu.
Vous devez un effort au sang de nos monarques,
Si votre trouble est feint, vous m'en devez des marques.
Allez, Prince, suivez ce glorieux transport.
Laissez couler mes pleurs sans en craindre l'effort.
Si la mort du tyran vous doit coûter la vie,
Je plaindrai votre sort sans blâmer votre envie,
Et pleurant le malheur qui vous fera mourir,
Je louerai le transport qui vous y fait courir ;
Mais songez, en suivant l'ardeur qui vous transporte,
Si la raison en vous se trouve la plus forte,
Si votre trouble est feint, & sans hazarder rien ;
Prince, si vous m'aimez, examinez-vous bien.

TRASIBULE.

Ne craignez rien, Madame, & si le sort me livre....
Mais, dieux, j'entens du bruit.

SCENE VI.

ARISTIDE, TRASIBULE, ATHIS, suite.

ATHIS.

Seigneur, il nous faut suivre
L'ordre que nous avons....

TRASIBULE.

Il faut vous suivre, allons.
Où me conduisez-vous ?

ATHIS.

Seigneur, nous l'ignorons,

Vous le ſaurez du roi, ſi vous voulez vous rendre.

TRASIBULE.

Traîtres ! Vous l'ignorez, & je veux vous l'apprendre ;
Un ſonge cette nuit m'en a fait un tableau ;
Déja le ciel en deuil de ſe voir ſans flambeau,
Par un profond ſilence expliquoit ſa triſteſſe,
Et déja le ſommeil....

ATHIS.

Seigneur, notre ordre preſſe.

TRASIBULE.

Madame, une autre fois vous ſaurez ce qui ſuit,
Il eſt bon juſques-là que ſeul j'en ſois inſtruit.
Cachez-moi la douleur que vous faites paroître,
J'vais à cet état donner un autre maître ;
Je vais rendre ce cœur digne de votre foi.
Adieu, Madame.

ARISTIDE.

Adieu.

TRASIBULE.

Gardes, conduiſez-moi.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DIOMEDE, THEBALDE, ATHIS, ſuite.

DIOMEDE.

ENFIN mon frere vient d'expirer à ma vûe,
Traſibule a cauſé la douleur qui me tue;
Mais j'atteſte les dieux que tout ſon ſang verſé,
Me va faire raiſon du ſein qu'il a percé.
Ce n'eſt pas qu'en effet l'aveu qu'a fait Softheſne,
Ne le dût garantir de l'effort de ma haine:
Ne craignez, m'a-t'il dit, rien d'un prince troublé;
C'eſt par les coups du ſort que je ſuis accablé.
Pour Traſibule, helas! ma crainte fut trop vaine,
Ma mort eſt de ſon trouble une preuve certaine;
Les dieux me font punir d'avoir oſé douter
D'un trouble que pour vous ils ont fait éclater:
Donnez, Seigneur, donnez ſes jours à ma priére.
Après ces mots, la mort lui ferme la paupiére,
Il expire; & ſon cœur, par ſon dernier effort,
Tâche à ſauver les jours de qui cauſe ſa mort.

THEBALDE.

Et vous pourrez le perdre après cette aſſurance?

DIOMEDE.

Son trouble raviroit ſa tête à ma vengeance?

Donneroit le pouvoir à ce prince emporté
De se couvrir de sang avec impunité?
Laisser, en le sauvant, cette erreur impunie,
C'est laisser au hazard le reste de sa vie;
Et le sort pour venger le sang de nos vrais rois,
Pourroit guider sa main une seconde fois.

THEBALDE.

Mais vous aimez la reine; & si votre vengeance
Fait agir contre lui toute votre puissance,
Son cœur, par cette mort sensiblement touché,
Pourra-t'il par l'hymen être au vôtre attaché?
L'amour pour ses transports veut une ame soumise,
Et si pour adoucir un cœur qui vous mépriſe,
Vous répandez du sang qui lui doit être cher....

DIOMEDE.

Ah! Je l'y forcerai ne pouvant la toucher.
Lorsque par le mépris d'une illustre couronne,
Un cœur brave l'éclat que notre rang nous donne:
Un grand cœur, dans l'espoir que son feu s'est permis,
Ne doit pas s'obstiner à faire le soumis.
Ces bas amusemens sont pour ceux dont la flamme
Ne sauroit appuyer le transport de leur ame:
Mais les rois, dont l'amour a sû charmer les sens,
Doivent sauver leurs feux de ces abaissemens,
Au défaut de l'amour faire agir leur puissance,
Mettre avec la douceur leur pouvoir en balance,
Et prêter, en suivant un plus noble transport,
Leurs armes à l'amour pour le rendre plus fort.

THEBALDE.

Le destin qui le livre aux coups de votre haine,
Plus coupable que lui ...Mais j'aperçois la reine.

SCENE II.

DIOMEDE, THEBALDE, ELPIDIE, suite.

ELPIDIE.

ENfin Sostheſne eſt mort par la main de mon fils,
Et déja ſon malheur ne m'a que trop appris
Que le cruel effort d'une injuſte colere....

DIOMEDE.

Oui, je vais le punir du trépas de mon frere.

ELPIDIE.

Oſerez-vous verſer le ſang de tant de rois ?

DIOMEDE.

Fut-il du ſang des dieux, il eſt ſujet aux loix ;
Et puiſque ſon tranſport ui vient d'ôter la vie,
Je veux voir aujourd'huil ma vengeance aſſouvie.
Sostheſne maſſacré me fait craindre un effort....

ELPIDIE.

Mais pourquoi l'en punir, ſi c'eſt un coup du ſort ?
Dans un eſprit confus un effort magnanime
Nous étonne ſouvent ſans attirer d'eſtime ;
La gloire où ſon tranſport l'empêche d'aſpirer,
Lui refuſe l'éclat qu'on en doit eſpérer ;
Et puiſqu'il eſt ainſi, lorſqu'il commet un crime ;
Sa perte ne ſauroit devenir légitime.
L'effort de ſa vertu ſe trouvant ſans éclat,
Doit mettre ſes défauts dans un ſemblable état.
Quelque grand mouvement qui tranſporte ſon ame,
Elle eſt comme de gloire incapable de blâme ;
Et ſuivant ſes tranſports, ſans raiſon & ſans choix,
Son cœur eſt au deſſous de la rigueur des loix.

DIOMEDE.

En vain vous me donnez ſon trouble pour excuſe,
Sans le juſtifier cette raiſon l'accuſe.
Si c'eſt un coup du ſort, Madame, quel deſſein
L'a muni du poignard qui lui perce le ſein ?
Ah ! Je ne vois que trop par ce cruel ſilence,
Qu'il faut chercher ſon crime en ſon obéiſſance,
L'excès de vos fureurs lui faiſant tout oſer....

ELPIDIE.

Je t'eſtime trop peu pour te déſabuſer,
Et tu peux à ton choix en douter ou le croire.
Cependant....

DIOMEDE.

Vantez-vous d'en avoir eu la gloire ;
Mais enfin, ma fureur peut venger ſur ce fils
Tout ce que ſon tranſport m'a ſû cauſer d'ennuis.
Dans l'eſpoir glorieux que mon cœur ſe propoſe,
J'en punirai l'effet ſans en punir la cauſe,
Madame ; & ſi le ſort qui m'expoſe à vos coups,
M'empêche de porter ma fureur juſqu'à vous,
Je puis porter ſur lui l'effort de ma colere,
J'immolerai ce fils aux manes de mon frere ;
Et quoique l'amour tâche à braver mon courroux,
J'ai de quoi vous punir ſans me venger de vous.

ELPIDIE.

Tu porterois plus loin ſa peine & ſon outrage,
Tu pourrois ſur mon fils faire éclater ta rage ;
Epargne à ma douleur de ſi mortels ennuis,
Fais maſſacrer enſemble & la mere & le fils.

DIOMEDE.

Si vous craignez de voir ma vengeance aſſouvie
Donnez-moi votre main, je vous donne ſa vie,
Et pourrai ſans regret vous rendant votre rang,
Acheter votre amour même au prix de mon ſang.
Mais craignez que le ciel qui s'efforce à vous plaire
Ne venge vos refus & la mort de mon frere.

Et voyant que le cœur d'un monarque abſolu,
Seroit quitte vers vous ſi vous l'aviez voulu.

ELPIDIE.

Je pourrois, me livrant une éternelle guerre,
Partager avec toi la crainte du tonnerre.
L'hymen me rendroit digne, en m'uniſſant à toi,
Du foudre que les dieux feroient tomber ſur moi.
Ah! Plûtôt que l'hymen me joigne à ta perſonne...

DIOMEDE.

Faites-moi voir l'horreur que cet hymen vous donne,
Mais enfin, apprenez qu'il faut choiſir demain
Sa mort, ou mon amour, ou ſa tête, ou ma main;
Réglez ſur cet aveu le tranſport qui vous flatte,
Et ſi vous m'en croyez, empêchez qu'il n'éclate.
Je vais vous envoyer, pour la derniére fois,
Ce fils que ſon malheur met au deſſous des loix;
Thebalde qui ſera préſent à l'entrevûe,
Quand vous l'aurez quitté, m'en apprendra l'iſſue.
Allez querir le prince & l'amenez ici;
Il y va de ſa mort, Madame, ſongez-y.

SCENE III.

ELPIDIE ſeule.

HOnneur, vertu, devoir, nature,
Le ſort va forcer mes ſouhaits,
A choiſir entre deux forfaits,
Quoique l'un de vous en murmure.
Un tyran veut ma main, ou le ſang de mon fils,
Il faut ſoulager ſes ennuis,

Ou voir par mes refus ſa vengeance aſſouvie ;
Et de quelque façon qu'agiſſe mon tranſport,
Je couvre mon fils d'infamie,
Ou ſuis coupable de ſa mort.

Faut-il, mere trop malheureuſe,
D'être réduite à ces tranſports,
Que les nœuds du ſang ſoient ſi forts,
Ou la vertu ſi ſcrupuleuſe ?
La fierté de mon cœur qui s'oppoſe à mes vœux,
Veut voir triompher l'un des deux ;
De peur de ſe trahir ſans ceſſe elle m'obſéde,
Et me défend, forçant l'une ou l'autre à céder,
D'appeler l'amour à mon aide,
Pour tâcher de les accorder.

Faut-il, aux dépens de ma gloire,
Conſerver les jours de mon fils,
Ou voir les droits du ſang trahis,
De peur de noircir ma mémoire?
Ah ! De quelque côté que penche ma vertu,
Mon cœur par ce coup abattu,
Voit le ſang ou l'honneur contraire à mon envie ;
Et lorſque l'un des deux, pour flatter mon ennui,
S'efforce à lui ſauver la vie,
L'autre conſpire contre lui.

Le ſort qui m'ôte un diadême,
Et qui trahit tous mes ſouhaits,
Veut que j'aime ce que je hais,
Pour me conſerver ce que j'aime.
Mon cœur pour le tyran de trouble tranſporté,
Ignore, en étant agité,
Si c'eſt pour terminer ſon malheur par le nôtre,
Que je ſens au milieu de mes mortels ennuis,
Que je puis faire l'un ou l'autre,
Mais qu'il vaut mieux ſauver mon fils.
Hélas ! Je l'aperçois, que de trouble en mon ame !

SCENE IV.

ELPIDIE, TRASIBULE, THEBALDE, suite.

THEBALDE *bas à Trasibule.*

Seigneur, songez à vous.

ELPIDIE.

Ah, mon fils!

TRASIBULE.

Quoi, Madame,
Je vois par la douleur ce grand cœur abattu!

ELPIDIE.

Elle brave l'effort de toute ma vertu;
Savez-vous à quel point sa rigueur m'a réduite?

TRASIBULE.

Je le sais.

ELPIDIE.

Savez-vous quelle en sera la suite,
Mon fils?

TRASIBULE.

Je la prévois, Madame, & n'y vois rien
Capable d'alarmer votre cœur & le mien.

ELPIDIE.

Votre trouble, mon fils, éblouit votre vûe;
Tremblez en apprenant quelle en sera l'issue.
Il faut que par l'hymen d'un tyran odieux,
Je devienne l'horreur des hommes & des dieux,
Ou vos jours immolés à sa fureur extrême....

TRASIBULE

Madame, il vous abuse, & s'abuse lui-même.

Le tyran peut porter l'excès de votre ennui....
Mais il n'en fera rien, je vous répons de lui.

ELPIDIE.

Hé bien, que les appas d'un espoir téméraire,
Vous ôtent votre part aux ennuis d'une mere,
Mépriſez en faveur du trouble qui vous pert,
La douleur de vous voir à ſa vengeance offert.
Oppoſez, oppoſez vos froideurs à ma plainte;
Et les mortels ennuis dont mon ame eſt atteinte;
N'étant point ſéparés pourront être aſſez forts
Pour dérober mes jours à ces cruels tranſports.

TRASIBULE *à part à Thebalde.*

Ah, Thebalde!

THEBALDE.

Seigneur, ſongez qu'on vous obſerve.

TRASIBULE *bas.*

Apprenons-lui l'eſpoir que mon cœur ſe réſerve.
Gardes, éloignez-vous, laiſſez-nous ſeuls ici.

THEBALDE.

Non, gardes, demeurez, le roi le veut ainſi.
Profitez des momens que ſa bonté vous donne.

TRASIBULE *bas.*

Veux-tu que la douleur où ſon cœur s'abandonne...

THEBALDE *bas.*

Mais voulez-vous périr pour la déſabuſer?

TRASIBULE.

Ah! Madame, croyez que je puis tout oſer;
Je ſuis à mes malheurs ſenſible moins qu'aux vôtres
Vos ennuis ſont les miens, je n'en connois point d'autres.

ELPIDIE.

Hé bien, s'il eſt ainſi, mon fils, par quel ſecours
Puis-je vous en ſauver? Faut-il donner vos jours?
Faut-il donner ma gloire en mépriſant la vôtre?
Parlez: qui de nous deux doit s'immoler à l'autre?
Sauvez-moi de l'horreur dans ce malheur commun
De choiſir un forfait pour m'en épargner un.

Quel choix faire ? Faut-il l'irriter ou lui plaire ?

TRASIBULE.

Il faut....

ELPIDIE.

Quoi ?

TRASIBULE.

L'oublier, Madame, & n'en point faire.

ELPIDIE

C'eſt vous perdre, mon fils, que d'en uſer ainſi.

TRASIBULE *regardant les gardes auprès de lui.*

Non, Madame, ce cœur doit mieux être éclairci,
Je ſuis... Et le tyran quand mon eſpoir redouble....
Si Thebalde & l'armée....

THEBALDE *bas.*

Ah, Seigneur !

TRASIBULE.

Je me trouble.
Excuſez un tranſport que me cauſent vos pleurs.

ELPIDIE.

Hé bien, pour un moment je ſuſpens mes douleurs.
Prince, ſi par mes pleurs votre trouble s'augmente,
Parlez.

TRASIBULE.

S'il faut enfin répondre à votre attene,
Apprenez qu'obſervé, mon viſage & mon cœur
Etonnés de l'ennui qui cauſe votre erreur,
Ne pouvant expliquer quelle horreur mon outrage..

ELPIDIE.

Hélas ! Vous vous troublez encore davantage,
Sans employer le temps en de ſi vains diſcours,
Songez, mon fils, ſongez qu'il y va de vos jours :
Mon cœur, dans les clartés que ce trouble vous ôte,
Ne pouvant concevoir....

TRASIBULE.

Ah ! Ce n'eſt pas ma faute ;

Et pour m'expliquer mieux, je fais ce que je puis.

ELPIDIE.

S'il eſt ainſi, mon fils, que je prévois d'ennuis!
Dieux, qui me réduiſez aux peines que j'endure,
S'il faut pour faire un choix conſulter la nature,
Rendez plus éclairé ce fils de qui l'aveu....

TRASIBULE *lui montrant les gardes.*

Hélas! Je le ſuis trop, & vous l'êtes trop peu;
Laiſſez les dieux en paix, de peur de les ſurprendre,
Si vous faites des vœux, que ce ſoit pour m'entendre,
Tâchez de concevoir qu'en ſecret mon courroux....

ELPIDIE.

Votre trouble, mon fils, s'explique malgré vous.

THEBALDE.

Notre entrepriſe ici peut être découverte,
Il eſt temps de réſoudre, ou ſa vie, ou ſa perte.
Madame, & pour le prince....

ELPIDIE.

Ah, cruel, peux-tu bien
M'envier la douceur d'un ſi triſte entretien?

THEBALDE.

Madame, le roi preſſe, & le temps qui vous reſte...

ELPIDIE.

Hé bien, s'il faut enfin, faire un choix ſi funeſte,
Puiſque je vois mon fils indigne de régner,
Puiſque par ſes tranſports il eſt à dédaigner,
Plûtôt que de me voir couverte d'infamie,
Qu'il ſerve de victime à la rage ennemie.
Ah! Mon fils, pardonnez ce crime à mes douleurs;
Allez ſur l'échaffaud voir finir vos malheurs;
Il vaut mieux, quand l'effort d'un tyran nous ſurmonte,
Mourir avec honneur que vivre dans la honte.
Allez, & ſoyez ſûr que la fin de vos jours
Des miens mal affermis ſaura borner le cours.
Oui, vos derniers ſoupirs mettront fin à ma vie;
Et pour voir du tyran la fureur aſſouvie,

Ma main me punira dans de ſi grands ennuis,
D'avoir été réduite à condamner mon fils.

TRASIBULE.

Ah! Madame, perdez un eſpoir ſi funeſte,
Laiſſez-moi la douceur de celui qui me reſte;
Le glorieux effort que vous faites pour moi...

THEBALDE.

Allons, Prince, il eſt temps d'en rendre compte au roi.

TRASIBULE.

Adieu, Madame.

SCENE V.

ELPIDIE, CLEONE.

ELPIDIE.

HElas! En bravant ma colere,
Ce barbare l'entraîne. Enfin, vertu ſévére,
Vous m'avez aſſervie à l'éclat de mon rang,
Ne m'oppoſez plus rien, je vous donne mon ſang;
Bornez-là votre plainte & tout votre murmure,
Et ne défendez pas des pleurs à la nature.
Malgré mon impuiſſance & le tyran, je veux
Vous rendre en même temps contentes toutes deux;
Vous aurez, finiſſant & ma vie & la ſienne,
Vous, celle de mon fils, la nature, la mienne;
Et ma douleur vengeant ſon trépas par le mien,
Saura perdre mon fils ſans me reprocher rien.

CLEONE.

Madame, ſi ſuivant le tranſport qui vous guide,
Vous pouvez conſentir.... Mais je vois Ariſtide.

SCENE

SCENE VI.

ELPIDIE, ARISTIDE, CLEONE.

ARISTIDE.

JE viens avec plaisir vous apprendre quel soin....

ELPIDIE

Hélas! Madame, hélas! Il n'en est pas besoin;
Le sort trahit nos vœux, sa rigueur nous accable,
Et loin de vous flatter d'un secours favorable,
Venez, venez mêler vos pleurs à mes ennuis,
Vous perdez un amant, & moi je perds un fils;
L'amour pourra pour vous réparer cette perte;
Mais pour moi la mort seule à mes vœux est offerte.

ARISTIDE.

Quoi, vous perdez un fils & je perds un amant?
Quel destin....

ELPIDIE.

Oui, Madame, & son égarement
Ayant causé chez vous le trépas de Sosthesne;
Le tyran transporté de fureur & de haine,
M'a contrainte à choisir de lui donner demain,
Pour calmer ses ennuis, ou mon fils, ou ma main;
Et voyant que ce fils est indigne de vivre,
Mon cœur a mieux aimé le perdre pour le suivre,
Que de trahir pour lui ma gloire & ma vertu;
Le trouble dont ce fils me paroît abattu,
Ne laissant à mon cœur qu'une foible espérance.

ARISTIDE.

Quoi, vous l'abandonnez au coup de sa vengeance?

ELPIDIE.

Hélas! N'ajoûtez rien au cours de ma douleur,
Oui, ce fils va périr, Madame, & son malheur

Me punira bien-tôt d'avoir cauſé ſa perte,
D'en avoir eu le choix & de l'avoir ſoufferte ;
Et mon cœur par le coup dont il eſt accablé....

ARISTIDE.

Hélas ! Qu'avez-vous fait ? Ce fils n'eſt point troublé,
Madame....

ELPIDIE.

C'eſt en vain que ce tranſport éclate,
Madame, croyez-moi, c'eſt l'amour qui vous flatte,
Je connois mieux que vous ſon trouble & ſes tranſports.

ARISTIDE.

Non, Madame, apprenez à quels puiſſans efforts....

ELPIDIE.

Princeſſe, dérobez votre erreur à ma vûe,
Croyez-en ma douleur, votre flamme eſt déçûe,
Par l'ordre du tyran je viens de voir mon fils,
Pour réſoudre avec lui du choix de mes ennuis,
Et j'ai trop bien connu le trouble qui l'anime.
Mais quoi, votre tranſport me paroît légitime,
Votre flamme s'efforce à venger votre amant,
Tout tranſporté qu'il eſt, il vous paroît charmant ;
Vous voulez m'éblouir d'un eſpoir téméraire,
Vous parlez en amante, & moi j'agis en mere.

ARISTIDE.

A l'aveu que je fais accordez plus de foi,
Traſibule aujourd'hui s'eſt découvert à moi ;
Le trépas du tyran l'alloit couvrir de gloire,
Lui-même me l'a dit.

ELPIDIE.

Avez-vous pû le croire ?
Quoi, ſur un tel aveu ce grand eſpoir fondé,
Vous cache les tranſports dont il eſt obſcédé ?
Votre raiſon pour lui ne forme aucun ſcrupule,
Vous l'en croyez ? Hélas, que l'amour eſt crédule !

ARISTIDE.

Ah ! Soyez moins ſenſible aux traits de votre ennui,
Les plus fermes appuis du tyran ſont pour lui ;
Son trouble & ſes tranſports ſont l'effet d'une feinte,
Et ſi vous l'ignorez, c'eſt celui de ſa crainte ;
Sans doute qu'obſervé par les gardes du roi,
Il s'eſt fait du ſilence une ſévére loi.
Tous ſes tranſports ſont feints, & c'eſt pour vous l'apprendre,
Que juſqu'auprès de vous ſon aveu m'a fait rendre.
Ah ! Madame, ſortez d'une funeſte erreur,
Le prince eſt en péril, détournez ce malheur.
Il vouloit ſe venger, ſouffrirez-vous ſa perte ?
La tête du tyran à ſa vengeance offerte,
Doit-elle par vos ſoins échapper à ſon bras ?

ELPIDIE.

Quoi donc, pour ſe venger il a pû feindre ? Hélas !
Je trahis mes ſouhaits, ma vertu s'autoriſe
A détourner l'effet d'une illuſtre entrepriſe ?
Allons, Madame, allons ſeconder ſon effort ;
Promettons notre main pour empêcher ſa mort.
Mais enfin, apprenez, me forçant à vous croire,
Que c'eſt ſur votre aveu que je trahis ma gloire,
Et que l'illuſtre effort où mon cœur ſe réſout....

ARISTIDE.

Allons, Madame, allons, je vous répons de tout.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DIOMEDE, ſuite.

DIOMEDE.

Quoi, juſqu'à me trahir Thebalde ſe diſpenſe ?
Ce traître à tant d'horreur porte ſon inſolence ?

SCENE II.

DIOMEDE, ATHIS, gardes.

ATHIS.

SEigneur, Thebalde vient d'être conduit au fort,
Et Marcelin n'attend qu'un ordre pour ſa mort ;
Qui dans le noble orgueil que votre ordre lui donne,
S'étant juſques chez lui ſaiſi de ſa perſonne,
A ſon zéle pour vous s'eſt tout abandonné,
Et l'a juſques au fort honteuſement traîné.

DIOMEDE.

Que juſques à la mort par l'horreur des ſupplices,
Il tâche de ſavoir le nom de ſes complices :

Va, ne perds point de temps, tout me devient ſuſpect.

ATHIS.

Seigneur, quoiqu'à votre ordre on doive du reſpect,
Je ne puis vous celer que le peuple murmure,
Et qu'il ſouffre à regret ce que l'on fait d'injure
A Thebalde, ſon prince; & ſi par leur trépas
Il peut....

DIOMEDE.

Les dieux unis ne l'en ſauveroient pas;
Pour répandre mon ſang Traſibule a ſû feindre,
Thebalde a ſecondé ce que j'en devois craindre;
Il lui prêtoit ſon bras, mais graces au deſtin,
Thebalde s'eſt enfin ouvert à Marcelin;
Et le zéle apparent qu'il a feint pour me nuire,
L'a ſi bien ébloui qu'il a ſû le ſéduire.
Marcelin juſqu'ici n'a voulu déguiſer,
Qu'afin de le convaincre ayant ſû l'accuſer.
Ce billet que je tiens d'un ſujet ſi fidéle,
M'inſtruiſant d'un forfait m'explique tout ſon zéle;
Pour voir dans quel péril m'a jetté mon erreur,
Ecoute à quel effort aſpiroit leur fureur.

La mort du perfide Soſtheſne
Va mettre en danger notre roi;
Il faut dès cette nuit ſignaler notre foi,
Et punir le tyran pour prévenir ſa haine;
Sans éclaircir le peuple, il le faut engager
A perdre un ennemi dont la rage eſt à craindre;
Car Traſibule eſt las de feindre,
Et Thebalde alarmé de le voir en danger.

THEB.

ATHIS.

Je ne m'étonne plus qu'un ſujet ſi fidéle,
Pour arrêter Thebalde ait fait voir tant de zéle,

Ni de ce qu'à le perdre il témoigne d'ardeur.

DIOMEDE.

Je dois à ce sujet ma vie & mon bonheur ;
Mais de peur que le peuple, après leur insolence,
N'oppose son effort au cours de ma vengeance ;
L'appareil de leur mort dans le fort préparé,
Est pour y mettre obstacle un moyen assuré ;
Afin que Marcelin, par l'horreur des supplices,
Me donne le plaisir de punir les complices.
Va lui porter mon ordre.

SCENE III.

DIOMEDE seul.

Enfin cet attentat,
Ne m'étant plus caché, va m'assurer l'état ;
D'où vient que contre moi ma raison se souleve ?
Et que dans le haut rang où ma valeur m'éleve,
Elle prête sa voix à leurs ressentimens ?
Cessez de m'alarmer indiscrets mouvemens ;
Je sais que mon pouvoir doit exciter leur rage,
Que le prince se doit raison de cet outrage,
Que l'honneur doit porter Thebalde à me haïr,
Je sais que les vrais rois savent mal obéir,
Et que les vrais sujets sont ennemis du crime ;
Ainsi pour faire choix d'une illustre victime,
L'un me doit son transport, l'autre lui doit le sien,
Tous deux font leur devoir, je veux faire le mien ;
Leur devoir est l'effort où leur cœur s'abandonne,
Le mien est d'affermir mon trône & ma couronne,
Et si par leur trépas je puis me faire roi,
Je suis quitte comme eux de ce que je me doi.
Mais, ô dieux ! J'aperçois le sujet de ma flamme.

SCENE IV.

DIOMEDE, ELPIDIE.

DIOMEDE.

HE' bien, Madame, un fils n'a pû toucher votre ame?
Sa perte....

ELPIDIE.

Ah! Le péril commence à m'étonner!
Mon ame à tant d'ennuis ne peut s'abandonner,
Si le bouillant tranſport d'une vertu ſévere,
A banni de mon cœur les mouvemens de mere,
La nature à ſon tour dans ce cœur combattu,
Bannit les mouvemens qu'inſpiroit la vertu.
Oui, quel qu'en ſoit le prix, je veux ſauver la vie
D'un fils de qui la perte a flatté votre envie:
Oui, je veux mettre fin aux ennuis que je ſens,
Et puiſqu'il faut ma main....

DIOMEDE.

Madame, il n'eſt plus temps.

ELPIDIE.

Il n'eſt plus temps, ô dieux! Qu'entens je! Quoi, perfide,
As-tu fait par ſa mort un ſecond parricide?
M'as-tu ravi mon fils? As-tu borné ſes jours?

DIOMEDE.

Non, mais pour l'en ſauver il n'eſt plus de ſecours;
Apprenez, pour ne plus m'adreſſer votre plainte,
Que je ſais que ce fils m'abuſoit par ſa feinte:
Qu'avecque lui Thebalde aſpiroit à ma mort,
Et que ſi mon amour a voulu faire effort,

Pour donner à vos pleurs le reſte de ſa vie ;
D'un contraire deſſein mon ardeur eſt ſuivie ;
Et que pour voir ce fils par mes coups accablé,
Je ne ſuis plus clément quand il n'eſt plus troublé.

ELPIDIE.

(*bas.*) (*haut.*)
Quoi, mon fils découvert ! Le ſoupçon d'une feinte
Peut-il autoriſer l'éclat de tant de crainte,
Et l'offre de ma main ne peut de ce trépas....

DIOMEDE.

Pour ne pas l'accepter je n'y renonce pas ;
Je ne puis l'épargner ſans hazarder ma vie.
Le bien que vous m'offrez fait ma plus forte envie :
Mais comme cet hymen dont je prévois le cours,
Devroit vous donner lieu de craindre pour mes jours,
Et que mon ſang verſé vous coûteroit des larmes,
Je veux vous garentir de ces triſtes alarmes ;
Faire mourir ce fils, & prévenant ſes coups,
Vous ſauver la douleur de perdre votre époux.

ELPIDIE.

Qu'il meure cet époux, ſi ſa rage aſſouvie
Par le ſang de mon fils veut aſſurer ſa vie :
Epargne-toi le ſoin d'augmenter mes ennuis,
Cherche un autre prétexte à t'immoler mon fils :
Car pour hâter la mort, la feinte qu'on m'oppoſe,
N'en eſt que le prétexte, & n'en eſt point la cauſe ;
Son trouble eſt trop certain pour oſer en douter.

DIOMEDE.

Non, d'un eſpoir ſi vain ceſſez de vous flatter,
Je veux vous faire voir que toute ma colere,
Céderoit ſans regret aux larmes d'une mere,
Si l'effort que mon bras doit à ma ſûreté,
Pouvoit me dérober un trouble concerté.
Qu'on améne le prince.

ELPIDIE

ELPIDIE.

Hélas ! Quelle eſt ma peine !

DIOMEDE.

Ainſi que ſon tranſport, mon eſpérance eſt vaine,
Et de quelque ſuccès dont vous flattiez vos vœux
Madame, j'ai dequoi le confondre à vos yeux.

ELPIDIE.

Hé bien, s'il eſt ainſi, cruel, rens-moi la joie
De jouir du bonheur que le deſtin m'envoie ;
En quelque état qu'il ſoit, accorde-moi ſes jours.

DIOMEDE.

Ce fils ſeroit pour vous un trop puiſſant ſecours,
Madame, & ſa fureur vous doit être connue ;
Mais je veux aujourd'hui qu'on l'immole à ma vûe,
Et que par ſon trépas mon courroux adouci,
Après la mort du fils, l'hymen.... Mais le voici

SCENE V.

TRASIBULE, DIOMEDE, ELPIDIE, ſuite.

DIOMEDE.

C'Eſt déſormais en vain que votre feinte éclate,
Prince, & que de ma mort votre trouble vous flatte ;
Ne diſſimulez plus, le malheur qui vous ſuit....

TRASIBULE.

Madame, à quel deſſein m'a-t'on ici conduit ?
Et d'où vient qu'à mes yeux cet inſolent s'égare !

DIOMEDE.

Apprenez-le, & ſachez ce que je vous prépare,

Tant que vous avez feint Thebalde m'a trahi ;
Mais étant en état de me voir obéi,
Votre sang & le sien vont laver cet outrage.
Mettez, mettez encor votre feinte en usage,
Au dessein que je fais opposez ce transport,
Mais ne vous croyez pas exempter de la mort.

TRASIBULE *bas.*

Serois-je découvert ? Gardes, que l'on l'entraîne,
Et qu'on me laisse seul entretenir la reine,
J'ai des points importans à lui communiquer.

DIOMEDE.

Enfin, pour vous convaincre il faut mieux s'expliquer ;
Jugez si contre vous le ciel me favorise.
Marcelin qui devoit être de l'entreprise,
Trahissant vos desseins pour seconder le mien,
M'a remis ce billet, examinez-le bien.

(*Trasibule prend le billet & le déchire*)

Insolent, jusques-là mépriser ma colere?

TRASIBULE *lui jettant les morceaux.*

Je sais ce qu'il contient, il n'est pas nécessaire.

DIOMEDE.

Continuez de feindre, & démentez sa main.

TRASIBULE.

Non, tout est découvert, je le nierois en vain.
Quoique de mes sujets la foi soit inégale,
Mon cœur les doit tirer d'une erreur trop fatale,
Et puisque ton bonheur s'oppose à mon pouvoir,
Je dois cesser de feindre ayant perdu l'espoir :
Ma feinte à ma vertu trop long-temps opposée,
Doit cesser à ma mort après l'avoir causée.
Si les dieux m'ont laissé des clartés sans état,
C'est afin de pouvoir mourir avec éclat.

SCENE VI.

DIOMEDE, TRASIBULE, ELPIDIE, ATHIS, suite.

ATHIS *bas à Diomede.*

SEigneur....

DIOMEDE *après l'avoir écouté.*

Quoi donc, Thébalde au silence s'obstine?

ATHIS.

Seigneur, il dit qu'à quoi que le sort le destine,
Il ne peut avouer un forfait inventé,
Que contre lui l'envie arme votre bonté,
Et qu'il brave la mort où sa fureur aspire,
C'est ce que Marcelin m'a chargé de vous dire.

DIOMEDE.

Son silence & son zéle auroient pû m'éblouir,
Sans la main & l'aveu qui le vient de trahir;
Le prince sur ce point vient de me satisfaire.
Ainsi malgré l'espoir qui l'oblige à se taire,
(*En montrant Trasibule.*)
Voici pour le convaincre un assuré témoin;
Mais quant à son aveu j'en veux prendre le soin,
De peur qu'étant instruit du nom de ses complices,
Quelqu'un ne le dérobe à l'horreur des supplices.

TRASIBULE.

Infidéles sujets, peuple qui m'as trahi,
Pourra-tu consentir?

DIOMEDE.

Je suis mieux obéi,
Pour vous le faire voir, gardes que l'on l'entraîne,
Et qu'on me laisse seul entretenir la reine.

(*On emméne Traſibule.*)

ELPIDIE.

Ah, cruel !

DIOMEDE

Je viendrai calmer ce grand courroux,
Lorſque je n'aurai plus rien à craindre que vous.

SCENE VII.

ELPIDIE, CLEONE.

ELPIDIE.

CRains de mon déſeſpoir... Il mépriſe ma plainte;
Enfin je perds mon fils, le ciel trahit ſa feinte,
En vain tous ſes efforts ont caché ſa vertu.

CLEONE.

Rien ne peut le ſauver.

ELPIDIE.

Ah ! Cleone, il l'a pû.
Hélas ! Quelle douleur doit égaler la nôtre,
S'il faut que l'un des deux ſoit convaincu par l'autre,
Et que Thebalde enfin au ſilence obſtiné,
Sur l'aveu de mon fils ſe trouve condamné.
Car enfin, quelque ſort dont il brave la ſuite,
Voilà le triſte état où ſon ame eſt réduite ;
Thebalde lui prêtoit ſes conſeils & ſon bras,
Il mépriſoit pour lui la rigueur du trépas,
Quand un billet ſurpris trahit ſon eſpérance.
Pour conſerver mon fils il s'obſtine au ſilence,
Il tâche d'adoucir l'excès de mon ennui,
Et mon fils va ſervir de témoin contre lui.

CLEONE.

Madame, la douleur où ſa perte vous porte,
A dû....

ELPIDIE.

Pour t'écouter ma douleur eſt trop forte.

SCENE VIII.

ELPIDIE, ARISTIDE, CLEONE.

ARISTIDE.

HE' bien, Madame, he bien, votre effort eſt-il vain ?
Quel effet a produit l'offre de votre main ?

ELPIDIE.

Sauvez-moi le récit de mes triſtes alarmes,
Et pour me l'épargner jugez-en par mes larmes.
Mon fils eſt découvert, Marcelin l'a trahi ;
De l'éclat du tyran ce perfide ébloui,
Perd, pour ſauver ſes jours, mon fils & votre pere,
Quoi qu'il dût avec eux l'immoler à ſon frere.

ARISTIDE.

Quoi, mon pere !....

ELPIDIE.

Oui, Madame, un billet de ſa main
Découvert par ce traître a détruit leur deſſein,
Et réduit à la mort toute leur eſpérance ;
Jugez ſi d'un refus j'ai pû fuir l'inſolence,
Et ſi mon fils qui vient d'être conduit au fort,
Où l'on doit l'immoler, peut éviter la mort.

ARISTIDE

Quoi, le ciel nous trahit, Madame, & ſa colere
Avecque mon amant, met en péril mon pere ?
L'excès de ſa rigueur qui vouloit me cacher,
Va verſer tout le ſang qu'il m'avoit rendu cher.
Hé bien donc, que la mort termine nos alarmes,
Mais enfin, dans les maux qui font couler nos larmes,

Si le seul désespoir a droit de nous flatter ;
Ne mourrons pas du moins sans le faire éclater.
Il faut faire tomber ce tyran qu'on redoute,
Allons verser son sang pour les pleurs qu'il nous coûte ;
Et puisqu'enfin le sort nous livre à son courroux,
Entraînons, s'il se peut, ce barbare avec nous.

ELPIDIE.

Ce noble sentiment est digne d'une amante ;
Mais, hélas ! Quel succès peut flatter notre attente,
Alors que le tyran ne laisse à nos ennuis....
Mais, dieux, j'entens du bruit, & j'aperçois mon fils.

SCENE DERNIERE.

TRASIBULE, ELPIDIE, ARISTIDE, CLEONE.

ARISTIDE.

AH, Seigneur !

ELPIDIE.

Ah ! Mon fils, dites-nous par quels charmes,
Le plaisir de vous voir met fin à nos alarmes.

TRASIBULE.

Apprenez un succès qui passe notre espoir,
Qui me rend aujourd'hui le plaisir de vous voir.
Thebalde & Marcelin étoient d'intelligence,
Madame, & le tyran s'est pris par l'apparence :

Ce billet qui ſembloit détruire nos deſſeins,
Par l'ordre de Thebalde eſt tombé dans ſes mains.

ELPIDIE.

Quoi, ſans vous avertir ? Sans ſavoir quelle ſuite
Un ſi hardi projet....

TRASIBULE.

Admirez ſa conduite;
Me voyant arrêté depuis Softheſne mort,
Sans pouvoir me parler, & maître dans le fort,
Il y met ſes amis, prépare ma vengeance,
Et pour voir le tyran ſéduit par l'apparence,
Il ſe fait juſqu'au fort honteuſement traîner,
De peur qu'un moindre effort ne le fît ſoupçonner;
Bornant à me venger ſa gloire & ſon envie,
Et voyant le danger qui menaçoit ma vie,
Il s'obſtine à ſe taire, & cet illuſtre effort
N'eſt que pour attirer le tyran dans le fort:
Il s'en veut rendre maître, & ſa valeur s'apprête
A venger mon affront ſans hazarder ma tête:
Et telle eſt la faveur du deſtin qui nous ſuit,
Qu'avecque le tyran je m'y ſuis vû conduit:
A peine ai-je aperçû Thebalde, qu'à ſa vûe
Songeant à ſon aveu mon ame s'eſt émûe.
Lui, plein d'un noble orgueil de me voir dans ces lieux,
S'écrie ayant pû voir mon trouble dans mes yeux:
Venez, Seigneur, venez, il n'eſt plus temps de feindre,
Ni pour vous, ni pour moi, je n'ai plus rien à craindre;
Votre vertu, Seigneur, n'a plus beſoin de fart,
Au ſang qu'on va verſer nous avons même part,
Et puiſque le ciel veut vous rendre une couronne....
A ces mots le tyran & s'irrite & s'étonne,
Et dedans ſon tranſport, c'eſt aſſez, a-t'il dit:
Ils ſont trop convaincus, cet aveu me ſuffit,

Qu'on verſe tout leur ſang. Tu n'en es plus le maître,
Dit Thebalde, montrant tout ſon zéle à ce traître,
Qu'on verſe tout le ſien. Là, le ſignal donné,
Me fait voir le tyran des miens environné ;
Sa crainte à leur aſpect en rage convertie,
Voyant en un moment tous ſes gardes ſans vie,
Traîtres, leur a-t'il dit, qui me manquez de foi,
Sachez que malgré vous je ſuis maître de moi.
Après ces mots, ſa main à l'immoler s'apprête,
Mais Thebalde plus prompt, & l'approche, & l'arrête,
Le ſaiſit, le déſarme ; & le tyran ſurpris,
Joint à de vains efforts, le blaſphême & les cris.
Nos illuſtres mutins obſtinés à ſa perte,
Voyant à leur courroux cette victime offerte,
Avec empreſſement trainent à l'échafaud,
Ce monſtre que le ſort fait tomber de ſi haut.
Là, le bras qui devoit le punir de ſon crime,
Frappe d'un coup mortel cette indigne victime,
Et le même échafaud dreſſé pour notre ſort,
Teint du ſang du tyran, aſſure notre ſort ;
Sa tête par ce coup de ſon corps ſéparée,
Semble tourner vers nous une vûe égarée ;
Sa bouche en ce moment s'ouvrant avec effort,
Tâche de dérober un ſoupir à la mort,
Et ſentant que ſa langue a perdu ſon uſage,
Il jette par les yeux le reſte de ſa rage.

ELPIDIE.

Et le peuple ?

TRASIBULE.

Il avoit environné le ſort,
Demandant le tyran ; mais apprenant ſa mort,
Et qu'un trouble affecté leur déroboit ma gloire,
De peur de ſe tromper il a peine à le croire ;
Et ſortant pour apprendre un changement ſi doux,
Ce peuple avec des cris m'a conduit juſqu'à vous.

Et mon cœur, dans l'eſpoir que Thebalde me donne,
Vient remettre à vos pieds mon ſceptre & ma couronne,
Tandis qu'il eſt allé, d'un zéle officieux,
Faire tout préparer pour rendre grace aux dieux.

ELPIDIE.

Allons, mon fils, allons hâter ce ſacrifice,
Afin qu'en même temps votre hymen s'accompliſſe,
Et joigne, par l'oubli de l'horreur des forfaits,
Aux douceurs de l'amour les plaiſirs de la paix.

FIN.

L'IMPROMPTU
DE L'HOTEL
DE CONDÉ

ACTEURS.

LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

ALCIDON.

LEANDRE, ſolliciteur de procès.

ALIS, marchande de livres.

CASCARET, valet du marquis.

BEAU-CHATEAU.

DE VILLIERS.

La ſcène eſt à Paris dans le Palais.

L'IMPROMPTU DE L'HOTEL DE CONDE'.

SCENE PREMIERE.

DE VILLIERS, BEAU-CHATEAU, LEANDRE.

DE VILLIERS.

IL faut nous dépêcher de faire notre emplette,
Je vois un chicaneur dont la tête mal faite....

LEANDRE.

Ah, ah ! Bon jour, Meſſieurs, avez-vous des procès?
Je ſuis de vos amis, & prens part au ſuccès
Qui vous méne au palais.

BEAU-CHATEAU.

Le ſeul deſſein d'y faire
Emplette de ruban qui nous eſt néceſſaire.

LEANDRE.

Et vous en faut-il tant ?

DE VILLIERS.

Comment, s'il nous en faut ?
Vous pouvez en juger, demain monſieur Bourſaut
Fait jouer ſa réponſe, & j'ai l'honneur d'y faire
Un marquis mal-aiſé qui ne ſauroit ſe taire.
Jugez après cela s'il nous faut des rubans.

LEANDRE.

Comment, votre réponſe ? Elle vient bien à temps,
Tout Paris voudra voir une telle entrepriſe.

BEAU-CHATEAU.

Nous la donnons demain ſans aucune remiſe.

LEANDRE.

Moliere a donc pouſſé ſa pointe juſqu'au bout,
Il vous en a donné ſur le ventre & par tout.
Sur mon ame, il a bien contrefait vos poſtures,
Bien imité vos tons, votre port, vos figures.
De quoi diable alliez-vous auſſi vous aviſer,
Quand vous fîtes deſſein de le ſatiriſer,
Auſſi mal-à-propos vous vous faites de fête.
Dites donc, il vous a fort mal lavé la tête ?

DE VILLIERS.

Il s'en faut conſoler, mais enfin notre eſpoir
Eſt que, monſieur Bourſaut faiſant bien ſon devoir,
Nous en aurons raiſon.

LEANDRE.

Bourſaut ? Que peut-il dire?
Quoi, contre le docteur vous le faites écrire ?

BEAU-CHATEAU.

Vous êtes ſon ami, nous le voyons, Monſieur.

LEANDRE.

A vous dire le vrai, je ſuis ſon ſerviteur,
Mais contre l'*Impromptu*, ma foi, point de replique.

BEAU-CHATEAU.

On en diſoit autant quand il fit la critique,

Et le portrait du peintre a pourtant des appas.

LEANDRE.

Mais, je vois un marquis qui marche sur mes pas,
Il viendra s'enquérir d'un procès, s'il m'avise,
Que j'ai sollicité pour certaine marquise,
Je vais m'en informer.

SCENE II.

DE VILLIERS, BEAU-CHATEAU.

DE VILLIERS.

LE bon original.

BEAU-CHATEAU.

Si ce n'est un marquis, il ne le fait pas mal.

DE VILLIERS.

Comme je dois jouer un pareil personnage,
Je vais l'étudier, je crois qu'il n'est pas sage
De se tant démener.

BEAU-CHATEAU.

C'est qu'il a le bel air,
Rangeons-nous à l'écart pour l'entendre parler.

SCENE III.

LE MARQUIS, ALIS, CASCARET.

LE MARQUIS.

HE', laquais ?

CASCARET.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Voi dans cette autre boutique
Si tu n'y verras point la marquise Angelique,
Je crois qu'on doit juger son procès aujourd'hui.
Si tu vois Alcidon avec elle, dis lui....
(Cascaret sort.)
Rien. Ils s'entraiment fort l'un & l'autre, & je gage
Que le gain du procès fera leur mariage.
(à Alis.)
La marquise est ici ?

ALIS.

Pardonnez-moi, Monsieur,
Du moins je n'en sais rien.

LE MARQUIS.

Non...Et son procureur ?

ALIS.

Vraiment il n'a pas tant de soin de ses parties,
Il vient tard, & s'en va dès qu'elles sont sorties.

LE MARQUIS.

Comme c'est aujourd'hui qu'on juge son procès,
Je veux, si je le puis, en savoir le succès ;
Car j'y prens quelque part ; mais il les faut attendre.

ALIS.

Monsieur, n'aurai-je point l'honneur de vous rien vendre ?

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Oui, mais je veux avoir de ces piéces du temps.

ALIS.

Voilà la Sophonisbe.

LE MARQUIS.

Avez-vous du bon sens ?

ALIS.

Si j'en ai ? Je le crois, c'eſt de monſieur Corneille ;
C'eſt du ſiécle préſent l'honneur & la merveille ;
Et ſes œuvres, Monſieur, d'un homme ſi vanté,
Le feront adorer de la poſterité,
Nous n'avons point d'auteur dont la veine pareille...

LE MARQUIS.

Hé, Madame, l'on ſait ce que c'eſt que Corneille.

ALIS.

Voilà Tibérius, c'eſt de monſieur Quinault.

LE MARQUIS.

Hé, gardez-moi cela pour quelque archi-badaud ;
Des piéces qu'il nous fait le ſujet eſt ſi tendre,
Qu'il fait toujours pleurer ceux qui vont pour l'entendre,
Et vous ne ſavez pas fort bien ce qui me faut.

ALIS.

Voulez-vous le portrait du peintre ?

LE MARQUIS.

Par Bourſaut,
N'eſt-ce point ?

ALIS.

Oui, Monſieur, tout le monde le priſe.

LE MARQUIS.

Hé, morbleu, brûlez-moi de telle marchandiſe ;
Dieu me damne, j'aurois le goût bien dépravé.

ALIS.

Si vous le mépriſez, d'autres l'ont approuvé.
Monſieur, voulez-vous voir le Baron de la craſſe ?

LE MARQUIS.

Bon. Et que voulez-vous, Madame, que je faſſe ?

ALIS *lit.*

Oeuvres du ſieur Boyer : Monſieur, ſi vous voulez....

LE MARQUIS.

Fy, ſes vers ſont trop forts, & ſont trop empoulés.

ALIS.

Dites-moi donc, Monſieur, afin que je vous vende,
De qui vous les voulez.

LE MARQUIS.

De qui ? Belle demande !
De Moliere, morbleu, de Moliere, de lui,
De lui, de cet auteur burleſque d'aujourd'hui ;
De ce daubeur de mœurs, qui ſans aucun ſcrupule
Fait un portrait naïf de chaque ridicule,
De ce fleau des cocus, de ce bouffon du temps,
De ce héros de farce acharné ſur les gens,
Dont pour peindre les mœurs la veine eſt ſi ſavante,
Qu'il paroît tout ſemblable à ceux qu'il repréſente.

ALIS.

Sans contredit, Monſieur, mais on ne peut nier....

LE MARQUIS.

Hé, Madame, morbleu, c'eſt ſavoir ſon métier.

ALIS *lui préſentant des livres.*

Tenez.

LE MARQUIS.

Voyons un peu ſon école des femmes.
Je l'ai, je m'en ſouviens, promiſe à quelques dames.
(*En regardant le premier feuillet de l'école des femmes où Moliere eſt dépeint.*)
N'eſt-ce pas là Moliere ?

ALIS.

Oui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ſon portrait.

ALIS.

Oui, Monſieur, comme c'eſt un ſermon qu'il y fait,

De peur qu'on en doutât, il s'eſt fait peindre en chaiſe.

LE MARQUIS.

Point, c'eſt qu'étant aſſis on eſt plus à ſon aiſe,
Plus je le vois, & plus je le trouve bien fait.
Ma foi, je ris encor quand je vois ce portrait.

ALIS.

Et de quoi riez-vous ?

LE MARQUIS.

Je ris de ſouvenance,
Voyant dans ce portrait Agnés en ſa préſence,
Il me ſouvient toujours à propos de cela
Que Moliere lui dit, *là, regardez-moi là*,
Dieu me damne, il eſt bon en cet endroit.

ALIS.

Elle n'oſe.

LE MARQUIS.

Là, regardez-moi là, c'eſt une bonne choſe.

ALIS.

Mais....

LE MARQUIS.

Il faut que tout céde au bouffon d'aujourd'hui,
Sur mon ame, à préſent on ne rit que chez lui;
Car pour le ſérieux à quoi l'hôtel s'applique,
Il fait, quand on y va, qu'on ne rit qu'au comique.
Mais au palais royal quand Moliere eſt des deux,
On rit dans le comique & dans le ſérieux,
Dieu me damne.

ALIS.

Après tout....

LE MARQUIS.

Tout le monde le priſe.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ALCIDON, LA MARQUISE, ALIS, CASCARET.

LA MARQUISE.

HE bien, mon procureur eſt-il venu ?

LE MARQUIS.

Marquiſe,
Cependant qu'il viendra, car il n'eſt pas venu,
Moliere, dites-nous, vous eſt-il inconnu,
Et ne l'aimez-vous pas ?

LA MARQUISE.

Il faut que je le die,
Je l'aime, & j'ai toujours aimé la comédie;
J'ai voulu la jouer, & ſans ma qualité
Je ne ſai pas trop bien ce qu'il en eût été.
J'aime à dire des vers, & je crois ſur mon ame
Que j'aurois ſi bien dit, *Obcénité*, *Madame*.

LE MARQUIS.

Vous ne l'entendez pas.

LA MARQUISE.

Pourquoi non ?

LE MARQUIS.

Entre-nous.
Obſcénité, par l'autre, eſt mieux dit que par vous,
J'en répons.

LA MARQUISE.

Mais pourtant c'eſt bien là ſa maniere.

ALCIDON.

Te voilà donc, marquis, protecteur de Moliere ?

LE MARQUIS.

Oui, morbleu, je le ſuis, protecteur déclaré :
Dis ce que tu voudras, il fait fort à mon gré.

ALCIDON.

L'on pourroit faire mieux.

LE MARQUIS.

Cet homme eſt admirable
Et dans tout ce qu'il fait il eſt inimitable.

ALCIDON.

Il eſt vrai qu'il récite avecque beaucoup d'art,
Témoin dedans Pompée alors qu'il fait Céſar.
Madame, avez-vous vû dans ces tapiſſeries
Ces héros de romans ?

LA MARQUISE.

Oui.

LE MARQUIS.

Belles railleries.

ALCIDON.

Il eſt fait tout de même ; il vient le nez au vent,
Les pieds en parentaiſe, & l'épaule en avant,
Sa perruque qui ſuit le côté qu'il avance,
Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence,
Les mains ſur les côtés d'un air peu négligé,
La tête ſur le dos comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés, puis débitant ſes rôles,
D'un hoquet éternel ſépare ſes paroles,
Et lorſque l'on lui dit, *& commandez ici.*

IL REPOND.

Connoiſſez-vous Céſar de lui parler ainſi ?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le ſceptre égal à l'infamie ?

LE MARQUIS.

Mais tu ne ſonges pas bien à ce que tu fais,
Parle donc, notre ami, nous ſommes au palais.

ALCIDON.

Et pour être au palais ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce pour faire rire
Que tu veux mille gens témoins de ta ſatire ?
Sais-tu ce qu'on dira ?

ALCIDON.

Que dira-t'on de moi ?

LE MARQUIS.

Morbleu, n'as-tu point peur qu'on ſe moque de toi ?

ALCIDON.

Mais au palais royal, ami, quand on y joue,
Arnolphe jette bien ſon manteau dans la boue,
Quand auprès de ſa porte, accablé de chagrin,
Il vient interroger Georgette avec Alain ;
Puis pour inſtruire Agnès, & pour ſe mettre en vûe,
Il ſe fait apporter un ſiége dans la rue,
Et dans ſon *Impromptu*, comme j'ai fû de toi,
Met ſa ſcéne dedans l'antichambre du roi.
Et pour être au palais je n'oſerois te faire
Ce burleſque portrait ? Là dis-donc que Moliere.....

LE MARQUIS.

Non, pour le ſérieux c'eſt un méchant acteur,
J'en demeure d'accord, mais il eſt bon farceur.
Mais, toi, de ce qu'il fait fais encor raillerie.
Voyez un peu la ruſe & la friponnerie.
Que dis-tu de ce ton ? *friponnerie* ? Hé-bien,
Là, dis-donc, qu'en dis-tu ?

ALCIDON.

Qui, moi ? Je n'en dis rien.

LE MARQUIS.

Je le crois, tu vois bien qu'il fait toucher les ames.

ALCIDON.

Témoin dans cet endroit de l'école des femmes.
Mon pauvre petit bec, tu le peux ſi tu veux,
Ecoute ſeulement ce ſoupir amoureux,

Voi ce regard mourant, contemple ma perſonne,
Et quitte ce morveux & l'amour qu'il te donne;
Sans ceſſe nuit & jour je te careſſerai,
Je te bouchonnerai, baiſerai, mangerai.

LE MARQUIS.

Hé bien, n'eſt-ce pas là le ton à faire rire?
Si l'on t'avoit donné ces mêmes vers à dire,
Dirois-tu pas ainſi?

ALCIDON.

Quoi, ſe faire ſi laid?

LE MARQUIS.

Soit dit entre nous trois, j'en ſais tout le ſecret;
Mais vous n'en dites rien.

ALCIDON.

Ce ſoupçon nous offenſe.
Hé bien?

LE MARQUIS.

De Scaramouche il a la ſurvivance,
C'eſt pourquoi de bonne heure il tâche à l'imiter.

ALCIDON.

Mais, aux grimaces près, on peut mieux réciter.
C'eſt ſur l'air naturel que le récit ſe fonde.

LE MARQUIS.

Hé, notre ami, parbleu, tu n'es pas du beau monde,
Il dit morbleu, ces vers....

ALCIDON.

Comme il fait un amant,
Il pourroit les mieux dire, & plus *humainement.*

LE MARQUIS.

Et plus *humainement* encore. Ho, ho, tu railles,
Voudrois-tu point dauber l'*Impromptu* de Verſailles?

ALCIDON.

On m'a dit....

LE MARQUIS.

Par ma foi, je n'ai jamais tant ri,
Que quand ce singe adroit contrefit Montfleury.

(*Il souffle comme fait Moliere dans l'Impromtu de Versailles.*)

ALCIDON.

Quoi, pour souffler ainsi, ta folie est extrême.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, au ton près, il récite de même;
Il dit les mêmes vers.

ALCIDO.

Je le croi.

LE MARQUIS.

Qu'en dis-tu?

ALCIDON.

Tout ce que tu voudras, mais dans cet *Impromptu*,
Quoi que tu puisses dire, on ne peut mettre en doute....

LE MARQUIS.

Il contrefait, morbleu, ceux de l'hôtel.

ALCIDON.

Ecoute,
S'il contrefait si bien leurs tons & leurs détours,
Il devroit, par ma foi, les imiter toujours,
Ce seroit pour Moliere une assez bonne affaire,
S'il quittoit son récit pour les bien contrefaire,
Car l'on voit à l'hôtel des acteurs merveilleux.

LE MARQUIS.

Moliere, dieu me damne, en fait vingt fois plus qu'eux.
Ces acteurs, dans les vers que l'on leur donne à dire,
Ignorent les endroits qui pourroient faire rire,
Ils ont beau faire effort, ils les cherchent en vain;
Mais Moliere les trouve, & c'est le fin du fin.
Car quand il contrefait de Villiers dans Oedipe,
Beau-Chasteau dans le Cid, sa femme qu'il constipe,

Et

Et que dans Nicomede il fait voir Montfleury,
L'on rit dans les endroits où l'on n'a jamais ri ;
Et dedans cet endroit où ſa main les aſſemble,
Il fait plus rire ſeul que tous ces quatre enſemble.

ALCIDON.

Mais ne t'y trompe pas.

LE MARQUIS.

Conſolez-vous tous deux.

ALCIDON.

C'eſt de lui que l'on rit, Marquis, ce n'eſt pas d'eux,
Car deſſus ce ſujet, quoi que tu puiſſes dire,
Le deſſein des acteurs n'eſt pas de faire rire,
On récite chez eux comme il faut réciter.
Crois-tu que dans les vers que l'autre vient citer,
Il faille faire rire ? Et peux-tu reconnoître....

LE MARQUIS.

Si ce n'eſt leur deſſein, morbleu, ce devroit l'être ;
Car pour le ſérieux on devient négligent,
Et l'on veut aujourd'hui rire pour ſon argent.
L'on aime mieux entendre une turlupinade,
Que.....

ALCIDON.

Par ma foi, Marquis, notre ſiécle eſt malade.
N'es-tu point de ces gens qu'on ne ſauroit ſouffrir,
Et qui diſent partout qu'ils le veulent guérir ?

LE MARQUIS

Non, mais de ces acteurs la galante maniére....

ALCIDON.

J'en diſois tout autant ; mais depuis que Moliere....

LA MARQUISE.

Mais Moliere, après tout, quoiqu'il faſſe le fier,
Peut, en les imitant, apprendre ſon métier ;
Mais eux qu'avec plaiſir tout Paris vient entendre,
En le contrefaiſant ne peuvent rien apprendre.

LE MARQUIS.

Ah! Je crois qu'ils feront beaucoup mieux de ſe taire,
Sont-ils aſſez méchans pour le bien contrefaire ?

ALCIDON.

Et quand ils en auroient même la volonté,
Le plus hardi d'entre eux ſeroit déconcerté.
S'ils y ſongent, il faut que leur deſſein avorte;
Car, qui diable croiroit un vers de cette ſorte?

LE MARQUIS.

D'où va venir ce vers?

ALCIDON.

Attendez, il eſt pris
De... Si je m'en ſouviens, l'école des maris,
Quand il parle à ſon frere. Oui, lorſqu'il lui propoſe
De ſigner *Taiſez-vous, vous dit-on, & pour cauſe.*

LE MARQUIS.

Hé bien, morbleu, ce ton n'eſt-il pas naturel?

ALCIDON.

Puiſque c'eſt ton avis, je le veux croire tel.
Dis ce que tu voudras, Marquis, moi, je m'engage
A faire voir à tous...

LE MARQUIS.

Dieu me damne, j'enrage,
Quand je vois des lourdauds faire les gens d'eſprit.
Blâme encor la façon dont ce grand homme écrit;
Dis-moi, trouves-tu pas cette pointe divine:
Marquis, à tes canons faits prendre médecine,
Pourquoi, Marquis, pourquoi? C'eſt qu'ils ſe portent mal.

ALCIDON.

J'en croirai, ſi tu veux, l'agrément ſans égal,
Mais....

LE MARQUIS.

Morbleu, je lirois l'un & l'autre Corneille,
Que je n'y verrois pas une choſe pareille.

ALCIDON.

Mais dans cet *Impromptu* que tu fais ſi plaiſant,
S'il eſt comme tu dis ſi fort divertiſſant,

Pourquoi rit-on si peu ?

LE MARQUIS.

Pourquoi ? C'eſt qu'on admire.
Crois-tu, s'il eût voulu, qu'il n'eût pas bien fait rire ?
Quoi, ne pouvoit-il pas, ayant le même corps,
En faire encore agir les burleſques reſſorts ?
Et n'a-t'il pas en lui, cet homme inimitable,
De ſes contorſions la ſource inépuiſable ?
Madame, donnez-nous un peu ſon *Impromptu*.

ALIS.

Son *Impromptu*, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Comment ?

ALCIDON.

Te moques-tu ?
Il n'eſt pas imprimé.

LE MARQUIS

Cette piéce eſt fort bonne ;
Moliere eſt mon ami, je veux qu'il vous la donne,
Pour de l'argent, s'entend.

ALIS.

Quoi, ce que tant de gens...

LE MARQUIS

Non, non, c'eſt l'*Impromptu*...

ALIS.

L'*Impromptu* de trois ans.

LE MARQUIS.

De trois ans ?

ALIS.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

De trois ans, comment diables !

ALIS.

Il a joué cela vingt fois au bout des tables,
Et l'on ſait dans Paris que faute d'un bon mot,
De cela chez les grands il payoit ſon écot.

LE MARQUIS.

Oui, des comédiens, j'en ai fû quelque chose;
Mais le reste....

ALIS.

Le reste est une farce en prose;
Aussi vieille qu'Herode.

LE MARQUIS.

Aussi l'on s'étonnoit
Qu'un ouvrage si bon eût été si-tôt fait;
Et moi-même....

ALCIDON.

Dis-donc, viendras-tu point me dire;
Touchant cet *Impromptu*, qu'il faut que je l'admire;
Et quand après trois ans il vient nous faire voir....

LE MARQUIS.

C'est-là, morbleu, c'est-là ce qui le fait valoir,
Malgré toi, dieu me damne, il faut que l'on l'admire.
Quoi, d'une vieille farce où l'on n'a point fait rire,
D'un méchant pot pourri qu'à peine souffroit-on,
En faire un *Impromptu* plaisant, Dis-donc que non?
(*à Alis.*)
Vous en vendrez beaucoup, & par toutes les places...

ALIS.

Il faudroit donc, Monsieur, vendre aussi ses grimaces,
Et de peur qu'en lisant on n'en vît pas l'effet,
Au bout de chaque vers il faudroit un portrait.
Ma foi, je n'en veux point, pas un de nos libraires
N'en veut.

LE MARQUIS.

Mais....

ALIS.

Mais, Monsieur, chacun fait ses affaires.
Si quand il fait des vers il les dit plaisamment,
Ces vers sur le papier perdent leur agrément;

On eſt déſabuſé de ſa façon d'écrire,
L'on rit à les entendre, & l'on pleure à les lire;
Et de ces mêmes vers tels qui ſeront charmés,
Ne les connoiſſent plus quand ils ſont imprimés.
Si-tôt que l'on les lit, un chacun nous vient dire:
Je voudrois bien ſavoir de quoi nous pouvions rire;
Car de tout ce qu'il fait on ne reconnoît rien
Que le titre, le nom des acteurs, & le ſien.

LE MARQUIS *appercevant Cleante, lui fait ſigne de ſon chapeau.*

Marquis, Marquis? Laquais, cours après pour lui dire,
Qu'il vienne juſqu'ici, s'il a deſſein de rire.
Là, Madame, parbleu, dûſſiez-vous vous fâcher,
Notre ami le marquis vous entendra prêcher.

SCENE V.

LE MARQUIS, CLEANTE, ALCIDON, LA MARQUISE, ALIS, CASCARET.

LE MARQUIS.

BOn jour, Marquis.

CLEANTE.

Bon jour, la plaiſante maniére,
Te moques-tu?

LE MARQUIS.

Morbleu, c'eſt du ton de Moliére.

Te moques-tu, toi-même, approche, approche toi.
Madame, que voilà, disputoit contre moi,
Et blâme l'*Impromptu*.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y fasse;
Si c'est son sentiment.

LE MARQUIS.

Maugrébleu, de sa face,
Je lui veux faire avoir, mais elle est sur ce point....

ALCIDON.

Pour moi, de ce refus je ne le blâme point.
Ce seroit assez mal fonder son espérance.

CLEANTE.

Une chose à mon sens choque la bien-séance
Touchant ce grand auteur, c'est de voir que par tout
A se faire louer lui-même il se résout;
Car la marquise enfin fait son panégyrique
Dedans son *Impromptu*, comme dans sa critique.
Cette prude est suspecte, & je crois ce défaut...

LE MARQUIS.

Point, c'est pour faire voir qu'il sait bien ce qu'il vaut.

ALCIDON.

Qu'il prenne garde à lui, marquis, car je t'annonce
Qu'avant qu'il soit deux jours on jouera la réponse,
Qu'il y sera daubé, mais daubé finement,
Et tu peux l'avertir d'y songer promptement.

LE MARQUIS.

Oui, l'on dit que pendant que la noise redouble,
Un certain Montfleury veut pêcher en eau trouble,
Et qu'il s'en veut mêler.

LE MARQUIS.

Et que fera Boursaut?

CLEANTE.

J'ignore la raison qui l'a mis en défaut,
Mais le premier venu pourra prendre sa place;
Car on ne pense pas pour cela qu'il la fasse.

LE MARQUIS.

Ce ne sera pas lui, cela sera donc beau ?

CLEANTE.

On dit que le dessein en est assez nouveau ;
Enfin, l'on y travaille, & j'en sai bien le titre,
Et l'on doit finement dessus certain chapitre....

LE MARQUIS.

Hé, mon Dieu, notre ami, ne te tourmentes point.
Bien bupé qui pourra l'attrapper sur ce point,
Qu'à leur gré ces messieurs satirisent Moliere,
Qu'ils blâment son récit, son port & sa maniére,
Il ne répondra plus, car il veut que le temps...

ALCIDON.

Je le crois, il n'a plus d'*Impromptu* de trois ans.
Mais s'il en avoit un....

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, CLEANTE, ALCIDON, ALIS, CASCARET, LEANDRE.

LA MARQUISE *appercevant Leandre.*

Monsieur, hé, mon affaire ?

LEANDRE.

Madame, elle est jugée.

LA MARQUISE.

Et de quelle maniére ?

LEANDRE.

Hors de cour, sans dépens.

LA MARQUISE.

Je gagne mon procès?

LEANDRE.

Assurément, Madame.

LA MARQUISE.

O dieux, l'heureux succès!

LE MARQUIS.

Il faut nous divertir toute cette journée,
Puis après vous pourrez songer à l'hymenée.

LA MARQUISE.

Mais l'on peut s'en aller.

LE MARQUIS.

Nous vous suivons aussi.

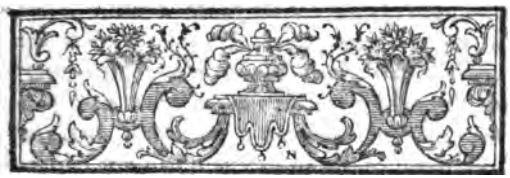
LA MARQUISE.

Sortons, nous n'avons plus aucune affaire ici.

FIN.

L'ECOLE DES FILLES

COMEDIE.



A MONSIEUR MONSIEUR DREUX,

CONSEILLER DU ROI EN TOUS SES CONSEILS, & ſon avocat général en ſa chambre des comptes.

MONSIEUR.

Je ſuis preſque aſſuré que tous ceux qui verront ici votre nom, diront que je devois rendre cet ouvrage plus parfait, ou le préſenter

à une perſonne moins éclairée : que je ne devois pas joindre cette faute à celles dont j'ai rempli cette piéce, & que le ſoin de cacher mes défauts devoit m'être plus cher que l'empreſſement de vous donner de ſi foibles marques de mon zéle. Mais quoique j'aye prévû ce reproche, je n'ai pû m'empécher de m'y expoſer ; & la paſſion que j'avois de vous donner quelques marques de ma reconnoiſſance, m'a fait paſſer par deſſus toutes ſortes de conſidérations. Oui, MONSIEUR, j'avoue que votre généroſité, dont vous m'avez donné de ſi obligeantes marques, m'a piqué de reſſentiment, & que l'envie de répondre à des bontés ſi peu méritées, m'a fait vaincre le ſcrupule de vous faire un préſent ſi peu conſidérable. Car enfin, je ſavois avec toute la France, que vous avez une connoiſſance ſi parfaite de toutes choſes, & que vous en faites un diſcernement ſi judicieux & ſi ſain, que les fautes les plus légeres ne peuvent ſe cacher à vos yeux ; que vous êtes tous les jours dans des occupations ſi ſérieuſes & ſi relevées, que c'eſt ſignaler ſon imprudence que de vous offrir une piéce qui l'eſt ſi peu, & que la dignité d'une charge dont vous vous acquitez avec tant d'honneur & de gloire, ne vous laiſſe point de momens à donner à ces ſortes de bagatelles : Mais la permiſſion que vous m'avez ſi généreuſement accordée de vous pré-

ſenter celle-ci, m'a fait eſpérer qu'elle pourroit vous divertir ſans vous déplaire, & que vous la regarderiez comme une marque du reſpect & de la paſſion avec laquelle je veux être,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,
MONTFLEURY.

ACTEURS.

DOM JOUAN, amant de Léonor.

LEONOR, sœur de D. Maurice.

DOM MAURICE.

DOM CARLOS, amant de Léonor.

ISABELLE.

FABIAN, valet de D. Jouan.

HELENE, suivante de Léonor.

La scéne est à Tolede.

L'ECOLE DES FILLES.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DOM JOUAN, FABIAN.

FABIAN *courant après ſon maiſtre.*

MONSIEUR, Monſieur.

DOM JOUAN.

Hé bien ? Ta ſottiſe eſt extrême !

FABIAN.

Nous chercherons bien loin, marchant toujours de même ;
Depuis le point du jour, ſi je m'en ſouviens bien,
Vous marchez comme un Baſque ; & moi, las comme un chien,

Je cours tout de mon mieux, le grand trot pour vous ſuivre,
Et vous ſaurez de plus que j'aime fort à vivre,
Et que s'il faut mourir, Monſieur, j'ai fait ſerment
De mourir à mon aiſe, & non pas en courant.

D. JOUAN.

Hé bien, préſentement tu peux reprendre haleine.

FABIAN.

Qui peut vous obliger à prendre tant de peine?
Auriez-vous en ce lieu quelque aſſignation?
Vous y venez-vous battre, ou vous promener?

D. JOUAN.

Non.

FABIAN.

Ah! Monſieur, je voudrois que ce fût pour vous battre;
Car dans l'occaſion je fais le diable à quatre.
Tel que vous me voyez, Monſieur, aſſurément,
Je ſais, ſans me vanter, dégainer vertement;
Quand il eſt queſtion de faire un coup d'épée.....

D. JOUAN.

Je le crois. Mais enfin, ta créance eſt trompée,
Et je viens en ces lieux pour un emploi plus doux.

FABIAN.

Lorſque j'ai vû venir D. Fernand droit à vous,
Que vous l'avez ſuivi juſques à ſa demeure,
Allant aſſez bon train, je croyois, ou je meure,
Que vous aviez querelle, & vouliez en ſecret...

D. JOUAN.

Non, non, il me vouloit faire voir ſon portrait,
Je ne ſai qui l'a fait; mais ce qu'on en peut dire,
C'eſt qu'enfin l'ouvrier mérite qu'on l'admire.
Dom Fernand le connoît ſi bien, qu'il m'a promis
Que je pourrois l'avoir étant de ſes amis;
Qu'il fera mon portrait, il l'en priera lui-même.
Ah! ſi j'avois celui de la beauté que j'aime!

Ce

Ce seroit à mes maux un remede bien doux.

FABIAN.

C'est ce qui vous forçoit à sortir de chez vous,
Lorsque devant le jour...

D. JOUAN.

Non, une autre pensée
Tenoit avec plaisir mon ame embarrassée ;
Et je ne suis sorti dès que j'ai vû le jour,
Que pour voir en ce lieu l'objet de mon amour.

FABIAN.

L'objet de votre amour ! Comment donc Isabelle
Est-elle de retour ?

D. JOUAN.

Hélas ! Ce n'est pas elle,
Sous de plus douces loix mon cœur est engagé,
J'aime ailleurs, en un mot, & mon cœur est changé.

FABIAN.

C'est fort bien fait à vous. Et votre mariage ?
Ne savez-vous pas bien que l'honneur vous engage ?

D. JOUAN.

Oui, je sai qu'Isabelle arrivera demain,
Et que l'on me destine à lui donner la main ;
Mais, quoi, ces unions que l'intérêt fait faire,
Si l'amour ne s'en mêle, ont de la peine à plaire ;
Et d'un tourment égal l'on se plaint tour à tour,
Quand l'intérêt nous joint en dépit de l'amour.

FABIAN.

Ma foi, c'est un abus, & de plus, Isabelle
Outre qu'elle a du bien, est passablement belle.
Epousez-la, Monsieur. Quand on est indigent,
L'amour nous vient toujours plûtôt que de l'argent.
La maxime du temps sur ce point est commode,
L'on épouse le bien, & l'on vit à sa mode.

D. JOUAN.

L'espoir d'avoir du bien a de charmans appas ;
Mais l'horreur d'être joint à ce qu'on n'aime pas,

Se jettant dans un cœur, n'y laiſſe rien de tendre.
Se marier ainſi, Fabian, c'eſt ſe vendre ;
Qu'en dis-tu ?

FABIAN.

Moi, qui ſuis aſſez peu ſcrupuleux,
Je me vendrois, Monſieur, plûtôt que d'être gueux.
N'avoir que de l'amour, ce n'eſt pas de quoi rire ;
Et de plus, entre nous, quoique vous puiſſiez dire,
Pour vingt-mille ducats, & trois ans défrayé,
Si vous êtes vendu, vous êtes bien payé ;
Du moins, c'eſt mon avis, & ſi votre Iſabelle
S'aperçoit une fois de l'état qu'on fait d'elle ;
Et qu'à votre mépris elle oppoſe le ſien,
Vous n'êtes pas trop ſûr de vous vendre auſſi-bien.

D. JOUAN.

Quoiqu'il en ſoit, l'amour eſt trop fort ſur mon ame,
Je ſens pour Léonor une ſecrette flamme ;
Comme elle ignore encor cet hymen concerté,
Elle ſouffre mes ſoins avec quelque bonté.
Mais, hélas ! Que je crains le retour d'Iſabelle !

FABIAN

Quoi, c'eſt pour Léonor ? La peſte qu'elle eſt belle !
Mais a-t'elle du bien ?

D. JOUAN.

Qu'importe.

FABIAN.

Il vous en faut.
Vous ſavez bien que c'eſt votre plus grand défaut.
Le pere d'Iſabelle aime votre famille,
Et pour vous agrandir, vous deſtine ſa fille ;
Et quant à Léonor..

D. JOUAN.

Mais enfin, j'aime mieux
Avoir moins de richeſſe, & me voir plus heureux,
Je ne ſai pas encor quels biens elle poſſede ;
Mais depuis quatre mois qu'on la voit à Tolede,

Elle a vécu toujours avec assez d'éclat.
Son frere, dont j'ignore & le bien & l'état,
Est venu s'établir dans ces lieux avec elle,
Elle a bien des appas ; mais outre qu'elle est belle,
Elle a l'esprit si vif, si subtil, si présent,
Si prêt à se tirer d'un pas embarrassant,
Que son adresse enfin me semble incomparable.

FABIAN.

La belle qualité d'être matoise en diable !

D. JOUAN.

Léonor bien souvent a de quoi l'occuper :
Son frere ne croit pas qu'on le puisse tromper,
Sans rien approfondir il croit que l'apparence
Lui peut donner de tout l'entiére connoissance ;
Et croit en décidant de tout ce qu'il résout,
Qu'on ne trompe que ceux qui raffinent sur tout ;
Qu'il faut de bonne foi juger de chaque chose ;
Que ceux qui sont trompés bien souvent en sont cause ;
Et dit, quoique souvent il se fasse duper,
Qu'il faut être bien fin pour pouvoir l'attraper.
Enfin, si quelquefois son frere l'embarrasse,
Elle sait s'en tirer de la meilleure grace....

FABIAN.

Vous aurez votre tour, & vous pourrez savoir....

D. JOUAN.

Je le crains peu. Je dois dedans ce lieu la voir.

FABIAN.

Monsieur, j'entens du bruit, je crois....

D. JOUAN.

C'est elle-même.

SCENE II.

LEONOR, D. JOUAN, FABIAN, HELENE.

LEONOR.

J'Aperçois Dom Jouan...

D. JOUAN.

Mon bonheur eſt extrême,
Puiſque je peux parler à l'objet de mes vœux.

LEONOR.

Dom Jouan eſt exact.

D. JOUAN.

Il eſt plus amoureux,
Madame, & vous voyez dans ce qu'il fait paroître
Le moindre effet d'un feu que vous avez fait naître,
Sa flamme,...

LEONOR.

Il n'eſt plus temps de rien diſſimuler,
Ma douleur eſt un mal qu'en vain je veux celer;
Je vous ai ſouvent dit qu'à Séville mon frere,
Avoit rendu ſes ſoins à ma flamme contraire,
Et qu'avant qu'il ſe fût établi dans ces lieux
Il vouloit me donner un époux odieux;
J'avois en le quittant conçû quelque eſpérance,
Et croyois qu'il pourroit guérir par mon abſence;
Mais il eſt à Tolede, & mon frere aujourd'hui
Dit qu'il s'eſt engagé de me donner à lui;
Que de ſur ſa parole il a donné la ſienne;
Que ſur ſa volonté je dois régler la mienne.
En vain je lui réſiſte, il veut que dès demain
J'obéiſſe à ſon ordre & lui donne la main.

Jugez donc de l'excès du mal qui me posséde,
Si contre cet hymen l'amour est sans remède?

D. JOUAN.

O dieux! Quel est son nom?

LEONOR.

Son nom est Dom Carlos.

D. JOUAN.

Je ne le connois point, mais enfin, son repos
Lui coûtera bien cher, si son amour aspire....

LEONOR.

Cherchez d'autres moyens pour finir mon martyre,
Songez qu'on me marie, & qu'enfin mon souci...

FABIAN *bas à D. Jouan.*

Que ne lui dites-vous qu'on vous marie aussi.

D. JOUAN.

Tais-toi. Puis-je songer à ce malheur extrême,
Sans mourir de douleur en perdant ce que j'aime?
Hélas! Si vous m'aimiez, on tâcheroit en vain
De donner votre cœur en offrant votre main.
L'amour ne permet pas, jaloux de sa puissance,
Qu'un cœur qu'il a soumis souffre de violence,
Madame, & le pouvoir d'un frere est trop borné
Pour disposer d'un cœur que l'amour a donné.

LEONOR.

Non, non, j'ai sur ce point quelque mesure à prendre....

D. JOUAN.

Qui peut vous obliger....

LEONOR.

Je m'en vais vous l'apprendre.
La fortune à son gré disposant de ses biens,
En fut depuis long-temps avare pour les miens.
Mon frere s'est acquis du bien par son adresse,
Et je sais que le moindre effort de sa tendresse,
Sera de les vouloir partager avec moi,
Si je prens ses avis pour engager ma foi.

Son âge & cet eſpoir que ſans ceſſe il m'inſpire,
Deſſus mes volontés lui donne quelque empire;
Il me croit, ſe flattant d'un pouvoir abſolu,
Prête d'exécuter ce qu'il a réſolu;
Et ſur un peu d'eſpoir réglant ma complaiſance,
Je l'ai toujours flatté de cette déférence.

D. JOUAN.

Faut-il que l'intérêt ſur des feux innocens...

LEONOR.

Laiſſez-moi ménager ſon eſprit & le temps,
Et ſouffrez que mon cœur qui renonce à tout autre,
Songe à mes intérêts ſans négliger le vôtre;
Quels que ſoient ſes projets, nous en viendrons à bout,
Ne vous alarmez point, je vous répons de tout.
Mon frere qui de tout ne prend que l'apparence,
Ne ſoupçonne nos cœurs d'aucune intelligence;
Et c'eſt dedans nos maux quelque choſe de doux,
Que ſa bizarre humeur ne craigne rien de nous.

D. JOUAN.

Souvenez-vous, du moins....

LEONOR.

O dieux! Je ſuis perdue,
J'aperçois Dom Carlos, il m'aura reconnue:
Adieu. Pour me tirer d'un ſi grand embarras,
Tâchez de l'empêcher qu'il ne ſuive mes pas.

SCENE III.

D. JOUAN, LEONOR, D. CARLOS, FABIAN, HELENE.

D. CARLOS.

ME trompez-vous, mes yeux ?

LEONOR.

La crainte me transporte.

D. JOUAN.

Demeurez....

LEONOR.

Non, je vais rentrer par l'autre porte.

D. JOUAN.

Feignons, pour l'arrêter....

FABIAN.

Que veut-il faire encor,
Observons-le de loin....

(*Il se retire dans un coin du théatre.*)

D. CARLOS.

Oui, oui, c'eſt Léonor,
Suivons-la, je verrai ſi j'ai pû me méprendre.

D. JOUAN *mettant l'épée à la main.*

A moi, mon Cavalier, c'eſt bien vous faire attendre.

D. CARLOS.

Moi, faire attendre ?

D. JOUAN.

Vous ! Vous faites le ſurpris !

FABIAN *dans un coin du théatre.*

Que lui va-t'il conter ?

D. CARLOS.

Sans doute je le ſuis ;

Mais votre esprit s'égare, ou votre ame est trompée.

D. JOUAN.

En vain vous esquivez, il faut tirer l'épée.

D. CARLOS.

D'accord; mais que je sache au moins quel différend....

D. JOUAN.

Il vous sied assez mal de faire l'ignorant.
Vous savez que je suis amoureux d'Isabelle,
Que je dois l'épouser, que je brûle pour elle;
Et cependant j'ai sû que souvent en secret,
Vous lui rendez visite en amant fort discret;
Avant que de m'ôter cet objet de ma flamme,
Quoiqu'il puisse arriver, il faut m'arracher l'ame.
Par trois diverses fois je vous l'ai fait savoir,
Et que ce n'étoit pas m'obliger que la voir;
Je vous ai déja fait porter deux fois parole,
Et vous m'avez manqué, mais ce qui m'en console,
C'est que ce même jour ce fer me vengera.

FABIAN.

Où diable a-t'il pêché tout ce qu'il lui dit là!

D. CARLOS.

Etrange opinion! Si j'ai vû de ma vie....

D. JOUAN.

Vous me croyez encor payer de raillerie?
Défendez-vous, vous dis-je, ou mes ressentimens....

D. CARLOS *tirant l'épée.*

Puisqu'à vous détromper je perds ici le temps....

FABIAN.

De peur de les troubler, je vais les laisser battre.

SCENE

SCENE IV.

D. JOUAN, D. CARLOS, D. MAURICE.

D. MAURICE.

N'Est-ce pas Dom Carlos qui fait le diable à quatre ?
Je ne me trompe point. Holà, Messieurs, holà.
Quoi, vous homicidez ! Quel désordre est cela ?

D. CARLOS.

Je lui veux faire voir....

D. MAURICE.

Vous vous battez, beau-frere,
Comme si vous n'aviez rien autre chose à faire ?
Recommencer encor ! Quel désordre est ceci ?

D. JOUAN *bas.*

Léonor est chez elle, & tout a réussi.

D. MAURICE.

Ne sauroit-on savoir, beau-frere presque nôtre,
Quels sont vos différends ?

D. CARLOS.

Il m'a pris pour un autre,
Et m'a voulu forcer de me battre avec lui.

D. MAURICE.

Voyez-vous ?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vû qu'aujourd'hui,
Et cependant il veut qu'auprès d'une Isabelle
Je détruise ses feux, & sois amoureux d'elle.

D. MAURICE *en riant.*

Bon...

D. JOUAN.

Ce n'eſt donc pas vous, & je me ſuis mépris;
L'on ne vous nomme pas Dom Lope de Solis ?

D. MAURICE.

Dom Lope de Solis !

D. JOUAN.

Oui.

D. MAURICE,

Tréve de colere.
Diable, quel *quiproquo* vous avez penſé faire!
Son nom eſt Dom Carlos, & c'eſt l'époux futur
De ma ſœur.

D. JOUAN.

Lui, Carlos...

D. MAURICE.

Il n'eſt rien de ſi ſûr.

D. JOUAN.

Non, non, par ce moyen vous croyez me diſtraire,
Mais...

D. MAURICE.

Vous verrez encor qu'il n'en voudra rien croire.

D. JOUAN.

Quoi donc, c'eſt lui qui doit épouſer votre ſœur ?

D. MAURICE.

Oui, c'eſt lui-même, lui.

D. JOUAN.

Pardonnez à l'erreur
Qui m'a fait attaquer avec trop d'imprudence
Un bras dont je voudrois avoir pris la défenſe :
J'ai du regret de voir qu'après m'être mépris....

D. MAURICE.

Allez, embraſſez vous, & ſoyez bons amis ;
Soyez une autre fois plus prudent que vous n'êtes,
Dom Jouan, & ſur tout, mettez mieux vos lunettes.

D. JOUAN.

A vous dire le vrai, je ſuis au déſeſpoir....

D. MAURICE.

Hé bien, n'en parlons plus...

D. JOUAN.

Adieu.

D. MAURICE.

Juſqu'au revoir.

SCENE V.

D. CARLOS, D. MAURICE.

D. CARLOS *à part.*

OUi, ſans doute, c'étoit l'effet d'un tour d'adreſſe.
Ah! C'étoit Léonor!

D. MAURICE.

Quelle douleur vous preſſe?

D. CARLOS *bas.*

Oui, c'étoit elle-même, il n'en faut plus douter;
Ce Dom Jouan n'a feint que pour mieux m'arrêter.

D. MAURICE.

Que dites-vous tout bas?

D. CARLOS.

Que ſa feinte colere,
Sous un jeu concerté, marque quelque myſtere,
Et que par mon abord ſon eſprit interdit....

D. MAURICE.

Hé, point, il s'eſt mépris, ne vous l'a-t'il pas dit;
J'en répons corps pour corps, rien n'eſt ſi véritable,
Vous êtes quelque fois ſoupçonneux comme un diable

Beau-frere, & vous avez en vous cela de mal.

D. CARLOS.

Mon courroux, s'il a feint, lui peut être fatal.

D. MAURICE.

Quels ſont donc vos ſoupçons ? Dites de quel myſtere
L'accuſez-vous ?

D. CARLOS.

Etant preſque votre beau-frere,
Je vous puis librement rendre compte de tout.

D. MAURICE.

Oui, je vais écouter de l'un à l'autre bout.

D. CARLOS.

Sachez qu'à mon abord une dame voilée,
Qu'il avoit près de lui s'en eſt ſoudain allée,
J'ai crû la reconnoître, & ne me trompe pas ;
Et pour m'en éclaircir j'allois ſuivre ſes pas,
Lorſqu'il m'a fiérement contraint de me défendre.

D. MAURICE.

Dequoi vous mêliez-vous ? Vous pouviez vous méprendre ;
C'eſt être à mon avis un peu trop curieux,
Et vous avez grand tort...

D. CARLOS.

Mais enfin, à mes yeux
Je ſais quelle eſt la dame & la choſe me touche.

D. MAURICE.

Hé bien, peut on ſavoir ſon nom de votre bouche ?

D. CARLOS *à part.*

Dois-je lui découvrir....

D. MAURICE.

Vous parlez bas encor ?

D. CARLOS.

Si je ne ſuis trompé, c'étoit....

D. MAURICE.

Qui ?

D. CARLOS.

Léonor.

Comme mon intérêt ſe trouve joint au vôtre,
Si la choſe eſt ainſi....

D. MAURICE

Bon, en voici d'une autre.

D. CARLOS.

Vous en riez, au lieu me donner les mains.

D. MAURICE.

Ma foi, les plus grands fous ne ſont pas les plus fins.
La pauvre enfant, bien loin d'y chercher d'artifice,
En matiére d'amour eſt tellement novice,
Que perſonne que vous n'auroit de ces ſoupçons.
Ne prendrez-vous jamais un peu de nos leçons?
Et ne devez-vous pas, étant mal en cervelle,
D'un cerveau plus meurri vous faire un bon modéle?
D'une bizarre humeur le dangereux poiſon
Fait chez vous ſi ſouvent éclipſer la raiſon,
Que cela va quaſi juſqu'à l'extravagance.

D. CALOS.

C'eſt l'ordinaire effet d'un feu qui prend naiſſance;
Si j'avois moins d'amour, un ſemblable ſoupçon....

D. MAURICE.

Il faut le détremper dans un peu de raiſon,
Se ſoumettre ſoi-même aux régles qu'elle impoſe,
Prendre, ſans rafiner, le bon de chaque choſe,
Et ſe laiſſant conduire à ſa ſincérité,
Regarder les objets toujours du bon côté;
Car quoiqu'à rafiner tout votre ſoin s'occupe,
Vous faites tant le fin que vous en êtes dupe,
Et vous feriez bien mieux d'en uſer comme moi.

D. CARLOS.

Comme vous? Vous avez....

D. MAURICE.

Quoi?

D CARLOS.

Trop de bonne foi.

Croyez-moi, quoi qu'à tout votre humeur s'accommode,
Les gens de bonne foi ne sont plus à la mode ;
Et vous en avez tant, que la plûpart du temps
On vous en fait accroire....

D. MAURICE.

Il est vrai, je consens
A passer pour un sot, si jamais on s'en pique ;
Mais ces grands rafineurs, ces chercheurs de mystique,
Qui pour glozer sur tout se croyent destinés,
Ces esprits du bel air, ces lourdauds rafinés,
Qui ne pensent rien moins que ce qu'ils font paroître,
Qui prennent garde à tout, & font les fins sans l'être,
Qui pour la vérité se font des yeux d'Argus,
Qui pour la découvrir sont toujours à l'affus,
La voulant consulter sur tout ce qui les touche,
Loin de l'apprivoiser, la rendent plus farouche,
Et sans tirer du fruit de leur bizarre soin,
Plus ils s'en croyent près, & plus ils en sont loin.
Vous en riez ? Pour moi, suivant tout le contraire,
Par ma façon d'agir je suis fin sans le faire ;
Le soin de dissiper avec ma bonne foi
Les vapeurs que la fourbe éleve contre moi,
Fait que la vérité se montrant toute nue,
A ma sincérité d'abord se prostitue ;
Et que par tout où j'ai quelque peu d'intérêt,
Elle me montre au doigt la chose comme elle est.

D. CARLOS.

On ne trompe donc point ceux qui sur l'apparence...

D. MAURICE.

Loin de s'en défier, on en fait conscience,
Pour vous en éclaircir, je veux que votre erreur
Cesse de vous troubler en voyant notre sœur.
Holà.

SCENE VI.

D. CARLOS, D. MAURICE, LEONOR.

LEONOR.

QUe vous plaît-il ?

D. MAURICE.

Hé bien, que vous en ſemble ?
C'étoit elle ? Je veux vous voir tous deux enſemble.
(*à Léonor.*)
Dom Carlos que voilà, vouloit me ſoutenir
Qu'il a vû Dom Jouan tantôt s'entretenir ;
Que lorſqu'il a paru, de peur d'être connue,
Tu t'es fort promptement dérobée à ſa vûe.

LEONOR.

Moi ?

D. MAURICE.

Oui. N'en rougis point, je ſais qu'il s'eſt trompé ;
Ma foi, ſi tu ſavois comme je l'ai dupé.

LEONOR.

Quoi, ſa bizarre humeur, pour me faire une injure,
Près de vous contre moi fait agir l'impoſture,
Et par un tel ſoupçon Carlos a donc oſé...

D. MAURICE.

Tout doux, il ne l'a plus, il eſt déſabuſé.

LEONOR.

Non, non, je connois bien que ſon humeur ſévére ;
Sur tout ce qu'elle voit veut trouver un myſtere.

D. CARLOS *à D. Maurice.*

Que ne lui cachiez-vous un ſemblable ſoupçon ?

D. MAURICE.

Pourquoi faire ? Entre nous, je croi qu'elle a raiſon.

D. CARLOS.

Mais un courroux ſi prompt à droit de me ſurprendre.
Quand on a de l'amour, ne peut-on ſe méprendre,
Madame, & quand un cœur a long-temps ſoupiré..,

D. MAURICE.

Il n'en vaudra que mieux pour être un peu bourré.

LEONOR.

Oſez-vous me parler ? Avez-vous l'inſolence
De choquer ma vertu ſans craindre ma vengeance,
Impoſteur ?

D. MAURICE.

Bon cela.

LEONOR.

Quoi, vous voulez tâcher
A m'ôter l'amitié d'un frere qui m'eſt cher ?
Hé bien, ſi mon malheur ſeconde votre adreſſe,
Et que votre impoſture altere ſa tendreſſe,
Oui, s'il faut que ſon cœur juge auſſi mal du mien,
Sachez que mon courroux....

D. MAURICE.

Va, cela n'y fait rien,
Je te l'ai déja dit.

D. CARLOS.

Si l'amour qui m'engage....

LEONOR.

Ah ! C'eſt trop écouter un homme qui m'outrage ;
Et je ne penſe pas qu'on puiſſe me forcer
A vouloir excuſer qui tâche à m'offenſer.

SCENE VII.

D. CARLOS, D. MAURICE.

D. CARLOS.

Mon malheur eſt bien grand !

D. MAURICE.

Dites votre imprudence ;
Il faut ſonger deux fois aux choſes qu'on avance ;
Car l'honneur d'une fille eſt un point chatouilleux.

D. CARLOS.

Je veux bien condamner le rapport de mes yeux ;
Mais, de quelque ſoupçon que ma flamme vous bleſſe,
Sachant pour votre ſœur juſqu'où va ma tendreſſe...

D. MAURICE.

Ne vous alarmez point, je ferai votre paix.

D. CARLOS.

Me le promettez-vous ?

D. MAURICE.

Oui, je vous le promets ;
Serviteur.

D. CARLOS.

J'oublois à vous dire une choſe ;
Il faut, ſans différer, que je vous la propoſe.
Hier, m'étant rencontré chez un de mes amis,
Qui me fit voir chez lui des tableaux de grand prix,
Après un entretien trop long à vous déduire,
En parlant de tableaux, s'aviſa de me dire,
Qu'il veut ſe faire peindre, & que pour ſon portrait
Il n'épargneroit rien, pourvû qu'il fût bien fait,
Qu'il voit avec regret ſon deſſein inutile,
Pour ne connoître point de peintre fort habile,

Et qu'il n'en trouve point à ſon gré dans ces lieux.
Comme vous excellez dans cet art merveilleux,
J'ai dit, ſans vous nommer, que je ſavois un homme,
Qui réuſſiroit mieux que les peintres de Rome,
Et promis de vous voir, & de vous en parler...

D. MAURICE.

Hé, morbleu, de quoi diable allez-vous vous mêler?

D. CARLOS.

Comment?

D. MAURICE.

Il ſait fort bien que j'ai quitté Seville,
Pour vivre avec plaiſir, & libre en cette ville,
Qu'ayant gagné du bien à faire des portraits,
Du fruit de mes travaux je veux jouir en paix;
Qu'inconnu dans ces lieux avecque bien-ſéance,
De ce que je faiſois enfin je me diſpenſe;
Que paiſiblement riche, & craignant l'embarras,
Je veux vivre en repos, & que je ne veux pas
Etre connu pour peintre; & ſa ſotte harangue
Veut que je ſois connu. Mogrébleu de la langue!

D. CARLOS.

Hé, pour être connu? Sans vouloir vous flatter,
Vous êtes de naiſſance à ne rien redouter;
Et ceux qui du côté du ſang n'ont rien à craindre,
Ne dégénérent pas pour ſe mêler de peindre;
Outre que vous avez violé ce ſerment,
Ayant fait le portrait....

D. MAURICE.

De qui?

D. CARLOS.

De Dom Fernand.

D. MAURICE.

Il eſt vrai, j'ai voulu le faire à ſa priére:
Je lui ſuis obligé d'une telle maniére,
Que quoique de mes ſoins il voulût exiger,
Je m'en acquiterois afin de l'obliger;

Quand même il me voudroit employer pour quelqu'autre,
S'il étoit ſon ami. Mais enfin pour le vôtre,
Vous m'en diſpenſerez.

D. CARLOS.

Hé bien, n'en parlons plus,
Je ferai déſormais mon compte là-deſſus,
Je vais me dégager, de peur de vous déplaire,
De ce que j'ai promis.

D. MAURICE.

Vous ne ſauriez mieux faire.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOM JOUAN, HELENE.

D'OM JOUAN.

Je te trouve à propos, hé bien, ma chere Helene,
Ne saurois-je trouver de reméde à ma peine?
Verrai je ta maîtresse? Et pourrai-je en ce jour....

HELENE.

Oui, son frere est sorti, qui n'est pas de retour,
Vous la verrez bien-tôt, & devant qu'il revienne,
Vous pourrez soulager votre peine & la sienne.

D. JOUAN.

Helene, en vérité, tu m'es chere à tel point....

HELENE.

Vous le dites toujours, mais il n'y paroît point.
La voici.

SCENE II.

LEONOR, D. JOUAN.

D. JOUAN.

Savez-vous la maniére galante
Dont j'ai dupé Carlos ?

LEONOR.

Non.

D. JOUAN.

Elle eſt fort plaiſante,
Car je vois l'avoir mis dans un grand embarras.

LEONOR.

Quelle eſt-elle ?

D. JOUAN.

De peur qu'il ne ſuivît vos pas,
Je l'ai perſuadé qu'auprès d'une Iſabelle,
Il nuiſoit à mes feux, & qu'il brûloit pour elle ;
Il m'a dit bonnement, me croyant courroucé,
Qu'il ne la connoît point, mais je l'ai tant preſſé,
Qu'il a tiré l'épée, enfin, ſans votre frere,
Je me ſerois vengé d'un rival ſi contraire :
Il nous a ſeparés....

LEONOR.

Vous en riez ?

D. JOUAN.

Je ris
De ce que Carlos croit que je me ſuis mépris.

LEONOR.

Détrompez-vous, Carlos s'eſt douté du myſtere,
Et l'a, comme j'ai fait, découvert à mon frere,

Qui vouloit auſſi-tôt être déſabuſé ;
Mais me voyant ſortir, Carlos n'a pas oſé
Soutenir qu'il m'eût vûe, outre qu'ayant ſû feindre,
Ma colere l'a fait moins ſoupçonner que craindre.

D. JOUAN.

O dieux ! Que ferons-nous ? S'ils viennent à ſavoir...

LEONOR.

Il faut abſolument ne nous voir que le ſoir ;
Et vous pourrez venir près de cette fenêtre,
Sur la brune, de peur de vous faire connoître,
Et que quelque ſoupçon ne fit précipiter
Un hymen que le temps me peut faire éviter.

SCENE III.

D. JOUAN, LEONOR, HELENE.

HELENE.

MAdame...

LEONOR.

Qu'avez-vous ?

HELENE.

Carlos eſt à la porte.

LEONOR.

O dieux ! A ce ſeul nom la colere m'emporte,
Il faut le faire entrer.

D. JOUAN.

Le cruel contre-temps !

LEONOR.

De peur d'être aperçû, cachez-vous là dedans,
Cependant que je vais tâcher à m'en défaire.

(*Elle le mene dans un cabinet.*)

SCENE IV.

D. CARLOS, LEONOR.

LEONOR.

SAns doute D. Carlos que vous cherchez mon frere,
Avez-vous quelque avis encore à lui donner ?

D. CARLOS.

Non, Madame, à vos pieds je viens me condamner.

LEONOR.

Vous lui direz tantôt, ſi je ne ſuis déçûe,
Qu'avecque Dom Jouan vous m'avez encor vûe,
Ou qu'un peu devant vous il étoit ſeul ici ?
Du moins vous le devez.

D. CARLOS.

Je ſuis mieux éclairci
De ce que j'en dois croire, & mon cœur ſe propoſe...à

LEONOR.

Que ſait-on, il pourroit en être quelque choſe,
Et quand vous lui diriez, vous ne feriez que bien.

D. CARLOS.

Ah ! Ne m'inſultez point, je ſais qu'il n'en eſt rien.
Il eſt vrai que tantôt j'ai crû vous reconnoître
Auprès de Dom Jouan, Madame, & diſparoître,
En m'approchant de lui ; mais enfin m'abuſant....

LEONOR.

Il étoit auſſi vrai tantôt comme à préſent.

D. CARLOS.

S'il étoit auſſi vrai du moins à l'apparence,
Tout autre eût comme moi choqué votre innocence ;

Dans cet heureux moment j'ai lieu de me flatter
De n'avoir sur ce point aucun lieu de douter ;
Mais tantôt le rapport d'habit semblable au vôtre...

LEONOR.

Je vous répons que l'un est aussi vrai que l'autre,
Et si vous l'avez crû, qu'il faut le croire encor.

D. CARLOS.

N'en blâmez que mon cœur, charmante Léonor ;
De tant d'amour pour vous mon ame est possédée,
Qu'en tous lieux, & toujours je crois voir votre idée ;
Et l'ardeur que je sens pour vos divins appas,
Fait que je crois vous voir même où vous n'êtes pas.

LEONOR.

Toujours fort galamment vous vous tirez d'affaire.

SCENE V.

LEONOR, D. CARLOS, HELENE.

HELENE.

AH ! Madame, je viens de voir....

LEONOR.

Qui ?

HELENE.

Votre frere.
Il est encore loin, mais il vient droit ici.

LEONOR *bas.*

O dieux ! Mais il faut feindre, & le tromper aussi.
(à Carlos)

(*à Carlos.*)

Hé bien, si cet amour est si fort sur votre ame,
Il m'en faut une preuve.

D. CARLOS.

Ah! Commandez, Madame;
Il n'est rien que pour vous, mon cœur....

LEONOR.

Assurément;
Vous ferez tout pour moi?

D. CARLOS.

N'en doutez nullement.

LEONOR.

Mon frere va venir, si vous voulez me plaire,
D'abord qu'il paroîtra mettez-vous en colere,
Et l'épée à la main, emportez-vous toujours,
Comme si l'on avoit attenté sur vos jours.
Peut-être qu'il voudra vous obliger à dire
D'où viendra ce courroux, & quel sujet l'attire;
Mais, pour bien m'obliger, s'il veut vous arrêter,
Malgré tous ses efforts sortez sans l'écouter.

D. CARLOS *à part.*

Un pareil procédé marque quelque mystere,
Je saurai ce que c'est.

LEONOR.

Le temps me force à taire...

D. CARLOS.

Lorsque vous commandez, je n'examine rien.

LEONOR.

Il vient, si vous m'aimez, souvenez-vous en bien.

SCENE VI.

D. CARLOS, D. MAURICE, LEONOR, HELENE.

D. CARLOS.

AH! Je m'en vengerai, par vos yeux que j'adore.

D. MAURICE.

Je crois que c'eſt Carlos, que diable a-t'il encore?

D. CARLOS.

Ah! Je ne ſuis pas homme à ſouffrir....

D. MAURICE.

Qu'avez-vous?

D. CARLOS.

Si je n'en ai raiſon....

D. MAURICE.

D'où vient donc ce courroux!
Ne peut-on le ſavoir?

D. CARLOS.

La rage me ſurmonte,
Je ſuis trop tranſporté pour vous en rendre compte;
Mais j'atteſte les dieux que l'effort de ma main....

D. MAURICE.

Ma foi, vous direz...

D. CARLOS.

Non, vous m'arrêtez en vain:

SCENE VII.

LEONOR, HELENE.

HELENE.

QUe prétendez-vous donc ? Ma foi, cette saillie,
Malgré tout votre esprit, tient bien de la folie,
Et je ne comprens pas quel est votre dessein.

LEONOR.

Ne t'en mets point en peine, il ne sera pas vain ;
Dom Jouan m'embarrasse, & mon soin ne s'occupe
Qu'à le tirer d'ici.

HELENE.

Mais Carlos n'est pas dupe,
Et par cette saillie il pourra se douter....

LEONOR.

Tais-toi, mon frere vient.

SCENE VIII.

D. MAURICE, LEONOR, HELENE.

D. MAURICE.

JE n'ai pû l'arrêter.
D'où vient donc le courroux que Carlos fait paroître ?
Vous êtes interdite ?

LEONOR.

Ah ! J'ai bien lieu de l'être,
Mon frere ; & sans un tour qui m'a bien réussi,
Il seroit arrivé quelque désordre ici.

D. MAURICE.

Comment !

LEONOR.

Prête à sortir, & presque dans la rue,
J'ai vû venir Carlos l'épée toute nue,
Pressant un cavalier, qui paroissant surpris,
Disoit : Je vous ai dit que je m'étois mépris,
Cessez de me presser ; mais l'ame toute émue,
Carlos lui répondoit : Il faut que je vous tue,
Et le pressoit toujours, les yeux étincelans.
Je m'en suis approchée à peu près dans ce temps,
Et retenant son bras au point de sa vengeance,
J'ai détourné ce coup.

D. MAURICE.

Voyez quelle prudence !
Ainsi ce cavalier s'est sauvé de ses coups.

LEONOR.

Oui, mais il n'eût jamais évité son courroux,

Si dedans le logis favorisant sa fuite,
Je n'eusse de Carlos empêché la poursuite,
C'est par ce seul moyen que je l'ai garanti,
C'est de quoi Dom Carlos, alors qu'il est sorti
Etoit si transporté, n'osant pas bien séance
Passer outre.

D. MAURICE.

Voyez quel surcroît de prudence !
Un homme est en péril, & sa dextérité,
Le sauvant du danger, le met en sûreté.
Va, de sur ce sujet je n'en puis assez dire,
Une telle action mérite qu'on t'admire ;
Et je vois clairement si tout n'eût réussi,
Qu'il seroit arrivé quelque désordre ici.

LEONOR.

Ce cavalier est là.

D. MAURICE.

Qu'il sorte sans contrainte.

LEONOR *à part.*

Je vois qu'heureusement tout seconde ma feinte.

D. MAURICE.

Carlos doit être loin, & l'autre peut sortir.

LEONOR.

Attendez un moment, je vais l'en avertir,
Et lui faire savoir qu'une entreprise heureuse....

D. MAURICE.

Va, je ne vis jamais fille plus généreuse.

seul.

Quoiqu'un tel accident cause un peu d'embarras,
C'est toujours fort bien-fait qu'empêcher un trépas,
Bon sang ne peut mentir, & la sœur d'un tel frere
Dans un danger pareil ne pouvoit pas moins faire.

SCENE IX.

D. MAURICE, D. JOUAN, LEONOR,

LEONOR *bas à D. Jouan.*

Sortez, songez à feindre, ou bien tout eſt perdu,
Dites....

D. JOUAN.

J'en ſais aſſez, & j'ai tout entendu.

D. MAURICE.

De voir ce cavalier j'ai de l'impatience,
Oyons ſon compliment, le voici qu'il s'avance.

D. JOUAN.

Ah! Je vous dois la vie, & ſans votre ſecours....

D. MAURICE.

Dom Jouan! Comment donc, vous vous battrez toujours?
Quoi, voulez-vous vous faire une guerre éternelle?
Faudra-t'il, ayant crû finir votre querelle,
Que Dom Carlos & vous, par un ſecond tranſport,
Me donniez l'embarras de vous mettre d'accord?

D. JOUAN.

Monſieur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire,
Dom Carlos ſans ſujet montroit tant de colere,
Son courroux m'a ſurpris, & je crois, ſur ma foi,
Qu'il a fait le méchant ſans avoir ſû pourquoi.

D. MAURICE.

Comme l'eſprit ſe perd quand on a de la crainte,
C'étoit quelque gageure, ou du moins quelque feinte.

D. JOUAN.

Je ne sais, mais voulant éviter un malheur ;
J'ai pû me retirer sans blesser mon honneur.
Vous voyez que je suis moins à blâmer qu'à plaindre,
Puisque craignant un mal que j'avois lieu de craindre,
J'ai tâché, pour pouvoir en détourner l'effet,
De me sauver céans.

D. MAURICE

Ah ! Vous avez bien fait.
(*bas*)
Peste du fanfaron ! Pour n'en vouloir rien faire,
Une si longue épée étoit fort nécessaire ;
Diroit-on, lui voyant une épée au côté,
Qu'il iroit se cacher ? Ah, quelle lâcheté !

D. JOUAN.

Ce n'est donc pas ma faute, & je suis excusable.

D. MAURICE.

Il est vrai que Carlos est bourru comme un diable.

D. JOUAN.

Il s'emporte de rien, & de plus vous saurez...

D. MAURICE.

Hé, mon dieu, j'en sais plus que vous ne m'en direz.
Ecoutez, il est brave, &, pour ne vous rien feindre,
Quand il est en colere, on dit qu'il est à craindre :
Prenez-y garde, au moins, je vous en avertis.

D. JOUAN.

Alors qu'il s'agira de montrer qui je suis,
S'il a de la valeur, vous verrez que la mienne
N'a peut-être pas lieu de redouter la sienne,
Et que de mes desseins étant bien averti...

D. MAURICE.

Fort bien, il est bien temps lorsque l'autre est sorti.

D. JOUAN.

Quand à le faire voir il ira de ma gloire,
Vous pourrez remarquer....

D. MAURICE.

Hé bien, je le veux croire;
C'eſt faire ſur ce point des diſcours ſuperflus;
Mais, pour l'amour de moi, ne vous querellez plus;
Vivez bien déſormais, faites-moi cette grace.

D. JOUAN.

Ah! Monſieur, il n'eſt rien que pour vous je ne faſſe.

D. MAURICE.

Vous m'obligerez fort, & même à Dom Carlos,
Dès que je le verrai, j'en veux dire deux mots.

D. JOUAN.

Ah! Gardez-vous-en bien, il auroit lieu de croire
Que je le craindrois fort, il y va de ma gloire,
Et c'eſt me faire tort en croyant m'obliger.

D. MAURICE.

Je n'en dirai donc rien, mais il faut s'engager
A fuir tous les moyens d'avoir jamais querelle,
Et de n'en plus chercher d'occaſion nouvelle.
Vous me le promettez, & me le tiendrez bien?

D. JOUAN.

Monſieur, je vous dois trop pour vous refuſer rien.

D. MAURICE.

Je ſais que ſans ma ſœur vous étiez fort en peine.

D. JOUAN.

Sans elle, il eſt certain, mon adreſſe étoit vaine.
Mais je puis m'en aller ſans craindre le courroux....

D. MAURICE.

Allons.

D. JOUAN.

Où donc?

D. MAURICE.

Je veux vous conduire chez vous.

D. JOUAN.

D. JOUAN.

Il n'en eſt pas beſoin.

D. MAURICE.

Il faut que je vous ſuive,
Quelquefois un malheur en un moment arrive.

D. JOUAN.

Non, c'eſt porter trop loin votre civilité.

D. MAURICE.

Quand je vous aurai mis chez vous en ſûreté,
Je ſerai ſatisfait.

D. JOUAN.

Retenez votre frere,
Madame, vous ſavez....

LEONOR.

Non, non, laiſſez-le faire;
Vous laiſſer aller ſeul ce ſeroit vous trahir.

D. MAURICE.

Allons.

D. JOUAN.

J'en ſuis confus, mais il faut obéir.

LEONOR.

Quoi, le mener par là! Que prétendez-vous faire?

D. MAURICE.

Pourquoi non?

LEONOR.

Dom Carlos tranſporté de colere,
Peut l'attendre au paſſage, il eſt ſorti par là;
Et vous avez en main un remède à cela.

D. MAURICE.

Quel remède? Comment? Crois-tu que je conſente...

LEONOR.

Sortez par l'autre porte, & trompez ſon attente;
Peut-être malgré vous, hors de votre maiſon
Il pourroit l'inſulter.

D. MAURICE.

Elle a morbleu raiſon,

Sortons par le jardin, s'il eſt là dans la rue,
Il y pourra long-temps faire le pied de grue.

SCENE X.

LEONOR, HELENE.

LEONOR.

QU'en dis-tu ? S'ils étoient ſortis de ce côté,
Carlos eut pû ſavoir ce que j'ai concerté ;
Mais de cette façon...

HELENE.

Quoi, vous étes ſi fine
Hé, qui ſe défieroit de vous à votre mine ?
Vous avez ſi bien fait, qu'ils ſont tous trois contens,
Vous m'avez aſſez bien inſtruite en peu de temps.
Diantre, qu'auprès de vous on eſt en bonne école,
La crainte m'a quaſi fait perdre la parole,
La préſence d'eſprit a bien joué ſon jeu.
Mais ne craigniez-vous point ?

LEONOR.

Oui, je craignois un peu ;
Mais la crédulité dont mon frere fait gloire,
A raſſuré mes ſens, s'offrant à ma mémoire,
Me voyant en péril ; & n'eſpérant plus rien,
Je me ſuis hazardée à tenter ce moyen.
Pour ſauver Dom Jouan, je voulois ſi bien feindre,
Qu'en les trompant tous deux je n'euſſe rien à craindre :
Et les faire ſervir à le tirer d'ici,
Heureuſement pour moi la feinte a réuſſi,

Sans cela leurs deſſeins détruiſoient tous les nôtres.
Tu ris ?

HELENE.

Ah ! Par ma foi, vous en ſavez bien d'autres ;
Et vous avez fort bien employé votre temps,
Les hommes ont grand tort d'être ſi méfians,
Et de craindre ſi fort de ſur certain chapitre.
Dites de bonne foi, je vous en fais arbitre ;
C'eſt dequoi vous devez vous plaindre déſormais :
Car ils trompent toujours, & les femmes jamais.

LEONOR.

Crois-tu que quand pour nous leur feinte ardeur étale ?...

HELENE.

Ma foi, je crois du moins la choſe fort égale ;
Et ſans vous offenſer, quoique l'on diſe d'eux,
Je crois que but à but vous en joueriez bien deux.
Je crains pour Dom Jouan.

LEONOR.

Ta crainte eſt inutile.

HELENE.

Qui peut en tromper deux, en pourroit tromper mille :
Avecque tant d'eſprit je craindrois qu'à mon tour...

LEONOR.

L'eſprit dans les amans agit moins que l'amour,
Quand on aime, & qu'enfin notre ardeur nous hazarde,
Il prend nos intérêts & nos cœurs en ſa garde,
Et devient, au moment que ſon bras nous ſoumet,
Le garant des périls où ſa flamme nous met.
Il veut notre repos, s'il eſt troublé par d'autres ;
Ce ſont ſes intérêts, ce ne ſont plus les nôtres ;
C'eſt en vain qu'à lui plaire on prendroit tant de ſoin,
Si pour nous ſon pouvoir n'agiſſoit au beſoin.

Il doit par le ſecours d'un tour ou d'un menſonge,
Nous tirer des périls où ſon ardeur nous plonge ;
Et lorſqu'heureuſement la feinte réuſſit,
C'eſt l'effet de l'amour, & non pas de l'eſprit.

HELENE.

C'eſt ce qu'il vous plaira, ma peur peut être vaine ;
Mais ſi vous vous trouvez jamais en même peine,
Et que l'événement s'en trouve différent,
Je crains que vous n'ayez un fort mauvais garant.

LEONOR.

Je ne ſais, mais enfin, ſi mon frere s'obſtine
A me vouloir donner l'époux qu'il me deſtine,
Après avoir caché ma flamme juſqu'ici,
Il n'eſt point de moyens...

HELENE.

Taiſez-vous, le voici.

SCENE XI.

D. MAURICE entre en riant, *LEONOR. HELENE.*

HELENE.

IL rit, mais c'eſt ſon tour, nous avons eu le nôtre.

LEONOR.

Quoi ! Sorti d'un côté, vous revenez par l'autre ?

D. MAURICE.

Qu'il eſt dupé ! Ma foi, j'en veux rire à loiſir.

LEONOR.

De quoi riez-vous donc ?

D. MAURICE.

J'ai bien eu du plaiſir,

En quittant Dom Jouan, il m'a pris fantaiſie
De rentrer par ici.

LEONOR.

D'où vient donc cette envie ?

D. MAURICE.

Pour voir ſi Dom Carlos qui l'avoit attaqué,
L'attendroit en ſortant, je ne l'ai pas manqué.

LEONOR.

Comment, il l'attendoit ?

D. MAURICE.

Auprès de la ruelle,
Notre ami DomCarlos étoit en ſentinelle,
Nous nous ſommes tous deux rencontrés bec à bec.
Maugrébleu de la dupe, & de la dupe avec.

LEONOR.

N'avez-vous point parlé, ni rien dit qui hazarde
Les jours de Dom Jouan ?

D. MAURICE.

Diable, je n'avois garde.
Dans un petit diſcours, je voulois l'engager :
Ah, morbleu, m'a-t'il dit, je ſaurai m'en venger ;
Enſuite il m'a quitté ſans me vouloir rien dire,
Et moi juſques ici je n'ai rien fait que rire.

LEONOR.

Dom Jouan eſt chez lui ?

D. MAURICE.

Oui, je crois que ſans toi
Ce brave Dom Jouan eût eu plus peur que moi.

LEONOR.

Son ame s'eſt d'abord au trouble abandonnée,
Moi-même en le voyant je m'en ſuis étonnée,
Car je ne croyois pas qu'un rencontre imprévû....

D. MAURICE.

A qui dis-tu cela, ne l'ai-je pas bien vû ?
D'abord qu'il a parlé, ſon début m'a fait rire,
Il étoit ſi troublé qu'il ne ſavoit que dire,

Plus il vouloit qu'on crût qu'il parloit de ſang froid,
Et plus par ſes diſcours ſa frayeur ſe montroit,
Je crois qu'il n'eût jamais tant de peur de ſa vie.
Mais je ne conçois pas par quelle fantaiſie,
Dom Jouan va chercher à troubler ſon repos,
Il a fait ce matin inſulte à Dom Carlos,
Et dans ce même jour, s'étant laiſſé ſurprendre,
La peur le fait cacher au lieu de ſe défendre.
(*Ils rient tous.*)
Bon, il mérite bien qu'on rie à ſes dépens.

LEONOR.

Vous rendez ce ſujet ſi riſible à mon ſens,
Que j'en ris malgré moi.

D. MAURICE.

Qui pourroit n'en pas rire?
Il s'enfuit & ſe cache, & puis il nous vient dire
Que quand il s'agira de montrer ſa valeur,
On verra quel il eſt. J'en ai ri de bon cœur.

LEONOR.

Et moi j'en ris encor.

D. MAURICE.

Ma foi, c'eſt l'ordinaire;
Tel fait bien le méchant, qui ſouvent ne l'eſt guére,
Et ſur tout ces muguets ſe tirent toujours mieux
D'un myſtere gâlant que d'un combat douteux.
Quand il eſt queſtion de faire avec adreſſe
Quelque intrigue amoureuſe avec une maîtreſſe,
Il ſemble que l'amour les ait fait faire exprès,
Mais quand il faut ſe battre, ils ne ſont jamais prêts.
Je crois que Dom Jouan feroit mieux l'un que l'autre.

LEONOR.

Mon jugement ſe doit régler de ſur le vôtre:
Mais vous le condamnez ſans l'avoir écouté,
Croyez-vous bien ſavoir quel deſſein l'a porté?

D. MAURICE.

Je veux être berné tout le temps de ma vie ;
Si je veux le ſavoir, ni ſi j'en ai d'envie.
Mais rentrons, ſur ce point c'eſt trop s'entretenir,
Il eſt tard, & de plus, j'entens quelqu'un venir.

SCÈNE XII.

D. JOUAN, FABIAN.

FABIAN.

Est-il bien vrai, Monſieur ?

D. JOUAN.

Ce récit eſt ſincere.
Léonor a ſi bien conduit tout le myſtere,
Que ſon frere abuſé d'un récit concerté,
M'a voulu remener par un autre côté,
De peur de rencontrer Dom Carlos au paſſage.

FABIAN.

Malepeſte, qu'elle eſt ſavante pour ſon âge !
Léonor en ſait trop, Monſieur, à mon avis ;
Mais qui vous méne ici ?

D. JOUAN.

Léonor m'a promis
Que je pourrois les ſoirs la voir à la fenêtre,
De crainte que le jour ne me fît reconnoître.

FABIAN.

Vous croyez lui parler ?

D. JOUAN.

Dans peu je le ſaurai,
Je l'eſpere ; & tandis que je lui parlerai,
Tiens toi, ſans faire bruit, auprès de cette porte.
Si tu la vois ouvrir, & que ſon frere en ſorte,
Viens m'avertir.

FABIAN.

Comment obéir ſur ce point ?
Il eſt tard, & de plus je ne le connois point.

D. JOUAN.

De peur qu'à mon deſſein ta préſence ne nuiſe,
Tiens-toi vers l'autre porte ; & ſi quelque ſurpriſe
Pouvoit me donner lieu de craindre où je ſerai...

FABIAN.

C'eſt aſſez dit, Monſieur, je vous avertirai.

D. JOUAN.

Je meurs d'impatience, & ne vois rien paroître ;
Cependant Léonor ſait bien que la fenêtre
Eſt le lieu qu'elle même a marqué pour nous voir.
Auroit-elle oublié que je devois ce ſoir...
Mais dieux ! Quel bruit confus a frappé mon oreille.

HELENE *chez D. Maurice.*

Au feu.

D. JOUAN.

Qu'entens-je ?

HELENE.

Au feu.

D. JOUAN.

Ma crainte eſt ſans pareille.

HELENE.

Au feu chez Léonor.

D. JOUAN.

Chez Léonor, ô dieux !
Courons à ſon ſecours, & mourons à ſes yeux,
Avant que dans ce lieu la flamme ſoit plus forte.

FABIAN.

Monſieur, un homme vient d'entrer par l'autre porte.

D. JOUAN.

Un homme ! Et quel eſt-il ?

SCENE XIII.

D. MAURICE tenant ſa ſœur dans ſes bras, *D. JOUAN*, *FABIAN*.

D. MAURICE.

QUi va là ?

FABIAN *à D. Jouan.*

C'eſt Carlos.

D. MAURICE *à D. Jouan.*

Bon, je ne pouvois pas vous voir plus à propos.
Tenez, voilà ma ſœur, elle eſt évanouie,
La peur l'a fait pâmer, croyant perdre la vie,
Employez tous vos ſoins pour la remettre un peu ;
Et cependant je vais faire éteindre le feu.

FABIAN.

Qu'en dites-vous, Monſieur ? Il ne peut pas mieux faire.

D. JOUAN.

Que le ſort m'eſt enſemble & propice & contraire !

Mais dedans mon logis tranſportons là ſans bruit ;
Je pourrai l'y ſervir avecque plus de fruit ;
Et puiſque l'amour m'offre un pareil avantage,
Profitons-en, ſuis-moi.

FABIAN.

Je vous ſuis, bon voyage.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JOUAN, LEONOR, FABIAN.

LEONOR.

APEINE puis-je encor rappeler mes esprits.
Quoi donc, lorſque le feu chez mon frere s'eſt mis,
Et qu'un excès de peur a cauſé ma ſurpriſe,
Dans vos bras, dites-vous, lui même il m'a remiſe?

D. JOUAN.

Oui, Madame, il croyoit que ce fût DomCarlos,
J'ai voulu loin du feu vous voir plus en repos,
Et d'un tréſor ſi cher me chargéant avec joie,
Profiter d'un bonheur que l'amour ſeul m'envoie.

LEONOR.

Mais comment ſe peut-il?

D. JOUAN.

Je m'étois ſur le ſoir
Rendu près de chez vous à deſſein de vous voir;
Lorſque j'entens crier au feu chez Dom Maurice.
Je m'apprête d'entrer pour offrir mon ſervice,
Quand votre frere ſort vous tenant dans ſes bras:
Fabian par mon ordre étoit à quelques pas,
Qui lorſqu'avec l'amour la crainte me tranſporte,
Me vient dire Carlos entre par l'autre porte;

Votre frere étoit là : ſur ce nom de Carlos,
Je ne pouvois, dit-il, *vous voir plus à propos* :
Tenez, voilà ma ſœur, elle eſt évanouie,
La peur l'a fait pâmer, croyant perdre la vie,
Employez tous vos ſoins pour la remettre un peu,
Et cependant je vais faire éteindre le feu.
Pour lors, tout tranſporté d'amour & de triſteſſe,
Et ſurpris de vous voir avec tant de foibleſſe,
Après avoir en vain employé tous mes ſoins,
Je vous tranſporte ici. Si je vous aimois moins,
Je n'aurois pas oſé, de peur de vous déplaire,
M'expoſer au hazard de vous voir en colere ;
Avecque moins d'amour j'aurois pû m'empêcher....

LEONOR.

Ne me faites point voir que je dois m'en fâcher,
Je crains, en condamnant un ſemblable ſervice,
Que mon cœur avec vous n'en devienne complice :
Je veux croire que c'eſt mériter ſon malheur,
Que de blâmer les ſoins de ſon libérateur,
Et l'amour dans ſon cœur ſoumis à ſa puiſſance,
Fait céder le courroux à la reconnoiſſance.
Mais mon frere pourroit être en peine aujourd'hui,
Et je veux l'en tirer, & retourner chez lui.

D. JOUAN.

Quoi donc, ſi promptement je vous perdrois, Madame ?
Donnez du moins encor quelque temps à ma flamme,
A peine le ſoleil commence-t'il ſon tour.
Ah ! C'eſt trop tôt vouloir alarmer mon amour.

LEONOR.

Mon devoir me l'ordonnne, & je ſens qu'il m'accuſe....

D. JOUAN.

L'état où vous étiez peut vous ſervir d'excuſe,

Tout eſt calme chez vous, l'on vous croit chez Carlos,
Je viens de le ſavoir, ſoyez donc en repos ;
Ne me dérobez pas ſi-tôt votre préſence.

LEONOR.

Quoi que vous me diſiez, je dois par bienſéance
Retourner chez mon frere.

D. JOUAN.

Il ſaura tôt ou tard
Qu'ici votre retraite eſt un coup du hazard,
Et la choſe pour vous n'eſt-elle pas égale ?

LEONOR.

Non, malgré ces raiſons que votre amour étale,
Il faut que mon devoir l'emporte ſur l'amour,
Je ne puis me réſoudre à différer un jour.
Ce n'eſt pas qu'au moment que je ſerai ſortie....

D. JOUAN.

Hé bien, accordez-m'en du moins une partie.
Mais quoi, vous ſoupirez ?

LEONOR.

C'eſt de voir qu'en ſecret
Mon cœur à ce départ ne conſent qu'à regret.

D. JOUAN.

Ah ! Si vous l'en croyez, que ma joie eſt extrême.

LEONOR.

Hélas ! Que l'on ſait mal refuſer quand on aime,
Que la raiſon eſt foible, & qu'un amant eſt fort,
Alors qu'avecque lui notre cœur eſt d'accord !

D. JOUAN.

Pourriez-vous me combler d'une faveur ſi grande,
Madame, & m'accorder....

FABIAN.

Ouida, belle demande !

D. JOUAN.

Ces précieux momens que mon amour....

LEONOR.

Hé bien;
J'y consens, mais après ne demandez plus rien.

D. JOUAN.

Nous pouvons faire encore un tour de promenade
Dans ce jardin.

LEONOR.

Allons.

SCENE II.

FABIAN seul.

PEste qu'elle est malade!
Hé bien, y paroît-il? Diroit-on à la voir,
Qu'elle étoit à deux doigts de la mort hier au soir?
Je n'ai jamais été si surpris de ma vie.
Mais mon maître revient, quelle est donc son envie?

SCENE III.

DOM JOUAN, FABIAN.

D. JOUAN.

COurs jusques chez Fernand, Fabian, & lui dis,
Que s'il me tient encore au rang de ses amis,

J'en attens une preuve avec impatience,
Qui m'importe, & que c'eſt pour choſe d'importance
Que je le fais prier, ſans croire être indiſcret,
De m'envoyer celui qui lui fit ſon portrait,
Que c'eſt pour en faire un ; que la choſe eſt preſſée.

FABIAN.

D'où vous vient donc, Monſieur, cette belle penſée ?

D. JOUAN.

Pour avoir le portrait de Léonor....

FABIAN.

Le ſien ?

D. JOUAN.

Mon importunité m'a procuré ce bien,
En lui repréſentant que mon inquiétude
Rendroit par ce moyen ſon abſence moins rude ;
Léonor a promis ce reméde à mon mal.

FABIAN.

Fort bien, en attendant toujours l'original.

D. JOUAN.

Ne perds donc plus de temps, va, cours en diligence,
Et ſonge que j'attens avec impatience,
Que mon bonheur dépend de cet heureux moment.

FABIAN *ſeul.*

Je m'y rens de ce pas ; & reviens promptement.
N'eſt-ce pas Dom Carlos que le hazard me montre ?
Oui, courons chez Fernand, & fuyons ſa rencontre.

SCENE IV.

D. CARLOS, D. MAURICE.

D. CARLOS.

D'Où venoit donc ce feu, qui gagnant le degré....

D. MAURICE.

Un coquin de valet qui s'étoit enivré,
N'ayant pas eu le ſoin d'éteindre ſa lumiére,
Avoit mis en dormant le feu dans la litiére.
Vous voyez bien qu'un autre auroit eu peur à moins.
Mais enfin Dom Carlos je dois tout à vos ſoins.

D. CARLOS.

Vous ne me devez rien, & mon devoir m'impoſe....

D. MAURICE.

Ma foi, quand vous auriez ſû deviner la choſe,
Je ne vous aurois pas trouvé plus à propos.
Ma ſœur s'évanouit : Qui va là ? C'eſt Carlos.
A point nommé je fais cette heureuſe rencontre,
Je rentre, & le premier que le hazard me montre,
C'eſt Carlos, & malgré la flamme & notre effroi,
Il eſt dans le logis tout auſſi-tôt que moi.

D. CARLOS.

Avec peu de ſujet votre bonté me loue.

D. MAURICE.

Allez, vous vallez trop, il faut que je l'avoue ;
Car je ne puis nier qu'alors que je vous vis,
Autant comme du feu je m'en trouvai ſurpris.

D. CARLOS.

Vous pouvez bien juger que l'amour....

D. MAURICE.

D. MAURICE.

Je vous jure,
Je croyois qu'un démon eût pris votre figure.

D. CARLOS.

Léonor est au lit ?

D. MAURICE.

Ah ! Je m'en doute bien,
Elle est en trop bon lieu pour y manquer de rien.

D. CARLOS.

Si l'on la pouvoit voir, je dirois...

D. MAURICE.

Rien ne presse,
Quand elle n'aura plus ni crainte ni foiblesse
Nous la visiterons.

D. CARLOS.

On pourroit bien oser,
Si vous vouliez....

D. MAURICE.

Non, non, laissons-la reposer,
Elle est bien, & de plus je sors pour quelque affaire.

D. CARLOS.

Peut-être en attendant l'on pourroit....

D. MAURICE.

Point, beau-frere.

D. CARLOS.

Mais enfin Léonor pourroit avoir besoin....

D. MAURICE.

Mon Dieu, je sai fort bien qu'on en aura grand soin,
Je sai que vous l'aimez, cela me doit suffire.

D. CARLOS *bas.*

Quel caprice !

D. MAURICE.

D'abord elle voudroit nous dire,
Qu'elle vous doit la vie, & que votre secours,
Nous sauvant du péril, a conservé ses jours ;
A force de jazer, quelque grand mal de tête,
Avec un peu de fièvre, iroit troubler la fête ;

J'aurois, je le sens bien, peine à m'en consoler,
Et nous enragerions de l'avoir fait parler.

D. CARLOS.

Je mourrois de regret si mon impatience
Avoit mis Léonor en péril....

D. MAURICE.

Je le pense.

D. CARLOS.

Mais pour lui dire un mot, le mal qu'elle ressent...

D. MAURICE.

Nous la verrons tantôt. Que vous êtes pressant.

C. CARLOS.

Hé bien, nous attendrons qu'un peu de temps lui rende...

D. MAURICE.

Oui, oui, beau-frere, allez, je vous la recommande.

D. CARLOS.

A moi! Vous vous moquez. Pour mon propre intérêt....

D. MAURICE.

Hé bien, bon, il vaut mieux la laisser comme elle est,
Personne, à mon avis, n'y peut trouver à dire,
Si je le trouve bon...

D. CARLOS.

D'accord, je me retire.

D. MAURICE.

Adieu.

SCENE V.

D. MAURICE, seul.

Comme Carlos doit épouser ma sœur ;
Je lui puis bien laisser, sans blesser notre honneur,
Et puisqu'elle est chez lui, je le puis bien permettre,
Du moins jusqu'à tantôt afin de la remettre.

SCENE VI.

D. MAURICE, FABIAN.

FABIAN.

Demandons sa maison sans perdre plus de temps.
Où loge Dom Maurice ?

D. MAURICE.

Il loge là-dedans.

FABIAN.

Où dites-vous, Monsieur ?

D. MAURICE.

Peste soit de la bête !
Le voilà tout depuis les pieds jusqu'à la tête.

FABIAN.

Quoi ! C'est vous ?

D. MAURICE.

Tu l'as dit.

FABIAN.

J'avois assez bon nez,
Tenez donc, & si vous savez lire, lisez.

Lui donnant un billet.

D. MAURICE *lit.*

Je prie instamment Dom Maurice
D'aller dans un logis où l'on le conduira,
Où j'espere qu'il se rendra,
Puisqu'enfin il n'est rien que pour lui je ne fisse :
Il s'agit de faire un portrait
Chez un de mes amis quoiqu'il vous fasse peindre,
Je sais qu'il sera fort discret,
Ainsi vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Ma foi, je suis ravi que cette occasion
Lui puisse témoigner toute la passion
Que j'aurois....

FABIAN.

Le temps presse, & quoique la demeure
Ne soit pas loin....

D. MAURICE.

Mon cher, nous irons tout à l'heure,
Je vais seulement prendre & palette & pinceaux,
Et reviens vous trouver.

SCENE VII.

FABIAN seul.

QUel remède à nos maux ! Mon maître ne me peut donner assez de gages,
Toujours heureusement je fais tous ses messages ;
Et quoiqu'il me commande, ou qu'il ait concerté,
Aussi-tôt qu'il l'a dit, il est exécuté.
Par exemple, aujourd'hui, pour le tirer de peine,
Je vais chercher un peintre, il faut que je l'amène ;
Mon bonheur est si grand, que sortant de chez soi,
Je rencontre le peintre, & l'améne avec moi.
Ah ! Que je vais donner de plaisir à mon maître
Alors qu'il le verra. Mais je le vois paroître.

SCENE VIII.

D. MAURIRE, FABIAN.

D. MAURICE.

ALlons, me voici prêt.

FABIAN.

Hé bien, sans compliment,
Je m'en vais vous mener, suivez-moi, seulement.

SCENE IX.

LEONOR, D. JOUAN.

LEONOR.

DOm Jouan, ce deſſein me donne trop à craindre,
Et vous ſavez qu'il faut trop de temps pour me peindre,
Que je dois m'en aller, & qu'enfin un portrait
Ne ſe fait pas.

D. JOUAN.

Madame il ſera bien-tôt fait;
Ne dût-on qu'ébaucher les traits de ce viſage,
Je les conſerverai comme un précieux gage
Du feu que votre cœur a jetté dans le mien.
L'amour veille pour nous, n'en appréhendez rien;
Il produit des effets dont il cache les cauſes,
Et deux heures de temps avancent bien des choſes,
Ne m'en blâmez donc plus.

LEONOR.

Mais c'eſt pour m'expoſer...

D. JOUAN.

Dites que je vous gêne; & que c'eſt trop oſer,
Mon cœur, quoi qu'alarmé d'un ſemblable reproche,
Ne peut,... Mais Fabian eſt de retour.

SCENE X.

LEONOR, D. JOUAN, FABIAN.

D. JOUAN.

Approche.

As-tu trouvé Fernand ?

FABIAN.

Oui, Monſieur.

D. JOUAN.

Qu'a-t'il dit ?

FABIAN.

A ce peintre pour vous il a d'abord écrit,
Et m'a deſſus le champ fait porteur d'une lettre.

D. JOUAN.

Acheve promptement, que m'en dois-je promettre?

FABIAN.

Vous vous en promettrez tout ce qu'il vous plaira,
Puiſque je l'ai portée, & que le peintre eſt là.

D. JOUAN.

Eſt-il poſſible, ô dieux ! Que ma joie eſt extrême !
Qu'il entre promptement, puiſque l'objet que j'aime
Permet à mon amour ce glorieux eſpoir.

LEONOR.

Puiſque vous le voulez...

SCENE XI.

LEONOR, D. MAURICE, D. JOUAN, FABIAN.

FABIAN.

VOilà le peintre.

D. JOUAN

O dieux ! Dom Maurice ?

LEONOR.

Mon frere !

D. MAURICE.

Comment diable, ma sœur ?

LEONOR *bas.*

Que le sort m'est contraire !

D. MAURICE.

Peut-on bien, sans paroître avoir trop de souci,
Vous demander d'où vient que vous êtes ici ?
Comment & depuis quand, & par quel tour d'adresse
Vous vous portez si bien, malgré votre foiblesse ;
Et si c'est pour chercher des remédes meilleurs,
Que je vous trouve ici, quand je vous crois ailleurs ?

LEONOR.

Vous le saurez bientôt...

D. JOUAN *bas.*

Ah, la cruelle atteinte !

LEONOR.

bas à D. Jouan.

Ne vous alarmez point, & secondez ma feinte.

haut.

Mais quand vous le saurez, vous en serez surpris.
Apprenez que tantôt vous vous êtes mépris,

La

La peur m'ayant d'abord ôté la connoissance,
Vous vouliez loin du feu me mettre en assurance,
Et me porter dehors pour conserver mes jours.

D. MAURICE.

Il est vrai.

LEONOR.

Dom Jouan qui courut au secours,
S'étant dans ce moment trouvé près de la porte,
Il me reçut de vous, & c'est de cette sorte....

D. MAURICE.

Est-il bien vrai!

D. JOUAN.

Voilà la chose en peu de mots.

D. MAURICE.

Malpeste, j'ai crû que c'étoit Dom Carlos!

LEONOR.

Non, c'étoit Dom Jouan.

D. MAURICE.

Ce coup est favorable.

LEONOR.

Mais le soin qu'il a pris n'est pas imaginable;
Nous lui sommes tous deux obligés, & sans lui
Vous n'auriez pas revû votre sœur aujourd'hui;
Il a pris tant de peine, & de si bonne grace...

D. MAURICE.

Ah, ma sœur! le brave homme, il faut que je l'embrasse.

D. JOUAN.

Vous ne me devez rien, & sans moi votre époux...

D. MAURICE.

Ah! Dom Jouan, la chose est trop facile à voir,
Que veut-on de mon art...

D. JOUAN.

Comment?

D. MAURICE.

Je viens d'apprendre
Par un petit billet que l'on vient de me rendre,

Que pour faire un portrait on vouloit me parler.

D. JOUAN *à part.*

Que lui dirai-je ? O dieux ! Il faut dissimuler.

D. MAURICE.

Et même ce valet étant tout hors d'haleine...

LEONOR

Il est vrai, je croyois que vous seriez en peine,
Et d'un heureux succès nos soins étant suivis,
J'ai voulu sans tarder vous en donner avis.

D. MAURICE.

Sans parler de portrait la chose étoit facile.

LEONOR.

Ce prétexte, à mon sens, n'étoit pas inutile.
D'abord je voulois bien que l'on n'en parlât point ;
Mais après j'ai changé de dessein sur ce point,
De peur d'être blâmée, & que votre bévûe
N'apprêtât trop à rire ayant été connue.
J'ai crû devoir chercher un prétexte apparent,
De peur qu'un tel succès ne fît un bruit trop grand;
Et comme Dom Fernand peut beaucoup sur votre âme,
Je l'ai fait pour le mieux, & s'il faut qu'on m'en blâme...

D. MAURICE.

Mais pourquoi sur ce point faire agir Dom Fernand?
Il falloit envoyer à moi directement,
Sans parler de portrait : on n'avoit qu'à m'instruire.

LEONOR.

Ah ! J'avois des raisons que je m'en vais vous dire.
J'ai dit que Dom Carlos pouvoit être avec vous,
Qu'il vous obligeroit à vous mettre en courroux ;
Que Dom Fernand étoit de vos amis intimes,
Et craignant que Carlos & ses sottes maximes
Ne fissent près de vous quelque mauvais effet,
J'ai choisi Dom Fernand...

D. MAURICE.

Peste, qu'elle a bien fait !

D. JOUAN.

Je m'en ſuis bien douté ; car enfin ſa préſence...

D. MAURICE.

Notre ſœur a ma foi plus d'eſprit qu'on ne penſe ;
A ſa place j'aurois cauſé quelque embarras,
Cette raiſon eſt bonne, & je n'y ſongeois pas ;
Si Carlos l'avoit ſû, quoique l'on eût pû faire,
Il auroit ſur le champ trouvé quelque myſtere,
Et n'eût pris tout ceci que pour quelque détour ;
Il m'eût dit pour ma ſœur que vous brûlez d'amour,
Que pour faire avorter toute ſon eſpérance,
Vous étes contre lui tous deux d'intelligence,
Et qu'enfin votre amour détruiroit tout le ſien.

D. JOUAN.

Ah ! J'honore fort...

D. MAURICE.

Bon, ne le ſais-je pas bien !
Et ſi vous aviez eu quelque amitié pour elle,
M'auriez-vous fait ſi-tôt ſavoir cette nouvelle ?
Voyez-vous, j'ai bon nez, & ne me trompe point.
Quand il eſt queſtion de décider un point,
Je rêve quelque temps, pour voir ſi l'apparence
Peut faire une union avec la vrai-ſemblance ;
Quand, par exemple ici, cela parle de ſoi,
Et qu'il ne manque rien qu'un peu de bonne foi,
Je dis en même temps que j'ai fû le connoître,
Si cela n'eſt ainſi, c'eſt ainſi qu'il doit être.
Voilà le vrai moyen, du moins à notre ſens,
De ne paſſer jamais pour la dupe des gens.
Voyez, la pauvre enfant eſt encor toute émûe.
Hé bien, de la frayeur es-tu bien revenue ?

LEONOR.

Les ſoins de Dom Jouan m'ont remiſe, & ſans lui...

D. MAURICE *l'embraſſant.*

Pauvre bouchon, ma foi, je ſerois mort d'ennui,

S'il étoit arrivé quelque triste avanture.
Ce sont des mouvemens que donne la nature.
Je l'aime fort, & c'est avec raison aussi;
Car enfin, ce n'est pas parce qu'elle est ici;
Mais il n'est pas au monde une fille semblable;
Elle a l'esprit accord, simple, doux, raisonnable;
Sans avoir de penchant aux mysteres galans,
Et ne ressemble point aux belles de ce temps,
Qui mêlent, pour conduire une galanterie,
Avec deux grains d'amour, trois de coquetterie;
Qui ne gardant jamais la vertu qu'à regret,
La font au badinage en dépit qu'elle en ait,
Et dont le sot esprit avide de sornettes,
Ainsi que du nectar engloutit les fleurettes.

D. JOUAN.

Je connois son mérite, & je n'ignore rien
De ce que....

D. MAURICE.

L'on ne peut le connoître assez bien;
Car enfin, Dom Jouan, il faut que je vous die....

LEONOR.

Vous me ferez rougir.

D. MAURICE.

Voyez sa modestie.
Hé bien, qu'en dites-vous? Va, va, n'en rougis plus,
Laissons sur ce sujet les discours superflus,
Aussi-bien il est temps que nous fassions retraite,
Il faut que vous teniez la chose un peu secrette,
Sur tout à Dom Carlos...

D. JOUAN.

J'en saurai bien user.
Et c'est en vain...

D. MAURICE.

De moi vous pouvez disposer;
Et vous verrez combien pour vous je m'intéresse;
Outre que si jamais vous en ses en foiblesse,

Je vous offre chez moi du vinaigre & de l'eau.
Touchez là, bon. Je suis à vous jusqu'au tombeau.

D. JOUAN.

Je vais vous remener.

D. MAURICE.

Il n'est pas nécessaire,
Si nous allions trouver notre futur beau-frere,
Ce seroit tout gâter.

D. JOUAN.

Il faut vous obéir.

D. MAURICE.

Serviteur.

SCENE XII.

D. JOUAN, FABIAN.

D. JOUAN.

QUoi ! Je sers moi-même à me trahir ?
Et je perds tout espoir ? Mais c'est ta faute, traître,
Il faut....

FABIAN.

Suis-je obligé, Monsieur, de le connoître ?

D. JOUAN.

Hélas ! Que ce malheur a troublé mes esprits !
Il faut absolument que tu te sois mépris,
Et que quelque bévûe ait causé ma tristesse.
Tu portois un billet, quelle en étoit l'adresse ?

FABIAN.

A Dom Maurice.

D. JOUAN.

O dieux ! Qu'as-tu dit à Fernand?

FABIAN.

Que vous le conjuriez d'envoyer promptement
Le peintre qui l'a peint.

D. JOUAN.

La cruelle avanture !

FABIAN.

Et que c'étoit de plus pour faire une peinture.

D. JOUAN.

Tout ceci me confond : Léonor d'hier au soir,
Par un coup du hazard est mise en mon pouvoir,
Je tâche à profiter d'une telle avanture ;
Je la porte à souffrir que j'aye sa peinture,
Je fais chercher un peintre, & je veux en secret
M'assurer de quelqu'un qui fasse son portrait ;
Et mon meilleur ami me devenant contraire,
Pour peindre Léonor me fait venir son frere ;
Un pareil contre-temps arriva-t'il jamais ?

FABIAN.

C'est bien fait, voyez-vous, il lui faut des portraits.
A propos...

D. JOUAN.

Qu'est-ce encor ?

FABIAN.

Vous saurez pour nouvelle,
Monsieur, que vous pourrez bien-tôt voir Isabelle,
Que dans une heure au plus elle doit arriver.

D. JOUAN.

Est-il possible ? O dieux !

FABIAN *bas.*

Voilà pour l'achever.

D. JOUAN.

Peut-on jamais avoir le deſtin plus contraire ?
Qui te l'a dit ?

FABIAN.

Guſman qui ſert encor ſon frere.

D. JOUAN.

Quoi ! La rigueur du ſort me pourſuivra toujours ?
Mais c'eſt trop perdre ici de temps en vains diſcours.
Allons, allons, tâcher d'entretenir Helene,
Et ſongeons aux moyens de nous tirer de peine.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, HELENE.

LEONOR.

NON, ſi pour D. Jouan j'eus le cœur attendri,
Apprens que ſur ce point j'ai l'eſprit bien guéri.

HELENE.

D'où vient ce changement?

LEONOR.

Dom Jouan eſt un traître,
Depuis une heure ou deux on me l'a fait connoître,
Il avoit pour ſes feux un autre objet que moi,
J'ai ſû qu'il s'eſt promis, qu'il a donné ſa foi.

HELENE.

Madame, aſſurément D. Jouan n'eſt pas homme....
Mais quel eſt cet objet?

LEONOR.

Cette beauté ſe nomme Iſabelle.

HELENE.

Iſabelle?

LEONOR.

Oui.

HELENE.

La connoiſſez-vous?

LEONOR.

Elle étoit à Seville à tous momens chez nous,

Ne t'en ſouvient-il plus ?

HELENE.

Quoi, celle dont le pere
Eſt depuis ſi long-temps ami de votre frere ?

LEONOR.

C'eſt d'elle que j'ai ſû que je perds tout eſpoir ;
Mon frere m'a tantôt ordonné de la voir,
Auſſi-tôt qu'il a ſû qu'elle étoit à Tolede,
Et ſa vûe a rendu ma douleur ſans reméde.
Iſabelle m'a dit que Dom Jouan demain,
Doit recevoir enſemble & lui donner la main ;
Que ce perfide amant, mépriſant ma tendreſſe,
N'a que pour me trahir fait agir ſon adreſſe,
Qu'elle doit l'épouſer par un ordre abſolu,
Que depuis quatre mois l'hymen eſt réſolu.

HELENE.

Quoi, Madame ?

LEONOR.

Tais-toi, j'aperçois Iſabelle.

SCENE II.

ISABELLE, LEONOR, HELENE.

ISABELLE.

HE bien, avez-vous vû cet amant infidéle ?
Votre eſprit ſur ſon crime eſt-il bien éclairci ?

LEONOR.

Non, ſortant de chez vous je ſuis venue ici,
Je prétens toutefois le voir, non pour m'en plaindre,
Ni pour lui reprocher l'ardeur qu'il a ſû feindre ;

Mais je veux lui parler une derniére fois,
Pour le féliciter d'avoir fait un tel choix.

ISABELLE.

Parlons plus franchement.

LEONOR.

Avecque bien-séance,
Je ne puis devant vous l'accuſer d'inconſtance.
Sans doute vous l'aimez ?

ISABELLE.

Le connoiſſant fort peu,
Mon cœur pour D. Jouan n'a pas pris tant de feu,
Mon pere ayant ſans moi ſû conclure la choſe,
Je ne ſuis que la loi que mon devoir m'impoſe,
Mais j'ai ſû que Carlos ſentoit pour vous des feux.

LEONOR.

Ah, dieux ! Je le hais trop.

ISABELLE.

Il eſt bien malheureux.

LEONOR.

Le connoiſſez-vous ?

ISABELLE.

Peu. Je l'ai vû dans Seville,
Son humeur m'a paru complaiſante, civile,
Son eſprit fort charmant, & propre à découvrir....

LEONOR.

Je voudrois (qu'il vous plût, afin de vous l'offrir...

ISABELLE.

D'eſprit & de beauté je ſuis trop dépourvûe,
Pour oſer y prétendre, & puiſqu'il vous a vûe
Je dois appréhender....

HELENE.

Madame, il vous eſt hoc;
Laiſſez-lui Dom Jouan, & changez troc pour troc :
Si Dom Carlos vous plaît, avouez-le ſans honte,
Chacune de vous deux y trouvera ſon compte.

LEONOR.

Helas ! C'eſt me flatter d'un inutile eſpoir.

ISABELLE.

Vous aimez Dom Jouan, à ce que je puis voir ?

LEONOR.

Je vous ai déja dit que depuis qu'il ma vûe,
Il m'a de ſon amour toujours entretenue,
Pour me rendre des ſoins qu'il n'a rien négligé,
Sans m'avoir jamais dit qu'il étoit engagé.

ISABELLE.

Pour l'une de nous deux dépendant, c'eſt un traître.

LEONOR.

Il faut s'en éclaircir, & tâcher de connoître
A laquelle de nous il veut manquer de foi,
Et cela vous importe, enfin, autant qu'à moi.
Qui peut bien me tromper, en peut tromper une autre,
A prendre un inconſtant il y va trop du vôtre,
Et je veux vous donner ce divertiſſement.

ISABELLE

Je verrai de bon cœur cet éclairciſſement;
Mais comment nous pouvoir éclaircir de la choſe ?
Il faudroit...

LEONOR.

Ecoutez ce que je vous propoſe.
Pour nous en éclaircir, & nous tirer d'ennui,
Il faut que toutes deux nous nous rendions chez lui,
Et qu'un voile baiſſé.... Mais, dieux, j'entens mon frere,
Venez, & me laiſſez conduire ce myſtere.

SCENE III.

D. MAURICE, D. CARLOS.

D. MAURICE.

IL faut donc que toujours votre mauvaiſe humeur
S'attache ſans raiſon à notre pauvre ſœur,
Et que tous vos ſoupçons contre elle faiſant ligue,
L'accuſent ſottement toujours de quelque intrigue.

D. CARLOS.

Dites, ſi vous voulez, qu'aſſez mal à propos
J'ai cherché des moyens pour troubler mon repos,
Que je n'ai pas eu lieu de croire bien des choſes;
Mais, ſans en rechercher les effets ni les cauſes,
Si je connois un jour que contre moi leurs feux
Pour nuire à mon amour les ait unis tous deux,
Ne trouvez pas mauvais, ſi, contre ma parole,
Je m'efforce à trouver quelqu'un qui m'en conſole;
Et quant à Dom Jouan...

D. MAURICE.

C'eſt parler de bon ſens:
Mais je veux, s'il ſe peut, vous voir tous deux contens.
Je veux voir Dom Jouan, lui parler ſans colere,
Et vous ſerez préſent.

D. CARLOS.

Moi, préſent?

D. MAURICE.

Vous, beau-frere;
Je veux mettre aujourd'hui votre eſprit en repos;
Et lors qu'à Dom Jouan j'aurai dit quatre mots,

Sur ce qu'il répondra vous prendrez vos mesures.

D. CARLOS.

Un mot ne suffit pas pour de telles injures,
Je ne veux point le voir : sa flamme & mon courroux...

D. MAURICE.

Mais enfin, tout ceci m'importe autant qu'à vous,
Quelquefois tout dépend d'un moment qu'on néglige.
J'entens quelqu'un, venez.

D. CARLOS.

Mais...

D. MAURICE.

Mais venez, vous dis je.

SCENE IV.

D. JOUAN, FABIAN.

D. JOUAN.

Tout trahit mon amour.

FABIAN.

Hé bien, Monsieur ?

D. JOUAN.

Hé bien,
Fernand m'a tout appris, je n'espere plus rien,
Enfin, de mon malheur je suis la seule cause,
Et le frere & le peintre est une même chose.

FABIAN.

J'en étois bien certain, & j'en aurois juré.

D. JOUAN.

Hélas ! Pour mon malheur je l'avois ignoré.

FABIAN.

Mais trop facilement vous vous laiſſez abattre.

D. JOUAN.

Ah ! J'ai d'autres ennuis, Fabian, à combattre,
Le ſort en ma faveur ne peut être adouci,
Et je viens de ſavoir qu'Iſabelle eſt ici.
J'entens quelqu'un céans, va voir qui ce peut être,
Cachons notre douleur ſans la faire connoître ;
Et quoique le malheur m'accable... Qu'eſt-ce encor ?

FABIAN.

Allégreſſe, Monſieur.

D. JOUAN.

Comment ?

FABIAN.

C'eſt Léonor.

SCENE V.

ISABELLE, LEONOR. D. JOUAN,

D. JOUAN.

LEonor, juſtes dieux ! Quel bonheur pour ma flamme !
D'où me vient le plaiſir de vous revoir, Madame ?

ISABELLE *à part.*

Retirons-nous ici, pour les mieux écouter.

(*Elle va dans un des côtés du théatre.*)

LEONOR.

De vous revoir ici je ne dois pas douter,

Que votre cœur pour moi ne ſoit ſans artifice,
Et que votre amour...

D. JOUAN.

Non, ſans me faire injuſtice,
L'éclat de vos beaux yeux dont les miens ſont charmés,
A dû vous aſſurer....

LEONOR.

Mais enfin, vous m'aimez?

D. JOUAN.

Quoi, pouvez-vous douter d'une ſi belle flamme?
Ai-je ſi mal dépeint les tranſports de mon ame,
Que vous puiſſiez...

LEONOR.

Hé bien, je m'en rapporte à vous,
Et veux bien avouer que cet eſpoir m'eſt doux;
Mais enfin, s'il n'eſt rien que vos feux ne ſurmontent...

SCENE VI.

D. JOUAN, LEONOR, FABIAN.

FABIAN.

Dom Maurice & Carlos, Monſieur...

D. JOUAN.

Hé bien?

FABIAN.

Ils montent,
Malgré moi.

D. JOUAN.

Va, dis leur...

FABIAN.

Taiſez-vous, les voici.

LEONOR.

O dieux!

D. JOUAN.

Baiſſez le voile, & demeurez ici.

SCENE VII.

LEONOR, D. JOUAN, D. MAURICE, D. CARLOS.

D. JOUAN.

QUe voulez-vous de moi?

D. MAURICE.

Voulez-vous bien qu'on ſache...

D. CARLOS.

O dieux! Je crois que c'eſt Léonor qui ſe cache.

D. MAURICE.

Ma ſœur?

D. CARLOS.

C'eſt elle-même.

D. MAURICE.

Hé, morbleu, taiſez-vous?
Quoi, voulez-vous paſſer par tout pour un jaloux?
Ne ſavez-vous pas bien que ce ne peut pas l'être?
Et qu'elle eſt auſſi logis? Je la dois bien connoître.

D. CARLOS.

Ce l'eſt, ou je conſens à paſſer pour un fou.

D. MAURICE.

Si c'eſt elle, je veux qu'on me coupe le cou.

D. CARLOS.

D. CARLOS.

Si ce ne l'eſt, je veux que devant que je ſorte...

D. MAURICE.

Moi, ſi ce l'eſt, je veux que le diable m'emporte.
Peſte de l'étourdi, qui me fait à tout coups
Faire nouveaux ſermens!

D. JOUAN.

Sur quoi querellez-vous?

D. MAURICE.

En dût-il enrager, je vous en rendrai compte,
Je veux vous en inſtruire, & qu'il en ait la honte.
Il dit que c'eſt ma ſœur que nous voyons là-bas.

D. JOUAN.

Vous en pouvez juger.

D. MAURICE.

Hé, ne le vois-je pas.

D. CARLOS.

Elle ſe cache en vain.

D. MAURICE.

Beau-frere, hé, je vous prie,
Soyez ſage une fois, au moins, en votre vie.
Morbleu, pour votre honneur, taiſez-vous une fois.
J'avois bien peu d'eſprit quand je fis un tel choix.

D. JOUAN.

Feignons. Vous la blâmez ſans raiſon; cette belle
M'eſt promiſe, & de plus ſon nom eſt Iſabelle.

D. CARLOS.

Vous croyez m'abuſer par ce diſcours en l'air;
Mais enfin, apprenez que l'amour voit trop clair,
Et que malgré vos ſoins à cacher ce myſtere,
Si nous étions dehors...

D. JOUAN.

Vous êtes en colere.

D. MAURICE.

Voulez-vous quereller les gens dans leur maiſon?
Je meurs pour vous de honte & de confuſion.

D. JOUAN.

Vous voyez ſon erreur, je vous en fais arbitre.

D. MAURICE.

Hé, de grace, bourrez-le un peu ſur ce chapitre.

D. CARLOS.

Ne devriez-vous pas, pour la juſtifier...

D. MAURICE.

Je penſe qu'à la fin il le faudra lier.
Ah! Que je hais les fous.

D. CARLOS.

Puiſque ce n'eſt pas elle,
Qu'il ſouffre qu'un moment nous voyions cette belle.
Cette civilité ne lui coûtera rien.

D. MAURICE.

Si Dom Jouan le veut, ma foi, je le veux bien,
Je lui vais demander. Faites-nous une grace,
Vous connoiſſez Carlos, de rien il s'embarraſſe,
Pour le berner un peu d'avoir été ſi prompt,
Que la belle ſe montre, & qu'il en ait l'affront.

D. JOUAN.

Jamais il ne s'eſt fait une telle demande,
Et l'incivilité, Monſieur, ſeroit trop grande
De vouloir l'en prier: & je ſuis étonné.

D. MAURICE.

Vous verrez, cela fait, comme il ſera berné,
Mettons-le dans ſon tort, & puis laiſſez-moi faire.

D. JOUAN.

Je voudrois ſur ce point pouvoir vous ſatisfaire.
Quoi, faut-il qu'une dame, afin de l'obliger...

D. MAURICE.

Je n'attens que cela pour le faire enrager,
Donnons-nous ce plaiſir.

D. JOUAN.

Non, non, ſa défiance
N'a pas dû me porter à tant de complaiſance,

Outre qu'enfin la fille étant de qualité,
La chose ne se peut sans incivilité.

D. MAURICE.

Madame, si jamais sa flamme vous fut chere...

LEONOR *à part.*

Tâchons adroitement de nous tirer d'affaire.
Une sotte mourroit dans un tel embarras;
Mais je lui garde encore un tour qu'il n'attend pas.
Je vais dans un moment les mettre fort en peine.
(*Leonor se cache, & fait sortir Isabelle à sa place.*)

SCENE VIII.

ISABELLE voilée, *D. MAURICE*, *D. JOUAN*, *D. CARLOS*, *FABIAN.*

ISABELLE.

JE conçois son dessein, leur entreprise est vaine;
Enfin vous voulez donc absolument nous voir?

D. MAURICE.

Oui, s'il vous plaît.

ISABELLE *levant son voile.*

Hé bien, il faut donc se vouloir.

D. JOUAN.

Justes dieux! Isabelle?

FABIAN.

Ah, la plaisante aubade!
Par où diable a passé cette autre mascarade?

D. CARLOS.

Que vois-je?

D. JOUAN.

Qu'eſt ceci ?...Le cruel embarras !

D. MAURICE.

Hé bien, Je ſavois bien que ce ne l'étoit pas.

ISABELLE.

Faut-il que malgré moi les ſoupçons de votre ame
Me faſſent découvrir ce que je ſens de flamme ?
Que l'indiſcrétion ſe joignant au tranſport,
M'ait contrainte...

D. MAURICE à *D. Carlos.*

Avouez que vous avez grand tort.

D. JOUAN.

Madame...

ISABELLE.

Nous pourrons parler dans l'autre ſalle.

D. MAURICE.

Dans un logis d'honneur avoir fait du ſcandale,
Et blâmé Dom Jouan ; avoir mal à propos
Alarmé deux amans, & troublé leur repos
Sans raiſon, & ſans être éclairci de la choſe....

D. CARLOS.

Mais...

D. MAURICE.

Hé bien, mais... Voyez de quoi vous êtes cauſe !

D. CARLOS.

Quant à moi je croyois...

D. MAURICE.

Et moi, j'aurois juré
Que ce ne l'étoit pas : il m'eſt bien ombré,
Et vous le connoiſſez ; il eſt mal en cervelle.

D. CARLOS.

Pourquoi tant réſiſter, ſi ce n'étoit pas elle ?
Et ſouffrir ſi long-temps que tous deux obſtinés...

D. MAURICE.

Ne vous falloit-il point montrer la belle au nez ?
Dom Jouan, quoiqu'il vît votre ame fort émûe,
Eſt trop diſcret pour faire une telle bévûe,

Il fait tout prudemment, non pas en éventé,
Et je lui sais bon gré d'avoir tant réfisté.

D. CARLOS.

O dieux ! Quelle a d'appas, la charmante merveille !
Que contre Léonor une beauté pareille
Pourroit facilement s'emparer de mon cœur !

SCENE IX.

ISABELLE, D. MAURICE, D. JOUAN, FABIAN.

D. MAURICE.

Voyez-vous, de sa faute il a de la douleur ?

ISABELLE.

Qu'il eſt embarraſſé !

D. JOUAN.

Que mon ame eſt confuſe !

D. MAURICE.

Dom Jouan, pour Carlos je vous demande excuſe.

D. JOUAN.

Vous ſavez que pour vous...

D. MAURICE.

Laiſſons ce entretien,
C'eſt vous incommoder, nous ſortons auſſi-bien :
Etant prêt d'épouſer la charmante Habelle,
Il faut en liberté vous laiſſer avec elle.

D. JOUAN.

Dites bien à Carlos, au moins, qu'un tel deſſein...

D. MAURICE.

Ah ! Je lui laverai la tête comme il faut.

D. JOUAN.

Vous voulez bien souffrir qu'étant en compagnie
Je n'aille pas plus loin.

D. MAURICE.

Bien plus, je vous en prie.
Divertissez-vous bien, je connois les amans.
Adieu. Demeurez seuls, & profitez du temps.

SCENE X.

D. JOUAN, ISABELLE, FABIAN.

ISABELLE.

HE' bien, connoissez-vous les traits de ce visage?
Voyez, pour vous servir, jusques où je m'engage.

D. JOUAN.

Madame, par quel heur puis-je vous voir ici?

ISABELLE.

Il faut que Léonor, dites... Mais la voici.

SCENE XI.

LEONOR, ISABELLE, D. JOUAN, FABIAN.

LEONOR.

PErfide, votre cœur devroit bien vous l'apprendre.
Laquelle de nous deux avez-vous crû surprendre?

ISABELLE.

A la quelle de nous avez-vous prétendu ?
Qui vouliez-vous tromper ?

FABIAN *à part.*

Toutes deux s'il eût pû.

D. JOUAN.

A vous voir dans ce lieu, que ma surprise est grande !
Quel bonheur !

LEONOR.

Ce n'est pas ce que l'on vous demande.

ISABELLE.

Répondez, répondez, sans chercher de détour.

LEONOR.

Vous devez l'épouser, & me parlez d'amour ?

D. JOUAN.

Vous savez qu'on vouloit me donner Isabelle.

LEONOR.

Il est vrai.

D. JOUAN.

Vous savez que je brûle pour elle ?

ISABELLE.

Oui, méchant, & c'est là d'où vient notre courroux.

D. JOUAN.

Puisque vous le savez, que me demandez-vous ?

LEONOR.

Chacune de nous deux étant intéressée
A te faire expliquer & savoir ta pensée,
Nous avons bien voulu venir jusques chez toi
Te reprocher ton crime & ton manque de foi ;
Mon frere survenant, j'ai quitté la partie,
De l'endroit où j'étois Isabelle est sortie,
Pour me tirer de peine, & les tromper tous deux ;
Ingrat, voilà comment tu nous vois en ces lieux ;
Les soins de ces argus abusés par les nôtres....

FABIAN *à part.*

Et trois, avec le temps nous en verrons bien d'autres.

D. JOUAN.

De grace, expliquez mieux....

LEONOR.

Je t'ai trop écouté,
Et la confuſion qui ſuit ta lâcheté,
Me fait voir à la fois ta foibleſſe & la nôtre.
Adieu. Sois, ſi tu veux, moins fourbe pour quelqu'autre.

SCENE XII.

D. JOUAN, ISABELLE, FABIAN.

D. JOUAN.

HElas! Elle s'enfuit ſans vouloir m'écouter.

ISABELLE.

Mon courroux contre vous pourroit bien éclater;
Mais vous ſeriez trop vain, ſi pour me ſatisfaire,
Votre amour me coûtoit un moment de colere:
Outre que cette ardeur ſeconde mes ſouhaits,
Et que je vous hais trop pour m'en fâcher jamais.

SCENE XIII.

D. JOUAN, FABIAN.

FABIAN.

ENfin elles s'en vont, & vous en voilà quitte.

D. JOUAN.

Tais-toi, ne railles plus, un tel diſcours m'irrite.

FABIAN.

FABIAN.

Alors que Léonor s'eſt offerte à vos yeux,
Vous aviez fort bien vû...

D. JOUAN.

Quoi?

FABIAN.

Qu'elles étoient deux.

D. JOUAN.

Sans doute, mais j'ai crû que l'autre étoit Helene.

FABIAN.

Pourquoi diſiez-vous donc...

D. JOUAN.

C'eſt ce qui fait ma peine,
Oui, j'ai dit, avec eux, craignant de m'expliquer,
Que c'étoit Iſabelle, & croyois me moquer,
Et me défaire d'eux, c'étoit mon eſpérance;
Mais...

FABIAN.

On dit quelquefois plus vrai que l'on ne penſe.

D. JOUAN.

Il faut, par un billet, inſtruire Léonor...

FABIAN.

Oui, Monſieur, il lui faut mander qu'elle a grand tort.

D. JOUAN.

Non, mais de quelle ardeur mon cœur brûle pour elle,
Ce que ce même cœur reſſent pour Iſabelle,
Et la prier, enfin, de daigner m'écouter
Avant...

FABIAN.

En vain, Monſieur, vous lui ferez porter,
Car pour le recevoir elle eſt trop en colere.

D. JOUAN.

Helene lui pourroit donner ſans lui déplaire,

Si tu pouvois la voir.

FABIAN.

C'eſt aſſez raiſonner.

L'avez-vous là ?

D. JOUAN.

Sui-moi, je vais te le donner.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, HELENE.

LEONOR.

NE m'en parle jamais, je ſuis trop irritée,
Puiſque d'un vain eſpoir mon ame s'eſt flattée;
De ce perfide amant je dois, avec raiſon,
M'efforcer d'oublier, s'il ſe peut, juſqu'au nom.

HELENE.

Mais, vous le condamnez avant que de l'entendre,
Peut-être il n'a pas tort, vous pouvez vous méprendre.

LEONOR.

Je ſais qu'il me trahit, & qu'enfin mon courroux....

HELENE.

Mais, Madame, je ſais qu'il meurt d'amour pour vous,
Et que préſentement vous enragez dans l'ame.
Pourquoi diſſimuler?

LEONOR.

Il eſt vrai que ma flamme
S'eſt fait un grand effort; mais mes feux mépriſés
M'obligent...

HELENE.

Vous l'aimez plus que vous ne penſez.

Son valet de ſa part m'a conté ſon martyre,
Et ce billet...

LEONOR.

Comment, il oſe encor m'écrire?
Ne me le donne point, je le déchirerai.

HELENE.

Si vous ne le prenez, ma foi je lui rendrai.

LEONOR.

Je ne veux point le voir, ſa trahiſon m'oblige
A refuſer...

HELENE.

Ma foi, je lui rendrai, vous dis-je.

LEONOR.

Que m'importe, rens-lui.

HELENE.

J'y vais donc de ce pas.

LEONOR.

Dis-moi ce qu'il contient, & puis tu lui rendras.

HELENE.

Voyez-vous, qui pourroit l'écouter ſans en rire?
Depuis quand, s'il vous plaît, ne ſavez-vous plus lire?

LEONOR.

Hélas! Que ſur les cœurs l'amour eſt abſolu.

HELENE.

Liſez.

LEONOR.

Mais dis-lui bien que je ne l'ai point lû,
Que j'ai ſur ce ſujet refuſé de l'entendre,
Et que je t'ai de plus commandé de lui rendre.

HELENE.

Tenez, à cela près, & tréve de courroux.

SCENE II.

D. MAURICE, LEONOR, HELENE.

D. MAURICE.

NE vois-je pas ma sœur qui tient un billet doux ? Je vais fondre sur vous comme un oiseau de proie.

LEONOR.

O dieux, mon frere vient ! Quel obstacle à ma joie !

D. MAURICE.

Gardez de le blesser, là, mettez-le en repos.

LEONOR.

Quoi donc ?

D. MAURICE.

Cet innocent qui n'est pas bien éclos ;
Ce poulet autrement, en termes de coquettes,
Assaisonné d'amour & lardé de fleurettes,
Que j'ai vû dans vos mains, ne sauroit-on le voir ?

LEONOR.

Quoi, vous me croyez donc d'humeur à recevoir...

D. MAURICE.

Je crois ce qui me plaît ; mais voyons, je vous prie,
Cet avorton d'amour & de galanterie.

LEONOR.

Dequoi m'accusez-vous, enfin, & qu'ai-je fait ?

D. MAURICE.

Donnez, c'est à mon sens trop couver le poulet.

HELENE *bas.*

Je vous tiens bien adroite, ou du moins bienheureuſe,
Si vous vous en tirez.

LEONOR *bas à Heléne.*

Cette atteinte eſt fâcheuſe;
Mais dedans un moment tu verras que l'amour
Me ſuggere à propos un fort plaiſant détour.

HELENE *bas à Leonor.*

Jamais je ne vous vis ſi près de votre perte.

D. MAURICE *lit.*

D. Jouan... A la fin la mêche eſt découverte.
Comment vous vous mêlez du commerce ſecret?
Vous à qui je croyois....Mais voyons ce billet.

Ne m'accuſez point ſans m'entendre,
Dom Maurice venant chez moi,
M'avoit trop étonné pour pouvoir vous apprendre
Que je ſuis trop à vous pour vous manquer de foi,
Si vous voulez ſouffrir que je vous entretienne,
Pour mettre fin à mon ennui,
Je pourrai ſur le ſoir en me rendant chez lui,
Finir votre peine & la mienne.

D. JOUAN.

Le porteur a reçû réponſe au rendez-vous?
Comment, vous en donnez, & les donnez chez nous?

(*Il relit.*)

Si vous voulez ſouffrir que je vous entretienne,
Pour mettre fin à mon ennui,
Je pourrai ſur le ſoir en me rendant chez lui,
Finir votre peine & la mienne.

LEONOR.

Quoi donc, vous m'accuſez d'un tel déreglement?

D. MAURICE.

Dites-donc, ce billet parle-t'il Allemand?

LEONOR.

Quel sujet avez-vous de blâmer ma conduite ?
M'a-t'on vû de Carlos rejetter la poursuite ?
Et quand il s'est agi d'obéir promptement,
M'avez-vous vû jamais différer un moment ?
Qu'avez-vous remarqué dans ma façon de vivre ?
M'avez-vous rien prescrit que l'on ne m'ait vû suivre ?
Si la bizarre humeur d'un homme trop jaloux
Pour me calomnier...

D. MAURICE.

J'ai tort d'être en courroux,
Ce billet n'est donc pas un témoin bien fidéle ?
Il est de Dom Jouan.

LEONOR.

Oui, mais pour Isabelle,
Il m'a fait supplier de lui rendre aujourd'hui :
Il meurt d'amour pour elle, elle n'aime que lui;
Et sachant que l'hymen les doit unir ensemble,
Sans crime j'ai bien pû le prendre, ce me semble ;
Mais de ce que je dis tout est hors de saison,
Et vous voulez...

D. MAURICE.

Ma foi, je crois qu'elle a raison !
(Il relit.)
Voyez-vous comme il faut que tout se considére.
Il est pour Isabelle, & la chose est bien claire,
Il parle de tantôt quand nous étions chez lui.

LEONOR.

Ah ! Quoi que vous fassiez pour me combler d'ennui,
Je crois que j'ai toujours vécu d'une maniére...

D. MAURICE.

Il est vrai.

HELENE *bas.*

Voyez-vous comme elle fait la fiére ?

LEONOR.

Vous m'accusez toujours sur le moindre soupçon.

D. MAURICE.

Pardon, va, je vois bien que je n'ai pas raison ;
J'ai grand tort, je l'avoue, & vois ton innocence.
Hé bien, ne pleure plus, du moins en ma présence;
Tu me perces le cœur.

LEONOR.

Vous croyez que je fois...

D. MAURICE.

Va, bouchon, ce sera pour la derniére fois,
C'est la bizarre humeur de Carlos qui m'engage
A t'accuser ; c'est lui qui te fait cet outrage.

LEONOR.

Vous le connoissez bien, & pour me tourmenter...

D. MAURICE.

Hé bien, je te promets de ne plus l'écouter,
Ne t'afflige donc plus ; Carlos seul, je te jure,
Est cause qu'à regret je t'ai fait cette injure.

LEONOR.

Carlos ne croit-il point que tantôt c'étoit moi ?

D. MAURICE.

Non, mignone, va, va, je te donne ma foi,
Que nous sommes tous deux éclaircis de la chose.
Sur mes soins désormais que ton cœur se repose,
Rentre & ne pleure plus, & je te chérirai.

LEONOR.

Donnez-moi ce billet.

D. MAURICE.

Va, va, je le rendrai.

LEONOR.

Comme je l'avois pris...

D. MAURICE.

Il est pour Isabelle,
Il n'a point de dessus.

LEONOR.

Il est vrai, c'est pour elle ;
Mais enfin...

D. MAURICE.

Mais je vais le rendre de ce pas,
Et je veux t'épargner ce petit embarras.

LEONOR.

Encor qu'apparemment votre peine m'oblige,
Si vous vouliez souffrir...

D. MAURICE.

Je le rendrai, te dis-je.

LEONOR.

Peut-être qu'Isabelle, enfin en le voyant
Ne le recevra pas de vous si librement;
Je crois que sa pudeur, pour sauver l'apparence,
Pourra bien témoigner un peu de répugnance.

D. MAURICE.

Point.

LEONOR.

Puisque vous voulez avoir cet embarras,
De son premier refus ne vous rebutez pas.

D. MAURICE.

Non, non, de plus ceci regarde ma personne,
Et comme enfin chez moi le rendez-vous se donne,
Je vais l'en avertir moi-même, & pour raison
Je veux faire en ami l'honneur de ma maison.

SCENE III.

D. MAURICE seul.

C'Est bien avec raison qu'on tâche à nous apprendre
Qu'il ne faut condamner personne sans l'entendre.
Mon cœur assurément est bien content du sien,
Je vois qu'aveuglément elle se porte au bien.
J'en rens graces au ciel, car lorsque je contemple
Ce que sont à présent les filles; par exemple,

La nymphe au billet doux que j'ai vûe aujourd'hui,
Pour voir ſon Adonis aller juſques chez lui,
Qu'à peine en même jour ſont-ils ſortis d'enſemble,
Qu'un autre rendez-vous auſſi-tôt les raſſemble ;
Je dis en m'écriant : Que je ſuis bienheureux,
De ce que par bonheur ma ſœur n'eſt pas comme eux !
Sans perdre plus de tèmps, allons chez Iſabelle ;
Mais j'entens quelque bruit, & je crois que c'eſt elle.

SCENE IV.

D. MAURICE, ISABELLE.

D. MAURICE.

ARrêtez un moment.

ISABELLE.

J'allois chez vous.

D. MAURICE.

(*bas.*) Chez nous ?
Comment diable, elle ſait déja le rendez-vous ?
(*haut.*)
Vous le ſavez donc ?

ISABELLE.

Quoi ?

D. MAURICE.

Là.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire ?

D. MAURICE.

Ah ! Nous ſavons la carte, & cela doit ſuffire.

Il eſt de mes amis, & je ſais ſur ce point...

ISABELLE.

On ne ſauroit répondre à ce qu'on n'entend point.

D. MAURICE.

Ah! Tréve de diſcours.

ISABELLE.

Je n'entens rien aux vôtres.

D. MAURICE.

Vous allez chez nous?

ISABELLE.

Oui, voir Léonor.

D. MAURICE.

A d'autres.

ISABELLE.

Par quel autre motif ai-je donc entrepris
De me rendre chez vous?

D. MAURICE.

Fort bien, à votre avis,
Peut-être vous croyez que cela me déplaiſe.

ISABELLE.

Moi, je crois...

D. MAURICE.

Tant s'en faut, & j'en ſerai fort aiſe.
Venez, je vous promets le ſecret, ſuivez-nous,
Je vais vous y mener.

ISABELLE.

Où donc?

D. MAURICE.

Au rendez-vous.

ISABELLE.

Comment? Quel rendez-vous? Quel motif vous oblige?

D. MAURICE.

Ah! Nous ſavons la carte, encore un coup, vous dis-je,

Pourquoi tant de façon? Vous ſavez qu'aujourd'hui...

ISABELLE.

Hé bien?

D. MAURICE.

Que je vous ai rencontrée avec lui.
Dom Jouan...

ISABELLE.

Ah! J'entens, il eſt vrai, pour apprendre...

D. MAURICE.

Hé là donc, c'eſt cela qu'on veut vous faire entendre,
Peut-être vous croyez que je parle par cœur,
(*Lui donnant le billet.*)
Tenez, car je ſuis las de paſſer pour menteur.

ISABELLE.

Je ne veux point le voir.

D. MAURICE.

Mais tout ceci m'importe,
Et vous verrez pourquoi.

ISABELLE.

Cette raiſon eſt forte,
Je ne réſiſte plus après un tel aveu.

D. MAURICE.

Entrez dans cette ſalle, & m'attendez un peu.

ISABELLE.

Quoi, ſeule & ſans lumiére? Ah! Je ne puis comprendre...

D. MAURICE.

Peut-être Dom Jouan pourroit vous faire attendre,
Et je vais promptement l'avertir de ceci;
Juſques à mon retour, ne ſortez pas d'ici,
Vous allez voir combien pour vous je m'intéreſſe.
Demeurez un moment.

ISABELLE *en ſortant.*

Dieux! Que j'ai de foibleſſe!

SCENE V.

D. MAURICE seul.

JE fais pour deux amans un assez bel emploi,
Mais chacun a ses fins, & je sais bien pourquoi.
Pourrai-je rencontrer Dom Jouan à cette heure
Notre logis n'est pas bien loin de sa demeure,
Je vais bien enrager, si je cherche sans fruit.

SCENE VI.

D. MAURICE, D. JOUAN.

D. JOUAN.

JUsques chez Léonor tâchons d'entrer sans bruit.
Qui va là ? Justes dieux !

D. MAURICE.

Et qui va là vous-même ?
N'est-ce pas Dom Jouan ?

D. JOUAN.

Oui.

D. MAURICE.

Ma joie est extrême !

D. JOUAN.

Dom Maurice !

D. MAURICE.

Lui-même. Où courez-vous si tard ?

D. JOUAN.

Je me rendois chez moi.

D. MAURICE.

Là, parlez-moi sans fard.

D. JOUAN.

Je vous le dis.

D. MAURICE.

Fort bien.

D. JOUAN.

Et je puis vous promettre...

D. MAURICE.

Et votre rendez-vous ?

D. JOUAN *à part.*

(*haut.*) Dieux, il a vû ma lettre!
Feignons. Quel rendez-vous ? Quoi, toujours vos soupçons ?

D. MAURICE.

Peste, que les amans sont de sottes façons !

Ne m'accusez point sans m'entendre,
Dom Maurice venant chez moi,
J'étois trop étonné pour pouvoir vous apprendre
Que je suis trop à vous pour vous manquer de foi.

D JOUAN.

Vous savez mon amour ; & je vois qu'à le taire
Je ne puis...

D. MAURICE.

Hé là donc, voilà comme il faut faire ;
Non pas mal à propos faire tant le discret.
J'ai fort fidélement rendu votre billet,
J'aurois voulu pour vous faire encor davantage.

D. JOUAN.

O dieux !

D. MAURICE.

Et pour l'oiseau nous l'avons mis en cage.

D JOUAN.

Hélas ! Si vous saviez ce que sent un amant,
Pour l'objet que son cœur...

D. MAURICE.

Je le crois bonnement.

D. JOUAN.

Ah! Quoiqu'à votre égard l'apparence m'accuſe,
Vous devez m'excuſer...

D. MAURICE.

Ma foi, je vous excuſe.
Comment donc, pour donner un rendez-vous chez moi,
Je pourrois me fâcher, moi? Voilà bien de quoi,
Avecque ſes amis c'eſt ainſi qu'on en uſe.

D. JOUAN.

Non, non, c'eſt à l'amour à me ſervir d'excuſe,
Elle a reçû mon cœur en me donnant le ſien,
Et promis que l'hymen...

D. MAURICE.

Et oui, je le ſais bien.

D. JOUAN *à part.*

Qui lui peut avoir dit? Que le ſort m'eſt contraire!

D. MAURICE.

On vous attend.

D. JOUAN.

Moi?

D. MAURICE.

Vous, pour vous parler d'affaire.

D. JOUAN *à part.*

Quel ſeroit ſon deſſein?

D. MAURICE.

Vous faites l'interdit?
Venez...

D. JOUAN.

Ne raillons point, je vous en ai trop dit.

D. MAURICE.

Voyez, que veut-il dire avec ſa raillerie?
Hé bien, conduiſez donc votre galanterie.
Venez ſi vous voulez; auſſi bien je ſuis las,
Pour de ſi ſottes gens, d'avoir tant d'embarras.

D. JOUAN *l'arrêtant.*

Hé bien, que dites-vous ? Que dois-je me promettre ?

D. MAURICE,

Je vous dis qu'Iſabelle a reçû votre lettre,
Qu'elle eſt déja céans. Hé bien, ſavons-nous tout...
Pouſſez, faites le fin avec moi juſqu'au bout.

D. JOUAN *bas.*

D'un pas ſi dangereux quelque erreur me délivre.
(*haut.*)
Ah, monſieur...

D. MAURICE.

Hé bien, ah....

D. JOUAN.

Je ſuis prêt de vous ſuivre;
Ce que vous m'apprenez raſſure mon eſpoir.

D. MAURICE.

La peſte ! Que l'on a de peine à vous avoir.

SCENE VII.

D. MAURICE, LEONOR, D. JOUAN.

LEONOR *dans le fond du théâtre.*

DOm Jouan eſt céans, & je viens de l'entendre.
Avant que de ſortir d'ici je veux apprendre
Qui l'oblige à s'y rendre, & ſavoir quel effet
Touchant le rendez-vous ſon billet aura fait.

D. JOUAN.

Que vous me ſurprenez !

D. MAURICE.

La choſe eſt bien certaine,
Iſabelle eſt ici dans la chambre prochaine.

D. JOUAN.

D. JOUAN.

Un semblable succès a de quoi m'étonner.

D. MAURICE.

Attendez un moment je vais vous l'amener.

LEONOR.

Mon frere vient ; fuyons, de peur que son reproche...

D. MAURICE.

Elle à l'oreille au guet, je l'entens qui s'approche ; St, St.

LEONOR.

Je ne crois pas qu'il vienne ici dedans.

(*Dans le temps qu'elle veut rentrer, Dom Maurice l'arrête.*)

D. MAURICE.

Ah ! Je vous tiens, venez.

LEONOR *à part.*

O dieux ! Quel contre-temps !

D. MAURICE.

Dom Jouan est venu, son amour vous l'envoie,
Chacun de vous pourra s'en donner au cœur joie.

LEONOR *à part.*

Hélas ! Je suis perdue, & ces cruels soupçons...

D. MAURICE.

A l'autre, il est bien temps de faire ces façons.
Venez, vous dis-je.

LEONOR.

O dieux ! Que je suis malheureuse !

D. MAURICE.

Venez, voilà sa main. Elle est un peu honteuse.
Mais étant avec vous à même de jaser,
Il ne faut qu'un moment pour la dépayser.
Jasez tout votre saoul : si je vous en empêche
Que l'on me berne. Il faut qu'ici je me dépêche ;
Car ce n'est pas assez, chaque jour Dom Carlos
Se mêle d'accuser ma sœur mal à propos,

Il croit que je l'excuſe à cauſe que je l'aime ;
Mais, par ma foi, je veux qu'il en juge lui-même,
Et je vais tout exprès le chercher de ce pas.

SCENE VIII.

D. JOUAN, LEONOR.

D. JOUAN.

Est-il poſſible ? ô dieux ! Le plaiſant embarras !

LEONOR.

Oui, réduite à donner votre lettre à mon frere,
J'ai fait ce que je dis pour me tirer d'affaire,
Il m'a crue, & lui-même a voulu la porter,
Sans cela ſon courroux alloit bien éclater...

D. JOUAN.

Mais, en me rencontrant, il m'a dit qu'Iſabelle
Etoit déja céans.

LEONOR.

Peut-être y ſera-t'elle.

D. JOUAN.

Mais je ne comprens point, Madame, quel bonheur
Pour celle qu'il m'a dit me fait trouver ſa ſœur.

LEONOR.

Vous en ſerez ſurpris, je m'en vais vous l'apprendre.
Juſques ici, ſans bruit, j'avois voulu me rendre,
Pour pouvoir m'éclaircir, croyant que ce billet
Feroit, comme il a fait, quelque bizarre effet,
Mon frere qui ſans doute appelloit Iſabelle....

D. JOUAN.

Il alloit la chercher.

LEONOR.

Il m'a priſe pour elle,
Et m'a conduite ici ; mais pour votre intérêt...

D. JOUAN.

Que mon bonheur eſt grand, ſi mon amour vous plaît!

LEONOR.

Cependant vous devez épouser Isabelle ?

D. JOUAN.

On m'a bien proposé cet hymen avec elle,
Mais je n'aime que vous, & je crains tellement....

SCENE IX.

D. JOUAN, D. MAURICE, D. CARLOS, LEONOR.

D. MAURICE *à D. Carlos.*

OUi, les voilà tous deux, écoutez seulement.
Je veux que vous soyez éclairci de la chose.

D. JOUAN.

De l'amour que je sens sa beauté n'est point cause,
Mon cœur a dû se rendre à des attraits plus doux,
Madame, a tant d'ardeur, que me répondez-vous?

LEONOR.

Si vous me dites vrai, que ma joie est extrême!

D. MAURICE *à D. Carlos.*

Hé bien, dites encor que c'est ma sœur qu'il aime?

D. JOUAN.

Il est vrai qu'on a crû que j'en étois charmé;
Dom Maurice & Carlos m'en croyent fort aimé;
Mais, hélas! sur ce point que leur erreur est grande!

D. MAURICE.

Bon, voilà justement le mot que je demande.

D. JOUAN.

Madame, je n'ai point d'yeux que pour vos appas,
Ne me reprochez plus ce que je ne sens pas;
Le plaisir d'être à vous fait ma plus forte envie,
Lui seul peut faire enfin le bonheur de ma vie,

Juſqu'au dernier ſoupir mon amour durera.

D. MAURICE.

Hé bien, ſoyez jaloux, beau-frere, après cela.

D. CARLOS.

J'aurois tort, je l'avoue, & mes ſoins par les vôtres...

D. MAURICE.

Ecoutez, vous allez en entendre bien d'autres.

D. JOUAN.

Ne m'accuſez donc plus de vous manquer de foi;
Expliquez mieux ma flamme, & jugez mieux de moi:
Vous ne répondez rien?

LEONOR.

Hélas! Quand on ſoupire...

D. CARLOS.

Dieux!

D. MAURICE.

Perſonne à cela ne peut trouver à dire;
Je rens graces au ciel de tout ce que j'ai fait;
Rien ne m'a, ſur ma foi, jamais tant ſatisfait.

D. CARLOS.

Ecoutez.

D. JOUAN.

Souffrez donc qu'après un tel hommage,
Mon cœur de tant d'amour laiſſe ma foi pour gage.

LEONOR.

Hé bien, je la reçois, & l'eſpoir d'être à vous
Va faire déſormais mes ſouhaits les plus doux;
Mon cœur ſur ce ſujet ſe régle ſur le vôtre.

D. MAURICE.

Encor mieux; nous voilà fort contens l'un & l'autre.

D. CARLOS.

Je reconnois ſa voix.

D. MAURICE.

Hem!

D. CARLOS.

Je crains qu'une erreur...

D. MAURICE.

Ne me direz-vous point encor que c'eſt ma ſœur?

D. CARLOS.

Oui, dûſſai-je toujours paſſer pour incrédule,
A vous dire le vrai, j'en ai quelque ſcrupule.
C'eſt ſa voix, & je crois que dans votre maiſon...

D. MAURICE.

Fort bien, vous me prenez, je crois pour un oiſon.

D. CARLOS.

On peut vous abuſer, & peut être...

D. MAURICE

Il me ſemble,
Que je dois le ſavoir, je les ai mis enſemble.

D. JOUAN.

Madame, en vous quittant, cet eſpoir m'eſt bien doux,
Et l'ardeur que je ſens...

LEONOR.

Adieu; retirez-vous.

D. JOUAN.

Si Dom Maurice ſait...

LEONOR.

Allez, laiſſez-moi faire;
Je me charge du ſoin d'apaiſer ſa colere.

D. CARLOS.

Il n'en faut plus douter, c'eſt elle, & mon ſouci.

D MAURICE.

Parbleu, vous en ſerez tout du long éclairci,
Et pour vous en donner la honte toute entiére,
Je m'en vais de ce pas chercher de la lumiére.

D. JOUAN.

Puiſque vous ſavez l'art d'apaiſer ſon courroux,
C'eſt me priver trop tôt d'un entretien ſi doux,
Souffrez quelques momens qu'une flamme ſi belle...

LEONOR.

O dieux! Mon frere vient avec de la chandelle!

D. MAURICE.

Venez, le bel esprit.

D. JOUAN *à part.*

Que ne suis-je sorti!

D. MAURICE.

Venez, vous en aurez, ma foi, le démenti;
Montrez un peu le nez.

D. JOUAN *à part.*

Ma peine est infinie!

D. CARLOS.

Hé bien?

D. MAURICE.

Comment, ma sœur! Hé, sans cérémonie;
Il n'est pas à présent question de cela.

LEONOR.

Je ne vous entens point.

D. MAURICE.

O l'impudence extrême!
Qui vous a mise là, répondez donc?

LEONOR.

Vous-même.

D. CARLOS.

Ne vous ai-je pas dit que votre bonne foi...

D. MAURICE.

Vous en avez menti, bouche, ce n'est pas moi.

D. JOUAN.

Il n'est rien de si vrai; sachez que c'étoit elle
Que vous avez conduite.

D. MAURICE.

Ah! C'étoit Isabelle.
De grace, finissez ce discours ennuyeux;
Car je ne suis pas dupe, & j'ai de fort bons yeux.

D. CARLOS.

Le sang, en sa faveur, a séduit votre vûe.

D. MAURICE.

Encor faut-il savoir ce qu'elle est devenue;
Attendez un moment, j'en veux être éclairci.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, D. MAURICE, D. JOUAN, LEONOR, CARLOS.

ISABELLE.

EST-ce pour me jouer que l'on m'améne ici ?
Et que seule en ce lieu...

D. MAURICE.

Dites-moi, je vous prie,
N'en avez-vous bougé ?

ISABELLE.

Tréve de raillerie,
A la fin j'en suis lasse, & je ne pense pas
Que je doive souffrir...

D. MAURICE.

Maudit soit l'embarras !
Je veux être berné si j'y puis rien comprendre.

LEONOR.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Je vois qu'il n'est plus temps de rien dissimuler.
Il est vrai, j'aime, en vain je voudrois le celer,
Pour ne pas exposer mon repos & ma gloire,
Et sauver Dom Jouan : dès hier je vous fis croire,
Que des coups de Carlos je l'avois garanti,
Quoique, sans l'avoir vû, Dom Carlos fût sorti.
Depuis chez lui tantôt j'ai quitté la partie,
De l'endroit où j'étois Isabelle est sortie,
Pour me tirer de peine, & de plus son billet
Ne s'adressoit qu'à moi, j'en redoutois l'effet ;
Et pour m'en éclaircir je venois vous entendre,
Lorsque dedans ce lieu vous m'êtes venu prendre.

Ne me contraignez plus en disposant de moi,
Il m'a donné son cœur en recevant ma foi,
Et puisque Dom Jouan....

D. MAURICE.

Voilà sur ma parole
Pour les filles du temps une fort bonne école,
Nous verrons si Carlos qui vous a fait l'honneur...

D. CARLOS.

Je renonce au plaisir de partager un cœur,
Je vous l'ai déja dit, & puisqu'enfin ma flamme
Avec tant de respects n'a pû toucher son ame,
J'aime trop mon repos pour m'en mettre en courroux,
Et ne me plaindrai point ni d'elle ni de vous.

D. MAURICE.

Il faut que de leurs feux un autre objet vous venge,
Tenez, voici dequoi ne perdre rien au change.
Isabelle a du bien, & je ne pense pas...

D. CARLOS.

Hélas! Je suis déja touché de tant d'appas,
L'éclat de ses beaux yeux, dont mon ame est épriſe,
Auroit déja fait naître une telle entrepriſe,
Si l'offre de mon cœur & celle de ma main....

ISABELLE.

Vous pourrez le savoir, mon pere vient demain.

D. JOUAN.

Pourrez-vous consentir à l'hymen où j'aspire?

D. MAURICE.

Il faut savoir devant si je m'en puis dédire,
Dequoi me servira de vous dire que non?

D. JOUAN.

Il faut que votre aveu...

D. MAURICE.

Concluons sans façon,
Nous en sommes contens, & demain la journée
Pourra se terminer par un double hymenée.

FIN DU PREMIER TOME.